

2001 .

Saillens E.

Nos Vierges Noires.

.

Les Ed. Universelles. Paris.

1945 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est-à-dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs. Seules les pages blanches sont supprimées pour faciliter la lecture.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

(C) Copyright 2020 by Jean Pierre Donabin. Site : livres-d-hermes.fr

Connaissance de l'homme



E. Saillens

Agrégé de l'Université
Boursier de Voyage autour du monde
Membre de la Société du Folklore français

NOS
VIERGES
NOIRES
leurs origines

Chartres, Le Puy, Marseille...
Ephèse, Calcutta



Les Éditions Universelles - Paris

NOS

VIERGES

NOIRES

Copyright 1945 by les Éditions Universelles, Paris.
Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

E. Saillens

Agrégé de l'Université
Boursier de Voyage autour du Monde
Membre de la Société du Folklore français

NOS
**VIERGES
NOIRES**

leurs origines



Les Éditions Universelles
140, boulevard Saint-Germain , Paris

A la mémoire de
CAMILLE JULLIAN
le grand Historien des Gaules

PRÉFACE

Cette étude de folklore et d'iconographie avait été commencée en 1933. En 1938, comme je m'apprêtais à la publier, j'appris que Mme Durand-Lefebvre, élève de l'Ecole du Louvre, allait soutenir en Sorbonne une thèse dont le titre, je l'avoue, ne me causa aucune joie. C'était une *Etude sur l'origine des Vierges noires* (Laurens, 1938). Je ne manquai pas d'assister à la soutenance et de me procurer l'ouvrage. J'eus alors la consolation de constater qu'une spécialiste de l'histoire de l'art concluait dans le même sens que moi et qu'en outre, parce que je m'étais borné au territoire français, alors que Mme Durand-Lefebvre ne se donnait pas de limites, mon enquête était plus serrée et mes hypothèses plus précises.

En principe, mes conclusions ne sont que provisoires, puisque plusieurs pays d'Europe possèdent des Vierges noires, tant peintes que sculptées, dont la plupart nous sont mal connues. En fait, parce que la France est particulièrement riche en statuettes de cette famille, et que son art a subi toutes les influences qui ont joué en Occident, mes hypothèses, dans la mesure où elles sont valables pour la France, ne devraient pas être infirmées par des enquêtes à l'étranger.

L'insuffisance des livres m'a obligé de consulter beaucoup plus de gens que je ne puis en nommer. Choisir entre mes bienfaiteurs semblera un manquement à l'équité, mais n'en nommer aucun serait manquer trop gravement à la courtoisie. Je cite donc quelques personnes à qui je suis tout particulièrement obligé; M. Ailhaud, bibliothécaire de Digne; M. Bailhache, archiviste des Basses-Alpes; M. Bédard, bibliothécaire de Saint-Flour; M. F. Benoît, conservateur du Musée d'Archéologie d'Arles et du Muséon Arlaten; mon neveu, le lieutenant J. Blocher, prisonnier de guerre; M. le docteur Cany, de Clermont-Ferrand; M. le professeur Charles Diehl, membre de l'Institut; M. F. Eygun, de Poitiers; M. A. Ficherouille, de Bailleul; M. Fortier-Beaulieu, de Roanne, secrétaire à la propagande du Folklore français; M. Fournier, archiviste du Puy-de-Dôme; M. Gélard, de Guingamp; M. Génarmont, architecte départemental de l'Allier; M. Gourgues, bibliothécaire de Saintes; l'historien et préhistorien G. Guénin, de Neuilly; M. Henseling, de Toulon; M. Hubert, de Mayenne, délégué régional

@

du Folklore français; M. Henri Jacoubet, professeur à l'Université de Grenoble; M. Alfred de Laborderie, de Limoges; M. Louis Lacrocq, archiviste de la Creuse; M. Laurent, bibliothécaire, de Dijon; M. Laval, archiviste de l'Ariège; M. H. Lavedan, professeur à l'Institut d'Art et d'Archéologie; M. Le Maresquier, de Cherbourg; M. Mathéron, de Marseille; M. G. Millet, professeur au Collège de France; M. Oudot de Dainville, archiviste de l'Hérault; M. Poupe, de Draguignan; M. Marcel Provence, conservateur du Musée du Vieil-Aix; M. du Ranquet, de Clermont Ferrand; M. Régné, archiviste de l'Ardèche; M. Robin, archiviste des Pyrénées-Orientales; M. Rohmer, archiviste de la Corrèze; M. J.-M. Rongé, conservateur-adjoint de la Bibliothèque de Tours; M. Saché, archiviste-honoraire de Maine-et-Loire; M. le docteur Sallet, de Toulouse, délégué régional du Folklore français; M. Jacques Soyer, archiviste honoraire du Loiret; M. Roger Tisserand, membre de l'Académie de Dijon; M. Vézian, de Saubiac, délégué régional du Folklore français.

Je prie mes autres informateurs, s'ils ont gardé le souvenir de ma visite trop rapide ou de mon questionnaire trop touffu, de trouver ici, avec mes excuses, l'expression de ma vive reconnaissance. Je leur dois plus et mieux que des renseignements sur une dévotion ou une province. Ils m'ont prouvé la profonde culture et la gentillesse de notre pays. A cet égard, je mets au même rang, très haut, les spécialistes illustres qui m'ont tout de suite accueilli avec générosité, les prêtres de campagne qui couvraient mon questionnaire jusque dans les marges, le bon confrère en folklore qui m'envoyait un répertoire complet de sa région, cette cabaretière du Cantal qui retrouvait sous des livres poudreux une brochure froissée, ou ce paysan provençal interrompant son labour pour me désigner, d'un geste large, une zone sacrée où la grêle ne tombe jamais. Au premier abord, les simples s'étonnaient, sans doute, mais leur zèle s'éveillait vite. Une enquête sur un sujet pareil était sûrement désintéressée : ils s'y intéressaient donc aussitôt. Non, Duhamel, la France n'est pas encore prête pour ce que vous avez appelé « la vie future ». Sa vie passée lui est trop présente et trop précieuse.

CHAPITRE PREMIER

LE PROBLÈME

Tout Européen, pourvu qu'il soit né de ce côté de la Manche, a vu dans sa vie au moins une Vierge noire. Ce n'est pas que ces images soient fort nombreuses, mais leur rareté même, et l'éclatante renommée de plusieurs d'entre elles, font affluer vers leurs autels autant de curieux que de suppliants.

Il en est qui figurent dans la grande histoire. Celle de Rocamadour fut reine de France et vénérée comme telle jusqu'en Espagne (1) ; celle de Chartres terrifia Edouard III ; Jeanne d'Arc remercia celle d'Orléans ; celle de Dijon repoussa les Suisses ; celle de Mézières nargua les alliés ; Descartes, la nuit où il entrevit sa Méthode, rendit grâce de cette inspiration à Notre-Dame de Lorette.

Historiques ou non, elles sont puissantes, elles sont aimées. Ni la France ni ses voisines, Italie, Suisse, Belgique, Espagne, n'ont de sanctuaires plus courus que ceux de leurs Vierges noires. Chez nous, où de récentes dévotions sont pourtant si vigoureuses, celle des Vierges noires fait mieux que se maintenir. En Savoie, par exemple, M. Van Gennep a constaté que le culte de Notre-Dame de Myans est « à la fois le plus ancien et le plus stable... Saint François de Sales, dit-il, s'efface déjà ; Notre-Dame de Lourdes, Notre-Dame de Lorette comptent moins » (2). En va-t-il autrement à Clermont ou à Dijon ? Comparez, à la Daurade de Toulouse, l'autel de la petite sainte Thérèse et celui de Notre-Dame la Noire.

En présence de ces images, le savant et l'artiste ont souvent exprimé leur étonnement. « Un petit mons-

(1) Je semble ici confondre l'image et la personne, mais il nous faut penser et parler comme le peuple. Or le caractère sacré de l'image elle-même est très net dans le cas des Vierges noires ; aucune comparaison à cet égard avec les dévotions modernes.

(2) *Mercur de France*, 15-IV-1934.

tre noir, une véritable idole polynésienne ! », se récrie M. Martin du Gard, à la vue de la patronne du Portugal, N.-D. de Betelen (*Nouvelles littéraires*, avril 1935). Des antiques gardiennes de son Auvergne, M. Jean Ajalbert déclare : « Quant à être noires, elles le sont ! Oh ! noir de nuit, noir d'encre, noir de nègre, blocs de ténèbres compactes !... Barbares et lourdes faces de cirage » (*L'Auvergne*, 1925) ; et sous cette impression violente, il se pose question sur question. Sur un autre ton, Laforge, auteur d'une *Iconographie de la Vierge* parue à Lyon en 1863, suggérait : « Un point à éclaircir et qui n'aurait pas pour l'art un faible intérêt, serait celui de l'origine de ces statues de la Vierge au noir visage... et de leur raison d'être. »

Leur « raison d'être » ? Mais elles n'en ont aucune, répondent les esprits positifs. Elles ont seulement une « origine », qui est purement matérielle. Elles étaient vêtues de lamelles d'argent, ou colorées aux sels de plomb, ou exposées aux vapeurs fuligineuses des luminons et des cierges. L'action de l'acide sulfhydrique de l'air ou l'accumulation de la suie suffisent à tout expliquer, en tenant compte de quelques truquages possibles. Il n'y a là aucun mystère, aucun problème digne de ce nom. Ainsi ont opiné Beissel en Allemagne, Borafull en Espagne, chez nous Rohault de Fleury en 1878, ou le marquis de Fayolle en 1897.

Aujourd'hui, c'est l'abondance des truquages qui retient l'attention des gens avertis. L'homme de France qui connaît le mieux les Madones d'Auvergne eut la bonté de m'envoyer, en 1936, avec un précieux répertoire de statuettes, le conseil pressant de ne pas l'utiliser. « La question des Vierges noires, m'assurait-il, ne présente à mes yeux aucune espèce d'intérêt. Ceci est net et exprimé sans aucune réserve. » De l'avis de ce connaisseur, il n'existerait que des Vierges « de teintes occidentales », qui furent « barbouillées » à diverses époques, des « Vierges noircies. »

Ainsi, voilà deux opinions également décourageantes, mais fondées sur des prémisses à peu près contraires. Elles nient le problème et le posent. Nous verrons d'ailleurs que la première ne suffit pas à résoudre tous les cas, et que la seconde, même si elle y parvenait, susciterait de nouvelles énigmes. Des faits nombreux donnent à penser que la couleur noire de-

vait avoir un sens et que certains noircissements furent voulus, mais on ne peut généraliser sans se heurter à de graves objections. A propos des Vierges de Montvianeix et de Coulandon, démaquillées récemment, M. le professeur Louis Bréhier, un maître en la matière, a émis l'hypothèse que le noircissement des images fut en vogue à la fin du moyen âge, sous l'influence d'icônes orientales qui donnaient à la Vierge, « par recherche de naturalisme, le teint bronzé des jeunes Syriennes ». Mais avec quelle réserve s'exprime M. Bréhier « On peut se demander s'il n'en est pas ainsi de toutes les autres Vierges noires, qui auraient reçu leur couleur à une époque difficile à déterminer pour des raisons qu'on ignore ». Et, à propos de l'image du Puy, se demandant si elle était noire avant le XVIe siècle, il conclut : « On ne peut que poser la question sans pouvoir la résoudre. »

J'espère que le lecteur, s'il a ouvert ce livre avec méfiance, commence à croire que notre enquête a un objet, et qu'il se range sans effort à l'opinion du grand historien de l'art médiéval, M. Emile Mâle, qui m'écrivait en juin 1937 : « Le problème que vous étudiez est intéressant, mais il offre de grandes difficultés ». M. Bréhier m'avait écrit deux ans plus tôt : « Il y a encore pour vous un champ illimité. »

Nous sommes ici dans un domaine très riche en images et très pauvre en textes, -- je veux dire : en textes suffisamment sûrs et précis. Sur les sanctuaires célèbres de l'Europe du XIIIe siècle, plus de dix mille étaient voués à Marie ; plusieurs de nos diocèses lui consacraient alors plus de soixante pèlerinages chacun, et les madones abondaient aux carrefours, aux coins de rues, au frontispice des maisons. Mais, de même que nous ne trouvons pas trace, dans les livres du XVIe siècle, de cette vogue des images noires qui expliquerait les maquillages, de même, aux siècles précédents, pas un chroniqueur pour nous dire : Tel jour, l'abbé ou le baron Untel a déposé dans telle église une Vierge ayant tel aspect. D'autre part, un grave récit nous fournira cent détails (« Cet hiver-là, la neige avait deux pieds de haut », etc.) et se terminera sans nous avoir dit en quelle année les choses se passaient. Le noir est un symbole si simple, étant non seulement une couleur banale, mais aussi l'absence de

toute couleur, qu'il a reçu dans la symbolique universelle une foule d'applications. Mais aucun manuel d'imagier ne nous dit ce que la couleur noire signifiait chez nous. Les attributions de cet ordre sont relativement récentes, et ne sont fort probablement que des essais d'explication après coup.

En résumé, les Vierges noires ne sont pas seulement de la couleur de l'Erèbe ; entre elles et nous s'interposent des siècles de silence et d'oubli, toutes les brumes du Léthé.

Mais ce silence même n'a-t-il pas son langage ? Au fond, ce qui domine ici et qui complique tout, ne serait-ce pas le fait quasi évident qu'il y eut autour de ces images un conflit entre deux classes d'hommes et deux ordres d'idées ? D'une part, le *clerc*, d'autre part, le *pèlerin*. D'une part, le christianisme clair et joyeux, prêché hautement et de haut, et, d'autre part ; un paganisme souvent inconscient, en tout cas cherchant l'ombre, et murmurant ses promesses et ses menaces au plus profond de l'âme populaire. Entre les deux classes et les deux systèmes se succédaient les compromis, volontiers niés de part et d'autre. Est-ce que la lutte spirituelle n'était pas accompagnée d'un conflit de symboles ? Aux images lumineuses de Marie s'opposait, sans doute, le souvenir d'images redoutables, dont beaucoup, précisément, avaient été celles des grandes déesses noires.

Il a longtemps existé, à Rocamadour, une coutume qui n'a peut-être pas disparu entièrement. Certains pèlerins choisissaient à son insu l'un des desservants, afin de conjurer par son contact les mauvais sorts. Si le prêtre s'avisait du cas, les paysans élishaient sorcier l'un de ses confrères. N'est-ce pas la même lutte sournoise que nous retrouvons en 1930, dans notre sage Normandie, à Villiers-en-Désœuvre, où un inconnu a noirci la Vierge de la paroisse à l'insu de M. le curé ?

Considérée sous cet angle, c'est-à-dire comme un culte surtout populaire, où le rôle du clergé ferait souvent penser au mot connu : « Il faut bien que je les suive, puisque je suis leur chef », la dévotion aux Vierges noires perd beaucoup de son étrangeté.

Et, d'abord, il nous paraît naturel que le dossier de ces images offre tant de lacunes et de rébus. Naturel,

qu'à Chartres, à Marseille, à Lyon, à Toulouse, la Vierge noire apparaisse on ne sait quand, venue on ne sait d'où, et que la suite des temps épaississe le mystère. Naturel, qu'à Manosque la Vierge soit du VI^e ou du Ve siècle, mais l'Enfant du XII^e, et qu'à Dijon l'Enfant apparaisse et disparaisse à des dates que nous ignorons. Naturel, que le prêtre ici dénoircisse la statuette ou la relègue dans son grenier, et qu'ailleurs l'ermite, gardien d'une image, la jette au feu. Et que presque partout le peuple exige que l'image reprenne sa couleur ou sa place.

La mémoire du peuple, avant l'âge du rail et du journal, pouvait être prodigieuse. En Allemagne, près de Rostock, il y a une centaine d'années, comme les constructeurs d'une voie ferrée allaient éventrer une butte de terrain, le village voisin protesta : il affirmait que la butte contenait des morts, un roi entre autres, avec son char... Le pic trouva le roi et le char. Ils reposaient là depuis quatre mille ans. Assez souvent, puisque les livres sont muets, nous ferons état de la tradition locale.

Mais il nous faudra constater que se rappeler est une chose, et parler une autre. Je tiens du regretté Anatole Le Braz que lui-même, Breton bretonnant, fils d'instituteur, avait arraché très difficilement à ses anciens camarades d'enfance les émouvants souvenirs dont se compose sa *Légende de la mort en Basse-Bretagne*. « Pour les faire parler, me disait-il, je n'avais qu'un seul recours : quand je revenais ici, à Port-Blanc, passer l'été, je les réunissais le soir chez moi, pour causer avec eux -- en breton, bien entendu -- de choses et d'autres, tout en buvant des bolées. Sans en avoir l'air, je racontais quelque légende en l'estropiant un peu. Alors, c'était plus fort qu'eux. Une vieille protestait, un vieux rectifiait, un autre confirmait, le flot merveilleux jaillissait enfin, je n'avais plus qu'à écouter. »

N'allons pas ici parler de tabous, disons seulement que sur certains sujets le peuple est réticent, et demandons-nous si l'origine de nos images noires et certaines de leurs attributions, ne furent pas au nombre des sujets à éviter.

A cette réserve de la foule s'oppose ici, heureusement, la prolixité des moines. Nous pouvons le dire

sans blesser personne. En un temps où l'Eglise avait tant de pouvoir, bien des personnages indésirables de l'éternelle Comédie humaine, au lieu d'exercer leurs talents dans la vie politique, en faisaient profiter ou pâtir la vie religieuse. Les « querelles de moines » aboutissaient à des tournois d'imagination, quand deux abbayes se disputaient à coups de légendes le privilège de l'ancienneté. Mais, comme il n'y a pas de fiction totale (les juges d'instruction le savent bien), nous trouverons parfois, dans la cendre des contes bleus, de précieuses parcelles d'histoire locale.

En somme, les dévotions aux Vierges noires ne laissaient pas d'offrir quelquefois, semble-t-il, des caractères suspects. La Contre-Réforme, à Chartres et ailleurs, tenta de purifier la foi populaire, mais certaines traditions semblaient indéracinables. Moitié charité, moitié prudence, le clergé n'insista pas. Les subtilités d'un Van den Steen, l'érudition d'un Grumppenberg, la probité d'un Ode de Gissey, s'abstinrent de troubler les fidèles. Et depuis lors, beaucoup d'archéologues, laïcs ou clercs, ont obéi au même scrupule.

La supposition peut sembler paradoxale, mais n'est-ce pas, au fond, le sentiment plus ou moins net que les Vierges noires cachent un mystère, qui a détourné des esprits très divers d'enquêter sur leur compte ? A la vue de ces petites poupées noires vêtues de blanc et d'or, si loin de nous dans le buisson ardent d'une touffée de cierges, si peu humaines, immobiles depuis toujours au bord du fleuve qui nous entraîne, que de fois des gens d'aujourd'hui ont senti se réveiller la terreur sacrée familière à nos ancêtres. L'une des questions qui se posent, c'est de savoir si les Vierges noires n'ont pas prolongé ou ranimé la vigueur de certains sentiments pré-chrétiens. Le débat répugne à ceux qui évitent le plus possible le domaine de l'irrationnel, et aux croyants qui ne désirent pas sonder les antécédents d'une dévotion illustre. Pourtant nos rationalistes savent bien que les rationalistes du moyen âge voyaient dans le symbole une explication satisfaisante du monde. Et les croyants savent bien que l'Eglise n'est pas fétichiste. Selon les circonstances, elle a détruit le matériel de l'adversaire ou l'a retourné contre lui. Saint Augustin assimilait les idoles à leurs adorateurs et trouvait bon que l'on se

contentât de « convertir » les premières au lieu de les détruire « *Cum templa, idola, luci... in honorem Dei convertuntur, hoc de illis fit quod de hominibus, cum ex sacrilegiis et impiis in veram religionem convertuntur* » (*Epist. ad Publium*, 47) (1). Lors donc que Menzel, par exemple, protestait en ces termes : « L'impiété blasphématoire des temps modernes a émis sur les Vierges noires les hypothèses les plus absurdes, se complaisant, en particulier, à les faire dériver des idoles de Diane et d'Isis » (*Christliche Symbolik*, Ratisbonne, 1834), il avait tort deux fois : comme archéologue, en oubliant une foule de « conversions » indubitables, et comme catholique, en attachant tant de prix à des objets. Il aurait dû se rappeler que le pape Grégoire le Grand recommandait au missionnaire Augustin d'épargner les temples bretons « quand ils étaient bien bâtis » ; il lui suffirait alors de les asperger d'eau bénite. Ce qui peut borner notre enquête, ce ne sont donc pas les scrupules, quelles que soient nos convictions, mais seulement les difficultés.

Nous pourrions, cependant, avancer assez loin pour que le voyage vaille d'être entrepris. Les textes nous manquant, nous examinerons les images, puis les traditions qui les entourent et les sites qu'elles occupent. Une hypothèse d'attente se dégagera, que nous mettrons à l'épreuve en reprenant à peu près les mêmes données non plus par catégories, mais région par région. Nous essaierons alors de poser des conclusions. Telle explication nous paraîtra tomber d'elle-même, au moins dans tel cas. Telles autres deviendront plus ou moins vraisemblables. Nous verrons se dessiner des familles d'images. En attendant que des recherches plus étendues et mieux conduites, chez nous et à l'étranger, complètent et corrigent nos résultats, permettent des éliminations plus sévères, modifient la composition des groupes et dégagent entre eux des parentés, nous aurons du moins remis en lumière plusieurs données importantes ou inattendues de notre histoire religieuse.

Dès maintenant, pour terminer cet aperçu du pro-

(1) « Quand les temples, les idoles, les bois sacrés... sont détournés de leur première destination et mis au service du vrai Dieu, leur cas est celui des hommes qui se détournent du sacrilège et de l'impiété, pour se convertir à la vraie religion, »

blême qui nous attend, nous pouvons classer d'avance très brièvement les solutions déjà proposées, ainsi que toutes celles que nous pourrons imaginer chemin faisant. Quelles qu'elles soient, elles se rangent nécessairement sous trois chefs. L'origine des Vierges noires peut être soit païenne, soit chrétienne, et si elle est chrétienne, la couleur des images peut tenir à des causes matérielles (suie, recherche de naturalisme, etc.), ou relever du symbolisme chrétien.

Toutefois, prenons garde qu'ayant affaire à une famille très particulière, nous pourrons rencontrer des statuettes chrétiennes d'origine, et noires peut-être par pur accident, entourées cependant de l'atmosphère caractéristique des Artémis et des Cybèle.

CHAPITRE II

RECENSEMENT

Nous devons d'abord procéder à un recensement, mais de quelles images exactement ? L'appellation de Vierge noire » est courante, mais elle a l'imprécision des créations populaires. Elle désigne d'habitude une oeuvre sculptée, mais encore les rapports sont-ils lointains entre une Majesté auvergnate noire, une petite terre cuite figurant une héroïne de Molière un peu basanée, le bronze colossal érigé près du Havre, et le moulage luisant offert à ses catéchumènes par un missionnaire de l'Oubanghi. La teinte noire donne du piquant au bibelot pieux, elle est inévitable au Havre, elle constitue un adjuvant précieux en pays noir ; en d'autres termes : tandis que la terre cuite pouvait s'en dispenser et l'a empruntée à la Majesté noire, les images havraise et africaine auraient la même coloration si les Vierges noires médiévales n'avaient jamais existé.

Or, ce que nous étudions ici, ce n'est pas l'extension d'un type, ni la variété des images parées de son vocable prestigieux, mais *l'origine des exemplaires français* de ce type. Les Vierges noires qui nous intéressent sont donc des figurations de Marie qui lui donnent un visage foncé et qui remontent au moins au moyen âge.

Les images noires modernes ont sans doute leur intérêt, mais nous devons les distinguer des anciennes, dont beaucoup furent détruites par les huguenots ou les jacobins. Car, malgré des réticences qui se comprennent, partout où la comparaison est possible, elle prouve la négligence de la Contre-Réforme et de la Restauration à reproduire exactement les images disparues. La Renaissance fut la mort de certaines traditions. Il sied donc de relever tous les lieux de France qui possèdent ou qui ont possédé une Vierge noire et

de noter les images existantes qui remontent au moins au XVI^e siècle.

Puisque nous ne devons pas exclure *a priori* la possibilité d'une parenté entre nos premières Vierges noires et certaines déesses, nous voudrions confronter toutes les images noires, ou ainsi qualifiées, sans distinction de temps ou de lieu. Mais voilà une opération évidemment irréalisable, puisque nous ne pouvons pas savoir combien la France seule compte de Vierges noires.

Il nous est cependant permis, dès maintenant, de faire une constatation intéressante. Si, en effet, répondant à cette suggestion d'un inventaire universel, nous rassemblons nos souvenirs, ce sont les images célèbres qui se présentent à nous, or presque toutes sont féminines. Il existe bien, en Amérique du Sud, deux ou trois crucifix où le Christ porte la couleur du dieu noir Tezcatlipuca (1), mais Jésus adulte est très rarement noir en Europe aujourd'hui, malgré la vogue du saint Vou de Lucques au XV^e siècle : le christ noir de Würzburg, selon la tradition, était blanc jadis, et aurait noirci à force de s'entendre invoquer par des parjures. Le christ noir de Saint-Flour est peut-être unique en France, et il est en réalité de chêne brut. Le Jésus est généralement noir quand il est porté par une Vierge noire ; mais, même alors, il lui arrive d'être blanc. Quant aux saints, il en est fort peu de noirs, et leur couleur a été jugée sans intérêt, puisqu'elle ne les qualifie jamais. Dans l'iconographie païenne, le contraste est moins grand, parce que le paganisme a souvent donné à ses déesses des répliques mâles : Krishna est noir comme Kâli, Osiris comme Isis. Mais, en somme, la revue des images célèbres suggère que le noir est généralement un attribut d'images féminines.

Je viens de dire que l'inventaire de nos seules Vierges noires serait une entreprise encore trop ambitieuse. Comment, en effet, dénombrer toutes les images détruites, cachées dans des hameaux, reléguées dans des greniers, acquises par des collectionneurs, ou transformées par une couche de dorure ou de pein-

(1) Ce dieu a pourtant fait savoir qu'il abdiquait en faveur de Notre-Dame de Guadalupe, qui a suivi les Espagnols au Mexique.

(2) Voir le Tableau HI.

ture claire ? Je suis persuadé, par exemple, que Notre-Dame la Brûlée (Le Belliard, Vosges) était noire jadis ou a remplacé une image noire, mais je n'en ai pas d'autre indice que son nom. Il ne s'explique pas autrement, puisque ses annales ne mentionnent aucun incendie (1). Mais on a déjà trop prodigué l'appellation de Vierge noire. Aussi, je mets hors de cause plusieurs autres images qui, par leur site et leur tradition, leur aspect et leur atmosphère, mériteraient pleinement le titre de « noire » qui leur est parfois donné, mais qui ne portent décidément pas cette couleur. Je pense, par exemple, à Notre-Dame de Buglose dans les Pyrénées, à Notre-Dame du Ronceray à Angers, à Notre-Dame de Verdels en Gironde, aux anciennes statuette de Quézac (Cantal) ou de Saint-Seine (Côte-d'Or).

De même nous nous bornons à mentionner ici les représentantes chez nous de certaines dévotions étrangères (sommairement rappelées à la Table IV), car nous ne devons certainement pas nos prototypes à l'étranger. La Vierge de Lorette a connu en France une immense popularité, mais son apparition en Italie ne date que de 1294 et sa première réplique française, celle d'Arcachon, ne remonte qu'au XVI^e siècle. La dévotion à Notre-Dame de Hal, entrée en Belgique en 1267 seulement, ne se propagea en France qu'au siècle dernier et en Flandre. L'image de Montserrat était attestée au IX^e siècle, mais sa réplique de Draguignan a disparu et je doute qu'elle soit présente chez nous ailleurs que dans une chapelle de Font-Romeu, à Arbois, et à Lourdes-paroisse. L'image de Metz remontait au bienheureux Bennon, fondateur de l'abbaye d'Einsiedeln, mort évêque de Metz en 940, mais le vocable n'apparaît plus en France que dans le Jura au XVII^e siècle, puis dans le Gers au XVIII^e siècle. Il faut noter d'ailleurs que le transfert du vocable n'implique pas celui du type ; l'image parisienne de Notre-Dame de Lorette est de marbre blanc.

En revanche, nous devons noter autant de répliques d'images noires françaises que nous pourrions en découvrir. Parmi celles qui survivent, les moins connues ne sont pas les moins instructives. Une statuette de procession comme celle de Mailhat ou d'Oust est bien

(1) Même explication à Mauriac, à Pringy, etc.

plus voisine du type original que la titulaire de tel pèlerinage fameux, exécutée sous la Restauration.

Nous prendrons garde que certains sites font double emploi, parce qu'ils sont stations d'hivernage (c'est le cas de Besse, Latour et Saint-Hippolyte), ou parce qu'ils ont bénéficié d'un transfert d'image permanent (ainsi Neuilly ou Rouen).

Ne sachant pas encore si les divinités noires de l'antiquité ont légué leur couleur à l'imagerie chrétienne, et pas davantage quels purent être leurs héritiers, nous rechercherons les représentations noires non seulement de la Vierge, mais de tous les autres personnages sacrés.

Enfin, nous compterons pour un seul exemplaire toute image noire disparue et sa remplaçante noire.

Nombres

Une enquête ainsi conduite fait apparaître aussitôt une surprenante disproportion : presque toutes nos images noires sont des statuettes, et des statuettes de la Vierge (voir aux Tables I, II et III). Les peintures sont non seulement rares, mais peu anciennes. C'est évidemment sur les oeuvres sculptées que doit se porter d'abord notre attention. En divers temps, sur l'espace de notre territoire actuel, nous en relevons deux cent cinq, dont cent quatre-vingt-dix existaient au XVI^e siècle.

Au début de mes recherches, je ne prévoyais pas des chiffres aussi élevés. Quelques mois plus tard, la rapide succession des trouvailles me fit espérer une liste bien plus longue. Mais dès la seconde année, la cadence était devenue si lente que je crois mon inventaire très voisin du total connaissable.

En raison de l'ancienneté du type noir, les exemplaires ont pu en être bien plus nombreux, et les « dénoircissements » attestés à toute époque donnent à penser qu'ils le furent, mais la proportion des images noires est relativement faible aujourd'hui. Drochon, par exemple (1), sur douze cents madones françaises remarquables, n'en signale qu'une cinquantaine

(1) *Histoire illustrée des pèlerinages français de la très Sainte Vierge*. Paris, 1890.

de noires. On lit donc avec surprise dans Laforge, cité plus haut : « Parmi les madones que vénèrent la France, l'Espagne, la Grèce, la Pologne et la Russie, le nombre des Vierges noires est égal à celui des Vierges au teint blanc ». Pour s'expliquer cette exagération, il faut mettre l'accent sur le mot « vénèrent ». Laforge pensait aux pèlerinages célèbres. Il nous fournit ainsi, implicitement, une évaluation presque chiffrable de l'exceptionnelle popularité des Vierges noires.

Cela dit, observons que le nombre des statuettes à la fois accessibles aujourd'hui, et dignes d'être étudiées, est bien inférieur à cent quatre-vingt-dix. Les huguenots ont détruit vingt-cinq Vierges noires, les jacobins quarante-six, et ces images étaient malheureusement les plus intéressantes. De ce nombre, vingt-trois manquent absolument ; les autres sont rappelées soit par des statuettes qui leur ressemblent parfois fort peu, soit par de simples fragments. Une dizaine d'oeuvres ont été rongées par le temps ; la Vierge d'Hix a gagné l'Espagne au XVII^e siècle, celle de Grandris a disparu au XI^e, quelques belles pièces enrichissent des collections privées. En résumé, les documents anciens à notre disposition ne sont qu'une centaine.

Taille

Un trait général des Vierges noires est leur petitesse. Leur taille varie entre 50 et 80 centimètres. Quelques-unes descendent à 30, Velars-sur-Ouche va même à 20. L'image petite est plus facile à tailler, à porter ou à cacher. L'une d'elles traversa la Terreur dissimulée sous une ruche. La vieille petite statuette a survécu à des cadettes plus ambitieuses. La hauteur exceptionnelle des images de Valfleury (130) et de Bourisp (150) pourrait faire douter de leur ancienneté.

Matière

Parce que l'image de prix a tenté les voleurs, un autre indice d'ancienneté est la pauvreté de la matière, qui est presque toujours le bois commun ou la pierre grossière. Bien des précisions nous font défaut. Une fois sur trois, nous ne savons même pas si nos sta-

tuettes sont de bois ou de pierre, et quand nous le savons, nous ignorons souvent de quel bois ou de quelle pierre.

Cela tient parfois à ce que le peuple et même le clergé préfèrent ne pas approfondir. A propos de l'image de Sarrance, qui était d'une pierre « inconnue dans les Pyrénées » (1), le P. Lassalle écrivait en 1859 : « C'est sans doute un ouvrage de Dieu, devant lequel doit s'abîmer l'intelligence humaine. »

Cela tient plus souvent à la technique des imagiers. A l'instar des peintres d'icônes, ils appliquaient souvent sur le bois, au moyen de colle de fromage, une toile fine, et sur cette toile fine un enduit calcaire qu'ils ciselaient et qui portait la peinture. Sur les œuvres que nous examinons, la toile peut manquer, mais le calcaire plus rarement, de sorte que certaines, loin de laisser examiner leur bois, semblent de plâtre, Ceci du moins semble peu douteux, c'est que la tradition a tort de croire orientale une statuette, parce qu'elle est en cèdre du Liban ou en genévrier de Phénicie. Le genévrier de Phénicie est commun en Camargue, et le cèdre, du Liban ou non, nous était familier avant César ; c'est dans l'huile de cèdre que les Gaulois conservaient la tête de leurs ennemis.

Le bois est « exotique » à Laval, « inconnu » à Manosque ; le cèdre du Barroux, de Pézenas, de Saint-Romain-d'Ay, de Tournus, se retrouvait sans doute à Montpellier ; l'olivier apparaît à la Grande-Chartreuse, et peut-être à Murat ; le noyer à Maillane et peut-être à Marseille ; le simple sapin s'est parfaitement conservé à Corneilla. Au « calcaire local » de Douvres s'oppose la « pierre inconnue dans le pays » de Sarrance et de La Pacaudière ; le marbre blanc a servi à Modane, le noir à Saint-Gervais ; une « pierre noire », à Capdropt et à Coulombs ; un albâtre grisâtre tirant sur le noir, à Barbegal ; l'étain mêlé de plomb, à Thuir ; le bronze, à Tarascon-sur-Ariège.

(1) La tradition locale l'affirme, mais ce serait à contrôler. Huysmans, dans *Les foules de Lourdes*, parle du « quartier de roc qui se carre encore » derrière la statue de la madone, et dont le grain. serait « si spécial qu'il faudrait se rendre en Mongolie pour en trouver un pareil » (ancien autel d'Astarté, ont supposé des archéologues ; moraine venue de Gavarnie, disent certains experts). Dulaure (*Hist. abrégée des différents cultes*) fait observer que les pierres bornes (Thoth, Hermès, Termes) proviennent d'une montagne sainte et marquent la limite de son influence.

En résumé, sur les cent quatre-vingt-dix statuettes du XVI^e siècle, nous ne savons rien dans soixante-seize cas; quatre-vingt-dix-huit images étaient de bois, onze de pierre, quatre de métal, et une -- Ballon -- était de terre.

Types

Ici encore, nous ignorons beaucoup à cause de l'incuriosité de nos pères, et aussi parce que la plupart des Vierges noires furent longtemps parées ou le sont encore, d'une robe dite « espagnole », en forme de cloche, ou, comme l'a écrit Anatole France, en forme d'abat-jour, laquelle ne laisse apercevoir que les visages de la Mère et de l'Enfant. Sous cet uniforme, se dissimulent ou se dissimulaient, tantôt un simple tronçon de bois, tantôt une oeuvre d'art intacte, ou de curieux remaniements. De sorte que les gravures et les médailles de pèlerinage ne nous livrent pas le secret des images disparues, et que les statuettes actuelles ne peuvent pas être classées du premier coup d'oeil. A Guingamp ou à Pringy, par exemple, une tête bien taillée est fichée sur une pièce de bois mal équarrie ; ailleurs, la figure qui semble debout est en réalité une Majesté authentique ; ici et là, un Enfant rapporté modifie entièrement le type.

En résumé, dans la mesure où nous sommes renseignés, il n'apparaît pas que la couleur noire soit liée à un type particulier. Une des difficultés de notre enquête est que les Vierges noires et les Vierges auvergnates, parce que les unes et les autres sont anciennes, sont fréquemment assimilées, bien que l'assimilation ne soit pas toujours valable. Il est inexact qu'une Vierge noire soit toujours une Vierge reliquaire. Certaines Vierges noires sont antérieures à la création de ce type ; d'autres sont apparues quand la coutume des Vierges reliquaires était passée. La succession des Vierges noires de siècle en siècle donne l'impression que les éléments mobiles, fluides, pour ainsi dire, ont été ici la matière et son relief, tandis que l'élément immuable était la couleur.

Entre autres exemples, je citerai le groupe de plâtre de La Cula, représentant la Mère des Douleurs à genoux devant son Fils étendu mort. Selon Drochon,

cette *pietà* est de 1859 et remplace « une très belle statue noire » détruite à la Révolution. Or il est douteux que la statue détruite ait été une *pietà*, attendu que ce type n'apparaît guère dans nos églises avant le XIV^e siècle. Il est, au contraire, infiniment probable que le curé de 1859 aura teinté une *pietà* de plâtre pour l'assimiler à l'ancienne image, car, dans le domaine que nous explorons, la fraude pieuse a la constance d'une loi. Nous la retrouvons à Ribeauvillé, où une autre *pietà*, grâce à une longue robe qui laisse voir seulement les deux têtes, ressemble à Notre-Dame de Chartres. On la constate encore, ou on peut la présumer, lorsque l'Enfant n'est pas de la même époque que la Mère, comme à Manosque, Avioth, Mauriac, et ailleurs encore sans doute.

Lorsque l'Enfant est rapporté, l'artifice est à présumer, parce qu'il existe plusieurs images (Pignans, Espalion, Bailleul, Peisey, Tursac, Vichy) qui ne portent pas l'Enfant. Or, il faut joindre à ces Vierges solitaires certaines images polychromes ou non, miraculeusement trouvées dans des ruines et que leurs inventeurs appelèrent sainte Anne en Bretagne, sainte Radegonde en Anjou. L'existence de prototypes solitaires et d'origine inconnue semble seule expliquer une dévotion comme celle de Rochefort-du-Gard, où l'image était discrètement dénommée « Sainte Brune » ou « Sainte Victoire ».

N'est-ce pas aussi la découverte de statuettes féminines solitaires qui expliquerait le mieux le culte de *Virgo paritura*, qui a fleuri à Chartres, Auxerre, Longpont, Châlons-sur-Marne, Nogent-sous-Coucy, Moutiers-en-Puisaye, « et cent autres lieux » (1) ? Il est probable, sans doute, que cette floraison était partie de Chartres, et il se peut que Chartres, dans son désir de s'assurer une priorité, ait dénommé « paritura » une madone accompagnée du Jésus ; toutefois, il serait bien plus vraisemblable, étant donné la puissance

(1) Collin de Plancy : *La Légende de la Vierge*, 1866. Rohault de Fleury rapporte que saint Memmius (Mesure), envoyé par saint Pierre, aurait trouvé près de Châlons un autel à *Virgo paritura* (aujourd'hui dédié à Notre-Dame des Vaux). Guibert, abbé de Nogent-sur-Seine, écrit que son monastère fut bâti sur l'emplacement d'un bocage où les druides sacrifiaient à *Matri futurae Dei nascituri*. Une inscription analogue, selon Chasseneux, se lisait sur deux églises de Bourgogne, et à celle de Fontaine, près du château où naquit saint Bernard.

des images sur la croyance, que le thème de la « paritura » soit né de la rencontre de statuette solitaires. Le fait qui demeure est qu'un nombre assez élevé de statuette trouvées étaient des solitaires, noires ou non, et qu'elles ont suivi des sorts différents. Les unes sont restées ignorées de l'Eglise, d'autres sont devenues des saintes, d'autres des Marie sans enfant, d'autres ont été dotées du Jésus.

Nos madones solitaires sont-elles d'origine chrétienne et française ? Il est vrai que parmi les toutes premières figurations de Marie viennent les Orantes, aux deux mains tendues. Mais il est vrai aussi que les Romains ornaient leurs tombeaux de figures toutes semblables. Et il faut se rappeler que même au XIIIe siècle, où le culte de Marie avait pris une telle extension, c'était à cause de son Fils qu'elle était vénérée. On ne l'avait jamais encore représentée sans lui dans nos églises, sauf dans les scènes d'Annonciation. Au XVIIIe siècle seulement, « la préoccupation de l'idée de l'Immaculée Conception », comme l'écrit Mgr Barbier de Montault (*Traité d'iconographie chrétienne*, 1890), devint assez forte pour modifier notre iconographie ; les artistes représentèrent alors Marie seule, telle que Dieu l'avait conçue de toute éternité. A moins donc de supposer que nos solitaires figuraient toutes dans des Annonciations, il nous faudrait les ranger dans une autre famille que nos créations médiévales. Nos imagiers, pliés à des règles précises, n'ont pas pu les exécuter. Nous devons croire, comme le disent les légendes locales, qu'elles furent trouvées. Et il devient concevable que quelques-unes au moins fussent antérieures aux temps chrétiens.

Ce qui interdit de généraliser, c'est que, dans certains cas, il pouvait s'agir de personnages sacrés qui, au moment de l'invention, n'étaient plus identifiables. Je donne à l'Appendice A l'un des très rares récits d'invention qui soient précis, celui de la trouvaille faite près d'Auray au XVIIe siècle. Si le lecteur veut bien s'y reporter, il conviendra, je crois, que la même pièce de bois, qu'il fallut tailler deux fois, aurait pu tout aussi bien être une sainte Radegonde, une madone ou une Minerve.

Notons, en terminant, une singularité de technique.

A Marseille, dit Jessé-Charleval (1), la statue semble avoir été « évidée après coup »; à Chartres, dit Merlet (2), « le bois était creusé comme si c'eut été une écorce d'arbre taillée en sculpture »; à Aix, l'image de la Seds est constituée par une mince couche de bois soutenue par une armature de fer ; à Guingamp, la statue s'appelle Notre-Dame du Halgoët, mot breton qui peut signifier « saulaie » ou « bois creux ». Il semble impossible de supposer en pareils cas l'aménagement d'un vide destiné aux reliques. Au contraire, les reliques demandaient une logette à leur mesure, capable de les bien protéger, tout en les offrant aux regards des pèlerins. Il est vraisemblable que ces statues si largement allégées, étaient destinées aux processions. Il s'agirait donc de répliques, et ce point, comme nous le verrons, est très important.

(1) La Statue de N.-D. de Confession. Marseille, 1883.

(2) N.-D. de Chartres, 1909.

CHAPITRE III

COULEUR ET ANCIENNETÉ

Notre examen a porté d'abord sur des caractères incontestables : hauteur, matière, attitude. Il nous faut maintenant, en dépit de l'adage, discuter de la couleur.

On a souvent assimilé le noir, le gris et le brun. Dante dit : *l'aer bruno*, et nous disons encore « à la brune » ; nous avons autant de Montbrun que de Montagnes Noires. Il y avait en Arcadie une Aphrodite « nigrescente » (*mélainis*) ; et telle de nos images est appelée indifféremment « la Brune » ou « la Noire ». Le P. Fodéré écrivait, en 1619, que N.-D. de Myans ayant chassé plusieurs démons, ceux-ci criaient : « Nous ne pouvons, car la Brune, c'est-à-dire la Noire, nous empesche ». *L'intention compte ici plus que la nuance* (1). C'est pourquoi je souhaitais plus haut (page 19) un inventaire des images noires « ou ainsi qualifiées. » Toutefois, la distinction entre le gris, le brun et le noir authentique, va nous fournir un nouveau critère.

Nos seules statuettes grises, à ma connaissance, sont celle de La Cula, déjà mentionnée, et celle de Saint-Savin, qui viendra plus loin.

Les statuettes brunes de fait et de nom sont plus fréquentes en Provence. Marseille est une des exceptions. Et il se peut que ces « Brunes » aient pour marraine Avignon ou Arles. Marseille a mené sa vie propre jusqu'à Louis XIV.

Les images brunes de fait, mais dites noires, sont très rares, et leur visage est de bois nu. Leur cas mérite un moment d'examen, parce que « le principe de la polychromie de la sculpture (Courajod, *La poly-*

(1) C'est pourquoi aucun saint n'est caractérisé par la couleur noire.

chromie dans la statuaire du moyen âge et de la Renaissance, Paris, 1888) fut une des lois les plus impérieuses pendant tout le moyen âge et le premier quart du XVI^e siècle ». En 1387, Florence peignait jusqu'aux statues de marbre blanc, destinées à sa cathédrale ; chez nous, à la fin du XVI^e siècle, une effigie en bronze du chancelier de Birague exécutée par Germain Pilon fut achevée par un peintre !

En principe, par conséquent, le moyen âge ne pouvait pas nous laisser une statue de bois nu, ou dont le visage fût en réserve. Pourtant, le « Bon Dieu noir » de Saint-Flour, qui est de bois nu, remonte au XVe siècle. Pareille infraction s'explique d'autant moins que cette statue de grande taille risquait de se conserver mal. Il convient, je crois, pour s'expliquer les anomalies de ce genre, d'imaginer combien elles contrastaient avec la polychromie du sanctuaire. Tout vivait dans l'église, sauf elles-mêmes, symboles de dénuement et de deuil peut-être, et c'est ce contraste qui était cherché.

Cette interprétation semble confirmée par la tradition sanflorine. Le Bon Dieu noir serait le successeur d'une étrange et immémoriale statue de métal, plantée sur la place ; quand le vent soufflait, elle résonnait si fort que cela donna lieu à un dicton : « Il fait hou ! hou ! Comme le Bon Dieu de Saint-Floû. »

Cette image en plein vent ne pouvait pas être de métal précieux ; qu'elle fût de bronze ou de fer, elle était noire, et le bois nu aura été regardé comme son équivalent.

Cette assimilation du bois sans peinture et de l'absence de couleur qu'est le noir, paraît seule expliquer une madone comme celle de Noves, dont le costume est rouge et bleu, alors que son visage est en réserve ; la facture est grossière, mais ne semble pas antérieure au XVI^e siècle. Sans doute un artisan rustique voulut remplacer l'image locale disparue, ou imiter quelque autre image noire célèbre, polychrome quant au vêtement et noire de visage. Un morceau de vieux chêne (peut-être teinté de brou de noix), lui sembla promettre un résultat suffisant. Mais ce villageois ignorait la technique des vieux imagiers. Les visages noirs de leurs madones polychromes ou dorées étaient marouflés et peints comme le reste. Le

bois nu fonce si lentement que le christ de Saint-Flour, après cinq cents ans, n'est encore que brun chaud. En outre, tout bois, sauf l'ébène et peut-être le poirier, offre des veines qui se lisent encore sous la plus profonde patine. La Vierge de Noves n'est noire que de nom et d'intention.

Pour qu'une statuette présente ce noir absolu et uniforme qui suffoqua M. Ajalbert, il faut qu'elle ait été peinte noire dès l'origine, ou qu'elle ait été passée en noir après coup, ou que ses couleurs normales aient noirci spontanément.

Examinons d'abord cette dernière hypothèse. A propos de N.-D. de Montserrat, A. de Borafull (1) précise que le carbonate de plomb de la peinture (cérusite), en se combinant avec l'acide sulfhydrique de l'air, donne du sulfure de plomb, qui est noir. D'analogues explications chimiques ont été offertes par Beissel (2) et d'autres.

Un archéologue poitevin, M. Eygun, attribue aussi à l'acide sulfhydrique le noircissement des fresques de Montmorillon et de Jouhé. Longuemar fait pourtant remarquer (*Fresques de Jouhé-sur-Gartempe*, Poitiers, 1852) que si, sur une paroi de la chapelle funéraire de Jouhé, neuf personnages ont le visage noir, quatre autres sont de teint normal, et que, sur la paroi opposée, tous les personnages sont normaux. Or, les personnages ainsi changés en nègres sont la Vierge, l'Enfant, Joseph, les mages, les bergers, l'ange, c'est-à-dire tous les personnages non occidentaux. A Montmorillon, la fresque décore une crypte de chapelle funéraire, et les personnages, dont sainte Catherine, n'ont de noir que le visage et les mains. A Saint-Pierre-les-Eglises, non loin de là, la sainte Famille et les mages sont représentés noirs également. N'y aurait-il pas là une extension de la couleur noire à tous les personnages exotiques ? Admettons pourtant que des fresques sur des murs humides aient été altérées par endroits. Il reste que le noircissement des statuettes par des agents chimiques devrait être proportionné à l'ancienneté, et uniforme. Mais nous voyons des oeuvres vénérables comme la madone de

(1) *Historia de Cataluña*, vol. II, p. 218.

(2) *Geschichte der Verehrung Marias in Deutschland*, Freiburg, 1909.

Saint-Nectaire, ou celle de Meillers, la doyenne du Bourbonnais, indemnes de tout noircissement, et, d'autre part, les statuettes ne manquent pas, dont le visage noir ne s'accorde ni avec leurs mains ni avec le visage du bambino.

Un long séjour dans certains sols pourrait sans doute noircir des couleurs ou un revêtement d'argent. Rohault de Fleury (1) retenait cette explication. Mais on ne voit pas comment un enfouissement assez prolongé pour noircir entièrement une image, n'aurait ni désagréé le plâtre sous-jacent, ni décollé la toile. En outre, à moins de rejeter un grand nombre de traditions locales, on ne peut croire que toutes les images noires aient subi l'enfouissement. Enfin la plupart ne sont noires que de visage.

Cette dernière particularité empêche de croire à l'action de la fumée. D'ailleurs, combien d'images à peine ternies ou nettement décolorées (Notre-Dame de Verdélais entre autres) ont eu leurs autels et leurs cierges pendant des siècles. Plusieurs images très anciennes attestent leur grand âge, nullement par un noircissement, mais par un pâlissement uniforme.

Une autre hypothèse est plausible au premier abord. Puisque les peintres de statuettes ont procédé comme les peintres d'icônes, ils ont dû employer le vernis. Or, l'huile d'olive des Byzantins, comme l'huile de lin des Russes (*olifa*), ont noirci les vernis où elles entraient, et enténébré fortement les vieilles icônes. Mais il ne manque pas de très anciennes Vierges noires mates, ni de Vierges vernies restées claires. Et puis, il y a loin de couleurs voilées au noir absolu. On ne connaît aucune icône dont le modelé ne soit plus visible. Nous reviendrons sur cette question.

Continuons à noter des cas où l'intervention de l'homme est certaine. Elle l'est d'abord dans toutes ces images dorées, peintes, vêtues de métal, dont les chairs seules sont noires (Le Puy, Odeillo, Notre-Dame d'Ay, Bourisp, etc.). L'intention n'est pas moins nette lorsque le noir est appliqué sur du marbre blanc (Modane) ou sur l'albâtre (Arcachon). On la retrouve quand le Jésus est blanc (Auzers, Mé-

(1) *La Sainte Vierge dans les arts*, Paris, 1878.

zières, Saint-Savin, Salers, etc.). Au Puy, l'image était lavée tous les ans avec une éponge imbibée de vin (1). A Dijon, nous le savons par un procès d'hérésie de 1591, la statue était périodiquement frottée d'huile. « Et n'est noire d'autre chose que cela », osait affirmer l'accusé (2). Il concluait trop vite, mais il avait bien vu : l'huile ravivait le noir ; l'action du temps aurait été insuffisante, ou contraire : tout s'achemine à la poussière, qui est grise.

Le procédé que dénonçait ce Dijonnais mal-pensant était pourtant peu de chose, au prix de ce qui peut encore s'observer de nos jours. A Pouilly-en-Auxois, l'image la plus ancienne de la Côte-d'Or, Notre-Dame la Trouvée (nom significatif), fut noircie entre 1892 et 1911 par l'abbé F., et a été dénoircie vers 1915 par son successeur. Le marquis de Fayolle signalait en 1897 que certain curé de sa connaissance, ayant fait faire une image de bois, l'avait noircie, « pour lui donner l'aspect des madones les plus vénérées » (3).

Hâtons-nous de dire que, le plus souvent, on ne saurait parler de fraude, même pieuse, puisque personne n'est, ou n'était, trompé. Par exemple, sur les trois statues de Font-Romeu-Odeillo, tout le monde sait qu'une seule est d'origine miraculeuse, celle qui est dite « de l'invention ». Tout le monde savait à Chartres que l'image souterraine était l'aînée. Or, si les répliques se justifient pleinement, à plus forte raison les remplaçantes. Les images détruites par les jacobins, les huguenots, et peut-être par les Anglais ou les Normands ou les Sarrasins, ne devaient-elles jamais revivre ? Et n'aurait-il pas été plus absurde encore de condamner une image à périr sans retour, parce qu'elle était trop aimée ? *Le pilier de pierre* qui portait la madone de Chartres-nef avait été tellement « cavé par les attouchements et les coups de langue » des pèlerins, qu'il fallut en 1831 le défendre

(1) De même, à Charlieu, jusqu'au XIII^e siècle, les autels étaient lavés avec du vin.

(2) L'onction des images se pratique dans l'Inde, et les paysans du Lot oignaient d'huile leurs pierres sacrées au milieu du siècle dernier (Sébillot, *Le Paganisme contemporain chez les peuples celto-latins*, 1908).

(3) Il doit s'agir de la statuette de Tocane-Saint-Apre, due au curé Petit (1870-1887) ; ce village périgourdin est tout proche de la propriété des Fayolle.

par une grille. Lorsque des statuettes de bois étaient exposées au même péril, leur durée devait être assez brève. Plusieurs madones (Rocamadour, Orcival, et d'autres) avaient d'abord été faites d'une âme de bois revêtue de lamelles de métal, mais le revêtement métallique fut dans d'autres cas une mesure préventive ou un remède désespéré (1). L'image de Clermont dut être corsetée d'argent au XVIIIe siècle ; on n'osait plus l'enlever de sa niche, et une réplique exacte, faite en 1734, la remplaçait aux processions. (La Faye de L'Hospital, *Etude archéologique sur Notre-Dame du Port*, Clermont, 1864.)

L'intervention de l'homme a été parfois poussée très loin. La Vierge noire de Montvianeix, mentionnée plus haut, était une statuette au modelé flou, peinte en gris clair, sauf au visage qui était noirâtre ; elle s'est avérée, après décapage, une oeuvre du XIIe siècle, aussi délicate de relief que de coloris ; elle avait été déguisée, déformée, par des applications réitérées d'une sorte de cambouis (2).

Bien différent de ce noircissement, dû à quelque rustre, est celui qui s'observe à l'ancienne abbaye de Saint-Savin, près d'Argelès-Gazost. Là, parmi les quelques belles choses échappées au vandalisme de 93, figure une Vierge reliquaie du XIIe siècle, assise en majesté. Sur les vêtements de la Mère, son trône, ses mains, sur l'Enfant tout entier, les ors et les couleurs sont purs et pâlis. Mais le visage de la Mère est gris clair, alors que celui du Bambino est blanc, et que tous deux ont les pommettes roses. Aucun document ne saurait être plus explicite.

Nous possédons aujourd'hui, à Manosque et ailleurs, des images noires qui furent taillées avant la naissance de notre sculpture romane, et nous avons lieu de penser que, parmi les Vierges noires disparues, plusieurs étaient aussi anciennes. Mais si le noircissement fut une mode du moyen âge finissant (voir p. 212), est-il sûr que ces aînées n'aient pas été noircies au XVe ou au XVIe siècle ?

Aucun texte n'en décide, mais les textes sont super-

(1) Même mesure fut prise dans l'antiquité ; voir Collignon, *Histoire de la sculpture grecque*, 1892, page 104.

(2) Communication du professeur L. Bréhier à l'Académie des Inscriptions, septembre 1935.

flus ici. Même s'il était prouvé que le noircissement fut une mode tardive et puissante, nous pourrions encore affirmer que plusieurs de nos Vierges noires étaient noires avant l'établissement de cette mode, parce que, depuis longtemps déjà, elles étaient célèbres, ou tout au moins miraculeuses, actives, *personnelles*, et que les images de cette sorte manifestent une stabilité caractéristique. Alors que les styles en art changent tous les trente ans, chaque génération dédaignant les jeux de la précédente, nous voyons les images miraculeuses, en tous pays et en tous temps, d'autant plus vénérées qu'elles sont plus anciennes. Un de leurs pouvoirs surhumains, c'est précisément celui de braver les siècles. Elles donnent confiance parce que si souvent déjà elles ont justifié la confiance. Elles ne gagneraient rien à suivre la mode. Leur laideur même, signe de leur antiquité et de leur indifférence à nos petites préoccupations, augmente leur prestige. « Les icônes les plus barbares, dit M. Louis Hourticq, reçoivent les prières les plus ardentes ; au culte qu'on leur adresse doit se mêler un peu de peur (*Vie des images*, page 148. » « Les images de dévotion, déclare M. Emile Mâle à propos de celle du Puy, appartiennent à peine à l'histoire de l'art. »

Non seulement il est invraisemblable que nos Vierges noires aient été noircies vers le XVe siècle, mais l'opposition capitale entre la stabilité des images *efficaces* et l'instabilité des images *décoratives*, nous permet de situer au delà du XIe siècle l'apparition de nos Vierges noires. Nous ne pouvons croire, en effet, que même dans ce XIe siècle qui voyait éclater créations sur créations, des images neuves soient devenues immédiatement populaires. Même les Majestés auvergnates, vénérables aujourd'hui à si juste titre, devaient dérouter quand elles apparurent dans des sanctuaires déjà fertiles en miracles, et il leur fallut disputer l'affection de la foule aux images informes peut-être, mais puissantes, qu'elles étaient destinées à supplanter.

Autant je serais disposé à regarder comme des pèlerinages de remplacement, des « pèlerinages en raccourci », un grand nombre de dévotions rustiques, et à voir dans leurs images noires de modestes répli-

ques de la Vierge régionale, autant il me paraît inévitable que cette même Vierge régionale, celle de Chartres, du Puy, etc., bien qu'apparue au début de notre statuaire, ait eu sur place une devancière qui portait déjà la couleur fatidique.

Nos madones des XI^e et XII^e siècles étaient conformes à un type officiel, à ce canon adopté par le concile d'Ephèse de 431, et que les icônes et les miniatures de Byzance avaient répandu en Occident, la *Sedes Sapientiae* (Siège de la Sagesse), Marie sur un trône, rigide, sévère, le regard perdu, à peine humaine, portant assis dans son giron, droit devant elle, face au peuple, le Logos éternel, un enfant à tête de prêtre, qui bénit d'une main et de l'autre tient un livre (Voir Figures 10 et 14). C'est le sujet de la Belle Verrière de Chartres.

Mais la Belle Verrière ne donne pas à Marie un visage sombre. La Majesté d'Ephèse, oeuvre de docteurs, était abstraite comme un théorème, neuve, et chrétienne ; il n'y avait aucune raison pour qu'elle portât cette teinte foncée qui pouvait rappeler le teint des jeunes Syriennes, ou prouver l'ancienneté d'un portrait, ou évoquer certains types païens. Elle était au-dessus de pareilles contingences. Elle ne pouvait donc pas agir sur la foule. Pour que ce pur symbole devint capable d'émouvoir, il pouvait suffire qu'il prît l'apparence d'un portrait. Et pour cela il fallait au moins que son visage rappelât par sa teinte une célèbre icône qui avait eu tout le temps de se patiner depuis que saint Luc, disait-on, l'avait peinte. Car, justement en 438, sept ans seulement après la création de l'image officielle, l'impératrice Eudocie avait, paraît-il, trouvé à Jérusalem un portrait de la Vierge qu'elle avait aussitôt envoyé à Byzance, où il était devenu palladium sous le nom de la Nicopéïôn, la Faïseuse de Victoires... C'était la réponse non pas du berger à la bergère, mais des ouailles à leurs pasteurs. Le peuple, les femmes, encouragés par les moines, appelaient de leurs vœux une image capable de les émouvoir en faisant revivre une personne aimée : un portrait se trouva.

De ces données, il suit que nous devons admettre les traditions qui font remonter au delà du XI^e siècle un certain nombre de nos Vierges noires. Ensuite nous hésiterons à croire que, dans un sanctuaire

donné, une image noire n'ait pas été précédée par une image noire, à moins qu'il ne s'agisse de villages obscurs ou de répliques avouées. Enfin nous croyons comprendre le pourquoi du maquillage.

Le procédé est attesté depuis déjà longtemps. En 1779, l'image d'Einsiedeln, qui remontait à la fin du XIII^e siècle, fut décapée : la Mère et l'Enfant devaient leur teint d'ébène à un épais enduit ; à l'origine, ils avaient été dotés de visages tout à fait normaux. En 1793, la statuette noire de Josselin en Bretagne, jetée au feu par les Terroristes, répandit « une odeur intolérable » ; elle « semblait avoir été enduite de poix ». Alt Oettingen, en Autriche, est un des pèlerinages célèbres de l'Europe ; sa Vierge était « noire comme du charbon » (Nork, *Mythologie der Volkssagen*, 1848). Toute la chapelle, y compris la voûte, était drapée de velours noir et, sur le marbre noir des degrés de l'autel, la statue d'argent de Max de Bavière, grandeur nature, était agenouillée. En 1850, le visage de la Vierge s'étant écaillé, on le décapa : une fraîche carnation apparut. Mais le sanctuaire d'Einsiedeln existait dès le IX^e siècle, l'image de Josselin avait été trouvée à la même époque, Alt Oettingen était aussi ancien. Il semble évident que nous avons affaire à des répliques, dont les prototypes pouvaient avoir été noirs dès leur origine. Beissel spécifie bien, en nous parlant de l'image autrichienne, que la Vierge noire de Cologne fut créée noire.

La question qui se pose est celle-ci : le maquillage fut-il voulu par le clergé ou non ? Prenons un cas extrême, celui d'une image du XI^e siècle noircie dès le XI^e siècle : l'opération ne pouvait pas être ordonnée par le clergé ; il aurait suffi de peindre en noir directement. Situé très tard, le noircissement est encore moins probable : le clergé ne se serait pas risqué à modifier gravement l'aspect d'une image célèbre, comme celle du Puy, par exemple, familière à toute la chrétienté d'Occident. Nous sommes forcés de supposer que des images noires foncées avaient précédé nos créations romanes et que celles-ci durent, sous la pression du populaire, malgré le clergé, reproduire ce qui comptait le plus pour les pèlerins dans l'image antérieure, sa teinte. La Vierge de Saint-Savin, avec son teint gris pâle avivé de rose et son Jésus blanc

et or, semble bien avoir été créée telle que nous la voyons, et ne pouvait l'être que par des clercs. Elle atteste donc une concession faite d'emblée, mais c'est le seul exemple que nous en connaissions, et combien sa réserve est éloquente !

Tout s'est passé, là où l'histoire des images se laisse entrevoir, comme s'il y avait eu compétition entre de vieilles statuettes dont le clergé avait un peu honte et qui allaient se détruisant chaque jour, et des oeuvres d'art dignes de leur époque, Vierges en majesté, Vierges hanchées, Vierges à l'oiseau, Vierges allaitant. Les classes cultivées, clergé en tête, faisaient grand accueil aux types nouveaux. Le clergé avait parfois de fortes raisons, des raisons théologiques de préférer un type à un autre. Mais peu importe à celui que j'ai appelé « le pèlerin », la noblesse d'une attitude, la finesse du ton, ou la subtilité d'un dogme. Ce qu'il veut, ce qu'il est venu chercher, quelquefois de très loin, aux pieds de Notre-Dame, c'est la pluie, la guérison, le pardon, et il sait que son père ou son grand-père furent exaucés par telle image et par aucune autre (je m'excuse de ce langage fétichiste, le pèlerin raisonne ainsi en toute innocence). Aussi, en temps ordinaire, les paroissiens d'autrefois, tout comme ceux d'aujourd'hui, pouvaient bien admirer ou tolérer la nouvelle madone ; aux jours de fête, ils étaient fiers de la porter en procession ; mais elle était surtout *décorative*. Une épidémie, une guerre, une sécheresse, une grossesse périlleuse, ramenait les coeurs à l'image *efficace*. Or, comment la désignait-on ? En vain, le clergé l'avait appelée Notre-Dame de Grâce ou de Bonne-Délivrance. Pour le pèlerin elle était la Noire ou la Brune. Sa couleur mystérieuse suffisait à l'identifier. Nous-mêmes, distinguons-nous dans une Vierge noire autre chose que sa couleur ? Le jour donc où le prêtre, lassé des plaintes, noircissait l'image neuve, tout regret s'éteignait. Mais non avant.

Voici quelques faits, d'ailleurs très différents, à l'appui de cet essai de restitution.

« Naguère, écrivait l'abbé Boudant en 1868 (*Les sanctuaires de Marie dans le diocèse de Moulins*), l'image d'Arfeuilles était si vermoulue qu'on voulut lui substituer une fort belle statue dorée. Mais les fidèles ont vite dédaigné cette nouvelle venue, qui est au-

jourd'hui reléguée dans une salle de la maison des Frères. »

A Maillane, selon M. Poulinnet (*Maiano*, 1923), la vieille image noire Notre-Dame de Bétélen (Bethléem) était si délabrée au début du dernier siècle, que le curé Tassy l'avait reléguée dans la sacristie, puis dans les combles du presbytère. Les soeurs de l'hôpital obtinrent qu'elle leur fût remise. Une ou deux fois, à l'occasion d'une sécheresse, on était allé la chercher à l'hôpital, puis on l'y avait réintégrée. Mais, en 1854, le choléra fit mourir quatorze cents Maillanais. Le 28 août, ils n'étaient plus que cent onze, dont huit agonisaient, quand la Vierge noire, portée en procession, guérit les mourants et arrêta le fléau. Cette fois, elle revint en triomphe à l'église paroissiale. Elle y repose encore, simple vestige qu'il a fallu loger en 1923 dans une châsse de noyer sculpté.

A Goult, autre village provençal, comme nous le verrons au chapitre X, l'image noire reparut dans des circonstances toutes différentes.

Arles tenait de saint Trophime une image noire qui fut enlevée et détruite par les huguenots et remplacée en 1616 par une magnifique madone de marbre blanc, oeuvre de Mirano. Mais celle-ci ne fit pas oublier la première. Deux cents ans plus tard, dans la ferveur de la Restauration, la Vierge blanche dut céder la place à une nouvelle Vierge noire. (Celle-ci a disparu il y a une trentaine d'années. Voir notices des abbés Hamon, Drochon et Marbot.)

A Mende, nous raconte le baron de Chapelain, le clergé tenta plusieurs fois de placer sur l'autel une madone qui fît honneur à la cathédrale. Mais les fidèles obtinrent toujours le maintien ou le rappel de leur noir palladium, et, quand il fut usé, peignirent en noir sa remplaçante.

Naturellement, le peuple n'a pas montré partout la même fidélité. Au cours de cette sorte de lutte entre images noires et images réalistes, le type noir a subi plus d'une défaite. Tantôt une victime des iconoclastes ou des archéologues n'a pas été remplacée par une réplique de la même couleur ; tantôt on a osé, comme à Corneilla ou à Laurie, passer sur ces faces d'ombre une couche de peinture rose ; tan-

tôt, comme à Chappes ou à Tournus, le noir visage a été masqué d'or.

Exemple unique de ténacité, la « Négrette » d'Espalion, passée en couleur, aurait repris d'elle-même son teint d'ébène !

CHAPITRE IV

RÉPARTITION

Si nous portons sur une carte la position des images qui nous intéressent, c'est-à-dire des 190 Vierges noires existant en France au XVI^e siècle, à l'exclusion des répliques d'images étrangères, une répartition apparaît dont l'irrégularité doit offrir un sens.

A la droite d'une oblique Bordeaux-Nancy, qui divise le territoire en deux portions à peu près égales, nous comptons 159 Vierges noires diversement groupées ; à la gauche, 31 seulement, et dispersées. Au sud de la ligne, au contraire, s'affirme le groupe compact des 60 images du Massif Central (Auvergne, Velay, Forez), auquel répondent une douzaine de Roussillonnaises, une vingtaine de Provençales, un jalonnement le long des Causses (Périgueux, Rocamadour, Espalion, Mende), un autre dans les Pyrénées, un autre qui suit le Rhône et la Saône et atteint la Seine à Châtillon. D'autre part, nous ne trouvons rien ou à peu près rien dans les provinces occidentales du centre et du sud Touraine, Anjou, Berry, Vendée, Poitou, Angoumois, Saintonge, Limousin, Guyenne. Rien non plus en Corse.

Parmi les hypothèses que suggère cette répartition, certaines peuvent nous mener assez loin. Demandons-nous, avant de les suivre, quel fonds nous pouvons faire sur nos données. Elles me paraissent suffisamment solides dans l'ensemble pour deux raisons. Les écrivains de la Contre-Réforme étaient trop zélés et trop savants (je pense, par exemple, au scrupuleux Grumppenberg, ecclésiastique renseigné par des ecclésiastiques) (1), pour omettre de rappeler les dévotions importantes. Celles qui ont échappé à leur enquête devaient être tombées au XVII^e siècle dans un oubli total;

(1) Auteur d'un *Atlas Marianus*, 3 vol. in-folio, Munich, 1672.

elles devaient donc avoir été instituées peu de temps avant les guerres de religion, puisque les cultes les moins enracinés sont les plus récents, et ce ne sont pas ces dévotions omises qui auraient pu nous renseigner sur les origines du type. La seconde raison est que j'ai plus d'une fois repris mes recherches, en vue précisément de garnir un peu les espaces blancs de la carte, et que mes efforts aboutissaient presque toujours à l'enrichissement des régions déjà pourvues. Cela dit, quelles hypothèses pouvons-nous envisager ?

S'agit-il peut-être de quatre familles plus ou moins étendues : celle de Chartres, rayonnant jusqu'à Orléans; celle du Puy ou de Clermont, celle de Marseille ou d'Arles, et enfin celle de Montserrat en Catalogne ? Nous verrons aux chapitres IX. à XIII ce que nous pouvons retenir de cette hypothèse. Disons tout de suite qu'il n'y a pas de rapport visible entre la célébrité de Chartres et sa diffusion.

Puisque les styles d'architecture romane se sont propagés chacun à leur gré, nous pourrions imaginer Notre-Dame-du-Port gagnant les Pyrénées avec le roman auvergnat, par Toulouse; ou les créateurs de Saint-Trophime ou de Saint-Gilles apportant jusqu'en Espagne la madone noire des Provençaux, car le roman provençal a voyagé jusqu'à Gérone... Mais le type noir de la Madone refuse d'être lié à un style d'architecture; il s'avère plus ancien que les styles romans. Par exemple, à Toulouse, la Vierge noire n'a jamais existé à l'église Saint-Sernin, qui est romane, mais bien à la Daurade, qui était romaine. La Vierge noire d'Arles n'occupait pas Saint-Trophime, mais une chapelle dans le cimetière jadis romain des Alyscamps, et quand le roman provençal pénétra en Catalogne, Montserrat attirait déjà les pèlerins depuis deux cents ans.

Dirons-nous que l'Auvergne avait beaucoup d'images noires au XVI^e siècle parce que le Massif central est moins exposé aux invasions ? Mais alors, pourquoi le Limousin est-il à la fois si riche en reliquaires et si dénué de madones noires ?

Devons-nous croire que l'Auvergne ou le Roussillon sont particulièrement attachés à leurs traditions ? Mais ils ne peuvent pas l'être plus que la Vendée, et

sûrement la Bourgogne ducale n'a pas été plus fidèle à son passé que la Franche-Comté.

Ce ne peut pas être une question d'altitude, puisque les Alpes sont à la fois moins dépourvues que le Jura, et bien moins riches que le Plateau central.

Faut-il supposer que les ennemis des images ont ménagé le Midi? Mais les missionnaires de la Gaule des premiers siècles se montrèrent partout intransigeants. A l'égard des images catholiques, l'inégalité de traitement a été favorable au Nord; c'est dans le Midi que les Sarrasins, les Vaudois et les Albigeois auraient pu faire disparaître ou les images ou leur souvenir. Avant les Albigeois, la disproportion entre nos deux régions était donc au moins aussi forte que de nos jours. Il dut se passer sous l'Inquisition ce qui se passa sous la Contre-Réforme et sous la Restauration : les images détruites furent reconstituées, là où la dévotion populaire était suffisamment profonde, ailleurs non.

Tout bien examiné, l'hypothèse qui tiendrait compte du plus grand nombre de données, la seule qui fasse concorder les faits essentiels, serait celle d'un type iconographique venu de la Méditerranée, et qui aurait rencontré en Provence, en Roussillon, le long du Rhône et de la Saône, et dans le Massif Central, un accueil particulièrement favorable. Or ces conditions seraient remplies si ces régions, longtemps avant le christianisme, et bien plus que tout le reste de la France, avaient connu les grandes déesses orientales, et l'histoire nous dit qu'il en fut ainsi.

Le monde méditerranéen, si haut que nous remon-
tions, n'a jamais cessé d'agir sur nous. Dès l'époque
ligure se dessinaient deux Gaules : celle de l'Ouest,
retardataire, évitée par les navires de Gadès, qui cin-
glaient droit vers l'Armorique, et celle de l'Est, où des
céréales orientales tombaient sous les faucilles de
bronze (1). Une religion peut laisser des souvenirs si
tenaces que nous ne pouvons pas exclure à priori, ici
surtout où il s'agirait d'une religion de la Terre, la
possibilité d'une réminiscence de l'âge du bronze. Mais

(1) Déchelette, *Manuel*, t. II, pages 11-25.

les monuments de cette époque sont trop rares pour nous fournir les précisions suffisantes (1).

Des adorateurs de déesses chthoniennes ont débarqué chez nous avant les Grecs. Les Phéniciens exploitaient le cuivre espagnol quatre cents ans avant l'installation des Phocéens en Provence. Ils travaillaient l'or irlandais trente siècles avant notre ère. Est-il possible qu'ils aient ignoré la Gaule ? Les Phocéens transformèrent Massalia, mais nous avons lieu de croire qu'avant eux elle avait reçu son nom d'un torrent crétois et que leur Artémis ionienne y avait été précédée par une divinité analogue venue de Syrie. Même la fameuse route qui amenait à Marseille l'étain des Cornouailles en longeant la vallée de la Saône, semble avoir été ouverte par les Phéniciens (2). Mais cette phase de notre passé nous a été, jusqu'à présent, moins accessible encore que l'âge précédent. Nous devons donc descendre jusqu'aux Massaliotes.

Marseille recherchait avant tout l'étain, l'or, l'argent, le plomb. Uniquement commerçante, elle ne conquerrait pas de territoires, ne fondait pas de villes dans l'intérieur. Toutefois, autant qu'elle le pouvait, chez nous, elle était terrienne. Ses colonies sur le rivage gaulois n'étaient pas des escales vers la Manche ou la Galice, mais, selon Camille Jullian (3), « des têtes de ligne d'où partaient des caravanes et des flottilles vers le haut pays... C'est Marseille, dit-il, qui a découvert la Gaule, indiqué ses frontières, exploré ses fleuves et ses routes, reconnu les lignes de sa structure et ses voies naturelles d'une mer à l'autre... Les Grecs reconnurent les premiers et exploitèrent enfin la valeur propre de la Gaule, pays d'isthmes, c'est-à-dire de raccourcis et de routes traversières... Les routes de terre étaient plus avantageuses, comme temps et peut-être comme dépenses, que la route de

(1) Voir toutefois au chapitre XV.

(2) « La voie de terre Manche-Méditerranée, pour l'étain, est imposée par la nature et doit remonter à une très haute antiquité. Il est difficile d'admettre que, deux ou trois siècles au moins avant la fondation de Marseille, les Phéniciens n'aient pas trouvé le moyen de détourner le commerce de l'étain de sa vieille route » (M. Clerc, *Massalia*, 1927). Cette vieille route courait de la Manche à la mer Noire ou aux Balkans, par les bouches du Rhin, le Rhin et le Danube.

(3) *Histoire de la Gaule*, t. I. page 408 ; voir aussi 'Pages 193-203 et page 429, note 1.

mer. La valeur isthmique de la Gaule, si je peux dire, nuisit à la fortune maritime de Marseille. »

Notre intérieur offrait d'ailleurs à ces marchands beaucoup mieux que des raccourcis : il abondait en minerais précieux.

Une seule région ne contenait pas de métaux, et ne menait pas aux métaux : celle de l'Ouest-Centre. « Le numéraire massaliote, dit Blanchet (*Traité des Monnaies gauloises*, 1905, t. II, page 517), a couvert toute la Gaule, à l'exception de l'Ouest. »

Jusqu'à la conquête de la vallée du Rhône par les Celtes, c'est-à-dire pendant trois cents ans, l'hostilité des Ligures interdit aux Grecs la rive gauche du fleuve et nos gisements alpins. Leurs saumons de bronze, fondus en Cornouailles dans des moules marseillais, descendaient de Boulogne en Italie par le Jura et la Suisse, ou gagnaient Marseille par la rive droite du Rhône. La première Artémis qui entra en Italie, était un présent des Massaliotes ; elle avait passé par la Suisse. Il existe une Vierge noire en Suisse (Einsiedeln), une autre dans la vallée du Pô (Oropa), mais aucune chez nous sur la rive gauche du Rhône, en amont, de la Provence.

Entre l'Hérault et les Pyrénées, l'envahisseur ibère empêcha aussi, pendant trois siècles, tout établissement grec. C'est par les ports de Rhodè et d'Emporiae (Rosas, Ampurias), situés au revers sud de la chaîne, qu'entrèrent chez les Ibères Artémis et ses rites (Strabon, IV, i, 5). Les Massaliotes allaient par mer trafiquer sur un grand marché indigène appelé Pyrène, qui devint vite, dit Jullian, la filiale barbare du négoce marseillais. « Peut-être recevait-elle par les voies les plus directes les métaux des deux versants de la montagne et les richesses qui y affluaient la rendirent vite célèbre dans toute le monde grec. » Jullian pense même que les Marseillais « durent participer à l'exploitation de l'argent pyrénéen ».

Heureusement pour les Phocéens, entre ces Ligures et ces Ibères insociables, régnaient les Celtes, nombreux, bien armés, et d'esprit ouvert. Et il se trouvait que leur vaste domaine regorgeait de métaux. Parmi les Celtes, les Arvernes étaient les plus forts et aussi les mieux pourvus en minerais. Inévitablement, entre eux et les marchands grecs dut se constituer une vé-

ritable symbiose. Les Vellaves, peuple arverne, étaient maîtres de la principale route de portage des Cévennes, qui allait de Pont-Saint-Esprit à Roanne, par Aubenas, le Pal, Yssingeaux et Monistrol-sur-Loire. Aussi, entre Vellaves et Phocéens, un pacte s'était formé, dont nous avons un témoignage dans la fameuse main de bronze qui porte l'inscription *Symbolon pros Ouellauious* « passeport, signe de reconnaissance, pour le pays des Vellaves ». N'est-il pas curieux que nous constations une Vierge noire un peu avant Pont-Saint-Esprit, près de Bollène, une autre un peu avant Roanne, à Vernay, et entre les deux, la statue du Puy et cinq autres ?

Vers 400 avant notre ère, les Arvernes étaient déjà limitrophes des Massaliotes ; ils devaient soumettre la Narbonnaise, ôter aux Eduens la maîtrise de la route fluviale Rhône-Saône, dominer enfin la Gaule entière, de sorte que les Romains, pour s'emparer d'elle, durent abattre d'abord l'Arverne Bituit, puis l'Arverne Vercingétorix. Or le secret de cette hégémonie politique était la prépondérance économique. Ce n'est pas le nombre ou la bravoure de leurs troupes nationales qui avaient permis aux rois arvernes d'avoir raison de leurs rivaux éduens : étant riches, ils avaient pris à leur solde un nombre suffisant de mercenaires germains. Luérius, père de Bituit, jetait à son peuple des pièces d'or. Et cette opulence des Arvernes ne pouvait avoir qu'une origine : le commerce marseillais. Les pièces que Luérius jetait du haut de son char, portaient, frappées par un coin arverne, l'effigie de Philippe II de Macédoine.

Les monnaies frappées à Marseille ne suffisaient pas, en effet, à l'immense trafic lancé par elle à travers l'Occident, et ce furent les Arvernes surtout qui suppléèrent à la pénurie de numéraire en reproduisant les types grecs (1). Mais la monnaie arverne étant devenue insuffisante à son tour, d'autres groupes en étaient dérivés. « Le principal, dit G. Bloch (2), est le groupe armoricain, qui embrasse la presqu'île de ce nom, tout le bassin moyen de la Loire, avec la rive gauche de la Seine. Il a donné naissance, entre la

(1) Entre autres, le cornupète, le petit taureau de Camargue chargeant tête basse, qui a été retrouvé jusqu'en Suède.

(2) Lavis : *Histoire de France*, t. 1, page 45.

Rance et la Seine, à un système secondaire qui a passé de là sur la côte orientale de la Bretagne insulaire, pour faire retour ensuite à la Gaule du Nord (1), et s'y ramifier sous des formes diverses. Les Belges étaient donc en rapport avec les Bretons plus qu'avec les Gaulois. »

Cette circulation des monnaies répond parfaitement à une politique des métaux : elle relie les Arvernes aux étains d'Armorique, abrège le trajet de l'étain cornique en dérivant le métal sur la Basse-Normandie et la Loire moyenne, néglige le pays de Caux, aussi dénué de métal que la Vendée, et reparaît en Flandre sur la route primitive de l'étain, qui longeait le Rhin et le Danube. Rien en tout cela que de très normal. Seulement, il se trouve que la répartition des Vierges noires françaises, belges, hollandaises et rhénanes dessine les mêmes zones que les monnaies pré-romaines.

Cette coïncidence ne suffit pas à établir que ces images soient d'anciennes Artémis. Nous verrons que, presque sûrement, la plupart n'en sont pas. Mais le souvenir d'Artémis ne dut-il pas faciliter l'adoption de divinités analogues ?

Marseille ne pouvait étendre son exploitation de l'Extrême-Occident qu'à la condition d'être représentée par une armée d'hommes bien à elle, commis, facteurs, interprètes, prospecteurs, ingénieurs, contre-mâîtres, les uns Grecs, les autres métis ou grécisants, établis pour la plupart à poste fixe. Ces isolés n'ont laissé aucune trace de leur existence personnelle. Mais l'importance de leur oeuvre économique nous assure de leur influence culturelle. Ils ne nous apprirent pas seulement à écrire. Partout où vont les hommes, leurs dieux les suivent, et la patronne de tout Massaliote était la noire Ephésienne.

Certes, Marseille vénérât aussi Athéna et Cybèle. Une Cybèle ionienne, dit Graillot (*Le Culte de la Mère des Dieux*, Paris, 1912), a été trouvée près d'Orange. Parmi les plus anciennes sculptures ioniennes connues, sont de petites stèles exhumées près de Marseille, qui portent des Cybèles (Ch. Picard, *La sculpture*

(1) Des bijoux d'or fabriqués en Gaule vers le Ve siècle, sur des modèles helléniques, ont été trouvés en pays rhénan (Déchelette).

antique). Mais Artémis l'emportait nettement sur l'Idéenne et sur Pallas. C'est elle qui avait conseillé et patronné la fondation de la nouvelle cité, c'est elle dont l'image, portée et servie par la noble Aristarkè, avait accompagné les fondateurs depuis l'Asie-Mineure jusque chez les Ligures. Strabon ne dit pas que les Marseillais eussent fait connaître aux Ibères une autre divinité qu'Artémis.

D'autre part, il est certain que les idées semées par les Grecs à travers la Gaule y trouvaient un terrain favorable. Incontestable aussi qu'elles devaient être encore vigoureuses, au moins en Provence et dans le Centre, au moment où le christianisme apparut chez nous. Sur le caractère général de l'hellénisation de la Gaule, nous avons le témoignage fameux de Trogue-Pompée, un Gaulois contemporain d'Auguste : « Les moeurs barbares des Gaulois s'adoucirent dans le commerce des Grecs. Ceux-ci amenèrent peu à peu les Gaulois à quitter leurs usages pour prendre ceux des nations civilisées. Tel fut alors le changement qui s'opéra dans les hommes et les choses qu'il semblait, non pas que la Grèce eût passé en Gaule, mais que la Gaule se fût transportée en Grèce. » Quant à la persistance de l'influence grecque, les preuves n'en manquent pas. Lorsque Apt et Arles furent évangélisées, elles parlaient encore grec. Le regretté Lacroix-Novaro, helléniste en même temps que musicographe, a établi que la mystérieuse danse du Briançonnais, le « bacchuber », était construite sur le rythme ionien (1). Au XVIIIe siècle, les vendangeurs provençaux savaient encore des lambeaux de chansons grecques. Mais les souvenirs les plus durables furent certainement ceux qui se rapportaient aux dieux.

Rien ne frappe le barbare plus que la religion du civilisé. Vers le IVe siècle avant J.-C., un chef gaulois, Caturamendus, au moment d'attaquer Massalia, y renonça pour avoir vu en rêve une grande déesse qui lui ordonnait d'épargner la ville. Il entra donc dans Marseille en ami, adora la première déesse qu'il y aperçut (c'était Athéna), lui offrit un collier d'or,

(1) Ce fait rend vraisemblable que la farandole dérive de la danse de la Grue qui se pratiquait à Athènes. Peut-être aussi que, parmi les danses où figure le cavalier, celle du Pays Basque, celle de Provence (cheval frux), celle de Montpellier (chivalet), rappellent la danse grecque figurant la bataille des Centaures et des Lapithes.

et conclut une alliance avec le peuple qu'elle aimait. Peut-être n'est-ce là qu'une légende, mais sa signification est que les Salyens respectèrent Massilia deux cents ans, malgré sa faiblesse, parce que ses divinités leur en imposaient. Les Gaulois ne tardèrent pas, d'ailleurs, à comparer leurs dieux avec ceux des Grecs, et ils trouvèrent que Bélénus ressemblait à Phébus, et Teutatès à Hermès. On voit encore aujourd'hui, à certains carrefours de Basse-Normandie, des crucifix de granit où une sorte de S alterne avec la fleur de lis. Ce signe S commença d'être employé par les Gaulois à l'époque de leur hellénisation partielle. Sous les Romains il fut associé à Jupiter ; il représentait le soleil.

Quand Rome eut annexé la Gaule, Marseille vit tomber son commerce, mais elle ne perdit pas pour cela toute influence. Elle garda, en effet, une bonne partie de son trafic maritime, et surtout elle devint, selon le mot de Cicéron, « la Nouvelle-Athènes gauloise ». Sa vieille muraille était encore debout à l'époque de saint Martin. Le souvenir de sa déesse ne dut-il pas survivre, au moins dans le Midi et le Centre, aux grandes invasions ? Au VI^e siècle, l'Auvergne n'était pas encore germanisée, et les paysans du Midi, au dire de saint Césaire, invoquaient Dianus.

Si nous admettons ces faits (et il semble impossible de les nier), et si, à leur lumière, nous examinons de nouveau comment sont réparties nos Vierges noires, il est incontestable que présences, absences, et fréquences aussi, s'expliquent sans difficulté. Grande fréquence, par exemple, dans ce Massif Central où l'influence grecque s'est exercée avec tant de force grâce au commerce et à la persuasion, et ne fut pas effacée par la brutalité des guerres, comme elle a pu l'être en d'autres régions plus exposées. Sous les Romains, l'Auvergne demandait à Zénodore de Marseille la statue colossale de Mercure qui couronna le Puy-de-Dôme, et c'est en Auvergne que naquit notre sculpture médiévale.

Au contraire, aucune Vierge noire en Corse, bien que cette île ait été si longtemps sous l'influence de l'Italie, si riche en images noires. Mais aussi, les grandes déesses ne sont-elles pas entrées en Corse. Les Phéniciens couraient vers l'Espagne en faisant escale en

Sicile et en Sardaigne, mais la Corse était bien loin au nord de leur route. Quelques exilés de Phocée fondèrent en Corse la petite ville d'Alalia, mais ils l'abandonnèrent bientôt, et l'Ile parfumée ne connut jamais la civilisation grecque. Les Romains à leur tour n'occupèrent en Corse que quelques points de la côte orientale ; l'archéologie n'a trouvé à peu près aucune trace de leur séjour en Corse (voir Espérandieu, *Bas-reliefs de la Gaule romaine*, tome I, Corsica).

Cependant, les Romains ayant introduit chez nous non seulement Cybèle, mais Isis, Diane, Hécate et Latone, on peut se demander s'il est nécessaire de remonter aux Massaliotes pour expliquer l'attachement de notre peuple aux Vierges noires. Il n'est pas niable que ces déesses sombres se firent aimer ou redouter de nos pères profondément. Nous aurons à revenir sur ce point au chapitre XV. Il suffit de rappeler pour le moment que les Romains avaient partout des garnisons chez nous, et que Cybèle suivit partout leurs soldats, de sorte qu'une carte de la Gaule montrant les lieux où Cybèle fut adorée n'offrirait nullement cette inégalité de répartition dont nous cherchons l'origine.

Le cas d'Isis est tout différent. Son culte ne se propagea que sur les routes suivies par les marchands alexandrins, et ces Grecs d'Egypte semblent avoir eu les mêmes objectifs que les Massaliotes. On a retrouvé des statuettes égyptiennes dans l'Ouest, près de Laval, mais c'était au voisinage des gisements d'or de la Lucette. Isis s'est très peu montrée dans nos régions de l'Ouest, et elle resta ignorée en dehors de nos villes. Elle a donc dû raviver ici et là certains souvenirs, mais elle n'a initié aucun lieu de France au culte des divinités noires, et tout au contraire elle a négligé des régions où nous voyons coïncider le passage des Marseillais et la vénération des Vierges noires, entre autres ces vallées du Plateau central où *pendant six cents ans* avaient circulé les caravanes de l'étain, avec les caractères grecs, les monnaies grecques, et la Diane d'Ephèse.

Il est vrai que Cybèle eut, elle aussi, ses préférences, mais ces préférences ne répondent pas toujours à la répartition que nous devons expliquer. Elle aimait les frontières, et nous trouvons en effet des Vierges

noires sur le Rhin comme dans les Pyrénées ; elle aimait les sources, et il est vrai que l'Ouest est la région qui en possède le moins. Mais pourquoi une ville comme Périgueux, qui adora la Grande Mère et posséda deux Vierges noires, a-t-elle renié le type noir ? Pourquoi Angers n'a-t-il gardé aucun souvenir de certain portrait de saint Luc, alors qu'à Bourg une lutte persiste depuis plusieurs siècles entre un tableau et une statuette ? S'agit-il de conceptions théologiques particulières, de simple hasard, de la disparition d'une source (le Télo à Périgueux, l'Evière à Angers)? N'est-il pas plus probable que le culte des images noires a été plus vigoureux sur ces territoires et ces routes des métaux, où l'Ephésienne avait eu des adorateurs mille ans avant la Vierge Marie ?

A l'appui de l'hypothèse que je viens d'exposer, je signale qu'une impression d'ordre esthétique la faisait entrevoir, il y a cent ans, à l'archéologue Raoul-Rochette, conservateur du Cabinet des médailles. Frappé de l'aspect barbare des icônes, d'autant plus vénérées qu'elles sont laides, il rappelait que la Diane d'Ephèse était, elle aussi, « d'un type informe et dénué de tout mérite ». Et il ajoutait dans une note discrète : « Une analogie plus positive encore se montre dans les statues de la Vierge en bois de cèdre, telles que la Madone de Lorette, celle du Puy-en-Velay [etc.], qui ressemblent trait pour trait à la Diane d'Ephèse, par la matière, par le style, et par les circonstances mêmes de leur légende » (*Discours sur... les types imitatifs... de l'art chrétien*, Paris, 1834.)

Mais une origine massaliote, fût-elle certaine, est bien éloignée. Et elle n'a pas été la seule. Entre le xoanon d'Artémis et nos « portraits noirs », il y a eu des étapes. Il nous faut maintenant essayer de déchiffrer ce passé intermédiaire.

Je dirai seulement en terminant ce chapitre comment le public savant réagit à la note téméraire de Raoul-Rochette. Ce petit fait aide à comprendre pourquoi le problème des Vierges noires est resté si obscur.

Neuf ans s'écoulèrent sans que personne fît mine d'avoir lu la note. Puis Bâtissier, dans ses *Eléments d'archéologie nationale*, blâma très discrètement l'audace mesurée de son confrère, mais sans rien nier,

sans rien prouver, sans rien proposer, en esquivant. Voici le passage : « C'est là une circonstance [l'exécution de portraits noirs de la Vierge] qui a semblé assez difficile à expliquer aux archéologues catholiques. Quelques-uns ont pensé qu'en agissant ainsi, on avait voulu interpréter un passage du *Cantique des Cantiques* [...]. Ce genre de portraits remonte à une époque très reculée [...]. M. Raoul-Rochette voit dans le culte qu'on rendait aux madones de saint Luc une réminiscence obstinée de l'adoration dont la mauvaise image de Diane d'Ephèse était l'objet. Il trouve une analogie plus positive encore [...] . C'est là un point de doctrine dont nous laissons toute la responsabilité à son auteur ». Les mots « réminiscence obstinée » ne figurent pas dans le texte de Raoul-Rochette. Mais ils expriment exactement sa pensée, et l'essentiel de ma thèse.

CHAPITRE V

SITES ET TRADITIONS IMAGES TROUVÉES

L'examen des sites à la lumière des traditions va nous fournir de nouveaux renseignements sur les origines de nos Vierges noires.

La tradition, en effet, à la différence de la légende, s'efforce à l'objectivité. Une légende, c'est *une* histoire qui fut *écrite*, puisqu'elle est « digne d'être lue », et elle est généralement trop belle pour être vraie ; mais une tradition, c'est de l'histoire *parlée*, aussi fidèle que le permettent les trahisons de notre mémoire. La légende veut étonner, la tradition veut instruire. Pour cela, elle doit parfois, comme les historiens les plus réputés, combler les lacunes par des hypothèses, et parfois aussi, comme eux encore, elle préfère se taire ou déguiser. Il lui arrive donc de glisser à la légende. Mais ses inventions mêmes nous instruisent, car elles nous disent sur quels points nos pères étaient mal renseignés, ou désiraient le paraître.

Dans l'ensemble, la tradition chrétienne de la France est relativement économe de merveilleux. Nous sommes un peuple de raison. Pour nous, la vérité du christianisme n'est pas décisivement établie par la liquéfaction d'une fiole de sang ; nous sommes mieux persuadés par un geste à la fois charitable et prudent, tel que l'aurait approuvé La Fontaine : celui de saint Martin donnant à un pauvre la moitié de son manteau.

Quant à nos Vierges noires, étant donné leur puissance et leur antiquité, il est surprenant que les récits qui entourent leurs origines s'écartent si peu de la vraisemblance. Puisque nous venons d'évoquer l'Italie, voici comment sont reliés entre eux les sites successifs de la Vierge noire de Lorette, aujourd'hui patronne

des aviateurs. Cet ouvrage de saint Luc ornait un autel dressé par saint Pierre dans la Sainte Maison de Nazareth quand, dans la nuit du 9 au 10 mai 1291, maison, autel et statue furent emportés par des anges et déposés en Dalmatie entre Fiume et Tersatz. Le 10 décembre 1294, toujours par la voie des airs, ils traversaient l'Adriatique pour gagner Recanati. De là, en trois ans et trois bonds, ils atteignirent enfin Lorette. C'est du moins ce que les Italiens écrivirent au XVI^e siècle ; Benoît XIV, contemporain de Voltaire, devait déclarer : « Impossible de nier la vérité de ces faits, sous peine de tomber dans un scepticisme insensé. »

Pareils prodiges ne se rencontrent pas dans les annales de nos images célèbres. Quelques-unes seraient entrées chez nous tout naturellement avec les premiers missionnaires : celle de Rocamadour avec Zachée, celle de Lyon avec saint Pothin. L'image de Chartres passait pour antérieure au Christ, mais pourquoi les druides auraient-ils été moins savants que les rois mages ? La tradition de Boulogne n'est pas moins recevable : en 633, les flots y auraient poussé un navire sans matelots ni rames, qui portait une statuette de Marie et une bible syriaque. Au XVI^e siècle, on montrait encore la bible aux pèlerins. Mais cette corroboration était-elle indispensable ? Les exemples ne manquent pas de navires abandonnés.

Nos traditions les plus hardies ne vont pas plus loin et sont fort peu nombreuses. Neuf fois sur dix, il y eut simplement invention providentielle. Sous terre, dans un arbre, dans un sarcophage, sous un mur, dans un sillon, dans une aubépine en fleurs (1), sous la bruyère, dans un puits, un lac ou une source, sous un de ces murgers que forment les paysans en épierrant leurs champs, dans un roncier, dans les fondations d'une ville ou d'un sanctuaire, dans un cimetière ou dans un bois, presque toutes nos Vierges noires ont été trouvées. Le plus souvent, sans doute, il y fallut l'apparition d'une lumière ou l'intuition d'un animal, mais, sous des variations plus ou moins merveilleuses, le thème de l'invention est trop simple et trop répandu

(1) En plusieurs provinces de France, l'arbre de mai, la noble épine, etc., préserve de la foudre ; c'est l'arbuste qui fournit la couronne d'épines.

pour que nous lui refusions toute créance. « Dans ces légendes [d'invention], dit M. Mâle, tout n'est peut-être pas fabuleux (1). »

La réserve de cet historien est justifiée par certaines précisions qui veulent trop expliquer. En général, par exemple, le peuple et les chroniqueurs ont affirmé que l'image avait été façonnée par des chrétiens des premiers siècles, puis cachée à l'approche d'un envahisseur. Or, si Rohault de Fleury, après bien d'autres, pouvait accepter cette hypothèse telle quelle, force nous est bien de la tenir pour très suspecte. D'abord, s'il est possible que des disciples du Christ aient débarqué en Gaule « Marie étant encore vivante », il est certain qu'aucun chrétien de ce temps ne nous aurait apporté des images de Marie, parce que Marie n'était encore l'objet d'aucun culte, et parce que les Juifs avaient en horreur les images. Un autre fait que les auteurs de la tradition ignoraient, c'est que notre statuaire mourut gauloise et païenne au Ve siècle, pour renaître française et chrétienne au XIe siècle ; dans l'intervalle, il avait subsisté des images païennes sur les domaines de grands propriétaires, et même en certaines Villes. Du vivant de Grégoire de Tours, il existait à Yvois (aujourd'hui Carignan, Ardennes), tout un peuple de statues païennes, y compris une Diane colossale qui ne fut brisée que vers 590.

D'autre part, nos images religieuses n'ont été en péril de disparition que depuis le IVe siècle jusqu'au Xe siècle (guerre aux idoles menée par saint Martin, invasions barbares, invasion arabe, courses normandes), et ensuite au XVe siècle et au XVIe. Entre le Xe et le XVIe siècle, c'est-à-dire sous les Capétiens directs, nos madones ne coururent aucun danger sérieux et général. En pleine guerre de Cent Ans, les images de Boulogne, de Chartres, du Puy, de Rocamadour même, ne cessèrent d'attirer des pèlerins des deux partis.

Or la tradition est d'accord ici avec l'histoire. Les inventions dont elle donne la date, se situent généralement avant le Xe siècle, ou bien au XVIIe siècle, le XIXe siècle n'ayant connu que des restitutions et des reconstitutions. Si nous laissons de côté, comme nous

(1) *L'art religieux en France au XIIe siècle*, 1924, page. 281.

le devons, les inventions d'images normalement colorées et celles de la Contre-Réforme, nous sommes aussitôt reportés aux images suivantes : celle de Mézières trouvée au Xe siècle, celle de Montpellier avant le IXe siècle, celles de Manosque et de Saumur au VIIIe siècle, celle de Mauriac au VIe siècle, celle de Pignans au VIe siècle. Mêmes précisions à l'étranger : Montserrat fut trouvée vers 880, Einsiedeln était gardée par un ermite qui fut assassiné en 860. En outre, bien des images noires dont l'invention n'est pas datée ou n'est pas mentionnée, auraient, selon la tradition, existé avant les Capétiens : la Sainte-Anne de Champagnac était un don de Clovis, Notre-Dame de Guadalupe un envoi de Grégoire le Grand. Et il faudrait citer encore celles qui prétendent remonter au premier siècle ou au-delà.

Il nous faut donc rejeter en bloc les traditions, ou bien admettre que certaines images noires avaient été des Gauloises autochtones, des Gréco-Romaines, ou des Orientales. Ces dernières pouvaient-elles être chrétiennes ? Nous l'examinerons au chapitre XIV.

Observons d'abord que nos traditions mêmes suggèrent souvent, avec plus ou moins de réserve, des origines païennes.

Rappelons ensuite que beaucoup d'images païennes ont pu facilement passer pour chrétiennes. « Souvent, dit M. Mâle, le paysan dut prendre pour une statuette de la Vierge, quelque figurine gallo-romaine. Rien ne ressemble plus, en effet, au groupe de la Vierge et de l'Enfant, que certaines statuettes de nos collections. » Et il cite une déesse-mère du musée d'Orléans « qu'on a quelque peine à ne pas confondre avec une Notre-Dame ». Il en existe une autre au musée de Moulins, qui passa longtemps pour chrétienne.

Les divinités gréco-romaines peuvent être aussi déroutantes. Dans son *Athènes aux XVe, XVIe et XVIIe siècles* (1854), le comte de Laborde raconte que des capucins français trouvèrent dans les ruines d'une très ancienne chapelle, une statuette de la Vierge tenant son fils dans ses bras, et que l'archevêque grec la fit mettre en pièces, de peur que les Latins n'en tirent argument contre les orthodoxes. Et Laborde expose qu'il devait s'agir d'un groupe signalé par Pausanias. « Rapprochement hasardé, dit-il, mais les

premières statuettes de la Vierge sont difficiles à dater, parce qu'elles peuvent être païennes. »

Les orientalistes ont plus d'une fois rencontré cette difficulté. Gayet rapporte (*Monuments coptes du Musée de Boulacq*, Mémoires de la mission archéologique, tome III) qu'il crut d'abord reconnaître une Vierge Marie sur une stèle portant d'un côté une mère et son fils et, de l'autre, une inscription chrétienne ; mais il constata que l'officine copte avait utilisé un vieux modèle du groupe Isis-Horus. Le procédé était trop commode pour ne pas être fréquent. Le P. Delattre avoue être tombé en erreur plusieurs fois (*Le culte de la Sainte Vierge en Afrique, et Figurines trouvées à Carthage*), et il donne aux jeunes archéologues (*Culte..*, p. 45) le conseil suivant : « Pour déterminer si la statuette est chrétienne, observer si les objets qui l'accompagnent sont incontestablement chrétiens, à l'exclusion d'objets païens. » (1)

Il faut ajouter aux groupes qui ressemblaient au groupe chrétien, les solitaires mentionnées ici au chapitre II. Pourquoi aurait-on dénié à ces figures féminines sans attributs, le caractère chrétien que l'on accordait sans hésiter à des oeuvres dont les attributs étaient nettement païens ? Sur un camée de la Bibliothèque nationale qui provient du trésor d'une église, Athéna et Poseidon sont accompagnés de l'olivier et du serpent, mais les fidèles y voyaient Adam et Eve au Paradis, et un graveur de la Renaissance a inscrit sur le bord : « Gen. III. 6. » Un autre camée venu de Nancy représente Vénus à sa toilette, et passait cependant à Saint-Nicolas-du-Port pour une image de la Vierge.

Enfin les inventeurs ne pouvaient douter du caractère chrétien d'une image, quand ils la trouvaient dans les ruines d'un édifice chrétien. A Josselin, par exemple, la madone fut trouvée vers 808, « dans les restes d'une chapelle détruite par les Normands ». La destruction de la chapelle était trop récente pour que sa destination ne fût pas connue de tous. A Saumur, l'image fut trouvée dans les ruines d'un temple « con-

(1) Voir Le Blant : *Ateliers de sculpture des premiers chrétiens*, 1884. Noter aussi que nos pèlerins visitaient la terre sainte et l'Egypte, avant que le concile d'Ephèse eût fixé le type de la Théotocos, donc dans un temps où les confusions étaient presque inévitables.

verti » au second siècle ; à Pignans, dans celles d'une « ancienne chapelle bâtie par sainte Nymphe ». Ces exemples ne sont pas les seuls, et il est peu probable que la tradition se soit toujours trompée sur la destination de l'édifice ruiné. Mais le fait que l'édifice avait été chrétien ne prouvait pas que l'image découverte dans ses décombres fût d'origine chrétienne. Tantôt les artisans païens dissimulèrent une idole dans la maçonnerie de l'église, tantôt le clergé voulut conserver une idole dans l'église même, en témoignage d'une victoire difficile.

D'après A. Denis (*Hyères ancien et moderne*, 1853), quand, au début du XVIIe siècle, il fut procédé à des réparations à l'église Saint-Paul d'Hyères, on découvrit, dans le comble d'une voûte, deux statuettes dont les attributs étaient ceux d'Artémis et d'Athéna, protectrices des Phocéens. « Elles avaient été probablement cachées là, dit l'auteur, par les maçons païens, quand le temple fut consacré au culte chrétien. »

Dom Martin écrivait en 1727 dans sa *Religion des Gaulois* (tome II, p. 145) : « Le génie des chrétiens des premiers siècles était de placer et quelquefois d'enfouir les idoles qu'ils détruisaient dans les églises, pour servir de trophée à la religion ». Metz eut ainsi une Isis dans sa cathédrale jusqu'au XVe siècle, Strasbourg, un Hercule dans la sienne jusqu'en 1534 ; à Rodez, une déesse Roth ou Ruth, ancienne patronne des Ruthènes, est encore aujourd'hui encastrée dans le mur nord de la cathédrale (1).

Il est sans doute superflu d'exposer plus au long que des assimilations furent plus que probables. Deux thèmes favorisés de nos traditions vont nous apporter sur ce point des quasi-certitudes.

L'un est le *thème du bovidé*. Dans huit cas sur dix, l'image est découverte grâce à un boeuf, une vache ou un taureau. Une lumière insolite, l'instinct d'un chien ou d'une brebis, n'opèrent que rarement ; jamais n'intervient le vol d'un oiseau, un son redoutable ou mélodieux, un rêve, sinon accessoirement. Or, comme

(1) Les conséquences de cette politique furent parfois décevantes. Une statue populairement dénommée Isis était encore vénérée à Paris, à Saint-Germain-des-Prés, lorsque l'abbé Briçonnet, en 1514, la fit abattre; Voir aussi Lyon, p. 166.

le faisait remarquer fort justement Mgr Gerbet (*Esquisse de Rome chrétienne*, 1844), « en fait de traditions locales, le peuple laisse se perdre celles qui lui sont indifférentes ou qui ne correspondent qu'à des préoccupations passagères ; mais lorsqu'elles intéressent des sentiments profonds et permanents, sa mémoire est tenace et longue ». Le thème du bovidé serait moins significatif, malgré sa fréquence, s'il nous parlait d'images déterrées par la charrue. Mais le récit habituel est tout autre : un boeuf s'écarte pour brouter toujours au même endroit, ou s'arrête sur son sillon et s'agenouille quand le laboureur insiste ; une vache ou un taureau va toujours meugler au pied du même arbre ; alors, sous l'herbe qui repousse merveilleusement vite, ou dans la suite du sillon, ou dans l'arbre, on trouve l'image de la Mère divine.

Pareilles légendes rappellent inévitablement que nous avons adoré Isis aux cornes de vache, Cybèle associée au taureau mithriaque, et le dieu cornu Cernunnos. Il est vrai qu'un mythe peut naître plusieurs fois spontanément, mais il est vrai aussi que le bovidé, dans les mythologies où il figure, est toujours associé au culte de la Terre. Il tenait déjà ce rôle chez les néolithiques (1). Or une tradition peut se maintenir alors qu'elle n'est plus comprise. Les corridas en sont une preuve, et aussi le cortège du boeuf gras.

D'après Lagrèze (*Pèlerinages des Pyrénées*, 1858), Notre-Dame de Nouilhan doit son nom au patois « novillo » (boeuf) ; deux autels païens ont été trouvés sur les lieux, et « la statue est peinte, observe Lagrèze, ce qui empêche de voir si elle était noire ». A Auch, la première chapelle à la Vierge fut bâtie en 293 par saint Taurin, sur l'emplacement d'un temple païen. Le boeuf Apis, dit P.-B. Gheusi dans son *Blason héraldique* (1892), figura dans les armes de Nîmes jusqu'en 1535. A Eauze, la légende du Minotaure est appliquée à une fée nommée Matte (*Mater*). A Barjols, subsiste une danse rituelle du taureau. Mais la liste de ces réminiscences serait trop longue.

Tout différent, mais aussi commun, est le thème que j'appelle brièvement le *thème du retour*. L'image

(1) Déchelette, *Manuel*, t. II, pp. 470-479.

ayant été découverte dans quelque lieu désert, parfois inhabitable, voire à peine accessible, l'inventeur, qui n'est jamais un prêtre, l'a emportée chez lui. Dans la nuit, elle retourne au lieu de l'invention. Le paysan s'adresse alors au curé, qui la porte à la paroisse, mais le lendemain elle a repris sa place primitive. Le curé revient la quérir « avec la croix et la bannière », mais elle s'enfuit de nouveau. Il faut donc lui bâtir une chapelle exactement là où elle s'est révélée. Il y a des variantes : à Neunkirch, en Palatinat, l'image refusa neuf fois d'être déplacée ; dans nos montagnes, nous avons vu qu'elle peut consentir à hiverner au village ; à Valfleury, à Josselin, le bourg s'est constitué autour de la statuette ; Thuir, Avioth, Quézac, ont changé de place pour vivre près d'elle... Les anciens aussi avaient des statues liées à des sites. Les pénates des Romains, au dire de Varron, refusèrent de quitter Lavinium pour Albe et revinrent d'eux-mêmes à Lavinium. Mais il s'agissait là de palladiums, comme nous en verrons au chapitre prochain. Ici nous avons affaire à un mythe tout différent. Essayons de le dégager.

Pendant longtemps, nos villes et leurs évêques furent hostiles non seulement à toute conversion d'images païennes, mais aux images chrétiennes elles-mêmes, réputées trop dangereuses pour des idolâtres à peine christianisés. A une date aussi tardive que 835, un concile convoqué à Paris par Louis le Pieux blâmait le pape Adrien pour avoir recommandé le culte des images. Lorsque notre clergé, cédant aux conseils de Rome et au vœu populaire, autorisa enfin les images chrétiennes, quelques idoles ne reparurent-elles pas dans les campagnes ? Si les camarades de Jeanne d'Arc offraient encore des fleurs à certain Arbre des Fées, proche d'une fontaine miraculeuse, croit-on que dans les solitudes du Cantal, les paysans du Xe siècle avaient perdu tout souvenir de leurs anciennes Mères ? Le *Codex Einsidlensis* défend les ablutions dans les rivières en l'honneur de saint Jean-Baptiste, car « cette coutume malheureuse est un reste des rites païens » ; il interdit de prier les arbres et les fontaines, de porter des phylactères ou de l'ambre. Or, ce Codex est de 750 environ, et l'image noire d'Einsiedeln aurait été trouvée au IXe siècle.

Plus d'une fois, en Bourgogne, près de quelque fontaine de Saint-Martin, ont été retrouvées, de nos jours, les Mères gauloises vouées à la destruction par le patron de la France, et subrepticement enfouies par les pagani » (1). Il est fort douteux que le souvenir de ces cachettes n'eût pas survécu çà et là, il y a mille ans, puisque, au siècle dernier, dans la même région éduenne, Pluton guérissait encore les enfants à une fontaine de Saint-Ploto. Assurément, nombre de vieilles images, l'heure venue, ressuscitèrent. Mais le clergé ne se trompait pas sur leur identité. Ce n'était pas elles qui refusaient d'entrer à la paroisse, c'était le curé qui la leur interdisait (2). Elles étaient parfois d'autant plus suspectes que leur site reculé, peu accessible, ou farouche, était visiblement étranger à la douce fraternité des paroisses, et n'avait pu servir qu'aux mystères sanglants des païens.

Et puis l'entente se fit, scellée par un vocable chrétien, une croix, une chapelle. Une légende apaisante se créa. Le mythe avait changé mais l'image demeurait, et demeurait en place.

Pour éprouver cette hypothèse, essayons de l'appliquer à l'énigme de Chartres, qui opposa jadis Mgr Duchesne et l'abbé Hénault. L'image noire détruite en 1793 était une Vierge-reliquaire assise en majesté, taillée dans du poirier, et dont le socle portait les mots *Virgini pariturae* (« à la Vierge qui doit enfanter »). Selon un texte de 1389, qui se référait à une liturgie du XIIe siècle, cette image avait été vénérée avant la naissance de la Vierge. Mgr Duchesne objectait que l'inscription du socle datait du XVIIe siècle, que la liturgie invoquée en 1389 ne figure dans aucun manuscrit du XIIe siècle, que d'ailleurs cette liturgie ne mentionne aucune image, et qu'enfin une Vierge-reliquaire ne pouvait être antérieure au christianisme (3). Il y a plus encore : vers 1013, l'écolâtre

(1) Bulliot et Thiollier : *La mission et le culte de saint Martin en pays éduen*. Autun, 1892.

(2) Dans son *Folklore de la Touraine*, M. J.-M. Rongé cite un cas tout différent et qui me semble décisif : la madone de Ville-aux-Dames a perdu son pouvoir miraculeux depuis qu'elle est à la paroisse.

(3) Le missel chartrain dit simplement : *Et quam (civitatem) in honorem matris tuae Virginis pariturae primam apud Gallos de mysterio tuae incarnationis edocere voluisti*. (Cette cité que Vous avez voulu, en l'honneur de Votre mère, La Vierge qui devait enfanter, instruire, la première en Gaule, du mystère de Votre incarnation.)

Bernard, qui avait été élève de Fulbert de Chartres et enseignait lui-même à Angers, visitant le Midi avec un autre clerc du Nord, fut choqué de voir à Aurillac et à Conques d'autres images que celle du Crucifié, offertes à la vénération des fidèles. Lui et son compagnon s'indignent, raillent, parlent d'idolâtrie.

Chartres n'aurait donc possédé à cette date, 1013, aucune image de Marie ? Mais l'homme qui a le mieux étudié Chartres, R. Merlet, archiviste de l'Eure-et-Loir, déclare tout au contraire (*La cathédrale de Chartres*, Laurens, page 9) : « Ce culte, rendu simultanément à une statue et à un puits d'aspect très archaïque, existait dès le IX^e siècle ; antérieurement, les renseignements écrits font défaut » ; (page 11) « la cathédrale aurait été, à l'exemple de tant d'autres églises, élevée sur l'emplacement d'un sanctuaire païen. Quant à la statue de la divinité honorée dans ce sanctuaire, si elle ressemblait à l'image de la Vierge devant enfanter, c'est qu'elle appartenait vraisemblablement au groupe de ces déesses-mères, dont certains spécimens font songer à un simulacre de la Mère de Dieu assise et allaitant l'enfant divin ». Et R. Merlet d'ajouter en note : « Au sujet de ces temples, construits par les païens auprès des sources sacrées, je citerai un texte curieux, écrit vers l'an 152 après Jésus-Christ. Il est de Justin (*Première Apologie*, LXIV, i) : « On élève près des sources la statue de la vierge qu'on appelle Coré et dont on fait la fille de Zeus ; c'est là une invention des démons. » Plus loin, à la page 12, Merlet conclut : « Si Chartres a été pendant toute la durée du moyen âge le centre d'un pèlerinage très illustre, si sa cathédrale est l'une des plus belles qui soient en France, il faut sans doute en chercher la cause première dans l'antique renom du sanctuaire païen et dans la dévotion du peuple carnute à l'idole et à la source sacrée. »

Tous ces faits me semblent se concilier si nous admettons l'hypothèse suivante. Au moment du voyage de Bernard, la Majesté détruite en 1793 n'existait pas encore, et il n'y avait même, ni à Chartres, ni à Angers, aucune statue de la Vierge. Le clergé cultivé du Nord était encore à cette époque dans les sentiments de toute l'Eglise gallicane au temps de l'empereur Louis le Pieux. La seule dévo-

tion officielle à Chartres était celle d'une relique, la célèbre Chemise ou Tunique (Chainze) de Notre-Dame, donnée par Constantin à Charlemagne. Bernard considérait comme non existante certaine dévotion superstitieuse du peuple chartrain à un puits et à une statuette situés tous deux, à cette époque, *en dehors de la cathédrale*. Nous savons pourtant que Bernard visita Conques plusieurs fois, constata des miracles, s'émut avec la foule, revint enfin de son voyage mieux disposé envers la sculpture. Nous savons aussi que le grand Fulbert, atteint d'un mal violent, essaya de l'eau du puits et fut guéri. Était-ce pur hasard ? En 1020, la vieille petite cathédrale brûla, et Fulbert en commença aussitôt une autre, magnifique, et il avait si bien pris ses mesures qu'elle était à peu près achevée quand il mourut, en 1028. Or sa crypte *englobait le puits*, et Chartres devait être désormais le Lourdes du moyen âge. Nous savons aussi qu'après la mort de Fulbert la décoration de l'édifice fut exécutée par des artistes venus de Moissac. Par eux, la tradition méditerranéenne reconqu Coast le Nord, des images s'installèrent dans la nef. Alors, croyons-nous, dans la crypte agrandie, une Théotocos du type consacré remplaça la vieille idole populaire.

Mais il se produisit sans doute à Chartres ce qui nous semblera s'être produit au Puy : la nouvelle venue eut soin de rappeler sa devancière. « Elle était, dit encore R. Merlet (page 7), d'un travail très barbare, et paraît n'avoir été elle-même que la réplique d'une oeuvre plus ancienne. On ne peut s'empêcher d'être frappé des analogies qu'elle présentait avec certaines figurines de l'époque gallo-romaine, je veux parler de ces statuettes en terre cuite ou même en bois, qui ont été découvertes à différentes reprises en notre pays. » Cette réplique reproduisit sans doute dès l'origine la couleur de son antique modèle, attendu qu'elle était de poirier, le seul bois de chez nous qui se laisse noircir parfaitement. Autour de la Majesté noire, dont l'origine païenne n'était pas tout à fait oubliée, une légende se forma qui arrangeait tout ; cette légende d'ailleurs n'impliquait rien qui fût contraire au dogme ; l'Eglise a toujours cru à une révélation primitive. Il peut seulement être expédient ou non d'en sauvegarder les symboles pré-chrétiens.

« Au XI siècle, dit M. Mâle, la Vierge de Chartres était déjà, pour les Français du Nord, la Vierge par excellence. Elle semblait distincte des autres Vierges (*L'art relig. XIIe siècle.* p. 282). » Voilà deux faits qui me paraissent d'un grand poids. Comment, en effet, expliquer ce prestige à la fois *immédiat* et *unique*, si l'image avait été simplement une Majesté méridionale, sans racines dans l'affection du menu peuple, et sans antécédents notoirement exceptionnels ?

Nous reprendrons la question à Chartres même.

CHAPITRE VI

LA SOURCE, LA GROTTTE ET LA TOMBE

La fidélité de nos images à leur site d'invention nous autorise à penser que leurs emplacements actuels doivent très souvent avoir quelque signification. Il est vrai que l'obstination des figurines a parfois fléchi. Mais même en pareils cas, le nouveau site mérite encore examen. A Pringy, par exemple, l'image aurait été trouvée dans un chêne, sur la route qui passe derrière le village ; c'est quand elle était sur cet arbre qu'elle fit son plus beau miracle, et ce fut seulement après plusieurs tentatives de « retour » qu'elle finit par accepter un autel à la paroisse. Mais cet autel est voisin d'une source miraculeuse, et Pringy est riche en eaux jaillissantes. Il est donc très vraisemblable qu'en réalité une image noire résidant à la paroisse, périt à la Réforme ou à la Révolution, et fut remplacée par une réplique jusque-là placée au bord de la route, à l'intention des voyageurs. « La source, disait Jullian, est à l'origine de l'histoire. »

Si, comme il nous le semble, les Vierges noires ont remplacé des déesses de la Terre, nous devons les constater plus nombreuses dans les lieux où celle-ci manifeste davantage son pouvoir, c'est-à-dire sur les hauteurs, dans les cavernes, près des sources et des puits, et aussi dans les villes fortes, qui doivent au relief et aux roches l'oppidum, la muraille, le fossé et le talus ; aux frontières aussi, aux ports, aux carrefours, puisque lois et langages ont des territoires et suivent des routes ; sur les îles enfin, victoires et abrégés de la terre ferme.

N'est-ce pas la perpétuité de ces éléments topographiques et la continuité de leur importance, qui expliquent l'attachement de nos images anciennes aux

endroits où elles furent trouvées ? C'est surtout en ces lieux puissants que nous les trouvons aujourd'hui.

Chartres est une cité au bord d'un plateau, et qui, au pied de sa muraille gallo-romaine, dans une crypte, près d'un puits, abritait un lieu fort. Limite, île, éminence, source et crypte, sont réunies au Mont-Saint-Michel. Le rocher des Saintes-Maries dominait le delta et contient une crypte et un puits. Le rocher de Saint-Victor de Marseille, au bord du Lacydon, recèle une crypte et un puits. A Carry, à Dorres, à Pignans, à Malaucène, à la Vacquièrre-de-Noves, la source jaillit miraculeusement d'un sommet. L'image lyonnaise aurait occupé d'abord, entre Rhône et Saône, une grotte qui devint Saint-Nizier, puis la statuette aurait gravi Fourvière. Goult, Guingamp, Myans, ne possèdent que la crypte. Villedieu n'a que le puits, Longpont et Laurie n'ont que la source. Mais un culte des eaux subsista longtemps à la grotte de Rocamadour, la crypte et le puits coexistent à Clermont, Orcival, La Cula, et la crypte de Châtillon-sur-Seine est proche de la célèbre source de la Douix, comme la grotte de Sabart est voisine d'Ussat-les-Bains.

Il va sans dire que, lorsque la ville était forte, comme Dijon, Mézières ou Chartres, sa Vierge noire était son palladium. Quant aux gardiennes de frontières, en voici deux : Notre-Dame de la Délivrande était encore au XVI^e siècle « de l'Yvrande » (du celtique *ivurande*, « eau frontière », qui a donné Eygurande, etc.). Le sanctuaire est en effet situé sur un cours d'eau qui délimite les diocèses de Bayeux et de Lisieux. A l'autre bout de la France, Hix (autrefois Hinx, du latin *finis*), aujourd'hui française, était jadis la capitale de la Cerdagne et ville-frontière. Le jour où Louis XIV annexa cette région, Puigcerda, restée espagnole, s'empara de la Vierge de Hix, et, « par ce pieux larcin, Hix perdit sa prépondérance » (Baron Taylor, *Les Pyrénées*, Paris, 1843).

Ces faits seraient superflus s'ils rappelaient uniquement une vérité acquise, à savoir que des cultes païens ont été remplacés par celui de Marie. Ils valent d'être cités ici parce que, le plus souvent, dans les sites remarquables, Marie n'a pas succédé directement à des divinités gauloises ou gréco-romaines, mais aux grandes déesses noires.

Je ne veux examiner ici que les sites naturels les plus importants : la source et la grotte, et un troisième lieu fort, presque aussi stable, bien qu'artificiel : la nécropole. Sommets, carrefours, frontières, mines et autres sites d'élection se représenteront au cours de notre voyage à travers la France (chapitres IX à XIII inclus).

La source

Il nous paraît tout naturel que la Vierge Marie soit associée aux sources. Le P. Carles indique en passant (1), comme une chose qui va de soi : « Aux fontaines miraculeuses, on dit habituellement aux pèlerins le petit Evangile de Notre-Dame. » Rien pourtant dans la vie de Marie ne suggère qu'elle s'intéressât aux sources le moins du monde. Il est évident que si elle les garde aujourd'hui, c'est à la manière d'une troupe d'élite défendant un point stratégique. Elle n'a pas assumé cette mission partout et toujours. Dans les Pyrénées, beaucoup de sources sont dédiées à saint Jean ; en Agenais, à saint Gilles. Mais, en général, le culte des sources était chez nous si puissant (2) que seule la Mère de Dieu a pu les christianiser définitivement. Malgré l'ardeur déployée par saint Martin contre le culte des eaux, une source du pays éduen prouve encore par son nom : Fontaine Saint-Martin-de-la-Mère, l'insuccès relatif du fougueux apôtre. Dans le Vaucluse, une source consacrée à un dieu nommé Graselos avait ensuite été vouée à saint Jean-Baptiste, mais le peuple continuait évidemment à invoquer Graselos ; Notre-Dame du Grozel, en remplaçant saint Jean, a gagné la partie.

Or l'occupation d'une source par la Mère de Dieu elle-même était particulièrement nécessaire, lorsque la divinité indigène avait été remplacée par la puissante Cybèle, Mère des Dieux. Et celle-ci n'avait eu aucune peine à s'emparer de nos fontaines les plus célèbres. Elle était au premier chef patronne des eaux, puis-

(1) *Titulaires et patrons des diocèses de Périgueux et de Sarlat*, 1883.

(2) En Eure-et-Loir seulement, Alex. Bertrand compte 44 sources sacrées, dont pas une n'est minérale ou thermale. « Il n'y a là, dit-il (*Religions des Gaulois*, 1897), que le reste d'une superstition préhistorique ; ces sources sont ou furent situées dans des abbayes, parce que l'Eglise voulut s'assimiler des dévotions qu'elle ne pouvait détruire. »

qu'elle était reine des montagnes. D'ailleurs, dit Grail-
lot, « dans le culte complexe de la Grande Mère, tel
qu'il apparut aux âges historiques, survivaient des
traditions préhistoriques d'un culte des eaux ». Rhéa
était fille d'Okéanos. L'Asie Mineure célébrait des or-
gies annuelles en l'honneur de Cybèle près des cours
d'eau et des étangs sacrés. En Italie, les temples de
Cybèle étaient plus nombreux près des sources et des
lacs. Enfin Cybèle était puissante contre les tremble-
ments de terre qui, eux-mêmes, ont tout pouvoir sur
les sources. Poseidon, le tremblement de terre, était
roi des sources et associé à Ghé.

La grotte

La présence des Vierges noires dans la nuit des
cryptes nous semble presque de rigueur, et pourtant,
on ne voit rien, dans le système chrétien, qui justifie
cette coutume. Sans doute, l'hypogée fut le premier
asile de l'Eglise. C'est d'abord dans les catacombes que
les fidèles purent s'assembler, autour des restes des
martyrs. Quand les chrétiens purent se réunir au
grand jour, le rôle des confesseurs ne cessa pas pour
autant. Encore aujourd'hui, point d'autels sans reli-
ques ; même les autels de poche doivent loger une par-
celle d'un corps saint. La cellule-mère d'une cathé-
drale fut souvent sa crypte. Mais en quoi les hypogées
funéraires sont-ils particulièrement appropriés au culte
de la Mère de Dieu, dont le corps fut emporté au ciel ?
Sa place est à la voûte du choeur, ou dans quelque
« Belle Verrière », ou dans une fresque comme celle
de Pise, qui montre Marie jugeant l'humanité, ou dans
une chapelle de la Nativité, ou encore au pied de la
croix, mais toujours dans l'édifice supérieur. Comment
la retrouvons-nous dans le souterrain réservé aux
morts ? Est-il possible d'écarter ici l'immémoriale asso-
ciation de la Caverne et de la Grande Mère ?

Dès l'aube de l'histoire, presque partout, la grotte
avait donné la sécurité aux morts et, par conséquent,
abrité la prière. Presque partout aussi, quand l'homme
voulut bâtir, il imita la caverne, soit en évidant le ro-
cher comme dans l'Inde, soit en jetant une voûte mo-
nolithe sur des parois cyclopéennes, soit en ménageant
une cavité dans ces collines artificielles que sont les

pyramides et les dagobas. Mais, pour le mysticisme païen, la grotte était mieux qu'un sépulcre.

Au flanc de la grotte scintillaient des cristaux, des gemmes, des paillettes : elle n'était pas seulement la demeure des morts, mais la matrice des trésors. Pluton était aussi Plutus. De telle caverne jaillissait une eau salubre ; au fond de telle autre, un gouffre exhalait des vapeurs, qui procuraient le délire et la divination. Ces antres de guérison et de prophétie avaient pour génie le serpent frileux.

Les échos et les ombres y attestaient des présences surhumaines. Telles stalagmites étaient des colonnes phalliques, telles stalactites, des mamelles. Intense était la vie de la grotte. Nulle contradiction entre ses aspects funèbres et sa secrète fécondité : le grain ne meurt-il pas pour renaître ? Les forces vitales qui s'épanouissent sous le soleil en pullulements de plantes et de bêtes, on surprenait sous la terre leur premier branle, incessant et invincible. « Illustres déesses, dit un hymne du Pseudo-Orphée, illustres déesses qui hantez les cavernes, tendres nourrices qui habitez au fond de toutes choses... » Platon comparant à une caverne ce monde où l'homme est captif, utilisait un mythe oriental. « On considérait l'antre, dit Porphyre, comme un symbole du monde sensible, et aussi de toutes les forces cachées de la Nature, car les antres sont obscurs et l'essence des choses est mystérieuse. Et de même que Saturne s'aménagea un antre pour y cacher ses enfants, de même Cérès éleva Proserpine dans un antre, parmi les nymphes. » (1)

Les nymphes ou naïades, comme l'explique Homère décrivant Ithaque, ce sont les sources qui peuplent les grottes. Leur compagnon est le dieu Pan, personnification du monde matériel, qui, selon Pausanias, habite les antres et a pour parèdres les déesses mères.

Quant à cette Cérès dont parle Porphyre, elle n'est plus seulement la mère de Proserpine, mais une hypostase de la Grande Mère, qui était adorée dans les cavernes. Elle l'était, par exemple, dans la grotte de Psychrô, le principal sanctuaire de la Crète pendant

(1) Voir Saintyves : *Les Grottes dans les cultes magico-religieux et le symbolisme primitif*, Paris, 1918.

plus de mille ans. Au sommet de l'Ida, s'ouvrait cette caverne où une autre Terre-Mère, Rhéa-Héra, éleva Jupiter. Cybèle, qui semble tirer son nom du sémitique *qubba* (voûte, salle voûtée, crypte), était adorée dans les grottes. Le plus fameux sanctuaire de Déméter était la grotte du mont Elaios, à trente stades de Phigalie. L'autre de Delphes, avant d'être consacré à un Apollon venu du nord, avait rendu les oracles d'une Terre-Mère autochtone, Ghé.

En résumé, quand le christianisme naissant, purement spirituel et masculin, sortit de Judée pour affronter le monde, il eut affaire à des peuples qui, depuis quinze siècles et davantage, vénéraient principalement des déesses et des grottes. La foule ne pouvait passer à la religion nouvelle « qu'avec son bagage », comme le dit Beugnot (1). « Le paganisme, dit-il encore, dédaignait le christianisme et ne voulait rien lui emprunter: son rival fut plus sage. » Son rival, en effet, s'annexa, entre autres éléments, la grotte et la Mère.

Lorsque le concile d'Ephèse de 431 eut décidé que Marie était Mère de Dieu, le christianisme fut en mesure d'occuper sans difficulté les sanctuaires des déesses-mères. Les plus importants étaient souterrains. A Ephèse même, alors que Marie n'avait pas encore une église au monde, on vénérât une grotte qui, passait pour avoir reçu son corps. Ailleurs, d'heureuses légendes avaient déjà commencé de christianiser la grotte. C'était dans une grotte que Marie, à Nazareth, avait entendu l'Annonciation. Dans une grotte, le Sauveur, était né, comme Dionysos et Attis. Cette tradition était constituée dès le second siècle. Saint Jérôme écrivait à Paulin : « Bethléem, qui est maintenant à nous, et le lieu du monde le plus auguste, était ombragé par un bois sacré de Thammouz, c'est-à-dire d'Adonis, et dans la grotte où le Christ enfant a vagi, on pleurait l'amant de Vénus. »

A deux cents pas de la grotte de la Nativité, Bethléem offrait aux pèlerins une grotte du Lait ou de la Madone, réplique des cavernes d'Astarté où venaient prier les nourrices. Une autre spélonque a commémoré la fuite en Egypte. Elle s'ouvrait à demi-lieue du Grand-Caire ; la Vierge y avait résidé plusieurs années et elle était

(1) *Histoire de la destruction du paganisme en Occident*, Paris, 1837.

vouée à Notre-Dame-de-Sous-Terre. Jusqu'au XVIII^e siècle, les pèlerins purent visiter une grotte de la Tentation, qui avait abrité Jésus pendant ses quarante jours au désert. Sa seconde tentation, à Gethsémani, avait eu lieu dans une grotte. Près du calvaire, une ancienne grotte d'Astarté avait été sa tombe.

Rien de surprenant, par conséquent, si nous trouvons dans des cavernes du Parnès ou de l'Hymette, des lampes chrétiennes sous des ex-voto païens. La Panagia, la Toute-Sainte, a remplacé Esculape dans une grotte, au flanc de l'Acropole, et s'est emparée aussi de la caverne de la Déméter noire d'Arcadie (1). Athènes encore païenne avait déjà une Kyria Spiliotissa (Notre-Dame de la Grotte), de même que l'Espagne presque entièrement islamisée conservait un culte à Notre-Dame de Covadonga.

Chez nous, la grotte était sacrée bien avant que les néolithiques eussent creusé pour leurs morts des hypogées gardés par une déesse de pierre. Nos étendues montagneuses, la surabondance de nos calcaires, se prêtaient merveilleusement aux dévotions souterraines. Celles-ci purent faiblir après l'arrivée des Celtes, mais le rapide succès des religions orientales au second siècle de notre ère tint sans doute en partie à ce que la tradition des spélonques saintes n'était pas abolie. C'est un ensemble de croyances pré-romaines qui a inscrit sur la carte de France tant de Grottes et de Celles aux Fées. Cybèle devait toutefois modifier l'aménagement de nos cryptes. Le culte de Mithra, « fils de la pierre », voulait non seulement le souterrain mais l'eau vive, ou tout au moins pure. Nous sommes ainsi ramenés au culte des sources et aux puits sacrés. La grotte de Cybèle et le puits de Mithra coexistaient à Vienne en Dauphiné, comme ils coexistaient à Nazareth. N'est-ce pas eux qui se retrouvent à Chartres et à Marseille ?

Il apparaît donc que nos anciennes cavernes sacrées offrent aujourd'hui trois principaux aspects : il y a la crypte entièrement christianisée; celle où certains éléments, comme la couleur de l'image, rappellent un culte païen ; celle enfin que la Vierge n'a pas réussi

(1) Toutain : *Les cavernes sacrées dans l'antiquité grecque*, Paris, 1912.

à conquérir, et qui abrite des fées ou quelque dévotion suspecte ; à Sampigny, par exemple, les femmes stériles se rendent à une grotte dédiée à sainte Lucie (1) ; dans les Landes, les stalactites de la Grotte de Las Marnes, près de Bostens, donnent du lait aux nourrices.

La tombe

Les anciens eurent diverses conceptions du pays des morts et des moyens de l'atteindre. Beaucoup imaginaient un royaume souterrain auquel certaines cavernes menaient si directement que les morts confiés à elles étaient dispensés de franchir le Styx. Le pays dolent pouvait aussi s'étendre sur l'autre face de notre planète et les âmes s'y rendaient, soit en traversant la terre dans son épaisseur, soit en franchissant l'Océan. Parfois il suffisait de passer un lac, ou de s'y enfoncer. Le lac entouré de reflets, le marais où dansent des flammes, tous les plans d'eau où jouent les ombres et les brumes, méritaient d'attirer les âmes en partance. L'eau pouvait donc signifier, comme la grotte, la mort ou la vie ; or Cybèle présidait à l'une comme à l'autre. Mais Marie était-elle à sa place au bord des lacs funèbres ? N'est-elle pas l'Eve nouvelle et, plus encore que celle-ci, symbole et source de la vie ? A bon droit, en plus d'une église, elle fait revivre un moment les enfants morts sans baptême. A bon droit elle arrête les fléaux, et ne souffre pas de sépulture dans ses sanctuaires favoris. Mais alors que faut-il penser de rencontres comme celles-ci ?

L'image noire d'Arles venait de la nécropole des Alyscamps. Celle d'Authézat était promenée en procession le vendredi saint, jour où les moines marseillais de Saint-Victor avaient le droit de communier, et Saint-Victor est établi sur une nécropole. La vallée de Boège, en Savoie, était au moyen âge la Combe noire, et celle de Rocamadour *Vallis Tenebrosa*. A Chartres, aucune sépulture dans la nef, mais on disait que des martyrs avaient été jetés dans le puits de la crypte. Coulandon fut une station préhistorique et possédait une nécropole romaine. La première chapelle de Goult-

(1) Sébillot : *Le paganisme contemporain chez les peuples celto-latins*, 1908. Il faut noter d'ailleurs que sainte Lucie a été Déméter et Holda ; voir à ce sujet Krappe : *Mythologie universelle*, pp. 196 et 278.

Lumières se dressait sur un ancien cimetière. L'image de Manosque et celle de Commana furent trouvées dans des sarcophages (1). Notre-Dame de l'Huveaune occupait l'emplacement d'un mausolée. Mauriac avait un important cimetière au III^e siècle. La gardienne du Mont-Saint-Michel était Notre-Dame du Mont-Tombe. Celle de Riom s'appelle Notre-Dame du Marthuret, c'est-à-dire du cimetière (2). Au Laghet, à Toulouse, peut-être à Saumur, l'image fut trouvée au bord d'un lac.

Aucun doute ne subsiste quand nous examinons le tombeau par excellence, le temple circulaire. Sa signification est claire : sous un dôme qui figure le ciel, le mort repose au centre d'un cercle qui figure la terre. Or, à Metz, la Vierge noire occupa d'abord une chapelle ronde qui est aujourd'hui la chapelle absidiale de la cathédrale; au-dessus de Würzburg, se dresse la très ancienne église ronde de Marienberg, dédiée à la Vierge noire; à Toulon-d'Allier, la Vierge est Notre-Dame de la Ronde ou de la Rotonde. Ces exemples sont loin d'être les seuls.

Ce qui explique cette petite énigme, c'est que le temple circulaire, abrégé du monde, était particulièrement consacré aux divinités de la Terre : Vesta, Cérès, Bacchus, Vénus, Diane, Cybèle. C'est pourquoi ce type fut adopté pour le mausolée de plusieurs empereurs, à la fois maîtres du monde et divins. Auguste se disait descendu de la Grande Mère des Dieux et se fit ensevelir sous un mausolée circulaire. Il fut imité à Rome par Hadrien et par Constantin, à Ravenne par Théodoric. C'est aussi un dôme qui pouvait le mieux abriter un « panthéon ».

(1) Le cas de Poitiers mérite mention ici. La Notre-Dame des Clefs détruite en 1562, n'est donnée nulle part comme noire, mais elle était très ancienne. La tradition dit qu'en 1202, comme les Anglais assiégeaient Poitiers, un bourgeois voulut leur en ouvrir les portes, mais constata, le moment venu, que la Vierge s'était emparée des clefs. Etant donné qu'en 1202, Poitiers était anglais, il s'ensuit que le peuple de Poitiers ignorait l'origine de sa clavigère. La clef était un attribut de Cybèle ; beaucoup de tombes contiennent une Cybèle tenant une clef. « Cette clef, dit Graillot (p. 176), ouvre l'entrée de son domaine, qui est un immense paradis. »

(2) M. Jacques Soyer, archiviste honoraire du Loiret, a l'obligeance de m'écrire « Les Martrois et les Marthuret sont bien, à l'origine, des cimetières chrétiens. L'étymologie est *martyretum*, en français *martrei*, *marteret*, *martret*, *marteret*. » Ajoutons-y les *Martres* du Midi (voir Déchelette, VI, 293). Les nécropoles gallo-romaines étaient hors des villes, et plusieurs de nos images se trouvaient dans des faubourgs.

Et ce fut une église ronde qui entourait le sépulcre de Jérusalem, où avait dormi pendant trois jours le maître de l'univers. De là les églises des Templiers dans tout l'Occident, et celle de Neuvy-Saint-Sépulchre dans l'Indre. De là aussi le plan circulaire de nos baptistères, jadis érigés en dehors des églises, puisque le néophyte doit mourir au monde avant d'être admis dans la cité de Dieu.

Mais ce n'est ni comme tombeau, ni comme panthéon, ni comme baptistère, que la rotonde pouvait convenir au culte de Marie. Il suffisait qu'étant détourné légèrement de sa destination première, il passât de la Mère des Dieux à la Mère de Dieu. Ce ne fut certes pas le populaire qui s'avisait de ce transfert ; d'ailleurs, le peuple ne dessine pas de plans d'architecte. Et le clergé ne fut pas davantage responsable. L'idée vint d'un politique, de ce Constantin qui changea l'histoire du monde en vouant l'Empire au Christ. C'est lui qui, à Antioche, fit élever à Marie une église ronde, bientôt célèbre et imitée jusqu'en Occident.

L'examen du site devrait donc nous permettre assez souvent d'apprécier la tradition locale ou d'y suppléer. A Clermont, par exemple, la tradition raconte que la Vierge noire fut trouvée dans le puits miraculeux de Notre-Dame du Port (1). Comme l'inventeur aurait été saint Avit, qui fonda Notre-Dame du Port au VI^e siècle, il est invraisemblable que l'image ait été d'origine chrétienne. Il pouvait donc s'agir d'une Cybèle fontainière, ou d'un de ces ex-voto que les Gaulois offraient aux sources sacrées. Le fait que le puits se présente au fond d'une crypte est en faveur de cette supposition. A Chartres, crypte, puits et statuette forment un ensemble analogue, et cette fois la tradition

(1) C'est aussi dans des sources que furent trouvées les statuettes de Villethieu, Chappes, Plancoët et bien d'autres. A propos du puits de Notre-Dame du Port, le chanoine Crégut écrit (Monographie, 1928): « L'eau, très limpide, est à étiage constant, même pendant les grandes chaleurs. Des pèlerins demandent à en emporter... des malades en font demander parfois de loin. » Et il cite l'abbé Randanne : « Cette source pourrait bien avoir été jadis l'objet de la vénération de nos ancêtres, dans le *nemetum* ou bois sacré qui couvrait la colline... Le culte local de cette source a pu faire place, ici comme ailleurs, au culte de la Vierge. Peut-être y eut-il là, dès le principe, un oratoire ou quelque pieuse image de la bienheureuse Vierge... et ce fut peut-être ce qui donna l'idée à saint Avit d'y construire un temple. »

semble transparente puisqu'elle déclare que l'image était prophétique. A Marseille, au contraire, la tradition est muette sur les origines de la Vierge noire ; mais la crypte et le puits ne nous permettent-ils pas de présumer une trouvaille analogue à celle de Clermont ? Le cas du Puy ou de Mende semble *a priori* tout différent : nous n'y trouvons pas d'eau miraculeuse. La tradition dit, en effet, que les images y sont venues des lieux saints. Et l'histoire ou l'archéologie confirment que Cybèle a régné à Clermont et à Marseille, mais n'a laissé de traces ni au Puy ni à Mende.

@

CHAPITRE VII

SITES ET TRADITIONS.

LES COMPAGNONS

Diane et Minerve exceptées, toute déesse avait son époux. Les grandes déesses de la Terre, ayant un double aspect et des mythes complexes, ne se contentaient pas d'un seul parèdre. Leur syncrétisme surpassait de loin celui des dieux ; il fallait plusieurs de ceux-ci pour doubler une déesse, ou un même dieu devait se multiplier. Isis étant la Terre, par exemple, son frère et son époux Osiris (l'Été) était tué par son propre frère Set (l'Hiver), et vengé par son fils Horus (l'Été de l'année suivante). Osiris l'épervier montait au ciel avec Isis, mais il y devenait Sérapis ; s'il descendait sous terre, sous le nom d'Ounnofru, il y pesait les coeurs avec l'assistance de Thot, le greffier à tête d'ibis ; mais il pouvait aussi personnifier les enfers sous la forme d'un loup. Ainsi variait le compagnon de l'universelle Isis, et il en allait de même pour les autres couples orientaux.

Cette polyandrie sacrée facilite aujourd'hui nos recherches. Que, dans telle localité, Marie semble avoir entièrement effacé une déesse, l'identité de cette dernière nous sera pourtant révélée dès que nous discernerons l'un de ses compagnons, et plus ceux-ci étaient nombreux, plus nous avons de chances d'en retrouver un. Il y suffit d'une inscription, d'un bas-relief, d'un nom de lieu. Le nom de lieu survit aux marbres et aux dogmes. Bélénus n'a pas seulement nommé neuf villes de Beaune, deux Beaunay, une Beaunotte, un Baulne, un Blénold, etc.; il se cache en outre sous le vocable chrétien de Saint-Bonnet.

Rapprocher Beaunay et Bonnet semble d'assez mauvais goût, mais le peuple aime les jeux de mots; le calembour, la rime, l'allitération, ont été féconds en

mythologie et en hagiographie. Les Romains décidèrent que Mercure était dieu du commerce parce que l'étrusque *Mercurios* ressemblait à leur mot *mercator*. Aujourd'hui ne voyons-nous pas saint Rabboni rabonnir les maris, saint Expédit hâter la marche d'une affaire ? On nous affirme aussi que « saint Blaise tout mal apaise ». Or il y a parfois de singulières rencontres. Qui croirait que le défenseur de Belfort, le colonel Denfert, a donné son nom à une ancienne rue d'Enfer ? De même le village de Saint-Bonnet -- près Riom -- était au VI^e siècle *Mons Bele-nas*, le mont Bélénat.

C'est au Xe siècle seulement que l'Eglise fut assez fortement organisée pour se réserver le droit de faire des saints. Il était bien tard. Le peuple avait eu largement le temps non seulement de déguiser des divinités païennes, mais de donner leurs noms à des paroisses. Le nouveau patron pouvait être une naïve et totale invention, comme le saint Vénier breton, issu de *Venus*, *Veneris*. Plus souvent, un personnage nébuleux, entré on ne sait comment dans le martyrologe, mais dont le nom rappelait celui d'un dieu, prenait la suite de son homonyme. Tel fut, nous le verrons, le cas de saint Blaise.

En ce qui regarde Isis, nous chercherions en vain sur la carte de France les noms de ses compagnons. C'est par prudence que les Egyptiens, quand ils évoquaient Osiris dans son rôle infernal, le nommaient Ounnofru, le Bon Etre ; de ce surnom naquit un jour saint Onuphre ; mais ce vocable ne rappelait rien à nos ancêtres. Isis était profondément aimée dans certaines villes ; nous avons vu qu'elle était encore vénérée sous son propre nom au XVI^e siècle, à Saint-Germain-des-Prés de Paris, mais nos campagnes l'ignoraient.

Quand Cybèle entra chez nous, elle était accompagnée inévitablement par le jeune Attis, l'amant qu'elle pleurait tous les ans et qui ressuscitait le 25 mars, mais ce dieu émasculé répugna en Gaule comme en Grèce. La déesse de la Terre trouva en Gaule plusieurs dieux solaires qu'elle s'adjoignit sans tarder.

L'un d'eux, originaire d'Asie Mineure comme elle-même, était Mithra l'Invincible, aimé des soldats, patron des gladiateurs. Arrivé avec Pompée vers

l'an 60 avant J.-C., il resta dieu militaire et dieu urbain ; son culte suivait celui de Rome.

Saint Mitre, héritier de Mithra, serait venu de Grèce en Provence au Ve siècle ; près des Martigues, un village porte son nom. Il avait une chapelle dans un faubourg de Draguignan, Saint-Hermentaire. Or dans ce faubourg ont été retrouvées les ruines d'une école de gladiateurs, et Draguignan avait à la Révolution une Vierge noire dite Notre-Dame de Montserrat. Quant à saint Mitre lui-même, ses restes reposèrent jusqu'en 1521 dans l'église de la Seds d'Aix-en-Provence, aux pieds de la Vierge ; et ils sont maintenant à la cathédrale, près d'une autre Vierge noire. Deux cas sur deux cents, ce n'est guère, mais nulle part, à ma connaissance, le saint n'est associé à une Vierge à la fois célèbre et de teint normal.

Un autre dieu solaire, Apollon, frère de Diane, entra en Gaule avec les Romains, mais les Celtes avaient un Abellio, et Abellion était le dieu du soleil chez les Crétois. Nous avons aujourd'hui, à la pointe orientale des Pyrénées, un cap Abeille, voisin de Banyuls où règne l'image noire de Notre-Dame des Abeilles. Est-ce rencontre fortuite ? Les abeilles étaient le symbole favori de la Diane d'Ephèse. Quoi qu'il en soit, ce cap Abeille regarde le soleil naissant et la lointaine patrie des Phocéens, comme le cap espagnol d'Héméroscoption (« le guetteur du jour » ; aujourd'hui cap Calpe), que signalait une Artémis.

Le nom d'Apollon était assez peu répandu chez nous ; dans les inscriptions, il s'accompagne presque toujours du nom d'un dieu gaulois analogue ; elles disent : Apollo Grannus, Apollo Borvo. Au contraire, le nom de Diane était si familier aux Gallo-Romains qu'ils appelaient son frère Dianus, c'est-à-dire Janus, et que, devenus chrétiens, ils transmirent ses attributions à saint Jean. Non pas à Jean l'Apôtre, mais à Jean le Précurseur. C'est pourtant l'Evangéliste qui devrait jouer le premier rôle dans l'imagerie chrétienne. Mais Dianus-Janus, étant dieu médecin, était maître des sources chaudes ; saint Jean le Baptiseur était donc mieux qualifié pour régner sur les eaux. Il est assez connu que la Saint-Jean d'été marque le solstice et que ses fêtes comportaient de vieux rites solaires : bain rituel, lancement de roues enflam-

mées du haut des collines dans les rivières. C'est donc saint Jean-Baptiste, désigné par le paysan pour succéder à Apollon-Mithra, qui précéda la Vierge à Malaucène ; c'est lui qui accompagne l'image noire de Rocamadour, de Montpellier, et d'autres lieux encore. A cette occasion, constatons à Chartres, sur un troisième exemple, la différence foncière d'inspiration entre la crypte et la nef. Dans la crypte existe une chapelle Saint-Jean-Baptiste. Mais au tympan du porche méridional central, Jésus est figuré entre les deux êtres qu'il aima le plus, sa mère et le disciple à qui il l'avait confiée en mourant.

Le dieu gaulois Borvo ou Bormo aimait les sources thermales ; Cybèle s'y installa près de lui. Mais Bourbon-l'Archambault est la seule localité sacrée à Borvo où nous trouvions aujourd'hui une Dame noire, encore fut-elle empruntée à Vernouillet.

Un dieu plus puissant que tous les précédents était Bélénus, « le Brillant », dont le nom était accentué sur la syllabe Bel. Seul des dieux gaulois, il avait gardé toute sa personnalité quand Cybèle entra en Gaule. C'est lui qui se trouvait à Ballon, dans le Maine. Nous l'avons vu à Beaune, à Riom. On le distingue près d'Arfeuilles, au lieu-dit Belona. C'est encore lui qui était adoré au Mont-Saint-Michel, qui fut Bélen, puis Tombélen ; il avait aussi, dit C. Jullian (*Hist. Gaule*, II, page 156), une de ses résidences dans les lacs ou les marais de Toulouse.

Cybèle guerrière fut assimilée à notre Andarta, la Victoire. N'est-ce pas elle qui se dressait sur la montagne de Sainte-Victoire près d'Aix ? Et d'où vient ce saint Victor, dont la légende semble un simple décalque de la vie du Christ ? Pourquoi occupe-t-il un rocher du port de Marseille, et un autre au-dessus de la source de Malaucène ? Ne rappelle-t-il pas Mithra, qui était à la fois « le dieu né du rocher », et « l'Invincible » ?

A ces dieux et à ces saints dont la puissance est associée aux rochers, aux sources, à la lumière, s'opposent les dieux funèbres et leurs successeurs chrétiens. Les Gaulois se disaient descendus d'un dieu de la nuit et de la mort, Dispater. Du moins, César emploie-t-il ce nom, mais les Gaulois ont laissé très peu

d'autels qui le portent (1). Ils savaient que Dispater n'était pas un dieu de chez eux ; c'était les druides qui leur avaient appris à le regarder comme leur père, mais où les druides avaient-ils pris leur science ? Les Gaulois préféraient à ce dieu étranger et trop abstrait un dieu à forme animale, le Horkos grec, l'Orcus latin. Parce qu'il se nourrissait de cadavres, il est devenu « l'ogre » français, l'*orco* italien, l'*uerco* espagnol. Il était le loup, nocturne et insatiable comme la tombe. Il était le chien de la noire Hécate. Il était Cerbère le mangeur de chair (*kréoboros*). Les Gaulois le figuraient par le célèbre « carnassier androphage », symbole saisissant de la cruauté de la mort. Il est le lion de Noves du musée d'Avignon, le chien dévorant du musée de Clermont, l'ours difforme qui se dressait sur la place de l'église de Gipy-l'Ours en Bourbonnais. C'est lui qui a nommé Orcival en Auvergne, Orcemont en Seine-et-Oise, Orcevaux en Haute-Marne, Orcet en Puy-de-Dôme, Orchaise près de Blois, Orchies dans le Nord, et là et ailleurs Orches, Orçay, Orsay ; n'est-ce pas son nom que portent encore la rivière Ourcq, et l'Ource bourguignonne et l'Ourse pyrénéenne ? Ne s'est-il pas déguisé jadis sous les traits de saint Ours, mystérieux compagnon de saint Victor et soldat dans la Légion thébaine ? Les combattants thébains étaient noirs, et saint Ours semble avoir succédé à un dieu de la mort. Il existe un village de Saint-Ours à petite distance du funèbre Orcival. A Loches, dans l'église très ancienne de Saint-Ours, qui fut bâtie par les fées, on a retrouvé un autel reproduisant les mystères d'Attis.

« Loup » en celtique se disait *blez*. En gallois, *bela* signifie « loup » et « belladone », *bleidgi* « chien-loup », *blai* « loup » ou « ravageur » ; « loup » se dit *bleidh* en cornique, et *bleiz* en breton de chez nous. C'est le loup qui a nommé Les Biais en Isère et Blaise dans les Ardennes, et la rivière la Blaise en Eure-et-Loir, et une Blaise qui en Haute-Marne traverse Blézy et Blaise et recueille le Blaiseron. Le loup figure dans les armes de Blois, il a nommé le Blésois et la Beauce (Belsa). Une monnaie carnute porte, avec le signe S,

 (1) Voir page 218, le texte de César. Il faut distinguer, je crois, entre l'enseignement des druides et les croyances populaires, que César ignorait. César avait été renseigné, par son ami Divitiacus, un noble éduen qui était druide.

symbole du soleil, un loup. Tout cela est fort naturel, puisque, au moyen âge encore, la France paysanne vivait sous la menace du loup. (Quelle place il tient dans notre folklore !) D'autre part, l'équation carnasier = mort se retrouve jusqu'au Pérou. Mais deux points sont instructifs pour nous. Plusieurs statuettes gallo-romaines figurent le Jupiter infernal, Dispa-ter, sous l'aspect d'un homme vêtu d'une peau de loup. En second lieu, parmi plusieurs martyrs nommés Blasios, certain évêque arménien, mort en 316 paraît-il, mais aussi obscur et non moins douteux que les autres Blasios, fit parler de lui en Occident. Il obtint vite une éclatante popularité. Comme il avait péri déchiré par des crocs ou des peignes de fer, il devint le patron des cardeurs de laine et fut invoqué aussi par les maçons qui raclent leur plâtre avec une ripe. Rien de plus légitime, si toutefois sa légende était véridique. Mais en vertu de son nom, il reçut bien d'autres pouvoirs. Dans les pays de langue germanique, parce que *blasen* en allemand signifie « souffler », Sankt Blasius fut le maître des tempêtes, capable de marcher sur la mer ; sur les calendriers du Nord, il était désigné par un cor ou par un navire aux voiles déployées, ou par des joues gonflées d'air, et sa fête, la *Blasmesse*, était une fête du vent que les marins scandinaves n'osaient pas mentionner. En Flandre, parce qu'un nom celtique de l'orge, *braccia*, rappelle Blas, il fut le patron des « brasseurs » et malteurs. En France, étant le loup, il ne fut pas seulement l'héritier d'Orcus : il pouvait protéger les troupeaux, comme le Vélès ou Volos des Slaves, qui est un berger à tête de loup. Il était aussi chez nous, en sa qualité d'associé d'une grande déesse, le patron des laboureurs et le gardien des semailles. D'ailleurs, nos vieux mots *blaice*, *blaiche*, *blaisse*, ont signifié « la récolte des blés ». En outre, sans doute pour expier son indigne conduite envers la cigogne, il s'était fait le médecin des gorges et des gosiers : son premier miracle avait été de sauver un enfant qui avait avalé une arête. Le clergé touchait la gorge des malades avec deux cierges en croix ou un peu d'huile, consacrés à Saint Blaise.

Mais son rôle funéraire fut d'abord le plus important. Februus était un surnom de Pluton, février était

le mois des morts, et la Saint-Blaise vient le 3 février, lendemain de la Chandeleur, jour autrefois sacré à Proserpine et à Cérès. Il nous paraît donc significatif que la Vierge noire, à Vichy, soit logée dans une église Saint-Blaise, et que le personnage soit installé près de la Vierge noire à Bollène, à Marseille, à Pézenas, à Montpellier et ailleurs. Il occupait une place d'honneur à Rocamadour ; à Châtillon-sur-Seine, il domine un rocher d'où jaillit, nouvelle rencontre, la rivière Ource.

Des circonstances inconnues amenèrent un saint de chez nous à empiéter sur le domaine de saint Blaise. Il s'agit d'un authentique bourgeois montpelliérain nommé. Roch, né à la fin du XIII^e siècle. Pèlerin charitable, il acquit la réputation de guérir la peste noire, dont il porte sur les jambes les plaies buboniques. Un chien l'accompagne. Vers 1630, sa dévotion s'établit dans le Forez. Elle se répandit en Auvergne et en Velay. En Allier, dans la région reculée d'Arfeuilles (Fortier-Beaulieu, *Revue du Folklore français*, 1937), il était particulièrement renommé. Les paysans venaient à Arfeuilles se procurer des herbes de saint Roch qu'ils suspendaient dans leurs étables. On lui brûlait « jusqu'au bout » autant de cierges que l'on avait de bêtes. A Trinité, Haute-Loire, on lui faisait bénir le pain, le vin et le grain. Dans le Midi, à l'apparition du phylloxéra, en 1876, on eut recours à saint Roch. Sa fête tombe régulièrement le 16 août, le jour où dans le Midi a lieu la bénédiction du bétail. Mais Arfeuilles la célèbre le 3 février, jour de la Saint-Blaise... Est-ce que par hasard, *roc* aurait rappelé *orc* ? En tout cas, la similitude est frappante, entre saint Roch, son chien, son bâton surmonté de la gourde du pèlerin, et la figuration gallo-romaine de Dispatér, le dieu au maillet, accompagné du chien symbolique (voir Figure 6).

L'histoire de Dispatér-Orcus ne s'arrête pas là. Dante devait le montrer au centre de l'Enfer, comme le ver dans le fruit, sous la forme d'un démon démesuré, de ses trois bouches déchirant trois damnés. Mais la légende est moins pessimiste. Un prêtre, un peu partout, entendant parler d'un monstre, lui a passé son étole autour du cou et l'a rendu souple comme un gant.

Le tympan des églises romanes figure souvent le Jugement dernier. Dans l'angle inférieur droit, les damnés sont précipités dans une gueule béante, vaste comme un portail d'église. Cette gueule, c'est bien Dis-pater-Blez dans son rôle dantesque. Mais, d'autre part, plusieurs villes célébraient et mimaient par un cortège pittoresque le triomphe de l'Eglise sur le Malin. Pendant deux jours passait dans les rues une bête gonflée d'air, un crocodile parfois, qui précédait fièrement la croix. Le troisième jour, les mêmes rues voyaient la croix venir en tête et le diable dégonflé balayer la poussière. On peut juger de la joie populaire. A Rouen, cet Orcus bafoué s'appelait la Gargouille, à Vendôme le dragon de Bienheure, à Tarascon la Tarasque, à Metz le Graouilli, à Troyes Chair-Salée, à Poitiers Grand'Goule. A la voûte de la cathédrale de Moulins pendait un crocodile empaillé. Selon une tradition fermement établie, il y avait eu jadis un passage souterrain entre le château de Moulins et le cimetière d'Yzeure ; dans ce passage, une sorte de lézard avait longtemps grandi inconnu ; puis il s'était enfui dans la campagne, ravageant et dévorant ; sur quoi, un condamné à mort, ayant reçu promesse de la vie s'il abattait le monstre, en avait délivré le pays. Ce héros, sous l'aspect d'un bon chevalier, avait sa statue dans la cathédrale. Ecartons de cet admirable fatras le thème millénaire d'Apollon tuant le serpent ; il nous reste des éléments confirmés par l'histoire : il est très exact que les traditions et les dévotions de Moulins lui vinrent d'Yzeure, et non moins certain que le crocodile tenait le rôle du dieu infernal Orcus (quel trait surprenant que l'allusion au cimetière !)

Nous voici maintenant en mesure de comprendre la haute et complexe personnalité de saint Michel. Il nous semble d'abord infiniment éloigné d'Orcus ou de saint Blaise, puisqu'il a, lui aussi, tué le dragon. Et puis, et surtout, il est archange..., et prince des archanges, un des sept esprits qui se tiennent devant Dieu, le chef des armées célestes. Le plus souvent, sur notre terre, il occupe les sommets ; comme Mercure autrefois, il salue le premier et annonce le jour naissant. Il s'est donc substitué à l'un des cinq Mercures dont parle Cicéron, celui qui est le fils du Ciel et du jour. Mercure, d'ailleurs, avait été comme Osiris le

soleil d'été ; et il avait tué un dragon en desséchant un marais. Que le saint Michel de nos collines soit l'héritier de ce Mercure glorieux, est suffisamment prouvé par le nom d'un village vendéen : Saint-Michel-Mont-Mercure, et par la présence du coq, sacré à Mercure, à la pointe de nos clochers. Mais Mercure, le soleil d'hiver, descendait aux enfers et y menait les âmes. Il était donc capable de seconder la Cybèle porte-clef, gardienne du paradis. Dans nos scènes de Jugement dernier, nous voyons saint Michel tenir la balance où sont pesés les justes et les méchants. C'est armé de cette balance qu'il se dressa longtemps au pignon de Notre-Dame-des-Champs, à Paris. Or le Mercure funèbre avait été devancé chez nous par Teutatès, roi de la nuit et des morts, ancêtre du peuple gaulois, c'est-à-dire par ce dieu que César appela Dispater ; et de même que Mercure, héritier de Dispater, avait été le dieu national des Gallo-Romains, saint Michel est resté l'archange gardien du peuple français.

De tous les compagnons de la Mère des dieux, Mercure était le plus capable de la suivre sur les sommets comme sous la terre. Saint Michel ayant hérité de ce double pouvoir, nous ne savons pas d'emblée, au Mont-Saint-Michel, si nous avons affaire à une colline ou à une tombe. Pour résoudre la question, il faut se reporter à 709, date de la création de l'abbaye. Elle était une réplique du pèlerinage fondé en 493 au pied du mont Gargan, dans l'Italie du Sud. Là s'ouvre dans le roc une grotte profonde, véritable soupirail de l'enfer ; quatre-vingt-six marches mènent à une église souterraine où saint Michel voulut être adoré. C'est donc l'oratoire souterrain creusé par saint Aubert, la fameuse crypte des Trente Cierges, qui caractérisa d'abord ce que nous appelons aujourd'hui « le Mont ».

CHAPITRE VIII

VIERGES DES CROISADES. LE PUY

En nous montrant la madone de Saint-Savin, le prêtre qui conserve le petit musée nous avait dit rapidement, d'un ton machinal : « Vierge des croisades », mais avait souri aussitôt, en s'excusant d'employer une désignation banale et incertaine. On a souvent écrit, on dit souvent, que les Vierges noires, ou la plupart d'entre elles, ou les plus anciennes, furent apportées par des croisés. Mais aucun texte n'établit cette provenance en aucun cas, et les traditions locales ne sont affirmatives que pour les Vierges noires du Puy, de Liesse, de Mende et de Ribeaupillé et pour les Vierges blanches de Bredons et de la Font-Sainte; elles sont hésitantes à Boège, Ay, Espalion, Lantenay et Volclair. Ce groupe est relativement faible et ne contient que deux images célèbres. L'appellation de Vierge des croisades ne serait donc juste que par exception. Toutefois, dans le domaine que nous explorons, il n'est pas de tradition qui ne mérite examen : les croisés ont pu apporter des images dont l'origine est oubliée ; on a pu confondre croisés et pèlerins ; enfin, a-t-on fait observer parfois, plusieurs images sont en bois de cèdre.

Ecartons tout de suite cette dernière considération. Nous avons vu (page 21) le peu qu'elle vaut. S'il reste un doute à dissiper, ajoutons que notre immémorial commerce avec l'Orient n'a jamais été interrompu, même pendant les grandes invasions, et comme les icônes étaient généralement peintes sur cèdre, les qualités de ce bois étaient connues de nos artisans bien avant le début de notre sculpture. Ce point réglé, le problème subsiste.

Considérons le cas le moins obscur, celui de la statuette du Puy brûlée en 1794. Aucune statue en France n'a été « plus célébrée, plus visitée, plus exa-

minée, plus vantée ». Elle était, en effet, aussi mystérieuse que célèbre. De toutes parts, l'histoire est montée vers elle, avec des papes et des rois, et avec la mère de Jeanne d'Arc, qui, pour être allée au Puy, acquit le surnom de « la Romée » (1). Et du Puy sont descendus des flots de légendes. En voici une qui figure sur un vitrail, dans la chapelle du château de Lourdes. Charlemagne assiégeait le roi païen Mirat dans son château de Mirambel. L'évêque du Puy, présent aux armées, persuada le païen de faire hommage de son château à la Sainte Vierge. Mirat ne demandait qu'à sauver la face. Il se fit baptiser et Mirambel devint Lordum.

L'image du Puy-en-Velay avait plusieurs répliques en France et en Espagne ; les pèlerins de Compostelle pouvaient partir du Puy et retrouver la Dame du Velay dans la ville espagnole. Le Puy était lié avec des pèlerinages italiens. Tous les ans, mais surtout dans les années dites jubilaires, c'est-à-dire celles où l'Annonciation coïncidait avec le vendredi saint, le Puy reprenait la tradition de Lyon gallo-romain en appelant la nation à des fêtes religieuses, des jeux, des concours de poésie, une foire et des tournois. Il nous plaît d'imaginer Isabelle d'Arc priant ici précisément en l'an jubilaire 1429, avec une foule venue de toutes nos provinces, tandis que Jeanne, à Chinon, commençait, en ce même mois de mars, son pèlerinage de Reims.

Mais cette statue incomparablement glorieuse avait un aspect si insolite (voir Fig. 13), que l'on se demandait d'où elle pouvait bien venir, et les réponses étaient vagues, diverses, et difficilement croyables.

Selon la légende que rapportait en 1620 le P. Odo de Gissey, « un peu de temps après le bastiment de ladite église du Puy, et après Clovis, premier roi chrétien, un je ne sais quel sien successeur à la couronne... entreprit le voyage des lieux saints outremer... ». Avant de partir, il passe au Puy. Il séjourne à Jérusalem trois ans et demi, et y devient grand ami du Soudan, qui lui offre ce qu'il aimera le mieux em-

(1) Les *romiers*, *romés*, *roumieux*, avaient fait le pèlerinage de Rome, ou quelque autre pèlerinage regardé comme équivalent. Les *paumiers* avaient rapporté une palme de Jérusalem.

porter de son trésor; le roi consulte la favorite, qui lui signale une image noire façonnée par Jérémie le prophète. Le roi l'obtient et la dépose au Puy. Histoire souvent contée, avec plusieurs variantes, car chaque génération s'est penchée sur cette énigme. En 1935, le professeur Bréhier présentait son hypothèse à l'Académie des Inscriptions. De tant de travaux, deux me semblent essentiels : la description annexée en 1778 par Faujas de Saint-Fond, inspecteur des Mines et ami de Buffon, à ses *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay, et le Discours historique* publié par Odo de Gissei en 1620, remanié par lui en 1644, qui nous retrace l'histoire du pèlerinage et, incidemment, se livre à une enquête sur les origines de la statuette.

Faujas de Saint-Fond n'était pas confiné dans sa géologie : il a écrit sur les fossiles et sur l'aérostation; et en géologie, il ne se bornait pas à théoriser : il cherchait aussi des mines à exploiter et de nouvelles utilisations des matières minérales. Ayant appris de « quelques savants » que l'image du Puy était de basalte, il est « très curieux de savoir si l'on a connu en France la manière de travailler cette pierre dure » et il demande à examiner la statue. Les chanoines défèrent sans empressement, mais ils défèrent, au voeu de ce fonctionnaire important. Il a tôt constaté que la statue n'est pas de basalte. Mais sa curiosité n'est pas satisfaite pour cela. L'occasion est trop belle de bien étudier cette image. « C'est incontestablement, croit-il, la statue la plus ancienne de la Vierge que nous ayons dans nos églises de France. » Il « la considère donc avec le plus grand soin pendant quatre séances consécutives », la fait dessiner « avec la plus scrupuleuse exactitude », et en rédige une description qui est un modèle du genre.

Après une bibliographie de son sujet, et une large citation d'Odo de Gissei, il note que pour gagner l'étrange cathédrale, il faut gravir cent dix-huit marches ; il entre ; il voit sa statue dans un lieu mal éclairé où le jour vient à contresens, sur un piédestal de marbre assez élevé, sous une sorte de petit baldaquin en manière de niche (sans doute la « chadarratta » d'argent offerte par Louis XI). Du col aux pieds, la statue est enveloppée dans un manteau

d'étoffe d'or, dont la forme conique « manifeste le goût le plus barbare ». Ce manteau est surchargé de reliquaires, dont plusieurs sont enrichis de diamants... « L'Enfant Jésus, qui paraît de loin collé sur l'estomac de sa mère, montre sa petite tête noire par une ouverture faite au manteau ; des souliers d'étoffe d'or se voient aux pieds de la statue. »

La statue est descendue de son piédestal et remise au savant. « Je lève le voile », dit Faujas : la robe abritait une statue de deux pieds, trois pouces de hauteur (environ 72 centimètres), faite de cèdre, certainement fort ancienne, probablement d'un seul bloc, et pesant environ vingt-cinq livres. « Elle est assise, dit Faujas, à la manière de certaines divinités égyptiennes, sur un fauteuil détaché, que je crois d'un travail moderne. Toute la statue est entièrement enveloppée depuis la tête jusqu'aux pieds de plusieurs bandes d'une toile assez fine, très soigneusement et très solidement collées sur le bois à la manière des momies égyptiennes. Ces toiles sont appliquées sur le visage de la mère et de l'enfant, les pieds en sont également entourés ; ce qui est cause qu'on ne distingue aucun vestige de doigts ; de pareilles bandelettes recouvrent la main, mais les doigts sont caractérisés, ils sont donc d'une raideur extrême et du plus mauvais dessin. »

Le visage de la mère et celui de l'enfant sont noirs et polis comme l'ébène. « Le visage de la mère présente un ovale extrêmement allongé, et contre toutes les règles du dessin. Le père de Gissey se contente de dire que la face est languette ; il aurait mieux fait de dire qu'elle est *longissime* ; le nez est également d'une grosseur et d'une longueur démesurée, et d'une tournure choquante. La bouche est petite, le menton raccourci et rond. »

Les yeux, avait dit Gissey, ont un éclat insoutenable. On avait cru qu'ils étaient faits d'agate, ou que c'étaient de grosses perles. Faujas met au point. C'étaient tout simplement « deux portions hémisphériques d'un verre très commun ; ces deux portions sont concaves d'un côté, convexes de l'autre ; la face convexe se présente extérieurement et imite le globe de l'oeil, tandis que la partie concave étant appliquée sur un plan intérieur peint avec les couleurs

de l'oeil, en imite l'iris ». Ces yeux artificiels, trop petits et trop vifs, donnent à la figure « un air hagard et en même temps étonné, qui inspire la surprise, et même l'effroi ».

Ni oreilles, ni cheveux, mais « une espèce de tissu noir assez commun, qui couvre complètement le dessus et le derrière de la tête, et cache entièrement les oreilles. Sous cette première enveloppe, on en remarque une seconde formée par des lisières de soie noire, et enfin une troisième en toile de fil ; le tout est étroitement lié, et fortement resserré contre la tête. J'eusse passionnément désiré, dit Faujas, de voir ce qu'il y avait sous cette triple enveloppe, mais on croyait ne m'avoir déjà que trop accordé en me permettant de tirer la statue de sa niche ; il n'aurait fallu rien moins que des ordres supérieurs pour pouvoir la dépouiller de toutes ses coiffures, et voir la tête dans son état naturel ».

« Je confesse cependant que je ne pus m'empêcher de passer tout doucement mes doigts sous cette suite de bandeaux... mais hélas ! à mesure que j'avancais, j'entendais le déchirement des bandelettes desséchées, et comme cuites par la vétusté ; c'était autant de déchirures que je craignais de faire à l'âme des honnêtes ecclésiastiques qui avaient bien voulu seconder ma curiosité. La tête me parut absolument lisse et sans chevelure ; je ne puis qu'exhorter messieurs les chanoines, si jamais on est dans le cas de refaire de nouvelles coiffes à la statue qui en a grand besoin, d'examiner soigneusement cette tête, et de la faire dessiner. Je n'oublierai pas de dire qu'en passant mes doigts sous les enveloppes dont j'ai parlé, je sentis dans la région du col une espèce de relief à demi-cylindrique, à peu près de la grosseur du petit doigt, qui se prolongeait depuis la naissance du col jusqu'à la nuque où elle allait se perdre. Cette singularité, dit Faujas, vue à découvert et bien étudiée, pourrait donner des lumières sur la qualité essentielle de cette figure, qui pourrait bien n'avoir pas toujours été une image destinée à représenter la mère de Dieu. »

Sur ces coiffes triples est posée une couronne en cuivre doré, consistant en un bandeau soutenant une sorte de couvre-nuque, et surmonté de deux arcs en croix, sur lesquels est posée une colombe. Dans le

bandeau sont sertis des camées, que Faujas décrit rapidement, faute de temps. Au-dessus de ce diadème pend une couronne sans intérêt, sertie de petites perles.

La draperie est grossièrement sculptée dans le bois ; « il n'y est pas question de plis ». Les toiles sont chargées d'une couche de gouache blanche sur laquelle on a peint à la détrempe « avec des couleurs épaisses et solides, qui imitent celles des momies égyptiennes ». Le haut de la robe est vert-bleu ; la jupe, d'un rouge ocreux. Sur la bordure des manchettes gauches de la mère, Faujas note des signes qui semblent des caractères d'écriture, et il les fait dessiner « avec une exactitude sur laquelle on peut compter ». Sur la robe rouge foncé de l'enfant figurent de petites croix grecques, « qui ne sont peut-être pas un signe chrétien, car la table isiaque et l'obélisque à hiéroglyphes de Rome ont des croix semblables », et Faujas précise que ces signes étaient employés dans la mesure de la crue du Nil.

« Quoique les pieds de la statue paraissent attenants à la jupe, ils en sont détachés, et les jambes se prolongent même intérieurement d'environ trois pouces et demi sous le vide qui forme la jupe ; elles sont entourées de plusieurs bandelettes peintes en noir ; on voit encore une ouverture d'environ trois pouces de longueur sur un pouce de largeur, pratiquée dans le bois non loin de la naissance des jambes ; cette ouverture qui forme un rectangle, a cinq pouces de profondeur il me paraît qu'elle a pu servir à fixer la statue, ou sur un piédestal, ou sur une chaise qui ne devait pas être celle sur laquelle on la voit à présent. »

Les pieds de la mère et de l'enfant sont noirs, comme leurs faces, sans doute parce qu'ils sont représentés chaussés. Mais leurs mains à tous deux sont blanches.

« On ne découvre absolument aucune élévation, aucun relief, sur la partie où devrait être le sein ; il n'existe aucun vestige de gorge. »

Enfin Faujas, ayant noté sur les visages « quelques espèces d'égratignures où la couleur n'avait ni le même ton, ni la même solidité que les autres parties qui sont conservées », présume que des altérations ont été réparées après coup. « La toile se montrait sensiblement

sur les petites défectuosités mal réparées, particulièrement sur le visage de l'enfant qui avait été plus endommagé. » Un des portiers lui dit qu'en effet, « à force de faire toucher des chapelets et des reliquaires à la statue, on avait altéré à la longue, par le frottement, quelques parties du visage de la mère et de l'enfant » ; de sorte que « périodiquement, un peintre, qu'il nomma, était chargé de renouveler la peinture noire aux endroits où elle manquait ».

Donc, la peinture primitive était très épaisse et très noire. Nous savons, en outre, que pendant la semaine sainte, les visages étaient lavés avec une éponge imbibée de vin.

Pour être plus sûr de la technique et de la matière, Faujas de Saint-Fond avait « coupé très proprement, avec la pointe d'un canif, dans un endroit qui ne pouvait point nuire à la statue, un morceau du bois dont elle était faite ; ce qui non seulement, dit-il, fit connaître que c'était du cèdre, mais fit apercevoir que la toile collée formait une double enveloppe ».

Restait à tirer la conclusion de ce magistral examen. « Le temple de Diane qu'on fait voir au pied du rocher Saint-Michel-du-Puy, pourrait faire croire que la bonne déesse, qu'Isis, a été en vénération au Puy, dans le temps des Romains, et en conséquence les amateurs de la haute antiquité se croiraient fondés à tirer des inductions profanes sur ce monument, et voudraient le regarder peut-être comme une statue d'Isis et d'Osiris, qu'on aurait métamorphosée en Vierge, ce qui au reste ne pourrait absolument faire aucun tort à la religion, parce que la bonne intention fait tout. « J'avouerai que j'ose penser différemment, et que je me décide sur ce que la tête, qui est maigre, effilée, et a un nez prodigieusement long, n'a pas les caractères des figures égyptiennes, qui sont larges et épatées... Le bois de cèdre, à la vérité... et surtout les toiles... m'embarrassent un peu, niais ne pourrait-on répondre qu'en effet cette image vient du Levant, et que les premiers chrétiens du mont Liban (1) l'ont façonnée sur le modèle des statues égyptiennes qu'ils avaient sans cesse sous les yeux, et qu'elle a pu être apportée par Aimar de Monteil, évêque du Puy, l'un des chefs de la pre-

(1) Toujours le mirage du cèdre !

mière croisade et légat du pape Urbain II à la Terre sainte ? Cette conjecture, dont aucun auteur n'a parlé, paraît d'autant plus vraisemblable, écrit Faujas, que ce fut à peu près à cette époque que la première statue qu'on trouvait au Puy, et dont on voit l'effigie sur la médaille gothique en argent que j'ai fait graver (1), fut remplacée par celle que l'on voit à présent. Au reste, si cette dernière idée ne satisfait pas, rien n'empêche qu'on ne recoure à la première » [c'est-à-dire à l'hypothèse d'une Isis métamorphosée] .

Langlade, un bon historien local, écrivant en 1921, a penché lui aussi pour une Isis. Pourtant il ne pouvait pas ignorer un fait complètement oublié du temps de Faujas et même du temps de Gissey, à savoir que la statue était un reliquaire. Quand elle fut jetée au feu, avec huit autres, le 8 juin 1794, la chaleur du brasier la fit éclater et, à la surprise des assistants, il s'en échappa un parchemin roulé qui devait être un authentique. L'oeuvre était donc conforme aux règles imposées jadis par l'Eglise. Son caractère chrétien est confirmé par la disposition axiale. Nos déesses-mères tiennent leur enfant comme toutes les mères, assis sur un de leurs genoux, et soutenu par leur bras gauche ou leur bras droit ; le plus souvent, c'est le genou gauche qui porte, le bras gauche qui soutient le nourrisson mollement allongé. Ainsi la main droite garde sa liberté. Ce type vivant avait précédé le pur symbole adopté par le concile d'Ephèse de 431, et il reparut lorsque la statuaire médiévale devint réaliste. Enfin, l'origine orthodoxe se manifeste encore ici par la couleur normale des mains.

Odo de Gissey ne pouvait pas discerner aussi nettement que nous le caractère ambigu de la statuette ; mais il en avait un pressentiment. D'ailleurs, est-ce que la tradition reçue, avec cet épisode de Jérémie devenu sculpteur en Egypte, n'était pas un essai de concilier la noire Egypte et la Palestine ? De tout temps, la couleur noire a étonné, et les légendes sont souvent des hypothèses sous forme de récits.

Notons dès maintenant que l'hypothèse de Faujas de Saint-Fond n'est guère admissible : la Syrie, au XI^e siècle, ne savait plus sculpter et n'avait pas le droit de vé-

(1) Cette médaille est de 1182 ; voir plus loin, page 95, et fig. 13.

nérer des statues ; ensuite, l'héroïque évêque du Puy ne revit jamais la France, étant mort à Antioche en 1098.

Mais pourquoi notre géologue, bien moins intéressé par la statuette que par les volcans éteints, avait-il pris la peine de formuler une hypothèse hâtive, au lieu de suivre tout simplement Odo de Gissey, qui avait conclu à un apport de saint Louis ? -- Parce que le savant et honnête jésuite ne fait pas mystère de son incertitude.

Dans son texte de 1620, Gissey avait tout de suite déclaré que la légende était suspecte : « Ce narré est pris des Mémoires du Puy, où parmi la vérité quelques fables se sont glissées, et pour commencer par la fin, je dis que les chroniques alléguées sont fabuleuses ». Il aurait donc dû écarter l'audacieuse fiction qui montrait Jérémie, l'homme du monde qui a le plus durement raillé le culte des images, sculptant une image en Egypte ; invention qui assurait au Puy une origine plus reculée et plus sainte que celle de Chartres. Mais Gissey n'ose pas rejeter la tradition. L'emploi du cèdre, la décoration, les visages noirs, évoquent l'Orient. Et puis une tradition est toujours une réalité qu'il ne faut pas sacrifier sans nécessité. Après force éliminations et recoupements, Gissey établit que le roi désigné est nécessairement saint Louis qui, en effet, à son retour d'Egypte, en 1254, avait passé au Puy. Gissey déplore d'ailleurs que les textes du temps soient muets sur un tel présent fait par un tel roi ; mais il invoque « la nonchalance des gens du Puy », dont il donne un exemple topique : on montrait aux pèlerins une coupe offerte par Louis XI en leur disant simplement « par un roi de France », sans dire lequel.

Il est vrai que l'hypothèse de Gissey semble se heurter à une objection grave. Mais lui-même l'expose loyalement (Livre II, ch. IX), et la réfute. Raymond IV de Toulouse, en 1095, avait fait une donation au Puy en demandant « qu'il y ait une chandelle qui arde et brûle, de son vivant, jour et nuit, devant l'image de la Vierge ». Ainsi, cent cinquante ans avant la visite du saint roi, le Puy possédait une madone assez renommée pour que le puissant comte de Toulouse, qui ne manquait certes pas de sanctuaires fameux sur ses domaines, voulût se recommander à elle ! -- Et pour-

quoi pas ? répond Gissey. « L'Eglise du Puy a relui en miracles longtemps avant que saint Louis y fît ce tant rare présent ; elle n'était pas, d'ailleurs, sans une autre image de Notre-Dame, qui depuis, comme j'ai appris, a été longuement gardée derrière le grand autel. »

Cette autre image, Gissey la connaît ; sur un sceau apposé à des documents de 1263 et 1266, la Vierge du Puy est toute différente de celle qu'il étudie : elle est assise, « porte l'enfant du bras droit, et tient de la gauche un sceptre, avec une fleur de lys au bout, l'Enfant une semblable en sa gauche, alors que la figure du sceau d'aujourd'hui représente l'image qui est à présent sur l'autel ». Ce qui signifie, dans la pensée de Gissey, que Le Puy, en 1266, employait encore le même sceau qu'avant le passage de saint Louis, qu'une belle oeuvre française du XIII^e siècle y figurait, et que cette Vierge de chez nous dut être reléguée derrière l'autel quand l'image exotique eut pris la place d'honneur.

Plus loin, au chapitre XV, Gissey donne incidemment, parce que l'énigme le hante, un autre fait à l'appui de la légende : saint Odilon, abbé de Cluny, racontant la visite faite au Puy en 950 par son prédécesseur saint Mayeul, décrit le sanctuaire sans faire mention d'aucune madone. « Si du temps de saint Mayeul, observe Gissey, la dévote image de Notre-Dame eût été au Puy, comme elle y est maintenant, saint Odilon, remarquant curieusement ce qui y était de plus rare, n'eût omis de la spécifier, comme il fait l'autel. » Décidément, il faut croire à la tradition.

Et pourtant... Le probe historien a pris soin de nous avertir (Livre II, ch. : « Je souhaiterais d'être plutôt apprentif de quelqu'un en cette recherche, que non pas d'en prononcer quelque chose de moi-même ». Il déclare que l'énigme de la statuette lui a coûté plus de labeur que le reste de son gros ouvrage, où il raconte tout le passé de la basilique et la vie de ses évêques. Il est historien, l'absence de textes lui est intolérable. Il sent bien qu'il y a inconséquence à tirer argument du silence de saint Odilon, et à croire à la tradition « Jérémie-saint Louis » en l'absence de tout témoignage contemporain. « La négligence des hommes, dit-il au chapitre XV, nous a caché tout ce qui est de cette antique dévotion. » « Pas un écrivain ancien, dit-il- au

chapitre II ni même moderne, ne produit aucun témoignage assuré du transfert de cette sainte image en France, excepté quelques manuscrits et peintures qui varient en maints endroits. » Il sent qu'il y a parenté entre l'image apparemment venue d'Egypte au XIII^e siècle et certaines statuettes apportées par les apôtres. Aussi, en terminant son étude en huit chapitres, à la suite de la description qu'il a gardée pour la fin, il nous dit tout à coup le fond de sa pensée, sans prendre le temps de passer à la ligne : « Les couleurs en sont si vives après tant de siècles [ainsi se termine la description], que l'on jugerait qu'elles y sont couchées depuis peu d'années en ça fort artistement par la main d'un grand Maître. En cet endroit [voici l'aveu] je ne tairai pas une remarque que fait André Favin, au livre III de son *Histoire de Navarre* discourant de saint Denis, Apôtre des François. Il raconte donc de lui, qu'à son retour de Jérusalem... il apporta en France un portrait de la Vierge au naturel, où l'on voyait « la Vierge tenir sur son genou son petit Enfant, étant la coutume de la primitive Eglise de la peindre de cette façon et non debout. Et qu'à Paris, encore aujourd'hui, se voit une image de Notre-Dame, tirée sur le portrait de saint Denis. Ce récit confirme le mien, touchant l'image du Puy, car il semble que les premiers Chrétiens aient pris comme patron et modèle l'image encommencée par Jérémie, pour représenter Notre-Dame, au moins en plusieurs endroits, ainsi qu'à la Valicelle (1), à Vaccivière, et ailleurs bien souvent ». Et sur ces mots, Gissey entame le chapitre x, qui reprend l'histoire du pèlerinage.

Autrement dit, le savant jésuite voudrait rattacher Notre-Dame-du-Puy à la célèbre famille des portraits généralement attribués à saint Luc. Et cette idée lui est si chère, malgré son refus d'écarter la légende, qu'il y revient dans son édition de 1644. Il ajoute alors deux pages où il expose que l'image du Puy diffère beaucoup en réalité des Vierges noires de Montserrat, de Rocamadour, de Quézac, et d'autres qu'il a vues, mais que

 (1) S'agit-il de l'église Santa Maria in Vallicella, de Rome ? Quant à Vaccivière, c'est sûrement notre Vassivière (page 139). L'Image de Paris, tirée sur le portrait de saint Denis, est-elle Notre-Dame de Bonne-Délivrance ou Notre-Dame de Paix ? Ni l'une ni l'autre ne porte Aujourd'hui l'enfant sur son genou.

toutes ces statuettes sont semblables, une fois parées et affublées de leur manteau. Et il écrit cette phrase obscure, que je transcris fidèlement : « Partant, si quelque antique relief se rencontrait ainsi façonné [vêtu d'un manteau] il ne faut conclure que ce soit celui de l'image qui est sur l'autel du Puy, ouvrage de Jérémie, vu que celle qui s'y voyait avant son arrivée au Puy par saint Louis, pouvait être parée d'un manteau, comme celle d'aujourd'hui. J'eusse bien pu donner le port de cette image à un plus ancien que saint Louis, si je me fusse voulu écarter de la traditive des choses, et de l'histoire, laquelle ne doit point s'allier à la fable... J'ai tâché d'écrire et de servir avec vérité la Mère de celui qui veut être servi en esprit et en vérité. »

Pour Odo de Gissey, la « traditive des choses » ou le moindre fragment de « chronique couchée en latin » a plus de sens que l'aspect d'une statuette. Raisonner uniquement sur cet aspect serait tomber « dans la fable ». Mais, au fond, il ne peut pas croire à un présent de saint Louis. Faujas de Saint-Fond a compris cela, et attribue l'apport de la statuette à l'évêque Adhémar. Il croit en effet que sa médaille « gothique » autorise cette datation. En fait, la médaille, qui existe encore, est de 1182. Adhémar étant mort en 1098, nous avons là une nouvelle preuve de l'insuffisance de l'hypothèse de Faujas.

Il nous faudra donc visiter le Puy à notre tour, pour y recueillir de nouvelles données.

CHAPITRE IX

DE BAYONNE A MONTPELLIER

Pyrénées

Voici le moment de commencer notre pèlerinage à travers la France. Si le lecteur y consent, nous partirons des Pyrénées.

Après élimination des dévotions récentes ou d'origine étrangère, il nous reste, à l'ouest de la Garonne, cinq statuettes isolées ; sur la Garonne même, trois autres ; à l'est du fleuve, celle d'Aspet, deux ariégeoises et les groupes roussillonnais.

Ouest de la Garonne. -- *Sarrance*, dans la vallée d'Aspe, garde la vieille route de Lescar à Saragosse, qui passe par le Somport. L'image actuelle est de pierre blanche, la madone de pierre noire, fort endommagée, ayant été brisée après 1870. A une date imprécise (avant le VIII^e siècle, dit le P. Lassalle), un taureau traversait le gave à la nage tous les jours pour s'agenouiller devant « une pierre figurant la Vierge ». Cette pierre, portée à Oloron, revint à Sarrance ; jetée à l'eau, elle flotta, etc. Le peuple la nommait Notre-Dame de la Pierre ou la Sarrasine (Grumppenberg écrit *Sarracina*), c'est-à-dire la Païenne. Les pèlerins en emportaient des fragments sans qu'elle diminuât. Elle assurait la fertilité des champs et la fécondité des femmes. A dix kilomètres en aval, les eaux de Saint-Christau attirent les malades comme au temps des Romains ; là, subsiste dans l'église une pierre noire, que viennent frotter en secret les femmes désireuses d'être mères.

Le gave de Pau, un peu avant Lourdes, est dominé par un promontoire qui portait une abbaye. Il n'existe à *Saint-Savin* ni crypte, ni source, rien qui fasse supposer un ancien site païen. Le village dut être créé par des moines, et sa Vierge si délicate-

ment teintée de gris fut sans doute leur oeuvre. Ces moines étaient-ils des cassianites de Marseille, qui vinrent occuper l'abbaye en 1081 ? Nous allons entrevoir plusieurs fois leur intervention.

A dix lieues plus haut, *Héas* possède une N.-Señora de Pineta, prise par des bergers français à une chapelle aragonaise toute voisine. La chapelle de Héas date au moins de 1415. Elle jalonne un chemin qui part de Gèdre pour gagner Montserrat. Non loin, se dresse le « Cailhaou de l'Arayé », pierre sacrée qui fut longtemps l'objet du culte populaire.

Bagnères-de-Bigorre, le *Vicus Aquensis* des Romains, est situé à la rencontre de l'Adour et de l'Anou. Le pays de Bigorre relevait du Puy politiquement (1), mais pèlerinait de préférence à Montserrat. Ce point a été mis en lumière en 1924 par l'abbé Laforgue.

Bourisp borde l'antique voie militaire et commerciale qui mène à Saragosse par les vallées de l'Aure et de la Cinca. M. le chanoine L. Médan a montré l'importance de cette Ténarèse, que suivirent Pompée, Crassus, César, et... Robinson Crusoe (*Revue de Gascogne*, 1910). L'image noire fut trouvée dans un marécage, près d'une source, grâce à un boeuf, refusa l'hospitalité de l'église, et finit par se fixer sur une hauteur voisine, près d'une autre source. A trois lieues en aval viennent les thermes de Cadéac, où Cybèle a été constatée.

Sur la Garonne. -- Un trajet analogue à celui de notre N. 117 permettait aux Grecs de passer de la Méditerranée à l'Atlantique en sept jours (Jullian, *H. G.*, I, page 221). La N. 117 monte aujourd'hui à Montréjeau, création médiévale, mais son ancien tracé suivait la rive opposée et traversait *Polignan*. La tradition rapporte que les gens de Huos s'emparèrent de la Vierge noire de Polignan et la gardèrent quelque temps, mais qu'elle brisa les chaînes dont ils l'avaient chargée pour regagner son cher Polignan. On montre les chaînes. Curieuse variante du thème du retour, car les anciens liaient de chaînes les sta-

(1) Bernard Ier, comte de Bigorre, était venu au Puy en 1062, pour vouer à la Vierge sa personne et son comté. De ce fait, le Bigorre refusa de se soumettre aux Anglais en 1360. Voir Ch. Rocher, *Le Puy et Bigorre*, 1873, et ci-dessus, p. 85.

tues de la Victoire et des divinités chthoniennes (1). La petite madone de Polignan est d'ailleurs de basse époque et charmante de naïveté. Mais nous devons songer que Polignan était une villa romaine sise à la rencontre de la Neste (vallée d'Aure avec Bourisp) et de la Garonne, et que, sur cette dernière, à une lieue en amont, Pompée avait fondé Lugdunum Convenarum, Saint-Bertrand-de-Comminges. Or, ce furent les soldats de Pompée qui les premiers adoptèrent Cybèle. Plus au sud, à Sainte-Marie-sur-Garonne, à Lège, à Luchon, Graillot relève des temples à la Dame noire. La Vierge de *Saint-Béat* voisine avec Lez, ancien sanctuaire de Cybèle. Nous devons joindre à ces montagnardes la Notre-Dame de Miéjo-Coste, à *Aspet*, qui est, dit Drochon, toute semblable à celle de Chartres.

Nous trouvons à *Toulouse* deux images noires. L'une, en pierre, Notre-Dame du Palais, gardait l'entrée sud-ouest de la cité, le Château-Narbonnais, qui devint palais de justice. Elle était particulièrement vénérée dans le quartier Saint-Michel (2). A la réfection du palais, elle a été recueillie par les pères jésuites. L'autre est vénérée dans la plus ancienne église de Toulouse. C'est un buste de bois de grandeur naturelle, Notre-Dame de la Daurade, ou Notre-Dame la Noire, qui remplace depuis 1806 un buste analogue détruit en 1798. Il est probable que l'image de pierre dérivait de la disparue. Quant à la provenance de celle-ci, elle est très incertaine.

Un manuscrit anonyme du XVIII^e siècle, trouvé dans les archives départementales vers 1902 (3), donne le fac-similé d'une inscription qui figurait sur le socle : *Magister Rainaldus digito suo me fecit apud Auxim* (Maître Raynaud me fit de sa main à Auch). La forme des caractères et l'emploi du mot *magister* feraient remonter l'oeuvre au XIV^e siècle. Mais il ne pouvait s'agir que du socle ou d'une image de procession, puisque, en 1657, les bénédictins de la Daurade déclaraient à Grumppenberg n'avoir rien trouvé dans leurs archives concernant la provenance

(1) Voir, en outre, page 151.

(2) Nous retrouverons souvent cette association de la Reine des Anges et du Prince des Archanges; voir au chapitre VII, et à l'index.

(3) Abbé Degert, Bull. de la Soc. arch. du Midi, 1903.

de leur image. Or ils occupaient cette abbaye depuis 1077. Leur témoignage permet d'écarter un autre manuscrit du XVIII^e siècle, trouvé à Pézenas vers 1860, d'après lequel un Toulousain, commandeur de la commanderie magistrale de Saint-Jean de Jérusalem établie à Pézenas en 1311, avait trouvé dans une île (Rhodes) deux statues noires dont il avait placé l'une à Pézenas et envoyé l'autre à Toulouse (1). L'abbé Ferradou, après un minutieux examen de ce récit, conclut à un « raconter de sacristie » (2).

La tradition locale semble bien plus voisine de la réalité que ces deux textes. Elle prétend que l'image flottait sur un lac dont la Daurade occupe l'emplacement (3). Il s'agit de ce lac fameux que le consul Cépion fit assécher un siècle avant notre ère, pour se procurer le fatal *aurum Tolosanum*.

A la vérité, il semble bien (voir J. de Chabanel, *De l'Antiquité de N.-D. de la Daurade*, 1621) que le lac occupait l'emplacement de Saint-Sernin et que sa divinité était Bélénus. Mais l'emplacement de la Daurade, à l'endroit exact où le fleuve tourne du nord-est au nord-ouest, était favorable à un culte des eaux. Il le devint davantage à la disparition du lac. Les Gaulois y avaient un de ces temples à dix ou douze côtés qu'affectionnaient les déesses-mères. Ici, la déesse était Pallas. Mais nous savons très mal ce que pouvait être le culte de Pallas en Aquitaine romaine, et les analogies étaient très grandes entre elle et la Mère des dieux. « Il est à présumer, dit Krappe (page 270), que l'ancienne Mère des dieux, si elle ne se confond pas avec les déesses des temps historiques, les a du moins influencées profondément. Le meilleur exemple qu'on puisse citer est celui de Pallas Athéna... divinité de la fertilité... déesse chtonienne... Son épithète *Tritogénéia* indiquerait qu'elle est née de l'eau. »

Quoi qu'il en soit, ni Pallas, ni Marie, n'ont pu effacer à Toulouse le souvenir d'un culte des eaux. En temps de sécheresse ou de pluie excessive, les huit capitouls promenaient Notre-Dame la Noire autour de la ville. Ce rite fut encore pratiqué en 1790 par les

(1) Abbé J.-P. : *Notice sur Notre-Dame de Bethléem*, Pézenas, 1869.

(2) *Notre-Dame de la Daurade*, Toulouse, 1874.

(3) Obligeante communication de M. Escarty, professeur au Lycée de Toulouse.

administrateurs républicains (1). Etienne Dolet reprochait aux Toulousains non seulement de « jeter à certains jours une croix dans la Garonne », mais de « faire entrer des chevaux dans l'église Saint-Etienne le jour de la Saint-Georges et de leur faire faire neuf fois le tour de la cathédrale pendant l'office solennel. » Ce culte du cheval est caractéristique. Le cheval a symbolisé la source et la fécondité. Epona fut assimilée aux rivières rapides. Au siècle dernier, les Toulousains jetaient encore des pièces d'argent dans une Fontaine Sainte-Marie.

Ajoutons que Marie, ici comme à Chartres ou à Mézières, défendait le mur de la ville.

Cette Pallas si pareille à Cybèle avait-elle été figurée avant les Romains ? Les caravanes massaliotes en marche vers les mines d'argent du Quercy longeaient le lac sacré. Monnaies et poteries grecques ont été trouvées à l'oppidum de Vieille-Toulouse et dans le quartier Saint-Roch. « L'obole massaliote, dit Blanchet (p. 241), fut imitée par les Volques Tectosages et les Volques Arécomiques. » Les Toulousains purent donc posséder ou imiter de très bonne heure les effigies du panthéon grec ; ils les connaissaient d'autant mieux qu'ils avaient pillé Delphes. Mais nous ne pouvons pas remonter au delà du buste détruit en 1798, et les bustes de déesse que nous possédons sont généralement des Cybèles. Croirons-nous que la Dame noire fut installée à la Daurade par la reine Placidie elle-même, quand, vers l'an 415, elle convertit en église l'ancien temple de Pallas ? Le fond du temple était une haute paroi demi-circulaire, percée de nombreuses niches abritant autant de divinités ; parmi celles-ci avait sûrement figuré la Grande Mère ; le buste avait pu être trouvé sous des décombres...

Nous avons affaire à un problème à peu près insoluble. Nous constatons du moins la coexistence d'une

(1) Ce pouvoir sur la pluie se retrouve à Marseille et ailleurs, mais non pas au Puy. A propos de nos reines de la pluie, je note en passant que la magie sympathique a toujours et partout employé le noir pour attirer le nuage. Certaines Vierges noires peuvent donc s'apparenter à ces statues qui annoncent leur pouvoir par leur conformation, telles Notre-Dame de Goudosse, la Pyrénéenne au cou énorme, qui guérit le goitre ; Notre-Dame de Piégros, dont les gros pieds promettaient aux gens de Saint-Flour un facile pèlerinage à Montserrat ; Vierges à la Grande Main ou au Grand Pouce, qui sont évidemment des Notre-Dame de Tout-Pouvoir.

image noire et d'un culte des eaux, coexistence qui se trouve au Laghet, à Saumur, etc. En second lieu, nous mettons en doute que la Vierge de la Daurade ait été une réplique de celle du Puy. Si Toulouse est une porte du Massif Central, elle est bien davantage le rendez-vous des Pyrénées. Son histoire et sa vie sont méridionales. « Le petit peuple, dit Michelet (*Notre France*), y est peut-être espagnol ou maure. » Les dévotions populaires de Toulouse doivent être venues du midi plutôt que du nord. D'ailleurs, nous n'avons trouvé ni ne trouverons au sud de Toulouse aucune image noire d'origine auvergnate, vellave, ou même toulousaine.

Comté de Foix (Ariège). -- *Oust*, dans la vallée du Salat, possède une Majesté de bois « qui porte les marques d'une très haute antiquité » (Chanoine Déramond, dans *Le Missionnaire du doyenné d'Oust*, 1913). En fait, elle ne semble pas remonter au delà du XII^e siècle. Le village fut la station militaire Augusta ; on y exploitait encore récemment le plomb argentifère.

Près de *Tarascon* et d'*Ussat-les-Bains* est vénérée une madone noire dite Notre-Dame de Sabart ou de la Victoire. Le site, aujourd'hui désert, a donné son nom au pays de Sabarthès. La légende attribue la chapelle à Charlemagne vainqueur des Sarrasins, mais nous retrouvons le même vocable et la même explication à Thuir et à Rochefort-du-Gard, et Sabart était un lieu sacré bien avant le prétendu passage de Charles. La montagne qui domine la chapelle est percée de grottes à peintures préhistoriques. La présence prolongée des Romains est attestée par une série de monnaies. Une tour d'Opio défendait l'oppidum. On a voulu dériver Sabart, souvent écrit Sabar, du bas-latin *safar*, « atrium de temple ». Il est plus certain que Cybèle était la compagne des soldats, qu'elle recherchait les cavernes et les sources, et que la déesse gauloise Andarta fut appelée la Victoire avant son assimilation à Cybèle. Die, qui porte le nom de Cybèle, avait d'abord adoré Andarta, puis la Victoire.

Roussillon (Pyrénées-Orientales). -- Les Vierges noires du Roussillon sont nombreuses et semblent avoir plusieurs origines. L'abbé E. Rous (*Histoire de*

N.-D. de Font-Romeu, Lille, 1890) distingue entre un type byzantin qui serait dû aux longues et fréquentes relations entre l'Eglise gothique d'Espagne et l'Eglise de Constantinople, et d'autre part un type latin. Mais il constate que l'un et l'autre sont présents à Font-Romeu. Mieux vaut classer les images par régions : d'ouest en est, nous en trouvons en Cerdagne six, dans le Conflent trois, dans le Vallespir une, dans le Roussillonnais proprement dit (plaine et rivage) trois.

En Cerdagne (entre Bourg-Madame et Mont-Louis), *Dorrès* a recueilli une Notre-Dame de Belloch (Beaulieu) qui possédait le plus notable belvédère de la région. A Belloch jaillit une Fontaine de Saint-Pèlerin. Mais *Dorrès* a des sources sulfureuses. L'image d'*Err* fut trouvée dans un tronc d'arbre, grâce au mugissement d'un taureau. La chapelle fut consacrée en 930. La statuette est puissante contre la pluie, les maladies contagieuses, la sécheresse, la foudre et l'incendie. *Err* possède du cuivre. A la construction de la chapelle d'*Eyne*, les fées (*encantadas*) qui habitaient le village allèrent se réfugier dans les grottes de la vallée. L'image est une Vierge assise du XIII^e siècle. Celle de *Llo* est toute pareille. Toutes ces statuettes sont presque sûrement des répliques de celle d'*Hix*, qui est depuis le XVII^e siècle à Puigcerda. Et il est probable que la Vierge d'*Hix* était un rappel de celle de Montserrat.

Aujourd'hui, la dévotion dominante de la région est celle de Font-Romeu-Odeillo. *Font-Romeu* est à 1.800 mètres, *Odeillo* à 1.300 ; le premier est un pèlerinage dans les sapins à une source miraculeuse et à une statuette qui fut blanchie au XVII^e siècle. Celle-ci fut trouvée, de l'avis de l'abbé Rous, entre 1334 et 1434 ; son style est du XIII^e siècle. A côté d'elle se voit une statuette noire, qui autrefois montait d'Odeillo pour remplacer la statue d'invention pendant l'hiver. Enfin Odeillo possède une troisième statue, qui est plus ancienne que la statue trouvée. Il y a là un ensemble unique chez nous, qui rappelle les hivers de Notre-Dame de Natzy et d'autres, et qui semble se ramener à ceci. Odeillo avait une Vierge du XII^e siècle, noire ou non. Un jour, une image noire qui datait du XIII^e fut trouvée près d'une source miraculeuse située à 500 mètres plus haut. Des pèlerina-

ges commencèrent. Comme la chapelle ne pouvait être desservie en hiver, on façonna une réplique noire destinée à y rester seule pendant que l'image d'invention hivernerait à Odeillo. Odeillo possédait donc en tout temps deux images : la sienne propre et l'image d'invention de Font-Romeu ou sa réplique.

Quand se produisit l'invention ? C'est ce qu'il est impossible de dire. Selon le mot du P. Camos, cela se passa « *desde los tiempos que sabe su divina Majestad* », en un temps connu de la divine Majesté. Nous savons seulement que la source et la Vierge de Font-Romeu restèrent peu connues jusqu'au XVIIe siècle, et que la chapelle primitive, très exiguë, fut doublée en 1680, quadruplée en 1685, soit une génération après le Traité des Pyrénées.

La Vierge noire de *Villefranche-de-Conflent* apparut miraculeusement au XVIIe siècle, mais n'est pas de facture plus ancienne. Celle qui est aujourd'hui à *Corneilla*, fort modeste image de sapin à laquelle adhèrent encore des lambeaux d'écorce, est, au contraire, très vieille. Son passé n'est pas sans mystère. Une communauté de moines bénédictins fondée vers 845 à Exalada (1), près d'une source chaude au-dessus d'Olette, descendit en 877 à Cuxa. Cent ans plus tard, elle possédait une réplique de la Crèche du Sauveur : l'église ronde *del Pésébré* à Saint-Michel de Cuxa était le pendant de la chapelle *del Presepio* à Sainte-Marie-Majeure de Rome. Quand l'abbaye fut dispersée à la Révolution, la statuette fut recueillie par la paroisse de Corneilla, où elle a perdu sa couleur noire. En aval, à *Rodés*, la chapelle de Doma-Nova rappelle aussi une dévotion italienne, mais sa Vierge noire peut remonter aux Romains (voir ci-après, page 105).

Au sud, dans la haute vallée du Tech (Vallespir), près de *Prats-de-Mollo*, une image fut trouvée dans un chêne en 1261, par un taureau. Ce n'est plus qu'un fragment enchâssé dans une statue, qui est gardée derrière le maître autel (Drochon). On la nomme Notre-Dame del Coral ; ce mot *coral* désigne en catalan le coeur de chêne noirci et durci par l'humidité ; le coral

(1) Exalada est ainsi nommé, dit l'abbé Jampy (*Notice sur Saint-Michel-de-Cuxa*, 1930) « à cause des exhalations sulfureuses des eaux thermales, qui abondent dans ces parages ».

servait d'ébène au moyen âge. Il est possible que cette désignation ne soit ici qu'un essai d'explication.

Dans la plaine du Roussillon, la Vierge noire est vénérée à Cases-de-Pène, à Thuir et à Banyuls. *Cases-de-Pène* est un village situé sur la N. 117 (voir ci-dessus, p. 97) ; l'image fut trouvée dans la montagne voisine, sur l'emplacement d'un château, par un bouvier que guidaient ses bêtes. L'image de *Thuir*, Notre-Dame de la Victoire, est de plomb et d'étain ; le P. Delattre la déclare toute pareille aux figurines de terre cuite trouvées par lui à Carthage. D'après la légende, Charlemagne l'avait donnée à une abbaye dite de Monastir, mais elle s'en évada, et fut retrouvée par un berger dans un bois épais. Il fallut lui élever une chapelle sur le lieu de l'invention, et ce fut le village qui se déplaça. L'image de *Banyuls* occupait autrefois une chapelle voisine du bourg. Son vocable, Notre-Dame des Abeilles, est aussi étrange que celui du cap voisin, cap Abeille ; nous avons vu au chapitre VII qu'il s'agissait sans doute d'un dieu solaire gaulois. Or les dieux solaires étaient maîtres des sources chaudes, et le nom de Banyuls atteste qu'il y eut ici une fontaine thermale.

Ainsi, d'un bout à l'autre des Pyrénées, la Vierge noire est généralement associée au soldat romain ou à des sources sacrées. A Saint-Savin ou à Cuxa, nous croyons retrouver Marseille ou Rome. En plus d'une localité, c'est l'influence de Montserrat que nous discernons. Il est sûr que Montserrat a joué ici un rôle important et que Perpignan n'en a joué aucun. Perpignan remonte au XI^e siècle seulement, et n'a jamais possédé de Vierge noire. Montserrat était déjà connu au IX^e siècle. Le Basque Loyola n'alla pas déposer son épée aux pieds d'une madone basque, ni même à Saragosse, mais à Montserrat. Des récits populaires montrent nos Béarnais et nos Ariégeois, en danger grave, se recommandant à Notre-Dame de Montserrat.

Il est pourtant singulier de ne pas trouver d'image noire entre Perpignan et Barcelone, sur cette route du Perthus qui a été, de toutes nos voies pyrénéennes, la plus fréquentée de beaucoup, et de voir au contraire les images de cette famille jalonner la N. 116 et se multiplier autour du col de la Perche. Grande est la

tentation de se rappeler l'itinéraire d'Héraclès mentionné par le Pseudo-Aristote. Silius Italicus n'a-t-il pas chanté les amours d'Héraclès et de Pyrène ? Hercule, passant d'Espagne en Italie, avait franchi les Pyrénées au col de la Perche, traversé la Narbonnaise et la Crau, et atteint le Pô en remontant la Durance. Les Romains lui attribuèrent la fondation de leur Julia Livia (aujourd'hui Llivia) et de Tiryntia Castra (Hix? Puigcerda ?) Héraclès avait donc évité la route de Barcelone. En effet, pour les Anciens, les trésors de l'Espagne étaient à l'ouest, Barcelone n'offrait d'intérêt que comme porte d'entrée. Or les Phocéens l'avaient fondée sous le nom de Laie, mais elle leur avait été prise par les Carthaginois qui la nommèrent d'après leur chef Barca. Les Grecs durent donc désormais passer dans le dos des Puniques. Emporia, Rhodè rendirent des services à leurs marins. Mais le passage par le Conflent menait leurs caravanes droit au sud-ouest par une route sûre. Sur toute la route d'Hercule, selon le Pseudo-Aristote, l'étranger ne courait aucun risque. Les Grecs vinrent aussi par mer à l'embouchure de la Têt, pour y charger l'excellent minerai de fer que produit toujours le Conflent. Les fouilles pratiquées en 1909-1911 par M. J.-P. Thiers sur le plateau de Castel-Roussillon ont établi que Ruscino était très riche, qu'il devait sa richesse à l'exportation du minerai, et que le caractère distinctif des trouvailles est l'abondance de très belles poteries grecques remontant au IV^e siècle.

Quant aux Romains, ils préféraient le port d'Elne, qui fut évêché depuis Constantin jusqu'au XVI^e siècle. De là ils gagnaient Thuir pour atteindre la *Strata Conflentana* à Rodès.

Bas-Languedoc

La richesse minérale des Pyrénées s'étend loin au nord. Barante, en 1804, relevait dans le seul département de l'Aude cinquante-deux mines d'argent, dix-huit de fer, quatorze de cuivre, quatre d'or, une d'étain, cinq de plomb. Il y a de l'or partout en Hérault, et les Romains y exploitaient le fer à Fozières. Beaucoup d'archéologues pensent aujourd'hui que Pyrène n'était pas Elne, ni Port-Vendres, mais le petit village de

Vendres, à deux lieues au sud de Béziers. En tout cas, trois cents ans avant la venue des Romains, les Grecs avaient essaimé dans les deux pays volques; oppida savamment bâtis, monnaies, toponymes, prouvent que cette région, en particulier la plaine littorale, fut une « Grande-Grèce de la Gaule », selon l'expression de M. F. Fouret (*Congrès de Nîmes*, 1932).

Aude. -- Non loin de l'Aude, parmi les vignobles qui donnent la fameuse blanquette, la Vierge noire de *Limoux* occupe une colline isolée, couronnée magnifiquement de pins et d'oliviers, et au flanc de laquelle filtre une source qui guérit les maux d'yeux. L'église contient un puits miraculeux. L'image est dédiée par l'Église à Notre-Dame de Marceille, mais le peuple y voit « une ancienne sibylle ». Les historiens du pèlerinage ont tiré Marceille tantôt du celtique, tantôt de Marcellus, et discourent des sibylles sans expliquer la tradition. L'étymologie romaine de Marceille est certaine, puisqu'il y avait ici une *Villa Marcilia* en 1290. Quant à la sibylle, comment ne pas y voir une Cybèle? A deux lieues en amont, l'église d'Alet, le Vichy de l'Aude, possède des chapiteaux provenant d'un temple de Cybèle. Alet était Electa, sa seule déesse était la Cybèle thermale.

Il est vrai que Limoux appartient quelque temps à l'Aragon et se trouvait sur la route de pèlerinage de Saint-Flour à Montserrat, mais la tradition ne dit pas un mot de l'Espagne. L'image aurait été mise au jour miraculeusement, à une date inconnue, grâce à des boeufs, et aurait pris la place d'une image païenne qui occupait la source.

Le sous-sol de Limoux a livré de nombreuses monnaies romaines, et d'autres qui portaient la signature d'Emporia : Empor (1). Limoux a donc pu connaître non seulement Cybèle, mais sa devancière, cette Artémis ibéro-massaliote dont parle Strabon.

Hérault. -- La vallée de l'Hérault est jalonnée par les images noires de Pézenas, Saint-Guiraud et Laroque. Il se trouve que les Massaliotes, à l'embouchure du fleuve, avaient établi Agathè Tukhè, Agde.

Pézenas devait son importance à un oppidum exis-

(1) Fonds-Lamothe, *Antiquités de Limoux*, 1838.

tant en 450 avant notre ère, que les Grecs appelaient Ainaias, et qui porta une chapelle chrétienne dès le III^e siècle. La ville est située à cinq lieues au nord d'Agde, au point où la *Via Héracléa* venant de Provence rencontre la route qui descend d'Auvergne (N. 9). Sa madone orne une petite église Sainte-Ursule, sise dans l'ancien faubourg Saint-Blaise. Selon la tradition locale, elle fut rejetée par la mer et « apportée par un marin ». Voilà des détails beaucoup plus clairs pour nous que la légende dont nous avons parlé à propos de Toulouse.

A l'entrée de *Saint-Guiraud*, non loin de la route N. 109, Montpellier-Lodève, se dresse une église dont le pèlerinage était connu dès 996. Après avoir longemps occupé le dessus du porche (cf. Manosque), Notre-Dame la Noire fut placée sur un autel privilégié, puis elle fut reléguée au fond de l'église ; depuis 1896, elle occupe une niche spéciale. Son origine est inconnue.

A la limite du diocèse, l'Hérault franchit un défilé jadis commandé par un château-fort. La chapelle castrale de *Laroque* a subsisté, et contient une madone d'origine inconnue, qui était encore noire vers 1930. C'est une Vierge debout qui lève la tête au ciel. Attitude et facture sont modernes, et la couleur noire ne pouvait être qu'un emprunt à un prototype.

L'énigme de *Montpellier* n'est pas la moins attachante. Nulle part ailleurs ne se montre aussi clairement l'opposition entre images orthodoxes et images populaires. Tout le monde, à Montpellier, se rappelle encore l'image disparue à la Révolution, le palladium de la cité, Notre-Dame des Tables, la « Magestat antiqua », « la Nègre ». Selon l'historien Gariel, qui écrivait au XVII^e siècle, c'était « une statue de bois noir, luisant, incorruptible, répandant une odeur très douce et très charmante, en tout semblable à la statue de Notre-Dame du Puy ». C'est elle et nulle autre dont le pape Jean VIII attesta les miracles dès 878, qui sauva plusieurs fois Montpellier de la sécheresse et de la peste, et qui vit à ses pieds neuf papes et onze rois.

« Rêveries, répondent les archivistes ; nous vous montrerons un texte du X^e siècle qui la décrit comme étant « de carnation » ; nous conservons un registre des ouvriers employés à l'église des Tables de 1479

à 1658, et vous verrez sur la couverture en parchemin une madone au teint normal. Louis XIII plaça Notre-Dame des Tables dans les armes de la ville en 1627 ; lorsque la Restauration, en 1826, rétablit ces armes, l'ordonnance stipula qu'il y figurerait « une Notre-Dame de carnation, telle qu'elle était en 1627. » -- Et pourtant le peuple se rappelle fort bien que Nostra-Dama des Taoulas était aussi « la Nègre ». Cet étrange dualisme se retrouve en 1873. Cette année-là, le curé Vinas, qui s'était consacré à relever le culte de Notre-Dame des Tables, alors qu'elle n'avait plus ni église ni statue, se rendit lui-même à Carrare, pour y commander une madone blanche comme neige. Mais Montpellier manifesta, dit Mlle Guiraud, auteur d'une excellente monographie (Montpellier, 1885) « une opposition complètement inintelligente du passé. »

Mlle Guiraud ne peut pas avoir ignoré l'énigme, mais elle s'en tire adroitement. Selon elle, le comte Guilhem V, partant pour la croisade en 1098, se voue à la Vierge des Tables et la fait peindre sur son écu telle qu'elle devait figurer plus tard sur les armes de la ville ; son fils Guilhem VI, croisé à son tour, revient de Palestine avec une statuette de bois noir apportée du ciel par les anges. Malheureusement, nous n'avons aucune preuve que les choses se soient passées ainsi. Gariel, à qui se réfère Mlle Guiraud, ne prétend pas rapporter mieux qu'une tradition parmi d'autres, et ne sait pas lequel des comtes était supposé avoir apporté la Vierge noire. Ce que Gariel sait bien, c'est qu'en 1327 un orfèvre guéri d'un lupus exécuta une réplique d'argent doré et *bruni*, image qui se voyait encore à côté de son modèle du temps de Gariel. Gariel nous décrit l'église, avec ses douze chapelles, sa crypte, le peuple de petites statuettes qui entourait la Magestat antiqua et la « Vierge de l'orfèvre », mais il ne dit pas un mot d'une madone de carnation.

Que disaient donc les autres. traditions ? Elles disaient qu'au moment des invasions arabes, au VIIIe siècle, des chrétiens venus de Maguelone ou d'Espagne s'étaient réfugiés dans une vallée sauvage entre les deux villages de Montpellier et MontPELLIÉRET. Sur une colline voisine, dite du Verrou, ils avaient élevé une chapelle pour une statuette noire qu'ils avaient apportée avec eux, ou qu'ils avaient trouvée sur place

dans les ruines d'un temple à Vesta. (D'après une autre version, ils avaient d'abord déposé leur statuette dans une ville voisine appelée Sextantion.) La chapelle située entre les deux villages avait attiré les marchands et les tables des changeurs ; un village nouveau avait grandi, et les trois localités s'étaient amalgamées sous le nom de Montpellier et sous l'égide de Notre-Dame des Tables.

L'histoire et l'archéologie confirment la plupart de ces données. Le sous-sol de Montpellier n'a livré aucun vestige antique ; la cité semble remonter au Xe siècle seulement, et avoir commencé par une chapelle entre deux paroisses ; un quartier s'appelle Val-fère, *Vallis fera*. Sextantion était une ville importante ; si le village de Castelnau la recouvre aujourd'hui, elle avait encore quatre églises au XIIe siècle ; or elle remontait très haut ; ses bas-reliefs sont gréco-ibères. Sextantion, sous un nom qui nous est inconnu, avait été une étape de l'itinéraire d'Héraclès. Une divinité favorite de Sextantion était Pluton. La colline déserte et la vallée sauvage étaient à deux mille pas de Sextantion. S'y trouvait-il un temple, ou mieux, un bois sacré, voué à quelque Déméter ? Il est curieux que la tradition ait parlé de Vesta. On objectera que Montpellier n'a pas livré de restes antiques ; mais un temple isolé, si temple il y eut, ne pouvait guère laisser de traces. Il a pu exister à Montpellier une Vierge blanche, seule officielle, qui n'aurait pas survécu aux fureurs des huguenots. La Magestat disparut en effet en 1561, pour reparaître, à ce qui fut assuré, en 1608. Une autre image, officielle mais moins aimée, avait peut-être disparu sans retour.

L'église avait été pillée deux fois en 1561. Elle fut démolie en 1581, rebâtie en 1601, détruite encore en 1621, encore rebâtie en 1651. Détruite une troisième fois en 1797, elle fut rasée en 1806. Il existe aujourd'hui une nouvelle Notre-Dame des Tables, récemment promue basilique. Aucune autre église de France n'a connu de pareilles alternatives. On ne trouve nulle part non plus une statue noire niée, pour ainsi dire, par une statue blanche depuis le XVe siècle. Est-il certain que l'abbé Vinas, en commandant sa Majesté de marbre blanc, ait clos le débat pour toujours ?

Notons, en terminant, que les chapelles de Notre-

Dame des Tables abritaient saint Blaise, saint Michel et saint Jean-Baptiste, et que, selon une tradition constante, saint Roch serait né à Montpellier en 1295, miraculeusement accordé à sa mère Libérie par Nostra-Dama des Taoulas.

CHAPITRE X

PROVENCE

On sait combien différent les deux capitales de la Provence : Aix, ville du droit, studieuse et raffinée, création romaine et synthèse d'un terroir, et Marseille, création grecque, rendez-vous de la Méditerranée, toute action et vigueur. Marcel Clerc, dans *Aquae Sextiae* (1926), déclare que l'archéologie ne découvre à Aix aucun vestige d'un culte oriental ou grec, mais y trouve les traces des cultes romains et des cultes indigènes, alors qu'à Marseille, les cultes gaulois n'ont laissé que de faibles souvenirs, les cultes romains ne viennent qu'en second, et les cultes gréco-orientaux avaient toute la faveur des dévots. Le culte de la Vierge noire présente d'une ville à l'autre des différences qui reflètent cette opposition.

Aix, aux chaudes fontaines, ne pouvait manquer d'accueillir Cybèle, et avec elle, Mithra. Une Cybèle-Artémis à la triple mamelle orna longtemps la salle de l'hôtel de ville. Mithra, sous le nom de saint Mitre, est le patron de la cité. Toutefois, la défaite de ces Orientaux a été complète. Elle est le sujet véritable de la belle légende locale, qui montre le jardinier Métrias, décapité en 466, venant déposer sa tête sur l'autel de la Vierge en l'église de la Seds.

A Aix comme ailleurs, l'absence de textes contemporains et la réticence des traditions rendent très obscure l'origine des images noires. Aix en possède deux, et a dû en posséder trois. Celles d'aujourd'hui sont N.-D. de Grâce à l'église de la Madeleine, et N.-D. d'Espérance à la cathédrale Saint-Sauveur. La première serait venue d'Italie avec saint Bonaventure au XIIIe siècle (Abbé Davin, *N.-D. de Grâce*, 1901) ; elle ne peut donc nous renseigner sur l'origine des Vierges noires françaises. La statue de Saint-Sauveur est, au contraire, pleine d'intérêt pour nous. Elle est

de pierre très pesante, et montre Marie assise, tenant l'Enfant sur ses genoux, ayant à ses pieds le démon figuré par une tête de chien. Nous avons vu ce que signifie le canidé dans l'imagerie gauloise et médiévale. A propos d'une figurine gallo-romaine, la *Revue des Etudes anciennes* notait en 1905 (page 234) : « Cette association d'une femme, d'un enfant et d'un chien, semble avoir été en faveur pendant les premiers siècles de notre ère, au moins dans les pays où les déesses-mères sont le plus fréquentes. »

Au premier abord, nous sommes donc tentés de voir en N.-D. d'Espérance une ancienne Mère gauloise, trouvée près d'une tombe ou d'une source. Et notre supposition serait confirmée par le fait que cette statue fut logée jusqu'à la fin du XVIIe siècle dans une chapelle du Saint-Sépulcre « jouxtant la cathédrale ». Mais la tradition suivie par tous les auteurs (Constantin, Drochon, Marbot, Villeneuve, etc.), est formelle : il s'agit d'une réduction de N.-D. de la Seds exécutée en 1521. Et c'est là que commence l'énigme, car la statue de N.-D. de la Seds n'est pas noire, n'a jamais été donnée comme telle, et n'est accompagnée par le démon sous aucune forme. C'est une effigie de bois haute de 1 m. 07, et si largement évidée qu'elle est réduite à une feuille de bois soutenue par une armature de fer. Elle est d'ailleurs polychrome et sa peinture peut remonter au XVIe ou au XVIIe siècle. Elle figure Marie assise et allaitant Jésus, qui a les pieds posés sur le genou droit de sa mère, tout en étant presque assis sur la main droite de Marie. La main gauche de la Madone manque ; elle se portait en avant, probablement pour tendre un sceptre. La tête porte une couronne murale dont plusieurs créneaux sont brisés. En somme, il s'agit d'une oeuvre de très bon style, qui ne peut pas être antérieure au XIIIe siècle, quoi qu'en aient dit les experts convoqués en 1853 et 1866, qui la firent remonter au Xe ou même au IVe siècle ! Un autre point qu'il faut mettre en lumière, c'est que cette image, profondément évidée, était une statue de procession. Il a donc dû exister à la Seds une statue de culte plus ancienne ; c'est de celle-là que la madone de Saint-Sauveur serait la réplique.

Selon la tradition communément admise, l'église de la Seds, la plus ancienne d'Aix, fondée par saint Maxi-

min dans un faubourg, près d'un cimetière, et cathédrale jusqu'au XIIe siècle, posséda une statue de Marie qui périt avec l'église lorsque les Arabes, en 738, saccagèrent la cité. Mais cette statue aurait été fidèlement reproduite dès le IXe siècle. En 1366, aux approches de la guerre qui devait amener en 1390 une seconde destruction de l'église, la statue fut mise en sûreté à Saint-Sauveur ; elle y demeura jusqu'à la restauration de l'église en 1521 ; c'est alors que Saint-Sauveur en fit exécuter copie. Que se passa-t-il ensuite ? C'est là que nous devons suppléer au silence des textes et de la tradition. En 1524, Aix fut envahie par les Impériaux que conduisait le connétable de Bourbon ; en 1536, elle tomba au pouvoir de Charles-Quint, qui s'y fit couronner roi d'Arles. Si l'image de la Seds avait été détruite par les reîtres, il est probable que l'histoire nous le dirait. Mais on a souvent préféré ne pas avouer certaines disparitions. En particulier celles qui furent dues aux troubles civils. Or la Réforme fut au moins aussi passionnée en Provence que dans toute autre région de la France. En 1566, l'archevêque d'Arles, Jean de Saint-Chamond, officiant dans sa cathédrale le jour de Noël, se dépouilla de ses insignes pontificaux et renia publiquement la foi catholique, pour aller se joindre aux huguenots... Il est intéressant de constater (Colomb, *Aix*, 1874), que la Seds fut donnée aux minimes en 1558, et qu'après l'avoir agrandie et embellie, ils la dotèrent d'une image de saint Luc imitée de celle de Sainte-Marie-Majeure, « un peu noire », mais que « cette image ne put s'y maintenir ». La ferveur des dévots allait à l'antique image de procession. Si l'image de procession, qui n'était pas noire, avait été la seule avant 1558, pourquoi les minimes auraient-ils recouru à une Vierge de saint Luc ? Entre 1521 et 1558, une image noire avait dû disparaître, mais les Aixois prisaient l'ancienneté plus que la couleur.

Marseille ne possède plus qu'une seule image noire, la N.-D. de Confession, qui règne dans la crypte de l'église Saint-Victor, et que le peuple appelle la Bouéno Mèro négro. Une autre, N.-D. de l'Huveaune, occupait encore vers 1850 une chapelle située à l'embouchure de l'Huveaune. La chapelle étant devenue le cellier d'un restaurant, la statue a trouvé asile « dans

l'ancienne église de l'Isarn » (Jaubert, *Les Anciennes madones du diocèse de Marseille*, Marseille, 1890). Une troisième Vierge noire, N.-D. la Brune, se voyait dans la chapelle de N.-D. de la Garde et fut remplacée au XVIIe siècle par une grande statue d'argent. N.-D. de l'Huveaune était une Majesté analogue à nos auvergnates ; son origine est inconnue ; le site était celui du plus important cimetière massaliote après celui de Saint-Victor, cimetière qui existait encore, dit Grosson, au commencement du XIIe siècle. N.-D. la Brune devait être une réplique de N.-D. de Confession, attendu que N.-D. de la Garde fut fondée en 1214 sur un terrain appartenant à Saint-Victor et resta sous l'autorité de cette abbaye.

Quant à N.-D. de Confession, c'est une statuette de noyer de 78 centimètres de hauteur, de très bon style, et *creuse*. Le bois est couvert d'une épaisse couche de calcaire ciselée et peinte. La Vierge est assise, tenant son enfant sur son genou gauche, et portant dans sa main droite un sceptre, sur sa tête une couronne à triple fleuron. Elle sourit. Sous son manteau d'azur, sa tunique est verte ; Jésus est vêtu de vert. Les visages, les mains, les pieds, sont noirs, mais il y eut noircissement après coup. Nous avons donc affaire à une statue de procession de type d'abord normal, qui fut assimilée à une statue de culte disparue. De celle-ci nous ne savons absolument rien. Il est possible qu'elle ait été victime des huguenots et que le noircissement de l'oeuvre actuelle ne remonte qu'au XVIe siècle, mais la tradition ne laisse rien soupçonner. Nous constatons seulement que le site où nous trouvons cette madone du XIVe siècle, les rites qui accompagnent son culte, l'atmosphère qui l'entoure, attestent une origine bien antérieure au moyen âge.

Le site est aujourd'hui une vaste crypte sous l'église romane de Saint-Victor, au bout de la rue Sainte, au-dessus du bassin de carénage. Là se trouvait jadis, dans un faubourg, le cimetière principal de Massalia. La crypte avait été précédée par une petite grotte au fond d'une ravine ; les premiers chrétiens marseillais s'y rassemblaient probablement. Jean Cassien, vers 415, établit près de cette grotte le premier monastère de l'Occident, qui fut d'abord voué à Marie, puis à saint Victor. C'est la présence des restes de saint Vic-

tor qui fit donner à la petite chapelle blottie au fond de la tranchée le nom de « confession ». Au cours de sa longue histoire, la crypte fut agrandie, elle se peupla de sarcophages, qui ont été dispersés. L'église supérieure possède aujourd'hui un puits miraculeux dédié à saint Blaise, qui s'ouvrait autrefois dans la crypte.

Au XVII^e siècle encore, ni femme ni fille n'avait accès au souterrain ; y descendre leur aurait coûté la vue. Interdiction et sanction s'étendaient aux femelles d'animaux. Collin de Plancy rapporte qu'une « grande reine » ayant voulu en faire l'épreuve sur sa chienne, la pauvre bête lui revint aveugle. Cette exclusion du sexe faible pouvait remonter aux moines, mais la sanction n'est-elle pas un souvenir des cultes chthoniens ? Les divinités souterraines agissaient nécessairement sur la vue. La terrible Perséphone sicilienne, dite la Bonne Déesse, Agathè Théa, guérissait les maux d'yeux. Mais qui guérit les yeux peut aussi aveugler, comme le prouve à l'occasion la « sibylle » de Limoux. D'autre part, les déesses de l'ombre étant des mères, il est habituel que la sainte ou la madone qui guérit les yeux, s'intéresse aussi aux enfants et par conséquent aux femmes. Sainte Agathe, héritière d'Agathè Théa, est favorable aux nourrices. La Bonne Déesse, comme Diane ou Cérès, avait des mystères réservés aux femmes, et nous avons eu en France des dévotions féminines, dont l'église n'a eu raison qu'à grand-peine. Bulliot en relevait une dans le Morvan, il y a seulement quarante ans, à la Certenue (1).

A Saint-Victor, c'est bien le 25 mars qu'est fêtée N.-D. des Lumières, dans l'église supérieure ; mais c'est le 2 février, jour de la Chandeleur, que l'image souterraine est solennellement exposée. « A cette fête et pendant son octave, écrit un Marseillais, M. Jouhannaud-Reynal (*Revue du Touring-Club de France*, mars 1935), N.-D. de Confession, reine des cryptes, reine d'espérance, toute noire sous ses vêtements verts et or, accueille les pèlerins. Ils descendent en proces-

(1) *Culte de saint Martin dans le pays Eduen*, Autun, 1892. Dans la nuit de l'Annonciation, au cours d'une « Fête des Dames », une femme âgée disait des prières et l'assistance, exclusivement féminine, invoquait inlassablement une statuette qui finissait par se couvrir de sueur. Selon Drochon, il s'agissait d'un culte aux Parques. Les évêques d'Autun tiraient fermer la chapelle plusieurs fois.

sion, un cierge de cire verte dans les doigts... A la sortie, se vendent les authentiques « navettes » de la Chandeleur, petits pains fuselés à l'image de la barque des Saintes... Le cierge béni, précieusement conservé, écartera l'orage de la maisonnée et, aux jours de deuil, veillera sur les morts... C'est entre quatre de ces petites chandelles vertes que s'est endormi pour l'éternité, à Marseille, le roi Alexandre de Yougoslavie ».

Essayons d'interpréter. La Chandeleur, que l'Église ne chôme plus, fut substituée en 472, par le pape Gélase, aux fêtes de Proserpine et de Cérès, qui se célébraient à la lumière des torches. En 1683, Marchetti, dans ses *Usages des Marseillais*, rapporte que ce jour-là les gens de Marseille renouvelaient les croix tracées sur les portes de leurs logis, « suite, dit Marchetti, de la coutume païenne qui donnait à Hercule la garde des maisons », et le peuple allait en foule à Saint-Victor pour y prendre, aux cierges et aux lampes de l'église souterraine, le « feu nouveau » (1).

Quant à la couleur verte des cierges, dit encore Marchetti, « c'est un privilège dont jouit cette seule chapelle et qui remonte à une haute antiquité » ; et il expose que le brevet d'un privilège royal est toujours scellé à la cire verte, le privilège dont il s'agit ici étant celui de Marie, vierge et mère à la fois. Le rapprochement est ingénieux, mais on ne voit pas pourquoi Marseille, si jalouse de son autonomie et si éloignée du Louvre, aurait, seule en France, imité la chancellerie du roi (2). Si, au contraire, l'usage rituel du vert était d'origine païenne et orientale, on comprendrait que la Porte de l'Orient en ait gardé la tradition plus fidèlement que tout autre lieu de France. Or, des deux déesses rappelées par la Chandeleur, l'une, la noire Proserpine, était la terre d'hiver et la semence dans le sillon, mais Cérès était la terre d'été et la moisson verdoyante. Un des surnoms d'Isis était « la Déesse verte ». Osiris, comme dieu de la végétation, était vert. Cybèle était noire sous un manteau vert et les arbres toujours verts lui étaient consacrés. Déméter était aussi Chlore. A Châlons-sur-Marne, une proces-

(1) Le patois dit « feu non » ; d'où le vocable « N.-D. de Fenouil ».

(2) Du vivant même de Marchetti, Marseille s'obstinait à dire « le roi de France » et jamais « le Roi » (voir *Les aventures d'Italie de M. Dassoucy*, chap. I).

sion verte supprimée par la Contre-Réforme avait lieu la veille de la Saint-Jean ; les chanoines allaient couper des rameaux dans la campagne et en couvraient les autels et les murs (1). D'ailleurs, les cierges verts étaient en usage au XVe siècle chez les religieuses de Saint-Sauveur à Marseille et le furent jusqu'en 1620 à la métropole de Saint-Sauveur à Aix.

Les « authentiques navettes », populaires dans toute la Provence, figurent à la fois le pain à venir, le *navigium* d'Isis qui avait lieu au printemps, et le croissant lunaire, attribut commun à une demi-douzaine de divinités, dont Isis et Cybèle.

Le pouvoir de la Bonne Mère sur la foudre nous reporte encore à la Perséphone sicilienne, que nous retrouverons à Maillane.

La protection spéciale qu'elle accorde aux morts l'assimile à plusieurs autres madones noires, à Proserpine et à Cybèle. A Carry-le-Rouet, les femmes enferment encore dans les cercueils une statuette de Marie, avec une bouteille de vin (2). Nous avons touché ce point.

Ajoutons que la statue était portée en procession dans les cas de grande sécheresse et que les bénédictins, qui occupèrent Saint-Victor à partir du Xe siècle, descendaient la saluer à la fin de chaque office.

Quelle pouvait être l'image du Xe siècle ? Sans doute, pense Jessé-Charleval (*La statue de Notre-Dame de Confession*, 1883), une réplique aussi fidèle que possible de la statuette primitive détruite par les Sarrasins, laquelle remontait presque sûrement à Cassien. Quelle était donc l'image de Cassien ? Le plus simple est de supposer que c'était une Isis.

Cassien était probablement né à Marseille ou d'une mère marseillaise, mais il avait passé plus de trente ans en Orient, quand il revint en Gaule pour y fonder d'abord une communauté de femmes, puis une communauté d'hommes, par lesquelles commença chez nous la vie monastique organisée. Or Cassien avait lui-même pratiqué cette vie deux fois à Bethléem et deux fois en Thébaïde. Lorsqu'il voulut donner à sa chapelle marseillaise le caractère sacré que pou-

(1) A. de Nore, *Coutumes... des provinces de France*, 1846, p. 298.

(2) Communiqué par M. le curé de Carry.

vaient seuls lui conférer les restes d'un martyr, il rapporta ou fit venir d'Egypte le corps de saint Victor, « membre de la légion thébaine », et ce corps devait être tout simplement une momie (G. de Manteyer, *Les origines chrétiennes de la Ile Narbonnaise*, 1923). L'arrivée de la sainte dépouille, proclamée à la Provence le 22 mars 417, ne changea d'ailleurs ni la destination ni le vocable de la petite crypte ; sous Charlemagne encore, elle était toujours dédiée à « la Mère de Dieu ». Cassien était en effet un ardent partisan du culte de la Vierge Marie. Il contribua par un livre à faire condamner Nestorius au concile d'Ephèse de 431. Il serait donc invraisemblable que dans la chapelle de notre première communauté féminine, Cassien n'eût pas installé quelque image féminine, et il est permis de penser que cette image était venue d'Egypte avec lui.

Nous pouvons et devons aller plus loin. Ce conflit entre images noires et images blanches que nous avons déjà constaté en plusieurs endroits, et qui se produisit à Marseille même, puisque la statue actuelle a été noircie, nous avons le droit d'en discerner le début à Marseille précisément et du vivant de Cassien.

Cassien n'avait pas vécu en Orient dans l'obscurité qui pouvait suffire à un moine. Il avait été diacre de Chrysostome à Constantinople ; il avait été délégué par Chrysostome à Rome ; il était un personnage, plus connu à Ephèse que chez nous ; aujourd'hui encore, à peu près oublié en France, il figure au calendrier de l'Eglise grecque. Etant donné la part qu'il avait prise à faire proclamer Marie Mère de Dieu, il est invraisemblable que ce docteur éminent, groupant autour de lui cinq mille nonnes et moines à l'endroit même où débarquaient toutes les importations orientales, n'ait pas reçu l'une des toutes premières Majestés que les ateliers d'Ephèse aient envoyées aux quatre coins de l'Empire. Or, ces Majestés, nous l'avons vu au chapitre III, n'étaient pas noires.

Il est profondément regrettable que nous ne puissions étayer ces hypothèses par des textes. Mais, comme le dit M. Clerc dans la préface de sa *Massilia*, « pour franchir ces sortes de déserts de l'Histoire, il faut bien se résigner à faire appel aux hypothèses. Et pourquoi refuserait-on aux historiens ce droit, que personne ne songe à contester ni aux mathématiciens,

ni aux physiciens, ni aux chimistes, ni aux naturalistes ? » La hardiesse est d'autant plus excusable ici, que le passé de Marseille se confond avec celui de notre iconographie, et que Saint-Victor a joué un rôle éminent dans la chrétienté d'Occident. De tous les religieux qui créèrent et défendirent l'Europe chrétienne, les moines marseillais furent les initiateurs. C'est eux qui, de Gênes à Tarragone, opposèrent aux pirates barbaresques une ligne d'églises fortifiées. Loin dans les terres, jusque dans le Nivernais, ils fondèrent des abbayes, desservirent des églises, exploitèrent des fiefs. Aucun ordre ne fit davantage avant les clunisiens. Nous avons vu les cassianites à Saint-Savin et nous les reverrons en Auvergne.

Il est difficile de déchiffrer *Arles*, saccagée sept fois entre 465 et 869. Mais la Major d'Arles avait été un temple de Cybèle. Le lion d'Arles est celui de la Dame Noire. En outre, selon une tradition rappelée par Mistral dans *l'Aioli* et au XVII^e siècle par François de Rebatu, Arles avait autrefois « sacrifié à Diane tous les ans, trois enfants achetés des deniers communs et engraisés à cet effet, du sang desquels on aspersait une foule innombrable » (*La Diane et le Jupiter d'Arles*, 1656). Non seulement Arles a dû adorer quelque puissante déesse de la Terre, puisque les Marseillais étaient ravitaillés par elle, et l'appelaient « la Nourrice » (Thélinè), mais elle a dû les connaître toutes, ayant été autant que Marseille en rapport avec tout l'Orient. Elle fut même quelque temps capitale de l'empire. Ses Alyscamps, au bord du Rhône, étaient le plus grand cimetière de la Gaule. Certaine chapelle des Alyscamps, fondée par saint Trophime, détruite par les Arabes, relevée sous Charlemagne, transformée au XIII^e siècle, reçut alors de l'archevêque une statue d'albâtre oriental d'un gris tirant sur le noir, qui représentait Marie allaitant son Fils. Cette Notre-Dame de Grâce était sûrement un compromis (analogue à l'image de Saint-Savin) et succédait à une Vierge noire authentique, c'est-à-dire à quelque gardienne des tombeaux. Lorsque les huguenots l'eurent fait disparaître, les minimes essayèrent en vain de lui substituer une très belle statue blanche due à Mirano. Le peuple se rappelait obstinément sa Vierge noire. Sous la Restauration, son vœu fut exau-

cé; en 1868, la nouvelle Notre-Dame de Grâce attirait sept mille pèlerins soucieux d'obtenir de la pluie. Elle a disparu à son tour au début de ce siècle. En revanche, l'abbé Marbot est persuadé que la statue d'albâtre, si facile à identifier, n'avait pas été détruite au XVI^e siècle, et que c'est elle qui se trouve aujourd'hui dans l'église de *Barbegal*, un petit village peu éloigné du Moulin de Daudet.

Avignon se vantait, comme Arles et bien d'autres cités, d'avoir vénéré « la Vierge encore vivante », sur ce rocher des Doms où Diane eut un temple et un bois sacré, et qui voyait encore au XIV^e siècle le peuple orner de fleurs à dates fixes une statue d'Hercule. Le premier lieu de culte, ici encore, avait été une grotte, dans laquelle sainte Marthe avait réuni les premiers chrétiens. La Notre-Dame la Brune d'Avignon a péri à la Révolution, mais son nom est resté à plusieurs images provençales.

Nous le retrouvons au *Barroux*, où la statuette est peut-être un apport de Marseille, puisque la paroisse fut donnée aux moines de Saint-Victor en 1117, par Rostang, évêque de Vaison. Toutefois, le Barroux, qui sous les Romains fut Alba Rufi, était pour eux, comme Malaucène, gîte d'étape entre Vaison et Carpentras.

Entre *Bollène* et Pont-Saint-Esprit, près d'un carrefour jadis important, subsiste la chapelle d'une abbaye qui était déjà ancienne au XII^e siècle. Le terrain avait été donné par Clovis II, en 650, à l'abbaye de l'Ile-Barbe, voisine de Lyon. L'image de N.-D. du Plan, d'un « bois brun étranger au pays », fut trouvée par des boeufs dans un buisson et refusa d'être transférée à Orange. Les vieux chroniqueurs en font une réfugiée, venue on ne sait d'où, qui avait été cachée à l'approche des Sarrasins. La foudre et la grêle ont toujours épargné le sanctuaire et ses entours.

A douze milles à l'ouest de Marseille, s'ouvre le petit port de *Carry*, qui fut grec et romain. Il avait eu pour défense un oppidum ligure, le Rouet, juché sur un blanc promontoire, le cap de la Vierge. Ce rocher porta longtemps un phare et une chapelle. La chapelle et son image noire ont péri à la Révolution. L'image actuelle est polychrome et réside à Carry. Selon la tradition, la statue primitive avait été trouvée emmail-

lotée de langes, dans une faille du roc, à une profondeur de trente pieds, sous une voûte maçonnée, par un chevrier nommé Valméjean. On échangeait volontiers le nom de l'inventeur contre la date de l'invention. Mais le récit paraît véridique dans l'ensemble. Cette statue emmaillotée pouvait être ou bien une Vierge marouflée, ou bien une de ces déesses dont le buste émergeait d'une gaine figurant un enroulement de bandelettes. La voûte maçonnée au fond d'une faille rappelle la grotte de Saint-Victor, et aussi ces allées couvertes particulières à la Provence, que Cazalis de Fondouce a décrites en 1878. La Fête de la Bonne Mère commence à Carry dans la nuit du 2 février, et dure trois jours. A grand renfort de flambeaux et de torches, le village monte à l'oppidum ; quatre jeunes filles sont portées sur des civières. Dans la chapelle on dit la messe ou les vêpres ; les assistants portent des chandelles ornées de blanc et de bleu ; au cours d'agapes fraternelles, on consomme les traditionnelles navettes.

Le hameau de Lumières et sa chapelle à Notre-Dame des Lumières sont situés près de *Goult*, au bord de la route N. 100, qui va d'Avignon à Forcalquier en longeant le flanc nord du Lubéron. A cet endroit débouche une étroite vallée entre la Roque Redonne et la Roque Colombière ; au flanc de celle-ci s'ouvre une chapelle Saint-Michel ; au pied de l'autre avait existé une chapelle dont il ne subsistait au XVII^e siècle que le souvenir et une crypte envahie de ronces, parmi « un grand cimetière plein de tombeaux de pierres fort grandes et bien taillées qui contenaient des ossements chrétiens ». En 1661, un vieillard nommé Jalleton vit des lumières en bel ordre de procession sortir de ce cimetière pour gagner la chapelle Saint-Michel, puis l'église de Goult. Il fut l'objet d'un miracle. Des pèlerinages commencèrent, les apparitions se firent nombreuses. En 1664, le site était transformé, et la chapelle reconstruite. Mais les gens disaient : « Lumières sans la Vierge noire, ce n'est plus Lumières ». (Or la chapelle était restée en ruine « pendant des siècles ».) En 1670, un petit berger trouva dans un buisson un buste de bois marron foncé de trente-huit centimètres. Les miracles se multiplièrent. Le buste échappa aux Terroristes. En 1840, Mistral enfant fut amené à

Lumières par sa mère et y vit de ses yeux « la Santo Vierge négro ». Le buste de 1670 est de style moderne, quelle pouvait être l'image primitive ? Aucun auteur ne peut le dire. Nous constatons seulement ici une chapelle funéraire au bord d'une route, comme nous en verrons une près de Serrigny.

Au-dessus de Monaco, l'image du *Laghet* fut trouvée on ne sait quand, sur un petit lac où flottait une lumière, et qui se combla dès que la statuette eut été recueillie, laissant à sec les fondations d'un temple. La chapelle est située au bord d'un ruisseau, dans un cirque rocheux, à moins de trois kilomètres de la Turbie.

On s'est demandé si *Maillane* (Maïano) devait son nom à Maia, divinité de la nuit, mère d'Hermès, et « la mère » tout simplement, souvent invoquée en Provence, de nos jours encore, dans des exclamations familières. Il est plus probable qu'il s'agit d'un ancien Mediolanum (cf. Melun, Milan), mais le nom *celtique* Mediolanum attesterait ici, lui aussi, un centre religieux. La légende, sans préciser davantage, fait dater Notre-Dame de Grâce ou de Bétélen (Bethléem) du I^{er} siècle. Toutefois, la patronne de la paroisse est sainte Agathe, qui préserve de la foudre et de l'incendie. Mistral suppose (*Mémoires et Récits*) que cette dévotion à sainte Agathe fut apportée par un seigneur de Maillane, Guillaume des Porcellets, le seul Français qui eût échappé aux Vêpres siciliennes, et il rappelle qu'en Sicile, sainte Agathe est invoquée contre les feux de l'Etna. Cette sainte Agathe, héritière de Perséphone, nous l'avons déjà entrevue à Marseille. Mais il n'est pas vraisemblable qu'elle ait pu, au XIII^e siècle, supplanter la Vierge à Maillane. D'ailleurs, ce seigneur des Porcellets ne devait pas tenir très vivement à installer chez lui les coutumes de Sicile. On se demande si la couleur de la statuette et le nom de la sainte ne sont pas deux témoignages d'un même culte funéraire.

Nous avons dit qu'à *Malaucène*, au pied du Ventoux, Notre-Dame « de » la Brune a détrôné le dieu indigène Graselos. Une légende locale rappelle Mithra : un bloc d'or pur est caché derrière une énorme roche qui s'ouvre dans la nuit de Noël, au commencement de l'Epître, et se referme irrésistiblement à la fin de

l'Evangile. Malaucène tire son nom de *malaouso*, « terre noire ». La source du Groseau jaillit à trois cents mètres d'altitude, à la température de 9 degrés ; c'est la plus belle du Comtat après celle de Vaucluse.

Manosque est un ancien oppidum ligure, voisin de la Durance, c'est-à-dire sur la route d'Hercule. Sa Notre-Dame du Romigier avait été trouvée grâce à des boeufs, dans un roncier (romigier), avant le VI^e siècle ; cachée au vue à cause des Sarrasins, elle fut retrouvée sous terre, dans un sarcophage, grâce à des boeufs, au IX^e siècle. L'église avait peut-être été fondée par les moines de Saint-Victor ; c'est eux qui la rebâtirent au XI^e siècle et elle était encore leur propriété à la Révolution. Mais l'image ne venait pas de Marseille, car les constructeurs du XI^e siècle, la jugeant trop laide, ou suspecte, l'avaient reléguée sur un portail extérieur. (Pendant la nuit, elle regagna son autel ; le sacristain renouvela l'épreuve plusieurs fois.) Le Père Delattre estime qu'elle est du Ve ou du VI^e siècle au plus tard. La tête de l'Enfant est du XII^e. Cette petite statue de bois est sans doute la doyenne de nos Vierges noires.

Notre-Dame de la Brune, de *Mazan*, appelée aussi sainte Sarcleuse, fut trouvée dans les blés, à une demi-lieue des remparts, et ne voulut jamais loger à la paroisse. La légende précise que son invention fut antérieure à l'An Mil. Tous les ans, elle passe quelques jours au village. A côté, subsiste un cimetière antique, au sommet d'un mamelon.

Le bourg de Noves est situé au bord de la Durance, un peu à l'est de Châteaurenard, sur une voie romaine qui va sur l'Espagne. Au sommet d'une colline voisine, ce « camin roumieu » croise une traille qui monte de la Camargue aux Alpes. Au carrefour, s'élevait un temple païen, en face d'une source. Notre-Dame de Vacquière, des Oeufs, ou de la Font de Verquières, fut trouvée dans cette source, grâce à une vache. En mémoire de quoi, on chante tous les ans, en l'église de Noves, le Cantique de la Vache. La source guérit les fiévreux et l'image procure la pluie. En cas de sécheresse, on la descend à Noves, où elle doit rester en exil jusqu'à ce que la pluie tombe. Les vocables « Vacquière » et « Verquières ». dérivés respectivement de *vacca*, « vache », et de *vervex*, « brebis », rappellent l'un le miracle, l'autre le passage des troupeaux montant vers les

Alpes. Le vocable « des Oeufs », très rare, ne peut guère s'expliquer que comme un souvenir d'Hécate, déesse des carrefours, à qui on venait offrir, dans les nuits sans lune, des repas qui comprenaient invariablement des oeufs. Les Gallo-Romains avaient aussi des déesses champêtres, dites *Comedovae*, « mangeuses d'oeufs ».

L'image de Notre-Dame des Anges occupe, à cinq cents mètres environ au-dessus de *Pignans*, le culmen de la chaîne des Maures, d'où une source abondante et curative prend sa source vers Hyères la grecque. Ici comme à Rocamadour, à Chartres, à Orcival, la Vierge est particulièrement favorable aux marins. La statuette aurait orné jadis une chapelle bâtie par sainte Nymphé, parente de saint Maximin. Mais sainte Nymphé ne nous est connue que par une de ces chartes douteuses attribuées aux Mérovingiens, et elle pourrait bien être une ancienne oréade, une déesse des montagnes, comme le fut la sainte Agathe vénérée à quelques kilomètres au nord de Pignans. Pignans lui-même est une ancienne station romaine.

A sept kilomètres à l'est de Tarascon, Notre-Dame du Château, qui est aussi la Vénérade ou la Belle Briançonne, occupe une chapelle sur une haute falaise. Au pied de celle-ci, à *Saint-Etienne-du-Grès*, une réplique du XVII^e siècle, de teint normal, est conservée chez le curé, et un simulacre (un buste sur un faisceau de paille) orne l'église. Tous les ans, le cinquième dimanche après Pâques, les Tarasconnais viennent chercher la Vénérade, puis ils la gardent quarante jours, pendant lesquels ils lui font porter quarante robes.

Les vocables « du Château » et « Belle Briançonne » sont justifiés par la légende suivante : en 1348, des gens de la vallée de Vallouise, en Briançonnais, vinrent prier sainte Marthe de les délivrer de la peste ; pour manifester leur reconnaissance, ils amenèrent à Tarascon la statuette la plus vénérée de leur pays, puis ils rentrèrent chez eux avec elle. Mais, en 1350, les Vaudois étant apparus en Briançonnais, l'ermite qui gardait l'image l'emporta à Tarascon, où elle trouva refuge dans une chapelle, en face du château. Malheureusement, c'était dans une rue peuplée de Juifs ; les pèlerins étaient surtout nombreux le samedi, jour de la Vierge et jour du sabbat ; à l'instance

des fils d'Israël et à leurs frais, en 1431, la Vénérade fut installée près de Saint-Etienne.

Ces événements ne sont attestés par aucun texte contemporain. Nous avons donc le droit d'émettre une hypothèse, en nous bornant à interroger les faits. Il apparaît d'abord (1) que la chapelle sur la falaise était très ancienne au XII^e siècle, et que son nom, en 1213, était *Sancti Michaelis de Brianzone*. Voilà donc le vocable « Briançonne » expliqué sans peine. En second lieu, nous avons souvent constaté, et nous venons de voir encore à Mazan, que lorsqu'une image a refusé de résider au village ou à la ville, elle peut consentir à y faire de brefs séjours. Il y a là comme une constante en trois temps : invention hors de la paroisse ; refus de résider à la paroisse ; courtes apparitions à la paroisse. Jusqu'à preuve du contraire, nous devons supposer que la Vénérade fut trouvée sur l'oppidum de Saint-Michel, et qu'après un séjour plus ou moins prolongé près du château de Tarascon, elle regagna sa colline. Cette colline commande la route qui relie Tarascon et Saint-Rémy, tous deux fondés par les Massaliotes. Reste à expliquer le vocable « de Brianzone ». La déesse celtique Brigantia s'identifiait à Dana (Krappe, page 227), qui était une espèce de Cybèle, la mère des dieux celtiques. La racine sanscrite *brih* signifie « grandir, fortifier », d'où l'irlandais *brig* = « fort, puissant ». La déesse Brigantia a donné son nom à Briançon, à Bregenz en Suisse, au lac de Constance, jadis Brigantinus, au village de Brégançon (près du Lavandou). Elle est devenue sainte Brigitte.

Le bourg des *Saintes-Maries-de-la-Mer* ne possède pas de Vierge noire, et aucun texte n'en fait découvrir dans son passé. Mais la mystérieuse Sara, servante des Maries, serait-elle surnommée l'Egyptienne, si l'actuelle statuette de plâtre, qui ne doit pas être antérieure au XVIII^e siècle, n'avait pas été précédée par quelque image basanée ?

Aucun paysage de France n'est plus solennel que la vaste plage où vient mourir le Rhône. « Ce qui frappe là, dit Mistral dans ses *Mémoires*, c'est cette ample surface de terre et de mer où mieux que partout

(1) *Notice sur l'origine de la dévotion... de N.-D. du Château, à Tarascon*. Anonyme, s.n. d. (vers 1860).

ailleurs, peut embrasser le cercle de l'horizon terrestre, *l'orbis terrarum* des anciens. » C'est aussi un des points où l'imagination embrasse le plus de siècles, car l'Inde y rejoint l'Égypte.

Au IV^e siècle s'étendait ici une antique ville forte du nom de Ra, « *priscum oppidum Ra* », écrit Aviénus. Aux marins et aux marchands, Ra offrait toute sûreté, étant situé sur une île bien avant dans les terres, et protégé par une acropole. Au nord de ce rocher, les alluvions ont exhaussé le sol et détourné les eaux ; au sud, la mer a rongé ou englouti le rivage, de sorte que tout a disparu de la ville, sauf le sommet de son oppidum, effleurant la plaine et battu du flot. Mais cette terrasse où furent adorées Artémis, Isis et Cybèle, contient une crypte et porte une source : elle n'a jamais cessé d'être un lieu de prière. Célèbre et solitaire, elle est devenue, selon le mot de Mistral, « la Mecque de tout le golfe du Lion », et a gardé les empreintes de plusieurs cultes pré-chrétiens.

Ces cultes furent de deux ordres ; les noms successifs de l'église en sont le premier indice. Dès le VI^e siècle, saint Cézaire envoyait des religieuses à Notre-Dame de Ratis, et l'Eglise usita ce vocable jusqu'au XIII^e siècle, où elle adopta Notre-Dame-de-la-Mer. Mais la ville, pour le peuple, était les Trois-Maries, et le nom « les Saintes-Maries-de-la-Mer » a fini par devenir officiel en 1838. Ainsi, le polythéisme gaulois, le culte des Mères, l'emportait.

Ratis signifiait en latin « radeau » ou « barcas » ; en celtique *rads* était une île boisée (1) ; ce furent des transpositions populaires du nom de Ra, qui ne s'entendait plus. M. le chanoine Mazel (*Notes sur la Camargue et les Saintes-Maries-de-la-Mer*, Marseille, 1935), pense qu'il devait s'agir du dieu égyptien, car « à partir de la 4^e dynastie (2850-2700), les textes égyptiens parlent des hommes de l'étain, c'est-à-dire de l'Espagne et des Gaules, qu'ils appellent Nordiques ». Il est exact que, jusqu'à la fondation de Marseille, c'est Ra qui offrit aux navires d'Orient le plus rapide accès au centre de la Gaule ; non seulement l'étain, mais l'ambre, ont dû descendre vers Ra.

Le vocable « les Saintes » est dérivé d'une légende

(1) Cf. le pays de Retz, en Bretagne.

fameuse, selon laquelle Marie-Salomé, Marie-Jacobé et Marie-Madeleine, avec Lazare et d'autres, auraient débarqué à Ra du vivant de la Vierge et lui auraient dressé un autel, près duquel les deux premières Maries auraient fini leurs jours. Cette légende était une réplique à celle de Marie-Madeleine, inventée à Vézelay au XI^e siècle. Or, les moines de Provence avaient d'abord placé le point de débarquement à Marseille, et ce récit n'avait pas eu d'écho ; au contraire, la nouvelle version qui situait l'arrivée aux Saintes, toucha si fortement l'âme populaire, que le roi René, en 1448, fit pratiquer les fouilles près de l'autel, et... qu'elles réussirent pleinement. Le peuple avait adhéré à la seconde version parce qu'elle était conforme à certains souvenirs. Près de la source, longtemps avant les Romains, avait veillé une triade de déesses-mères indigènes, et la source avait perpétué le culte. Jusqu'à une date récente, une grosse pierre dans la crypte fournissait aux pèlerins une poudre qu'ils mêlaient à l'eau du puits, et qui guérissait les maux d'yeux ou rendait fécondes les femmes (ce double don nous est connu). Cette pierre, appelée « oreiller des Saintes », avait été un autel à des Junons, héritières fréquentes des Mères gauloises.

Sans pousser plus loin les précisions, revenons au fait essentiel que les noms de l'église rappellent deux modalités religieuses : un polythéisme qui va des Trois Mères aux Trois Maries, et, d'autre part, une dévotion à la Mère de Dieu, héritière de la Grande Ephésienne et de la Mère des dieux; la première forme étant indigène, la seconde orientale. Or, ce dualisme se retrouve, par exemple, dans la curieuse cérémonie qui a lieu le 25 mai et le 22 octobre. On porte les deux Saintes de l'église à la mer dans une même barque, qui est mise à flot et aspergée par les assistants, tandis que le prêtre fait le geste de bénir avec un bras-reliquaire en argent. On ne peut s'empêcher de songer que l'Isis Pelagia était promenée sur un vaisseau, devant lequel était portée une main gauche ouverte, symbole de la justice. M. F. Benoît voit avec raison dans cette lustration « la survivance d'un rite primitif et général », bien antérieur à l'Isis gallo-romaine, mais les exemples que nous en connaissons montrent qu'il fut appliqué uniquement à des divinités telles que Cybèle, Cérès,

Isis, la Dourgâ indienne ou la Hertha germanique, déesses de la terre féconde, déesses nourricières. Jadis les Saintes étaient invoquées par les villes voisines en temps de disette. Preuve nouvelle que les cultes se sont amalgamés ici au lieu de se succéder, car l'intervention à souhaiter en temps de famine était celle de la noire Sara, héritière des grandes déesses. Mais il s'est produit quelque chose de tout à fait rare : le syncrétisme oriental n'a pas été assez fort pour effacer le polythéisme indigène, de sorte que Marie a dû céder la place aux Saintes, et par contre, précisément parce que le monothéisme chrétien n'a pas eu le dernier mot, la déesse noire est restée païenne. Il y a là un ensemble qui retarde de plusieurs siècles sur le christianisme français moyen.

L'anomalie tient en partie au site, éminemment propre à inspirer des mythes primitifs, mais surtout aux bohémiens, gitanes, tziganes et caraques, qui viennent ici de tous les coins d'Europe pour y élire leurs rois et y prier leur Sara. On sait que ce peuple étrange, à qui le concile de Trente interdit la prêtrise pour toujours, se compose essentiellement d'Indiens métissés et instruits par l'Egypte, à peine modifiés par aucun autre pays. Ils fréquentaient l'Occident à une époque très ancienne, mais la seule de leurs entrées chez nous sur laquelle nous soyons un peu renseignés ne remonte qu'au XVe siècle. Tamerlan ayant ravagé l'Inde en 1408 et 1409, les « Indiens noirs », comme disaient les Perses, apparaissent au bord de la mer du Nord en 1417, en Suisse en 1418, en France en 1421. Leur roi visite Arles en 1438, son peuple s'y assemble en 1456. Désormais, les « boumians » viendront aux Saintes pour la fête de mai.

Ce qui attirait ces hommes avec tant de force ne pouvait être que le sentiment religieux, inséparable chez eux du sentiment de race. Et leur instinct religieux a su distinguer ici entre les éléments chrétiens ou occidentaux, et les autres. Les Maries, dans l'église supérieure, ne les intéressent guère; ils ne les prient pas; ils se contentent d'entrer dans la mer pour attendre la barque et la ramener; depuis cinq mille ans, leur frères du cap Comorin (1) baignent ainsi

(1) C'est-à-dire du cap de la Vierge (*kumar*).

Dourgâ. Le jour où l'Eglise les a enfin autorisés à porter Sara en procession (c'était en 1935), ils l'ont aussitôt plongée dans la mer. Ils ne manquent pas non plus de boire au puits miraculeux, c'est un vieil usage universel. Quant à leur Egyptienne, ils la propitient, dans la crypte, par des cérémonies que nous connaissons mal, parce que les chrétiens n'y sont pas admis. C'est seulement en 1912 que le curé, inquiet de ce qui pouvait se passer sous son église, obtint de jeter un regard dans la crypte. Nous savons du moins qu'ils couvrent leur déesse de lambeaux d'étoffe et de linge, et laissent devant elle, entre deux visites, des haillons pendus sur des ficelles. Les Dravidiens du Nord (Hastings, *Dravidians*) croient, en effet, que le linge ou les vêtements d'un malade s'imprègnent de son mal, et que le patient guérit si son linge se purifie au contact d'un arbre sacré; aussi, voit-on chez eux des arbres ou des images couverts de chiffons, qu'ils appellent Chithraiya Bhavâni, « Notre-Dame des Chiffons ».

De même que Ratis transpose Ra, est-ce que Sara transposerait un nom païen ? L'épouse de Brahma est Sarasvati... L'Eglise a voulu faire de Sara une Juive, épouse répudiée de Pilate, arrivée avec les Saintes; mais les gens du pays et les bohémiens s'accordent à dire qu'elle habitait l'antique cité quand la barque y aborda; la version populaire semble ici, comme d'habitude, la plus proche de l'histoire. Les Massaliotes avaient érigé ici un temple d'Artémis. Le demi-effacement d'une vieille divinité païenne paraît aussi exact aux Saintes que le demi-effacement, à Aix, de Mithra devenant saint Mitre. Quant à l'image primitive, puisque nous sommes réduits aux seules hypothèses, elle pouvait être une Mère trouvée dans le puits sacré, une Isis découverte sous un amas de ruines, ou quelque Cybèle funéraire, car il est constant que la crypte des Saintes a été lieu de sépulture.

M. François Berge, dans la *Revue d'Histoire religieuse* de 1922 (*Les bohémiens caraques et leur terre sainte de Camargue*), suppose que les romanichels de 1456 firent choix des Saintes comme lieu de rendez-vous, parce que de vrais *gitanes*, qui avaient vécu en *Egypte*, avaient trouvé en ce point de l'Occident, longtemps avant le XVe siècle, un autre delta et une autre

Isis; de sorte que les nouveaux arrivants n'auraient fait que suivre une tradition. La thèse soulève plusieurs objections : les gitanes ignorent Isis; le delta du Nil étant islamique depuis le VII^e siècle, il faudrait supposer que les gitanes en étaient venus avant cette époque et que l'Eglise ne réussit pas, en sept cents ans, à faire de la déesse de Ra une Vierge noire de plus; enfin, le procès-verbal des fouilles, inventions et restaurations de 1448, ne fait aucune mention d'un autre culte que celui des Maries. Il paraît donc plus vraisemblable que les caraques de 1456 aient adopté eux-mêmes une image à leur goût. C'est seulement en 1496, une génération après leur venue, que fut trouvé aux Saintes un coffre de bronze contenant des ossements; ceux de Sara, évidemment. La découverte aurait eu lieu dès 1448, si elle avait été désirée à cette époque. D'ailleurs, l'invention des restes de Sara ne changea rien à son statut. Elle habite toujours sa crypte, elle ne monte pas dans la barque, elle est restée en marge du calendrier.

Et puis, et surtout, est-il vrai que les fugitifs de 1456 avaient beaucoup à apprendre de leurs prédécesseurs en fait de religion ? Pour ma part, je suis très persuadé du contraire. Les premiers arrivés avaient eu tout le temps d'oublier, en Egypte ou en Espagne, leurs divinités ancestrales, mais les exilés nouveaux n'avaient mis que treize ans pour passer de l'Indus à la Seine ; ils avaient certainement gardé le souvenir de leur noire Kâli.

Saint-Martin-Vésubie est une charmante station estivale des Alpes-Maritimes, à 960 mètres d'altitude, tout près de la frontière italienne. Elle donne asile en son église à une madone « de Fenestre » qui passe les étés à mille mètres plus haut, en territoire italien. Comme les Templiers possédèrent jadis la chapelle de Fenestre, on leur attribue l'apport de la statue (elle est de cèdre) et la fondation de la chapelle. Mais la statue est de facture moderne, et la chapelle est signalée dès le VI^e siècle. Nous sommes mieux renseignés par la présence d'une source très fraîche (50), l'analogie avec les estivantes d'Auvergne et de Font-Romeu, et enfin, par ce nom de Fenestre, qui semble une corruption d'un terme oublié. Il existait près de Toulouse (Hamon, III, 247), dans le faubourg Saint-Michel, une Notre-

Dame-de-Férétra. La paroisse occupait l'emplacement d'un cimetière païen de ce nom, car *feretrum*, « brancard pour porter les morts », s'est écrit pherestre, fiestre, fierte, fertre, fieltre, fietre, et a signifié sarco-phage, reliquaire, châsse de reliques à porter en procession. Le col de Fenestre est voisin de la chapelle; a-t-il donné son nom à l'image ou le lui a-t-il emprunté ?

Saint-Paul, entre Cagnes et Vence, possède une belle madone de vermeil du XIIIe siècle, dont le visage « porte des caractéristiques asiatiques très remarquables » (Mme Durand-Lefebvre, page 55).

CHAPITRE XI

CENTRE

Le quadrilatère compris entre l'Océan, la Garonne, le Rhône et la Loire, compte environ la moitié des Vierges noires françaises. Nous devons éliminer celle d'Arcachon, qui aurait été trouvée sur la plage au XVe siècle par le cordelier Thomas Illyricus ; elle est d'albâtre, matière étrangère au pays, et Thomas était natif d'Ancône. Il devait s'agir d'une réplique de Notre-Dame de Lorette. La chapelle est, en effet, agrégée à la *Santa Casa* depuis 1856. La madone noire de Carcarès (Landes), nous intéresse encore moins, étant une réplique récente de Notre-Dame de Guadalupe.

Nous aimerions, en revanche, être mieux renseignés sur l'ancienne Vierge de Soulac que le chanoine d'Entraygues (*Notre-Dame de Périgord*, Périgueux, 1928) affirme avoir été noire. Soulac a beaucoup souffert de la mer et du sable. Son site et sa légende l'apparentent étrangement aux Saintes-Maries. Au large de Soulac est englouti un Noviomagus qui rivalisait avec Bordeaux. L'église même de Soulac, longtemps couverte par les dunes, n'en est ressortie qu'au dernier siècle. Mais Soulac fut très fréquenté, en particulier par les pèlerins anglais se rendant à Compostelle. Or à Soulac auraient débarqué Zachée le publicain, sa femme Véronique et l'apôtre Martial ; Zachée serait devenu l'ermite saint Amadour, saint Martial aurait passé au Puy et serait mort évêque de Limoges ; sainte Véronique, après la mort de Zachée, aurait fini ses jours à Soulac. De même, aux Saintes, deux Maries seraient demeurées à leur port d'arrivée, tandis que Lazare et Maximin convertissaient la Provence. Les analogies ne se bornent pas là. Les fouilles pratiquées à Soulac en 1864 firent découvrir, dans l'église si longtemps ensablée, une crypte et une source d'eau douce devenue puits par l'exhaussement du sol. « C'est par un mi-

racle, écrit un anonyme (*Sainte Véronique à Soulac*, Toulouse, 1877), que la Fontaine Sainte-Véronique devint un puits d'eau douce en dedans l'église, jouxte le pilier. » Enfin Zachée et Véronique auraient été les domestiques de la Vierge ; lui, avait porté l'Enfant ; elle, avait habillé la Mère. De même Sara était servante des Maries.

Que devons-nous croire de cette légende, dont il existe d'ailleurs plusieurs variantes ? Il faudrait rechercher, me semble-t-il, si la légende de Soulac n'est pas née à Rocamadour, et si elle n'avait pas pour objet d'engager les pèlerins anglais à faire un détour par le Quercy. L'épée de Roland fichée dans la paroi de Rocamadour n'était-elle pas un rappel ou une annonce du col de Roncevaux, par lequel passaient régulièrement les pèlerins anglais se rendant en Espagne ?

Du fait de ces quelques déductions, nous sommes reportés au Massif Central.

*

* *

« Le Massif Central, dit Vidal de la Blache (1), s'ouvre dans le sens du sud au nord ou inversement. De la Méditerranée si voisine, hommes et plantes s'insinuent aisément à travers les fentes du talus. » L'Auvergne a eu la même histoire culturelle que le Midi ; le moyen âge les englobait sous le nom de Provence. Entre la montagne et la plaine, entre la mine et la vigne, les échanges étaient désirés de part et d'autre et furent constants.

En outre, le Massif offrait aux Méditerranéens un accès facile aux pays du nord-ouest, par les sillons parallèles de la Loire et de l'Allier. Pour des transports à dos d'homme, par chevaux de bât, par eau, la traversée du Plateau valait bien le détour par la Bourgogne. Strabon, explicite sur ce point (IV, i. 4), parle de transports par chariots. Le Rhône est difficile à remonter, alors que la Loire, dont la source est si voisine de la Provence, descend vers le nord et tourne vers les pays de l'étain. La voie de l'Allier était moins proche, mais plus fructueuse encore. « L'Allier, dit Vidal de la Blache, ouvre à travers le Massif Central

(1) *La France*, 1908, p. 255.

une grande trouée jalonnée de failles, de filons métallifères ».

Si nous suivons la Loire depuis son origine, nous trouvons une image noire au Puy, plusieurs autres à droite ou à gauche, et enfin celle de Vernay, un peu avant Roanne où le fleuve entre en plaine. Sur l'Allier, l'image noire la plus au nord est celle de Moulins ; c'est là que finissait le pays des Arvernes. En aval de Moulins ou de Vernay, aucune image noire avant Orléans. Pourtant, les rapports sont faciles entre les deux régions. Du temps de César, les nouvelles ne mettaient pas douze heures à franchir la distance (1). Jullian croit que « des attaches solides, peut-être surtout religieuses », unissaient Arvernes et Carnutes (2). Pouvons-nous croire qu'au moyen âge les relations étaient plus difficiles ? Pour s'expliquer, au nord du Massif, si riche en images noires, leur totale absence sur un trajet de cinquante lieues, ne doit-on pas se demander à quelle époque certaines régions ont pu ignorer les déesses orientales en raison précisément de la facilité de leur parcours. Or le cas a dû se produire au temps où Massilia exploitait l'Occident. Ses chercheurs de métaux ne pouvaient franchir le Plateau que par caravanes, avec des relais nombreux situés de préférence sur des gisements en exploitation. Au sortir des montagnes, le pays n'offrait plus que des forêts, et le fleuve devenait navigable ; les marchands continuaient donc en barque et ne s'arrêtaient qu'au grand marché de Genabum, centre de la Gaule.

Au moyen âge, les deux madones les plus importantes du Centre étaient la Majesté de la cathédrale de Clermont et la Vierge noire de la cathédrale du Puy. La première, exécutée vers 970, était d'or repoussé, plaqué sur une âme de bois. Cet ouvrage d'orfèvrerie est « la plus ancienne madone dont l'histoire de l'art de la France fasse mention » (3). Elle fixa ce type dit auvergnat, qui associe au hiératisme des Théotocos la vie d'un portrait, et revêt d'un caractère sacré la modestie paysanne.

Malheureusement, presque tous les ouvrages de cette

(1) César : *Guerre des Gaules*, VII, 3.

(2) *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 548, n. 3.

(3) Emile Mâle : *L'Art religieux en France au XIII^e siècle*, p. 286.

technique ont péri comme leur modèle. Le bois était mal protégé ; quand l'armure était d'or, elle tentait les pillards, quand elle était d'argent ou de cuivre, elle s'oxydait ; enfin, plus d'un seigneur, au moment de partir pour les lieux saints, se faisait donner un vieux revêtement de métal en échange d'un neuf.

Plus durable fut la madone auvergnate faite de simple bois couvert de toile, ouvrage non plus d'orfèvre, mais de sculpteur.

Evêques et abbés, par toute la France, ne manquèrent pas de faire imiter l'une ou l'autre Majesté, mais les images noires les surpassaient en popularité. Le rayonnement du pèlerinage de Clermont ne dépassait guère le Bourbonnais et le Rhône, alors que le pèlerinage du Puy était un rendez-vous européen (1).

De cette opposition entre l'image décorative, savante, simple symbole, et l'image laide mais mystérieuse, et puissante par elle-même, a résulté une variété de types. Si Marsat, Orcival, Rocamadour, sont vêtues de métal et ont le visage noir, en revanche l'image de Breuilaufa en Limousin est lamée de cuivre et de teint normal ; à Moulins, Montvianeix, Vernols, une madone de bois marouflé a été noircie, mais non pas à Saint-Nectaire. Ailleurs, comme à Lupiat, l'image reproduit celle du Puy ; mais à Meymac et ailleurs, l'armature de métal ayant disparu, l'âme de bois a été noircie comme le visage, et dissimulée sous une robe.

Basse-Auvergne (Puy-de-Dôme). -- L'Auvergne ne possède pas de Vierge noire plus éloignée du type auvergnat que celle de *Clermont*. L'image de Notre-Dame-du-Port est, en effet, une statuette du XVIIIe siècle, sinon du XIXe, exécutée d'après un type oriental du XIIe : la Vierge dite « de Tendresse », assise, soulevant l'Enfant de ses deux mains et posant sa joue contre celle du bambin. M. le professeur L. Bréhier a trouvé un dessin ancien qui a pu servir de modèle ; mais l'artiste n'y a pas donné à Marie un visage noir ; le type de la Tendresse est moins ancien et d'une tout autre inspiration que l'emploi sym-

(1) Emile Mâle, *L'Art religieux en France au XIIIe siècle*, p. 287.

bolique du noir ; il faut donc que le teint de l'image soit un rappel du Puy ou de l'image primitive. Même s'il était prouvé que l'image immédiatement antérieure à celle d'aujourd'hui était aussi une Vierge de Tendresse et noire, on pourrait affirmer qu'elle avait été noircie délibérément.

Au surplus, nous avons vu (p. 73) que l'image primitive fut trouvée dans le puits sacré de l'église Notre-Dame-du-Port, que celle-ci fut fondée au VI^e siècle, et que, selon l'abbé Randanne, une statuette sacrée existait sans doute près de la source avant que saint Avit fût bâtir son oratoire. En l'absence de données plus concluantes, il est permis de noter les suivantes.

Augustonemetum tenait son nom d'une clairière sacrée. La source du Port étant la seule source miraculeuse de la ville, le site de l'église devait être le lieu le plus saint de la forêt, le centre de la clairière. Selon la tradition, il serait devenu un lieu de marché ; « port » serait dérivé du latin *forum*, « place de marché, foirail ». On pourrait faire peu de cas de cette étymologie si on ne retrouvait même nom et même explication à Dijon.

La tradition dit encore (1) que l'image était barbouillée de rouge. Ce trait aussi serait négligeable si le cas était unique. Mais le même coloriage couvrait l'image noire de Dijon. Le Musée de Saint-Germain possède des statuettes gallo-romaines teintées en rouge. A. Blanchet signale une terre cuite trouvée à Tigy (Loiret), enduite sur toute sa surface d'une espèce d'encaustique rougeâtre (2). La valeur symbolique du rouge a été une notion banale. Les ossements des néolithiques sont teintés d'ocre rouge. Dans l'Inde, la nouvelle mariée s'asseyait sur une peau de taureau peinte en rouge. De même, les Romains couvraient de rouge le lit nuptial et jetaient des étoffes rouges sur le chemin des nouveaux époux. Tibulle (*Elégies*, 1) parle du « rouge gardien » des vergers (« *ruber custos* »). Les Grecs avaient des grottes initiatiques peintes en rouge.

(1) Collin de Plancy, *Dictionnaire critique des reliques et images miraculeuses*, 1821.

(2) *Etude sur des figurines en terre cuite de la Gaule romaine*, 1901.

En résumé, le rouge a symbolisé dans toute l'antiquité « la plénitude et la puissance de la vie » (1).

Enfin, les Grecs ont connu Clermont, sous le nom de Nemossos. Si le site du Port était déjà un marché de leur temps, ils durent y vendre leur vin, car on a trouvé au Puy-de-Dôme une oenochoé (et un casque grec) remontant au IV^e ou au V^e siècle (2).

Je signale pour mémoire une étrange petite idole du Musée de Clermont (moulage à Saint-Germain) qui suffirait à prouver combien, la mythologie gauloise nous est mal connue : elle est multimamme comme l'Ephésienne, et cornue comme Cernunnos ou comme Isis.

Un signe de la puissance exceptionnelle du paganisme à cet emplacement du Port est que trois églises de Clermont sont bien plus anciennes : Notre-Dame-d'Entre-Saints prétendait remonter au I^{er} siècle, Notre-Dame-de-Gloire datait de 330 et la cathédrale de 350.

Les autres Vierges noires du Puy-de-Dôme sont, sauf exception, des Majestés. Elles sont nombreuses et généralement obscures. Notons pourtant à *Authézat* une image miraculeuse que Hamon (II, 133) attribue au IX^e siècle ; c'est une statue-reliquaire qui a des trous dans la tête, et qui porte encore les cachets d'authentification des reliques. Elle est portée en procession le vendredi saint.

Chauriat possède une Notre-Dame du Clocher, ainsi nommée parce que, après la Révolution, elle fut trouvée sous les décombres dans une galerie voisine du clocher. C'est une oeuvre du XII^e siècle, en bois marouflé, enduite d'une peinture chocolat brûlé ; l'Enfant est perdu. Elle occupait l'ancienne église paroissiale, qui était bâtie sur une crypte où coulait une source abondante et régulière.

Orcival fut au moyen âge le pèlerinage favori de l'Auvergne. Une tradition recueillie par Mrs Gostling (3) dit que Notre-Dame, allant par l'Auvergne et y répandant ses bénédictions, parvint à un village voisin de Riom : Vitrac, dont les habitants lui refu-

(1) Edelstand du Méril, *Etudes... d'archéologie*, 1862.

(2) Clerc, *Massalia*, tome I.

(3) *Auvergne and its people*, London, 1911.

sèrent une chapelle. Sur quoi elle gagna Orcival, où elle fut aussitôt accueillie comme la Mère de Dieu, bien que les gens y adorassent Orcus. Les Vitracois ne purent qu'ériger une croix à l'endroit où la Vierge leur était apparue ; telle était l'origine du pèlerinage de Vitrac. Une variante que nous verrons plus loin, dit que la Vierge était apparue sous la forme d'une Orientale noire, ce qui excuserait un peu les Vitracois. Enfin, car la sincérité ne s'embarrasse pas des contradictions apparentes, l'image d'Orcival était si puissante parce qu'elle était un portrait d'après nature, dû à saint Luc.

De ces essais d'explication, nous retiendrons deux points seulement. D'abord, une confirmation imprévue de l'importance des voies fluviales en ces parages ; on a peine à croire, en regardant la carte, que du Sioulet qui arrose Orcival, jusqu'à Vitrac sur la Sioule, malgré vingt lieues de routes souvent obligées d'éviter les deux rivières, celles-ci aient pu établir un lien de rivalité entre les deux villages.

L'autre point est l'étymologie Orcus-Orcival. Quand elle serait fausse, il reste que les gens y croyaient, et ce serait ici parfaitement suffisant. Mais nous avons vu (Ch. VII) qu'elle doit être exacte. N'en avons-nous pas la preuve dans la persistance à Orcival de rites funéraires ? Les gens y apportaient leur suaire, et un auteur du XVII^e siècle dit que « le nombre de ces offrandes était incroyable ». Le site comprend un dolmen et un édifice tous deux appelés le Tombeau de la Vierge (1), une crypte, une source miraculeuse. A deux lieues à l'est, à la naissance de la Sioule, qui est un affluent de l'Allier, est situé Aurières, ancien gisement d'or. Près de Saint-Ours, le village des Roches posséda jadis des thermes.

A *Riom*, l'église Notre-Dame-du-Marthuret est justement fière de sa Vierge à l'oiseau, adossée au pilier de la porte. Mais ce chef-d'oeuvre du X^{Ve} siècle n'a jamais passé pour miraculeux. La chapelle absidiale possède une Vierge noire qui ne remonte pas au delà du XVII^e siècle, mais dont le prototype, d'après le nom de l'église, devait être fort ancien, car nous ne

(1) Nous reverrons des mégalithes et des souvenirs de cultes funéraires à Commana et à Saumur.

pouvons pas nous imaginer, comme le font les Riomais mal informés, que la statuette aurait été trouvée dans un champ par un laboureur nommé Marc Thuret, ou dans la mare du village de Thuret. Nous avons certainement affaire à une gardienne des tombeaux. A la Révolution, l'image fut sauvée par les bouchers de la ville. Nous retrouverons à Murat les bouchers associés à l'image noire.

Notre-Dame de Natzy estive à *Saint-Pardoux* et hiverne à *Latour-d'Auvergne*.

Saint-Saturnin est un village de 900 habitants, mais son église possède un clocher octogonal et sous le chœur règne une crypte circulaire.

M. Ajalbert a peint avec une force émouvante le site de *Vassivière*, un coin de montagne entouré d'eaux tombantes et courantes, non loin du mystérieux lac Pavin. Son nom lui vient du dieu Vasso, qui eut son temple à Clermont. Sa source guérit encore les maux d'yeux. De Bosse, chaque printemps, Notre-Dame monte ici pour estiver avec les bergers. Selon certaine tradition, les Vierges de Vassivière, d'Orcival et du Port avaient pour père un roi d'Orient ; selon une autre légende, les images de Vassivière, la Font-Sainte, Latour et Egliseneuve-d'Entraigues, étaient quatre soeurs noires venues d'Orient et qui demandaient aux gens du pays le chemin du Mont-Dore. Les statuettes ainsi apparentées marquent des étapes d'environ un jour de marche sur une ligne générale nord-sud : Puy Mary au Puy-de-Dôme.

Haute-Auvergne (Cantal). -- Les pentes du Cantal, ancien volcan vêtu de pâturages, sont peu favorables à la vie urbaine. L'oeuvre de Rome y périt entièrement, le paganisme s'y prolongea, et la plupart des villes cantaliennes actuelles furent créées par l'Eglise. En outre, la portion occidentale de la région communique difficilement avec l'Allier et la Provence, et ne peut communiquer avec le Nord que par sa frange Ouest. Celle-ci, dit Vidal de la Blache, a servi de passage « aux plus anciennes migrations que l'histoire puisse atteindre ».

Ainsi arrive-t-il qu'*Aurillac* ne remonte pas au delà du monastère fondé par saint Géraud en 898 ; sa première image noire fut apportée, a-t-on écrit, par saint

Antoine de Padoue, qui prêchait aux cordeliers d'Aurillac en 1225.

Champagnac-les-Mines est situé sur la même route naturelle que Mauriac. C'est aussi le seul lieu de France où l'image noire soit attribuée, comme à Mauriac, aux Mérovingiens ; la tradition dit que celle de Champagnac était un présent de Clovis. On l'appelait Sainte-Anne ou la Bonne Dame. Mrs Gostling, en 1910, obtint à grand'peine que le curé voulût bien la descendre du grenier. C'était, dit-elle, un objet inquiétant (« a weird-looking object »), une statuette barbare et, tout usée, sans enfant et sans visage. Nous ne savons rien de son passé, sinon qu'elle avait une chapelle à l'église. Il est possible que la célèbre légende de Mauriac ait trouvé un écho ici ; possible aussi que les Francs aient porté avec eux des images de leur déesse Hel (voir ci-après, chap. XIII). D'après le *Dictionnaire statistique du Cantal* de Deribier (1852), de nombreuses monnaies romaines ont été trouvées sur le territoire de la commune et il subsiste près de Moulergues, même territoire, un Champ de Diane, qui portait déjà ce nom au XVe siècle.

La Font-Sainte possédait en été, et *Saint-Hippolyte* en hiver, une Vierge des bergers « donnée par saint Louis » et un groupe de Marie et Elisabeth « rapporté par un croisé ». Par la tradition de Vassivière, nous avons lieu de croire que la madone était noire, mais la chapelle actuelle est de 1743 ; l'ancienne fut détruite par les huguenots, et les statuettes médiévales ont disparu.

La Vierge de *Laurie*, Notre-Dame du Mont-Carmel, a été blanchie en 1833. Elle était autrefois au Martulet, emplacement d'une ville romaine. Un miracle la transporta à la fontaine du Roulier; un autre, à Laurie, et l'on a découvert en 1886 qu'une fontaine coulait sous l'église. La source avait suivi l'image dans ses déplacements. Le nom du premier site : Martulet, apparente cette madone à celle de Riom (voir aussi page 72, note 2).

Mauriac est situé sur la zone de circulation signalée par Vidal de La Blache. Il date au moins des Romains et fut un domaine mérovingien. Mais il est fort probable que sa madone noire est d'origine plus récente

encore que celle d'Aurillac. Sans doute, d'après une légende célèbre, l'image primitive aurait été trouvée par une petite-fille de Clovis, Théodechilde : attirée par une lumière, la princesse trouve dans une clairière une grande table de marbre, portant une « vive chandelle » et une statuette, le tout gardé par une lionne et ses lionceaux, d'abord farouches, puis bienveillants... » J'abrège bien à regret cette mirifique histoire (1). Car certaine *Chronique de Montfort*, rédigée au monastère de Mauriac en 1564, et qui met en avant tous les titres, vrais ou faux, que peut avoir le monastère à être au moins aussi ancien que Saint-Pierre-le-Vif de Sens, cette chronique, dis-je, ne mentionne pas l'image (2). On peut donc faire confiance, semble-t-il, à une « tradition constante » (3), selon laquelle la madone noire de Mauriac serait venue tout simplement du Puy au XVe siècle (4).

La Majesté de *Molompize* se compose d'une âme de bois couverte de stuc noirci ; elle semble dater du XVIe siècle.

La seule dévotion en France qui soit comparable à celle de Saint-Victor de Marseille, est celle de la Vierge noire de *Murat*, dite Notre-Dame des Oliviers, vocable unique dans la catholicité. Le jour de sa fête est la Chandeleur. On l'habille alors de vert ; les enfants qui lui sont voués sont vêtus de vert et ses chanoines portaient un camail à liséré vert. Jamais, grâce à elle, la foudre n'a touché la ville. Elle est la patronne des bouchers muratois, corporation ancienne et fermée, à qui est réservé l'honneur de porter l'image en procession.

Pouvons-nous supposer ici un passé aussi lointain qu'à Marseille ? Oui et non : non, en ce qui regarde la

(1) Il y figure un manuscrit en caractères hébraïques, que l'on envoie à Rome pour l'y faire déchiffrer, et un temple où les Wisigoths adoraient une idole d'or de leur Mercure appelé Saday, etc. On montrerait sans peine que plusieurs détails étranges sont des réminiscences.

(2) L'abbaye mauriacoise relevait de celle de Sens ; mais elle n'acceptait pas cette infériorité, ni les justifications qu'en donnait Saint-Pierre-le-Vif. Sans entrer dans le détail, je me permets de donner la *Chronique de Montfort* comme une réplique au *Diplôme de Clovis*, forgé à Sens au XIIe siècle. Voir Prou, *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, 1895, et *Auvergne*, Premier Cahier, 1937.

(3) P. Olivier : *L'ancienne statue romane de Notre-Dame du Puy*, Le Puy, 1921.

(4) Il ne peut s'agir d'ailleurs de l'image actuelle, Vierge debout, haute de plus d'un mètre. La tradition nous cache qu'elle eut une devancière qui dut périr au XVIe siècle. Incidemment, nous aurions là un indice que l'image du Puy devait être noire avant le XVIe

ville, oui en ce qui regarde l'image. Murat ne possède, en effet, ni crypte ni source miraculeuse ; il a grandi autour d'un château-fort du Xe siècle. Mais la tradition, dit que ce château succédait à un oratoire qu'un disciple de saint Austremoine avait élevé, sur la rive alors déserte de l'Alagnon, en face de Bredons. Or, ce Bredons, maintenant hameau chétif, est fort ancien. Il occupe, en face d'un pont, un oppidum abrupt, qui recèle une vaste caverne. Sa petite église de 1074, à meurtrières et à mâchicoulis, possède une madone dite noire et attribuée à saint Louis, qui est en fait une auvergnate polychrome d'origine inconnue ; on croit pourtant qu'elle occupait une chapelle à la tête du pont. Ce pont fut gaulois, puisque Bredons lui doit son nom *brivadunum*. Bredons a joué son rôle dans notre histoire ; saint Louis y avait construit une forteresse royale, le château de Beccoire. En 1728, le rapport d'un intendant informait Versailles que Murat était « une petite ville dépendant de la paroisse de Bredons », et aujourd'hui encore l'église de Bredons sonne les cloches avant Murat. Il est clair qu'avec la fin des luttes féodales, est venu le déclin de Bredons la guerrière, tandis que grandissait Murat la commerçante ; le château de Murat lui-même perdit son importance au XVe siècle. Il dut y avoir ici transfert de population et transfert de palladium, comme à Montpellier.

Mais d'où pouvait venir l'image de Bredons ? On ne peut supposer un apport des cassianites, car ce sont les clunisiens qui possédèrent Bredons à partir de 1062. La ressemblance unique et frappante entre les dévotions de Murat et de Marseille ne semble s'expliquer que par une origine commune, et celle-ci ne peut être que très lointaine. Notons donc quelques faits encore.

L'Alagnon, qui arrose Bredons, est un affluent de l'Allier, qui retrouve des images noires à Volclair et à Molompize. Bredons est situé sur le versant *oriental* du Cantal, à six lieues de la N. 9, qui descend sur Pénas. Un village voisin, appelé Dienne, aurait eu un temple à Diane (Rochemonteix, *La Font-Sainte*, 1898). Bredons n'a gardé qu'un souvenir verbal de son image noire, mais il possède une statue de saint Blaise et une autre de Notre-Dame de Lorette. L'image de Murat semble dater du XIVe siècle ; elle est probablement

d'olivier. Sa lampe n'est alimentée que d'huile d'olive, laquelle est miraculeuse.

Notre-Dame des Oliviers, déclare Mrs Gostling, est « noire comme la nuit, noire comme le proverbial Erebe, noire comme ce que l'on peut imaginer de plus noir ».

Saint-Christophe possède une Notre-Dame du Château, que Raoul de Scorailles aurait fait faire en 1098, avant de partir pour la croisade, ainsi que deux autres. Les visages sont noirs, les mains blanches.

La petite ville de *Salers*, jadis riche et fortifiée, reçut d'un chevalier revenu de Palestine une image de Notre-Dame de Lorette, pour laquelle un oratoire fut bâti près de la Fontaine de la Vierge, et qui fut brûlée en 1793. En outre, d'après *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (1898, col. 562), une tapisserie du XVI^e siècle figure Marie et Joseph avec le visage noir, alors que l'Enfant est blanc. Il y a là une intention dont nous reparlerons.

Vernols, autrefois Vernops, touche à la commune de Dienne, et possède une Fontaine dite de Sainte-Teigne. Sa Vierge noire, aujourd'hui logée au musée de Clermont, est un chef-d'oeuvre du style auvergnat.

L'énigme de *Villedieu* se présente comme suit. Dans ce village voisin de Saint-Flour se voit une statuette de 45 centimètres, de teint normal, contenant dans son socle une minuscule Vierge noire (cf. Prats-de-Mollo). L'image blanche semble dater du XIII^e siècle. Le village doit être une création des Templiers (voir Longnon, *Noms de lieu*, paragraphe 1479), et ne remonterait donc pas au delà du XII^e siècle. Mais un puits miraculeux au milieu de l'église peut avoir attiré des pèlerins bien avant la venue des Templiers. Quoi qu'il en soit, dès le XIII^e siècle, la chapelle de Notre-Dame du Rozanet était un pèlerinage célèbre. En 1361, un ancien moine de Saint-Victor de Marseille, Pierre d'Estang, fut nommé évêque de Saint-Flour. Il se prit d'affection pour ce village, lui rebâtit son église en 1363, lui donna un chapitre en 1366, y plaça la paroisse. Aurait-il donné à Villedieu un éclat de la statue marseillaise ? La tradition dit que la statue (mais laquelle des deux ?) fut trouvée, en 1383 seulement, sous des broussailles, par un bouvier, et refusa de

demeurer à Saint-Flour. L'église, bâtie sur le gneiss, n'a pas de crypte, mais sa portion occidentale est divisée horizontalement par une demi-coupole qui lui donne une sorte de crypte artificielle, en face du puits. Or, la coupole, ainsi que toute cette partie de l'édifice, remonte à l'époque romane.

A *Volclair* (ou *Vauclaire*), dans une chapelle seigneuriale, se voit une Majesté noire, de facture sommaire, aux mains énormes. Elle serait venue d'Antioche, ou aurait été trouvée dans une forêt voisine, et aurait refusé de séjourner à l'église de Bonnac.

Albigeois (Tarn). -- *Mailhoc*, près d'Albi, possède un tableau représentant N.-D. de Guadalupe, apporté du Sénégal par le chevalier d'Aire. La statuette de *Roumégoux*, c'est-à-dire du Roncier, nous intéresse davantage. Elle se dresse sur une colline, à quinze cents mètres du village ; son rôle est de protéger les moissons. Non loin de là, Peyrebrune, apparemment nommée d'après un mégalithe, possède une mine de plomb argentifère.

Bourbonnais (Allier). -- Ce territoire offre des minéraux très variés et de nombreuses sources thermales. Il porte le nom du dieu Borvo. Son argile blanche et sa situation centrale lui permirent d'exporter par toute la Gaule des figurines sacrées. Une déesse-mère trouvée à Toulon est si pareille à une madone que Tudot et Broach, au siècle dernier, discutèrent longtemps de son attribution.

La Vierge noire de *Moulins*, selon Rohault de Fleury, était une statuette de 50 centimètres, « visage noir et long, lèvres épaisses, nez long, joues amaigries, yeux fortement indiqués... traits byzantins ». Elle était un peu égyptienne, dit R. de Quirielle, et elle aurait été donnée à Robert de Clermont par saint Louis revenant d'Orient. Cette image devait remonter au XIIe siècle. Elle a été remplacée par une Vierge de marbre blanc et par une Majesté noire du XIIIe, marouflée au XVe.

Il est fâcheux de voir ici, une fois de plus, saint Louis mis à contribution. Sans doute, il avait pu rapporter d'Orient toute une collection d'images noires, mais Joinville aurait dû nous en dire un mot. A Moulins, l'explication tombe assez mal ; du temps de saint Louis, le site ne portait que quelques moulins

au bord de l'Allier, et quelques maisons autour d'un château. Même en 1367, Moulins n'avait pas encore d'église, et jusqu'à la Révolution son territoire fut réparti entre la paroisse de Saint-Bonnet et celle d'Yzeure. Moulins est une brillante parvenue, qui ne fut promue évêché qu'en 1822. Yzeure, au contraire, aujourd'hui simple faubourg, avait été importante sous les Romains ; elle avait des thermes ; son église remplace un temple. En outre, il existe entre les deux localités des Fontaines du Bardon, qui durent être sacrées pour les Gaulois, puisqu'elles possèdent une chapelle Saint-Jean. C'est du côté d'Yzeure ou de ces fontaines que je chercherais l'origine de la première statuette noire de Moulins, et non pas du côté de la Palestine.

Arfeuilles (*Acrifolia* , Les Houx) est à mi-chemin de la Loire et de l'Allier, dans la région la plus sauvage du Bourbonnais. On y a trouvé de nombreux souterrains et un autel « druidique ». Aux environs, le Ré (le mont) des Ecoliers était, dit-on, un centre druidique, et le Ré-Mur-Saint avait un temple gaulois. Des lieux dits comme Belona et Fon-Gall rappellent ce passé celtique. Nous avons vu (page 81) qu'Arfeuilles avait une dévotion particulière à saint Roch. Il occupe un carrefour où passait une voie Lyon-Gergovie ; les Romains y avaient une colonie. Notre-Dame d'Arfeuilles fait revivre les enfants morts sans baptême.

Coulandon, canton Ouest de Moulins, est une station préhistorique. Une nécropole romaine entoure l'église, dont deux murs sont romains. La statuette, aujourd'hui au grand séminaire de Moulins, fut enduite de noir.

Cusset a été un carrefour plus important que Vichy. L'une de ses routes se dirige sur Moulins, une autre sur la Bourgogne, une autre sur le Puy. Son image était une belle oeuvre du XIII^e siècle, que l'abbé J. Clément attribue au clunisiens. La tradition dit qu'elle était destinée à Gannat, mais refusa de dépasser le valon sauvage où existait au IX^e siècle la Villa Cuciacum. Rien n'empêche qu'une oeuvre du XIII^e siècle ait remplacé, en l'imitant, une statuette romaine.

Vichy gallo-romain donnait aux femmes la beauté (source des Acacias) et la fécondité. Cybèle y voisinait,

dit Graillot, avec Isis et Jupiter Sabyzios, car de tous les points de l'empire affluaient ici les malades, et les médecins, et les cultes. Les Asclépiades naturalisés gallo-romains par Trajan opposaient leur science grecque aux recettes des druides ; ils adoraient Isis et Mithra. Les archéologues ont trouvé à Vichy non seulement la déesse Vichiaco, mais Isis, Vénus, Pallas, Proserpine et Thétis. L. Bonnard, dans *La Gaule thermale* (Paris, 1908), rapporte que, selon la tradition locale, les sources de Vichy se trouvaient jadis en aval, près de Varennes ; une femme les ayant souillées, la *fée blanche* qui les gardait (souvenir celtique) les transféra à Vichy. Nous avons là le lointain souvenir de la défaite d'une Mère gauloise par les grandes divinités orientales. Le nom de la paroisse est Saint-Biaise.

Cévennes propres (Gard). (Voir ci-après Gévaudan, Velay, Vivarais). -- L'histoire de l'image de *Roche fort-du-Gard* est assez singulière. Le village est placé sur une hauteur, l'image sur une autre, près d'une vaste forêt, au bord de la route N. 176 : Nîmes-Pont-du-Gard-Roquemaure-Orange. Roquemaure a livré des poteries grecques. La légende locale dit que la statue fut donnée par Charlemagne, puis cachée dans la fissure d'un rocher, d'où elle sortit au XI^e ou au XII^e siècle, grâce à un coup de foudre qui fit éclater sa cachette. C'était « une grande statue de bois vermoulu, que son antiquité rendait entièrement méconnaissable ; on l'estimait être de quelque sainte inconnue, qu'on appelait du nom de « Brune » (1) . La chapelle qui lui fut élevée resta longtemps sans autel ; au XVI^e siècle, l'ermite qui gardait la chapelle y mit le feu, et à l'image en même temps, « peut-être parce que le culte inusité d'icelle choquait sa simplicité ». En 1633 seulement, un nouvel ermite, qui avait visité Lorette, releva la chapelle et y installa une nouvelle statue. M. André Godard, dans ses *Vierges comtadines* (1930), dit que la chapelle et le pic tout entier étaient lieux de sépulture vers le Xe siècle.

Forez (Loire). -- Le territoire des Ségusiaves fournissait aux Romains du plomb et de l'argent.

Les images noires sont relativement nombreuses

(1) Histoire manuscrite du XVII^e siècle, citée par un P. Mariste, dans *Notre-Dame de Roche fort-du-Gard*, Avignon, 1861.

dans ce petit pays. Celle de *La Pacaudière*, Notre-Dame-de-Touzy, est d'une pierre inconnue, polychromée en partie. La chapelle est à l'écart du village, lui-même situé près de la route N. 7 de Paris à Lyon. -- *Saint-Denis-de-Cabanne* est à la frontière de la Bourgogne, près d'une source miraculeuse. -- A *Vernay* se terminait le portage le plus fréquenté entre Rhône et Loire, qui venait de Pont-Saint-Esprit et passait par le col du Pal. -- L'image de *Valfleury* aurait été trouvée par un berger, une veille de Noël, sur des genêts fleuris, à la fin du VIIe siècle. Le premier sanctuaire se serait écroulé avant le IXe siècle, et aurait été relevé par Robert Ier. Le bourg se forma autour de l'église. De la paroi de la nef s'écoule une fontaine qui guérit surtout les maux d'yeux. La statue originale est derrière l'autel ; une copie noire occupe une chapelle.

-- Notre-Dame de Laval, à *Saint-Germain-Laval*, était une statuette en genévrier de Phénicie. Une vague tradition la fait remonter au VIIIe siècle, mais elle n'est pas mentionnée avant 1270 ; l'église est du XIIe. Le bourg est un chef-lieu de canton, grâce à des mines de plomb argentifère. -- J'ai parlé de *La Cula* au chapitre II. -- *Sauvain* est presque riverain du Lignon. Un petit massif oblige ici la rivière de *l'Astrée* à décrire un angle accusé. Une branche en est marquée par *Satuvain*, la pointe par les thermes de *Sail-sous-Couzan*, connus des Romains, l'autre branche par les thermes de *Poncins*, où fut adorée *Cybèle*. Le massif contient le mont *Uzore*, avec les ruines d'un temple à *Isis*.

Gévaudan (Lozère). -- Le *Gévaudan* est très pauvre, parce que ses anciennes routes romaines étaient encore des sentiers muletiers au temps où *Versailles* entassait les merveilles. Nous avons peine à croire que ce pays ait expédié des lingots d'argent sur *Massilia*, et que l'humble *Javols*, quand il était *Gabalum*, ait eu des bains, des statues, un quai sur le *Triboulin*, et fût relié aux quatre mers gauloises par des voies de huit mètres de large. Celle d'*Agrippa* y montait de *Lyon* pour en descendre sur *Toulouse* ; à dix lieues seulement, elle croisait la *Regordane*, qui joignait *Nîmes* à *Clermont*.

Gabalum fut anéanti par les *Vandales* en l'an 406. *Mimate* grandit et devint *Mende*. Le noyau de la nouvelle capitale fut le quartier de *Lavabre*, dont l'église

Saint-Gervais fut, selon l'abbé Albe, église paroissiale depuis le IV^e siècle, jusqu'à l'invasion anglaise du XIV^e siècle ; à partir de cette époque, les offices de Saint-Gervais furent dits dans une chapelle de la cathédrale. Celle-ci était née *en dehors* de la cité ; il y avait là, *au-dessus d'une crypte*, une chapelle qui devint l'église Saint-Pierre en 1105, église elle-même agrandie et très embellie vers 1370 par un fils du pays, le pape Urbain V.

Cette cathédrale contient une Vierge assise, noire et voilée, dont « la tête et le cou sont revêtus d'une épaisse couche d'un vernis noir d'ébène » ; le buste est à peine dégrossi. Rohault de Fleury spécifie que le devant du corps, les bras et les pieds sont rouge pâle. Nous avons vu que le rouge appartient au symbolisme antique. Pourtant, l'image contient des reliques. « Selon l'opinion commune, écrit l'abbé Costecalde (1922), elle aurait été rapportée par l'évêque Guillaume II de Peyre, quand il revint en 1222 de son premier pèlerinage aux lieux saints. » Cette référence à l'opinion commune signifie que l'origine orientale n'est établie par aucun texte; or, par malheur, c'est Guillaume IV de Peyre qui était évêque en 1222, et il est inutile de parler de son « premier » pèlerinage, puisqu'il mourut en 1223. En outre, Rohault de Fleury date l'arrivée de la statue de 1253, la *Catholic Encyclopaedia* de 1215... Ici comme au Puy, nous avons donc l'impression que le premier explicateur invoqua une origine glorieuse et lointaine. Quelles réalités constatons-nous sur place ?

Nous constatons (Ch. Porée, *Notice*, Paris, 1903) que la petite église romane élargie en 1370 présentait sa façade à un cimetière qui contenait trois chapelles (Saint-Jean-Baptiste, Saint-Léonard et Sainte-Lucie). La chapelle Sainte-Lucie couvrait une crypte, dans laquelle on devait découvrir les restes de saint Privat, le martyr local, reliques oubliées depuis le Ve siècle. (La cathédrale agrandie allait donc contenir deux cryptes.) En outre, portion de la muraille Sud bordait un cimetière plus petit, dit « de Saint-Michel » ou « de Saint-Blaise », dans lequel Aldebert II (1098-1109) avait reconstruit une chapelle Sainte-Thècle et Saint-Blaise. Quand Urbain IV fit abattre cette chapelle, il conféra à la cathédrale le chef de saint Blaise. Aujourd'hui,

dans la cathédrale, saint Roch a une statue et un vitrail, saint Michel a un vitrail. Cet ensemble n'est-il pas assez riche pour nous épargner la peine de rechercher (sans l'aide d'un texte !) quand et comment la statuette serait venue de Palestine ? Sainte Lucie a souvent détrôné la Bonne Déesse ; que faisait-elle ici au-dessus d'une crypte funéraire ?

La Vierge noire de *Marvejols*, Notre-Dame de la Carce (de la Prison), fut trouvée avant 998, par des bergers, près d'une fontaine. C'était une statue assez grossière, figurant Marie debout, la main droite tendue vers le sol, tenant Jésus sur son bras gauche. Rend dit avoir observé la même attitude chez une Mère gauloise trouvée près de Quimper.

Quézac possède une source ferrugineuse. Le village était situé jadis sur la montagne ; mais près de la source une madone fut trouvée vers 1050 par un homme qui labourait son champ et, comme la statuette refusait de monter au village, le village descendit la rejoindre. L'image fut détruite par les huguenots.

Serverette, où l'abbé Costecalde signale une Vierge noire, est située sur la voie Agrippa, tout près de Javols, au croisement de la N. 107.

Limousin (Corrèze et Haute-Vienne). -- Cette province possède, entre autres métaux, l'étain, l'or, l'argent et le cuivre. Mais les Grecs n'y ont pas laissé de traces. Ses relations avec l'Auvergne sa voisine ont été actives ; Limoges comptait une nombreuse confrérie de Notre-Dame-du-Port. Pourtant, les seules images noires limousines sont celle de *La Cellette*, venue de Paris en 1830, et celle de *Meymac*, installée face à l'Auvergne, au pied du plateau de Millevache, à la rencontre de plusieurs routes anciennes, dont l'une gagne Mauriac et l'autre Clermont, et au voisinage de mines de plomb et de bismuth. Toutes deux sont d'ailleurs bien ignorées aujourd'hui. M. Albert de Laborderie, qui habite Limoges, et qui connaît parfaitement l'archéologie du Limousin, a été surpris de découvrir celle de Meymac quelques jours après m'avoir assuré que le Limousin n'avait pas de Vierges noires. Je cite le fait pour montrer combien le Limousin contraste avec l'Auvergne. A propos de la station préhistorique d'Envand (Haute-Vienne), M. Desfontaines a présenté des

observations qui me paraissent opportunes ici : « Les paléolithiques ne trouvaient en Limousin ni les grottes ni le silex... Le Limousin n'est pas un lieu de passage... Au début, l'homme contourna le Limousin, ou y entra par l'ouest, en remontant les rivières. Le Limousin est très ouvert vers l'ouest... tandis qu'il est entièrement fermé vers l'est par les monts d'Auvergne ; il y a donc plus de probabilité qu'on ait entamé notre pays par l'ouest. » (*Bull. de la Soc. arch. du Lim.*, 1913.)

Marche (Creuse) -- Raoul de Montgeniez, seigneur du Puy-en-Velay, fut fait prisonnier à la troisième croisade (1189-1199). Racheté par les Templiers, il leur donna une réplique de la madone du Puy, que les chevaliers placèrent dans leur château de *Bourganeuf*, au point le plus exposé du rempart. Rien n'infirme cette tradition. Si elle est exacte, elle confirme que Le Puy possédait une image noire avant le passage de saint Louis.

L'image de *Saint-Quentin*, Notre-Dame Sous-Terre, a été refaite au XVII^e siècle. Il n'existe aucune tradition de ses origines. Elle doit son nom à la crypte qu'elle occupe et dont le bénitier fut un autel à Mercure. Dans le même département, à La Souterraine, la crypte contient des inscriptions funéraires gallo-romaines et un puits, mais l'image est de couleurs normales.

Périgord (Dordogne). -- Selon Déchelette (*Manuel*, VI, 683-685), le *Périgueux* gaulois était de l'autre côté de l'Isle, sur l'oppidum de La Boissière, au pied duquel coule la Fontaine des Deux-Jumeaux. Les Romains préférèrent la boucle de l'Isle ; un aqueduc y amena la source sacrée. Le site de Saint-Front était à l'origine voisin d'un cimetière romain, et dans un faubourg. Les ruines d'une ancienne villa, perdues au milieu d'un cimetière, auraient, à la fin du III^e ou au IV^e siècle, servi de lieu de réunion à la communauté chrétienne.

Périgueux adorait Cybèle. Il avait d'ailleurs une source chaude, le Télo, et Vésone fut sans doute une divinité fontainière. La Vierge noire était à Saint-Front, qui possédait aussi une Notre-Dame-la-Vieille, tandis que Saint-Etienne, église de la cité, avait une *Virgo Paritura*. Rien de tout cela ne subsiste.

Aujourd'hui, l'image noire la plus ancienne du Périgord est probablement celle de *Tursac*, au bord de la Vézère, près d'un dolmen et d'une source miraculeuse, Fontpeyrine (fontaine des pèlerins). C'est une statue debout, en pierre, qui ne tient pas d'enfant. On ne sait si elle fut trouvée par des boeufs ou si elle flottait sur la rivière (cf. Sarrance). Le pèlerinage était populaire jusque dans le Quercy.

La statuette de *Capdropt* (source du Dropt) fut si bien cachée par les chanoines de sa collégiale au XVI^e siècle, que l'on n'a jamais pu la retrouver. On ne sait rien de ses origines.

Capelou (*Caput luci*) était à l'orée d'un bois sacré. Son image noire, trouvée dans un sillon près d'une fontaine miraculeuse, était de pierre et fut brisée à la Révolution. Elle est remplacée par une *pietà* du XV^e siècle, noircie, de provenance inconnue.

Quercy (Lot) -- Nous ne pouvons pas décrire comme il le mériterait le site unique de *Rocamadour*, l'ancienne *Vallis tenebrosa*, cet à-pic de deux cents mètres béant brusquement dans le causse : au bord de l'abîme, un château-fort ; au flanc du roc surplombant, un bouquet d'églises et de chapelles ; plus bas, une ville médiévale ; plus bas encore, le cours de l'Alzon, la rivière des Aulnes, jadis caché par une épaisse forêt. Nous devons omettre aussi l'histoire de son pèlerinage, l'un des plus célèbres de la chrétienté ; Rocamadour avait des répliques en Espagne au XII^e siècle ; les tribunaux ecclésiastiques d'Allemagne envoyaient des coupables à Rocamadour ; on les y chargeait de fers et de chaînes (*catenulas*) jusqu'à l'accomplissement des derniers rites expiatoires. Rocamadour vit Henri II d'Angleterre, devant son armée, expier à genoux le meurtre de Thomas Becket... Nous devons nous borner à rechercher l'origine de l'image. C'est une Majesté de la fin du XII^e siècle, noircie, grossièrement taillée, partiellement revêtue de lamelles d'argent, assise sur un bloc évidé en reliquaire, c'est-à-dire une oeuvre chrétienne et occidentale (Voir figure 14).

La tradition la plus connue veut que Zachée le publicain ait apporté à Rocamadour une statuette due à saint Luc. Rupin, dans sa magistrale monographie

(1904), a fait justice de cette fiction. En fait, on découvrit en 1166, enfoui à l'entrée de la chapelle de la Vierge, un corps en parfait état de conservation. Pour des raisons mal précisées, le peuple y vit la dépouille d'un mystérieux Amadour ; porté près de l'autel de la Vierge, il attira les pèlerins ; une légende grandit. Amadour devint un serviteur de la Vierge, puis l'époux de Véronique, enfin, au XVe siècle, il fut assimilé à Zachée. Ni Amadour, ni Véronique, ni Zachée, ne figurent au calendrier.

D'autre part, M. Ludovic de Valon (*Documents nouveaux*, 1928) a montré l'ermitage de Rocamadour, parfaitement obscur jusqu'au XIe siècle, puis chèrement disputé entre les abbés de Marcillac et ceux de Tulle, devenir fameux quand ceux de Tulle l'emportent. Cluny avait enrôlé Tulle dans la croisade d'Espagne, et Tulle y avait enrôlé les moines et les pèlerins de Rocamadour. C'est par Tulle que fut élaborée ou propagée la légende qui reliait Rocamadour à la Palestine et à Soulac, et par Soulac à l'Angleterre. A la rigueur on peut supposer que Tulle dota Rocamadour d'une image analogue à celle du Puy. Une variante de la légende attribue à Amadour la fondation du Puy.

Mais l'ermitage existait longtemps avant la découverte du mort inconnu. Certaine cloche miraculeuse qui se voit à Rocamadour remonte au delà du VIIIe siècle. Or, la chapelle était dédiée uniquement à Marie. Il semble donc difficile d'écarter une tradition populaire qui fut transmise à Mrs Gostling, en 1910, par une religieuse résidant à Rocamadour. Les paysans racontent, ou racontaient, qu'on faisait autrefois des sacrifices humains à une Mère noire nommée Soulivia, logée dans une caverne au flanc de la falaise, et c'était dans cette caverne que Zachée avait placé sa statuette et installé son oratoire. Voilà nettement indiqué le conflit entre les deux croyances qui dut certainement éclater à un moment quelconque, en ce lieu si propice aux cultes naturistes. Sous l'autel de la Vierge, nous savons qu'un autel druidique est enfoui. D'ailleurs, ce nom de Soulivia mérite attention. Ni la bonne soeur, ni les paysans quercynois, ne pouvaient savoir comment les Romains prononçaient le nom des divinités que nous appelons des Sulèves, ni soupçonner davantage que les Sulèves furent parfois des déesses de la

Terre inculte, telle qu'elle s'offre ici avec la Vallée ténébreuse, le causse désolé, les igues et les doux, et le gouffre de Padirac. Les Sulèves sont généralement trois, comme les Mères et les Parques, mais le syncrétisme général les avait touchées. Une inscription de Collias, Gard (Musée de Montpellier), porte : *Sulevia Iduenna Minerva*. Iduenna est-il une déformation du surnom de Cybèle : Idaia ? En tout cas, nous avons vu Minerve à Toulouse, et Arles eut des sacrifices humains. Notons encore que l'Alzon, la rivière des Aulnes (voir Longnon, 28), passe près du village des Alysses et d'une Combe de la Dame, et que cette Dame avait fondé le « Palay des Alys » et parcourait le pays, la nuit, avec ses Alyssantes. L'aulne était un arbre funéraire. Sulevia n'était-elle pas ici une reine des morts, dont les courses nocturnes rappellent les chevauchées de Diane, du Roi des aulnes, du Chasseur noir ?

En temps de sécheresse, les paysans venaient « cerca l'aygo » à Rocamadour ; de là, ils cheminaient une heure et demie en procession jusqu'aux sources bleues de l'Ouyse, où le prêtre, les prières dites, plongeait trois fois le pied de la croix.

Dans les « enceintes » celtiques du Quercy, bien antérieures aux Romains, ont été trouvées des monnaies d'Emporiae et de Rhodè, venues par Toulouse (Vitré, *Le Lot*, 1907, pages 90 et 94).

Rouergue (Aveyron). -- On dit que la « Négrette » d'*Espalion* fut apportée d'Orient par un seigneur de Calmont-d'Olt, qui la plaça au château. A la démolition de celui-ci, elle aurait pris place d'abord sur le Pont-Vieux, puis contre une maison voisine. Après une disparition inexpiquée, elle réapparut mystérieusement sur l'autel de la chapelle de l'hospice, qu'elle n'a plus voulu quitter.

Cette étrange histoire, où quelques dates feraient plaisir, n'est sûrement pas exacte. Non seulement la statuette n'a rien d'oriental, mais c'est une petite figure debout, sans enfant, enveloppée dans un manteau qui ne laisse voir que la tête inclinée et la main droite (fig. 7) ; rien ne l'identifie à une sainte quelconque, et jamais le moyen âge n'a conçu la Vierge sous cet aspect. L'attitude est celle d'une pleureuse ;

la facture est du XVe siècle. Pourtant, Notre-Dame la Négrette a été couronnée en 1895, et l'événement a été rappelé en 1920 par des fêtes splendides. D'autre part, l'image disparue était sûrement noire ; c'est parce que la Négrette lui ressemble sur ce point qu'elle a pu prendre sa place. Nous avons donc affaire à une dévotion profondément enracinée, mais son origine nous échappe. Nous savons trop peu de chose sur l'image et sur l'histoire locale. Selon la tradition, lorsque la Négrette reprit d'elle-même sa couleur noire, elle avait été passée en vermillon. N'est-ce pas là le bariolage constaté à Clermont, Dijon et Mende ? A tout hasard, indiquons un trait inattendu de l'histoire d'Espalion : la fréquence de ses rapports avec l'Espagne. Une superbe légende en témoigne. Elle prétend que les anciennes murailles d'Espalion avaient été bâties par Charlemagne, et qu'il avait imposé le nom d'Espalion, en mémoire de sa conquête de Séville, l'antique Hispalis ! En fait, au moyen âge, alors que la France essaimait chez ses voisins, l'Espagne et le Rouergue se connaissaient. Les gens de Laguiole, qui allaient travailler en Espagne six mois par an, descendaient par Espalion. Monteil, dans sa *Description de l'Aveiron*, écrite en l'An X, note que les Catalans viennent acheter leurs mules à Rodez.

Les Rutheni exploitaient, avant les Romains, des mines abondant en argent très pur.

Velay (Haute-Loire). -- Des douze Vierges noires de cette région, une seule est célèbre : celle du Puy. Les autres n'en sont probablement que des répliques. Les pèlerinages en raccourci sont plus fréquents dans les montagnes.

Par Faujas de Saint-Fond (Ch. VIII), nous connaissons l'image du Puy ; il nous reste à examiner le site et les traditions qui l'entourent (fig. 12).

Le Puy, comme Rocamadour, le Mont-Saint-Michel ou les Saintes, inspire au visiteur un sentiment de respect. La ville est dominée de cent trente mètres par un bloc de basalte énorme et farouche, le Rocher Corneille, planté sur une longue colline abrupte, le mont Anis (pour les Romains, Le Puy était Anicium). La cathédrale, en haut d'un immense escalier, s'adosse au mont. De la petite plaine qu'elle domine, surgit une

aiguille de quatre-vingt-cinq mètres, portant à sa pointe une chapelle Saint-Michel. Rocamadour, c'est le calcaire fissuré, rongé, béant ; Le Puy nous offre un autre jeu de la Terre : des flots de roche volcanique figés en plein élan. Ces étrangetés grandioses, les hommes d'autrefois les goûtaient aussi bien que nous. Les Gaulois, en des lieux pareils, sentaient la mère Nature plus agissante, plus capable de les exaucer.

Quant à l'emplacement précis de la cathédrale du Puy, il n'a pas été déterminé par une source ou une grotte, mais par une table phonolitique (sans doute le reste d'un dolmen) qui, après avoir régné dans un temple de Jupiter, vit le temple devenir cathédrale et subsista, toujours sacrée, jusqu'au XVIIe siècle finissant, au pied de l'autel de Marie. Les pèlerins venaient dormir (1) sur cette « pierre des fièvres » pendant la nuit du vendredi au samedi. Les miracles étaient quotidiens, nous assure Gissey. Cela durait encore au temps où Bossuet prêchait devant le roi.

Un autre témoin de l'exceptionnelle ténacité des cultes préhistoriques en ce point de la France se voit au croisillon sud de la cathédrale, où s'ouvre la porte papale. Celle-ci est surmontée d'un linteau triangulaire portant sur une face une inscription chrétienne antérieure à 493 : *Scutari papa vive Deo*, sur l'autre un hommage à un dieu celte inconnu et à l'empereur : *Adidoni et Augusto*. Adidon devait être le dieu de la pierre.

Ajoutons que l'archéologie n'a encore trouvé au Puy aucune trace des cultes orientaux. Le christianisme a dû succéder ici au polythéisme gaulois presque directement, sans que les grandes déesses méditerranéennes lui eussent aplani la route ; d'où la lenteur de ses progrès. Au XVIIe siècle encore, le 1er mai, le clergé faisait sonner d'une trompe en terre cuite sur le Rocher Corneille, puis on brisait l'instrument sur une croix.

Une circonstance qui contribua beaucoup à la conservation des « paganies », fut que les Romains avaient évité Anicium, sans doute trop attaché à ses druides, et qu'ils avaient tenu garnison à Revessio. C'est Revessio, aujourd'hui Saint-Paulien, qui connut le panthéon gréco-romain et les dieux orientaux ; c'est elle

(1) Même coutume à Epidaure et à Chartres.

qui fut d'abord l'évêché. Au VIIe siècle seulement, quand la ruine de Rome eut entraîné celle de Reversio, l'évêque des Vellaves se résigna à s'établir à Anicium, resté prospère et sans doute fort païen. Pourtant, au milieu du IXe siècle, les mots *Sancta Maria* accompagnent régulièrement le nom d'*Anicium* ou de *Podium*. Très peu de villes portent ce vocable il semble marquer ici une ferveur exceptionnellement profonde et ancienne. Une légende, rapportée par Rohault de Fleury, veut que Marie soit apparue ici en l'an 46 ou 47. Dès 225, affirme Grumppenberg, le Puy-Sainte-Marie était connu. Une image célèbre de la Vierge dut exister ici de très bonne heure.

D'après Aymard, le mont Anis possède des restes de grottes où ont été trouvées des monnaies gauloises. Langlade déclare dans son excellente étude (1921) : « La route de l'étain passait au Puy et une alliance unissait les Celtes vellaves aux Phocéens... Des statues et des bas-reliefs nombreux, autour de la basilique, venus ou non de Reversio, attestent l'influence grecque... Au Puy se croisent une route Lyon-Gévaudan-Rodez-Toulouse, et une route Limagne-Alès-Nîmes. Le Puy a donc gravité dans l'orbe de Marseille. »

En d'autres termes, Anicium avait été en contact avec le monde méditerranéen, tout en échappant à l'empreinte de Rome.

Essayons maintenant de conclure, en distinguant le certain, le probable et le possible.

Il est certain que bien longtemps avant les Romains, dès l'époque néolithique, une déesse de la Terre, gardienne des morts, a régné au Puy. Le caractère des lieux l'exige ; le dolmen le prouve. Il est vraisemblable que les Celtes lui donnèrent le nom de leur Grande Mère, Annis la Noire (voir page 247), et que la Vierge d'Anicium devrait être une Sainte-Anne. Nous ne savons pas comment elle était figurée. En ce pays de lave, elle pouvait être un caillou noir, comme le *lapis nigellus* de Cybèle, mais Cybèle ne fut pas adorée au Puy ; nous ne trouvons ici ni crypte ni eau sacrée.

La puissance de la déesse est prouvée par la précocité et la ferveur du culte de Marie, patronne du Puy dès le IXe siècle. Comment la Vierge était-elle figurée alors ? Supposons provisoirement qu'elle le fut par une Isis. A religion nouvelle, image nouvelle, ou interpré-

tation nouvelle. D'ailleurs, le peuple n'y regardait pas de près, et les docteurs considéraient Isis comme une préfiguration de Marie. La statuette avait pu venir de Revessio, où un Jupiter Sérapis a été trouvé en 1839 ; elle put aussi être apportée d'Egypte par quelque pèlerin ; nos relations avec l'Egypte ont été constantes ; les Arlésiens allaient au Ve siècle prier en Egypte sur la tombe de saint Ménas.

La statue brûlée en 1794 était-elle cette Isis ? Assurément non. L'attitude, la technique, la blancheur des mains, l'étroitesse du visage, attestent une oeuvre chrétienne et occidentale. La Vierge du Puy était une très authentique Majesté française, différant des autres par la grossièreté de l'exécution ; elle avait pu devancer la statuaire auvergnate.

Un détail singulier est le profond alvéole constaté par Faujas de Saint-Fond. Aucune autre image de cette catégorie n'offre cette particularité. Elle s'explique par le caractère exceptionnel du site du Puy. Aucun autre pèlerinage de France ne connut de processions plus fréquentes et plus longues, en terrain aussi montueux. La statue était statue de culte (puisque reliquaire), mais aussi statue de procession. Et il est à présumer que si elle perdit de son prestige quand s'installa dans la basilique la Vierge officielle et de meilleur style qui figure sur la médaille de 1182, la vieille Majesté ne cessa pas pour autant d'être portée en procession.

Un autre détail unique, le dégagement des jambes, semble lié au creusement de la mortaise. L'un et l'autre travail étaient superflus si la statue devait reposer toujours sur une base : autel, piédestal, ou civière ; mais l'un était nécessaire et l'autre utile, si elle devait être promenée au bout d'une hampe. Or aucun mode de transport n'était plus indiqué pour faire gravir à cette image assez haute et assez lourde un escalier de cent dix-huit degrés, et pour la bien montrer aux dizaines de milliers de pèlerins entassés dans les rues étroites.

Nous voici donc amenés à penser qu'il existait au Puy vers l'an 1200, deux statues blanches : la vieille Majesté de bois de cèdre, et une gracieuse madone probablement en pierre. Cela ne signifie pas que la statuette égyptienne eût disparu. On ne fait pas dis-

paraître aussi facilement les images immémoriales. C'est elle qui fut « longuement gardée derrière le grand autel ». Mais le clergé dut constater qu'elle n'en était pas moins aimée. Est-ce qu'elle se brisa ? Est-ce que l'usure des ans et les attouchements de la foule finirent par en avoir raison ? Est-ce que le clergé la supprima un beau jour ? Nous n'en saurons jamais rien. Ce que nous savons, c'est que les visages du groupe de cèdre furent passés au noir, et non les mains, ce qui signifie qu'elle prit, grâce à sa couleur et à un manteau, l'aspect de quelque statue noire. Or, cette statue ne pouvait être qu'une image plus chère qu'elle-même aux pèlerins, parce que plus ancienne. Et ce qui donne à penser que cette image était une Egyptienne, c'est l'artifice des yeux de verre, « au regard insoutenable ». Ici encore notre statue offre une particularité dont il n'y a pas d'autre exemple dans la catégorie des madones romanes. Or ces yeux de verre durent être collés sur la double enveloppe de bandelettes, après le noircissement du visage seulement. Si on ne l'admet pas, on suppose que le visage normal de teint avait des yeux postiches, ensemble tout à fait insolite et qui ne s'expliquerait pas. Au contraire, l'application d'yeux postiches sur un visage noir était courante chez les Egyptiens ; ils incrustaient des yeux sur leurs cercueils, pour figurer le regard du mort toujours ouvert sur le monde des vivants, et ils en dotaient leurs dieux ; il existe au musée d'Avignon un Jupiter héliopolitain dont les yeux sont d'émail incrusté.

L'image détruite en 1794 était donc de caractère mixte. Elle était un compromis entre une ancienne image noire que le peuple ne voulait pas abandonner, et qui déplaisait au clergé, et d'autre part les Majestés blanches, dont la Dame au sceptre fleuri fut le second exemplaire au Puy, aussi mal accueilli, aussi insuffisant que le premier à faire oublier le passé. Ainsi se produisit une sorte de monstre sans analogue dans nos églises. Isis était devenue sphinge.

Que devint la Majesté officielle attestée en 1182 et 1266 ? Elle finit peut-être sa carrière derrière l'autel. On la retrouverait peut-être dans un comble de la basilique. Son destin ne pouvait pas intéresser beaucoup de gens. Une mode l'avait apportée; la foule ne l'avait

pas adoptée ; une mode l'aurait emportée. La foi aime les images anciennes.

Si cette explication ne laissait rien à désirer, j'en serais le premier surpris. Mais elle me semble rendre compte des faits essentiels et ne pas soulever d'objection grave. Espérer trouver un texte pour la corroborer ou la ruiner serait d'ailleurs chimérique. Il s'agit d'une lutte sourde où les gestes mesurés du clergé alternaient avec les réactions obscures de la foule sans être notés par aucun témoin. Beaucoup d'incidents en sont perdus pour nous ; ce qui ne fait pas doute, c'est qu'il y eut une lutte exigeant du clergé autant de ténacité que de diplomatie. A quel point il est délicat de toucher aux dévotions populaires, cent exemples le prouvent. En voici un, pris au Puy même. La Terreur passée, les Ponots voulurent restaurer leur culte immémorial. Sur quoi, un pieux et habile artisan, nommé Tholance, leur confectionna une copie de la Vierge noire. Ce fut un tollé. Les gens appelèrent la statuette « Madame Tholance ». Il fallut aller prendre à l'église Saint-Maurice une ancienne réplique, « qui était en grande vénération ».

Vivarais (Ardèche). -- Quand les Romains, cent ans avant les campagnes de Jules César, se furent rendus maîtres de notre Midi, ils cédèrent à leurs collaborateurs les Marseillais une grande partie du territoire helvien. Précieuse acquisition pour ces marchands, puisqu'elle leur assurait plusieurs passages vers les Vellaves et les Arvernes. Ils grécisèrent l'Ardèche ; nous y avons trouvé leurs monnaies, leurs statues ; le patois des paysans (A. Mazon, *Voyage au pays helvien*, Privas, 1885) contient encore des traces de leur forme duelle. Au début du Ve siècle, les Vandales se ruèrent par cette magnifique avenue, et mirent en cendres Alba Augusta, alors évêché et comptant soixante mille âmes. Le chef-lieu actuel, Privas, en compte sept mille, Viviers trois mille.

Il n'existe de Vierge noire dans aucune localité importante. La chapelle de Notre-Dame d'Ay, près *Saint-Romain-d'Ay*, se trouve dans un vallon peu accessible ; la statue porte sur son socle les armes de la famille de Tournon. Le pèlerinage est très ancien ; selon la tradition, Notre-Dame d'Ay a pour cousines

les Vierges de Lyon et du Puy, qui lui rendent visite le 8 septembre. Quant à Notre-Dame de la Mûre, elle occupe une chapelle dans les vignes, non loin de *Cornas*. Là se dressaient un château et une chapelle de Durtail, que les huguenots détruisirent en 1570. La chapelle, relevée en 1701, ruinée en 1793, fut réparée en 1854. Alors fut rapportée la statuette disparue en 1793 et sauvée par une famille inconnue. « Le secret a été jalousement conservé. » C'est une Majesté d'un modèle étrange : l'artiste a sculpté d'un seul bloc la mère, l'enfant, et le manteau en cloche. Cornas avait une abbaye mentionnée en 940, comme dépendant de celle de Saint-Chaffre, elle-même dépendant du Puy. Une « mûre » (bas-lat. *mura*) est un enclos, muré, refuge, poste militaire, caravansérail, petit sanctuaire. Celle-ci borde une voie romaine qui va de Cornas à Guilhaud. C'est en face de Cornas que l'Isère se jette dans le Rhône.

La Vierge noire de *Pradelles* se trouve à la frontière occidentale du Vivarais. Elle est pareille à celle du Puy, écrivait le P. Geyman en 1672. Elle avait été trouvée en 1512 dans « un coffre », lui-même enfoui dans une « spelonque » sous les fondations d'un mur. Pourtant, observe le P. Geyman, les Albigeois n'eurent aucune action en Vivarais. Il fallait donc que la statuette eût été cachée au VIII^e siècle, au temps des iconoclastes... Mais ce coffre n'était-il pas un sarcophage ? A Vias, près d'Agde, en 1813, ne trouva-t-on pas une tombe contenant des ossements calcinés, des monnaies de bronze, deux lampes de terre, et deux statuettes de femme ? (1) Il est certain, en tout cas, que la trouvaille de Pradelles précéda les guerres de religion, puisque la madone mit en fuite les huguenots.

Pradelles est bâtie sur le basalte, à plus de 1.100 mètres d'altitude. Elle était fortifiée et compte encore 1.600 habitants. A côté se dresse la butte volcanique d'Ardenne, dont le nom (la Montagnarde) est celui de la Diane gauloise. Le bourg est situé entre la Loire et l'Allier, à la jonction de deux routes qui descendent au Rhône, l'une par Aubenas, Alba et Viviers, l'autre, l'antique Regordane, par Langogne, Alès et Nîmes. Un village voisin, Beaune, rappelle Bélénus.

(1) Voir aussi Commana, Manosque, Les Saintes,

CHAPITRE XII

DE LA DURANCE AUX ARDENNES

Dauphiné. -- *Grenoble* s'éleva d'abord sur la rive droite de l'Isère, au pied du mont Rachaix, et cette première cité resta le quartier des tombeaux, la terre sacrée. Là, au flanc de la montagne, en plein midi, s'allongeait l'antique cimetière de la Tronche. A quelques pas d'une source abondante, dédiée à saint Jean, une Vierge noire fut trouvée dans les vignes, au IX^e siècle ; elle fut remplacée en 1773 par une statuette taillée dans la pierre blanche locale, les visages seuls étant noircis. L'image est logée dans un oratoire plus que modeste, peut-être un ancien sanctuaire païen, où les jeunes filles venaient demander un mari, mais où il n'est jamais dit de messe. Les murs en sont garnis d'ex-voto naïfs ou cyniques. Pilot (*Histoire de Grenoble*, 1829) déclare que le culte d'Isis était particulièrement cher aux Cassenates (les gens de Sassenage), Isis étant « spécialement révérée dans les Gaules par les gens de rivière ».

Louis XI fit pèlerinage à toutes nos Vierges noires célèbres. Celle d'*Embrun* lui était très chère, sans doute parce qu'il avait passé sa jeunesse en Dauphiné. Elle figurait dans une Adoration peinte sur pierre, sous le porche (le Réal) de la cathédrale. Sur l'origine de cette « Vierge des Trois Rois », que Lesdiguières détruisit en 1585, nous ne savons rien de précis. Les faits suivants suggèrent diverses solutions. Embrun, sous le nom d'Ebrodunum, était métropole des Alpes-Maritimes et résidence du préfet des barques que les Romains tenaient sur la Durance pour la sûreté de la navigation ; les « gens de rivière » avaient donc pu y introniser Isis. Mais l'église actuelle, et surtout le Réal, doit beaucoup aux maçons lombards ; or, la Lombardie appelle Marie *Idaea*, comme Cybèle, et possède la célèbre image noire N.-D. de

Oropa. Enfin, le prieuré Saint-Marcellin appartenait à Aurillac. Il est remarquable que, dans tout le département, il n'existe aucun monument ancien du culte marial (voir Rohault de Fleury).

L'image de la *Grande-Chartreuse*, selon les archives de la sacristie, aurait été vénérée d'abord par des chrétiens de l'Inde, puis dérobée par des Indiens païens ; elle se serait alors enfuie en Terre Sainte, d'où elle serait parvenue aux mains de saint Louis. Il convient de rappeler que le monastère date de 1084, que deux de ses fondateurs, Bruno et Landuin, étaient Italiens, et que le texte des archives déclare prudemment : *ut audivi*, « à ce qu'on m'a dit ».

A trois lieues des anciens thermes de Montbrun-les-Bains, sur la route d'Avignon à Orpierre, il existe une N.-D. la Brune, à la sortie du village de *Séderon* (Drôme). Celui-ci est situé dans une gorge resserrée, et arrosé de sources si abondantes que l'air du pays en est refroidi.

Savoie. -- *Boège* (Haute-Savoie) devrait son nom à une vallée « boisée », aussi redoutable que la *Vallis Tenebrosa* de Rocamadour. Au milieu de la Combe-Noire se dressait un Mont-Jovet qui portait un temple et une idole, distincts du temple et de l'idole des Voirons. Les Voirons, en effet, sont une montagne de plus de 1.400 mètres, de 700 mètres plus élevée que Boège. Ils possèdent un dolmen, une source minérale, un Saut de la Pucelle ; le culte de Jupiter et des « démons celtiques » s'y maintint jusqu'à ce que l'évêque de Genève, au Xe siècle, fît raser le temple et briser les idoles. Mais le dieu des Voirons n'est pas encore oublié. Il rendait des oracles, et voulait un culte assidu (Abbé Grobel, *N.-D. de Savoie*, 1860) ; les chrétiens le redoutaient, comme animé du Démon. La tradition dit que l'ermite des Voirons fut blessé grièvement par un énorme sanglier, fit un vœu à la Vierge, et rapporta des lieux saints l'actuelle statuette de cèdre. Mais le peuple croit aussi, dit l'abbé Grobel, que le sanglier incarnait le dieu de la montagne. La vieille chapelle ayant brûlé en 1769, le culte fut transféré à Annecy ; l'image disparut pendant la Révolution, et fut retrouvée en 1852 dans un village de la paroisse de Boège.

N.-D. du Charmaix choisit elle-même son emplacement, à trois kilomètres de *Modane* ; une source fer-

rugineuse jaillit à l'intérieur de l'oratoire ; le pèlerinage est connu depuis le temps de Charlemagne. La statuette est de marbre blanc grossièrement travaillée, elle ne dépasse pas 0 m.30 ; son origine est tout à fait inconnue. L'abbé Grobel remarque : « Chez les Grecs et les Romains, Marie se trouvait personnifiée dans Cybèle... dans Diane. » Le site est sauvage, mais nettement marqué ; c'est là que commence un chemin qui monte au col de Fréjus, pour descendre sur Bardonnèche, en Italie.

L'image de *Myans* (Savoie) est très petite et très ancienne. On ne sait pas d'où elle est venue, ni depuis quand la crypte est vouée au culte chrétien. « La Vierge noire de Myans, dit M. Van Gennep, est plus ancienne et plus stable que tous les saints de Savoie. » Des miracles sont signalés ici depuis le Xe siècle. En 1453, Jacques de Montmayeur, seigneur du voisinage, à son retour de Palestine agrandit la crypte et bâtit une église au-dessus. Suivant une légende que le P. Fodéré rapportait en 1619, N.-D. de Myans anéantit cinq paroisses adjacentes, qui avaient eu le tort de prendre parti pour Bonnivard, champion de Genève et de Calvin. Le cataclysme était rappelé au XVIIe siècle par des monticules et de petits lacs. M. Van Gennep pense que l'image est d'origine byzantine, mais n'en fournit aucune preuve. Cette humeur intransigeante semble bien être un héritage des divinités locales, si nous en jugeons par la tradition des Voirons relatée plus haut.

La chapelle et la source miraculeuse de N.-D. des Vernettes sont situées à 1.800 mètres d'altitude, à une lieue de *Peisey*, au pied du mont Pourri. De même que Modane possède du cuivre argentifère, Peisey a fourni du plomb argentifère aux Romains. Une tradition dit que le père de Charlemagne, s'étant égaré à la chasse, fut guidé vers la chapelle des Vernettes par la cloche que sonnait un ermite (celui-ci, curieuse précision, était Ecossais), et vint prier une madone mal sculptée, dont il fit rebâtir la chapelle. L'image est mentionnée comme très ancienne dans une bulle de 1145. Mais la madone actuelle, qui semble de plâtre, est assez récente ; on croit dans le pays qu'elle fut apportée d'Oropa. La source, appelée Sainte-Fontaine, ne devint célèbre qu'au XVIIIe siècle;

c'est en 1714 qu'un berger fit redécouvrir le gisement de plomb.

Lyonnais et Beaujolais. -- A Lyon, sur la rive droite de la Saône, au sommet de Fourvière, se dressent trois églises contiguës: la riche basilique bâtie de 1872 à 1896, une chapelle du XIIe siècle à Saint-Thomas-de-Cantorbéry, et une ancienne chapelle Notre-Dame, « arche sainte de la cité », qui contient la Vierge noire. Ce troisième édifice aurait été construit vers 840, avec des débris du forum de Trajan. Pendant huit cents ans, sa superficie n'excéda pas celle du clocher actuel. Retouché au XIIe siècle, agrandi au XVIIe et au XVIIIe, ce vaisseau étroit et gris est resté fidèle au dénuement de ses origines.

L'image, déguisée par une ample pyramide de soie blanche et un diadème d'or, a l'apparence des Majestés. C'est, en réalité, une statue d'un mètre, debout, en bois léger, dont le visage rond et gracieusement incliné, les cheveux nus, soigneusement divisés et ondes, la riche robe aux cassures calculées, sont dans la manière du XVIIIe siècle. On dit pourtant qu'elle remonte à la restauration de la chapelle, exécutée en 1590, et qu'elle remplace une statue détruite par les protestants en 1562.

De l'image disparue il ne semble exister ni description ni reproduction, on ignore son origine et la date de son installation à Fourvière. J.-S. Martin, dans son *Histoire des églises et chapelles de Lyon* (1919), avoue honnêtement que « ce problème est, jusqu'à nouvel ordre, insoluble ». Moins sage est la légende, composée on ne sait quand, mais sûrement ancienne, et qui se ramène à ceci : au bord du Rhône, dans une grotte qui deviendra la crypte de Saint-Nizier, saint Pothin érige une madone de bois, taillée par saint Luc et envoyée par saint Polycarpe, disciple de l'apôtre saint Jean. Au IIIe siècle, les persécutions ayant obligé les chrétiens de Lyon à se réfugier à l'Ile-Barbe, la madone les y suivit ; d'autres disent qu'elle demeura dans la crypte de Saint-Nizier jusqu'au XVIIe siècle. Un jour, « à cause des guerres », l'image passa la Saône et gravit Fourvière.

La première portion du récit est évidemment fabuleuse ; d'autres éléments sont bien vagues. Certains faits vont dessiner mieux le problème.

Les Lyonnais étaient réputés, dit A. Stevert, pour leur attachement à Cybèle ; le plus ancien monument d'un taurobole gaulois est une inscription commémorant le sacrifice offert par Lyon à Mithra, le 9 décembre 160, pour la santé de l'empereur Antonin. En second lieu, alors que les autochtones et les marchands orientaux et grecs habitaient la région de la Croix-Rousse, les Romains occupaient, au-dessus des brouillards et des marais, la hauteur de Fourvière. La Mère des dieux pouvait donc être adorée par la garnison du *Forum Vetus*, comme le croyait C. Jullian, mais elle dut l'être d'abord et surtout dans la ville basse, où régnaient les cultes orientaux. Le christianisme était lui-même un culte oriental ; c'est parmi les Orientaux établis chez nous qu'il fit ses premiers prosélytes. A l'arrivée de saint Pothin, une idole noire existait presque sûrement dans le quartier des « gens de rivière », parmi lesquels il commença son apostolat.

Le monastère de l'Ile-Barbe existait dès 440 et fut puissant. Nous avons vu qu'il prétendait posséder N.-D. du Plan, dans le Vaucluse, depuis le VII^e siècle. Mais lui-même, établi dans une île du Rhône en 440, ne devait-il pas quelque chose aux moines de Saint-Victor? En 1070, l'abbé Ogier fit élever à Ile-Barbe une église à N.-D. de Grâce; or ce vocable est généralement un indice de l'influence de Marseille.

Lyon n'a fait retour à la France qu'en 1274. Au XI^e siècle, un empereur allemand avait donné Fourvière au chapitre de Saint-Jean, église cathédrale Sise au pied de la colline, au-dessus de la crypte de saint Irénée. Ce furent donc des chanoines de Saint-Jean qui, à Fourvière, entre 1168 et 1174, firent bâtir la chapelle Saint-Thomas et remanier la chapelle Notre-Dame. Cette époque étant celle où les madones sculptées se multiplièrent en France, on pourrait croire que Saint-Jean installa la Vierge noire dans la chapelle remaniée. Mais il est constant que la dévotion au Chef de saint Thomas éclipsa longtemps à Fourvière le culte de la Vierge. Les preuves de cette anomalie sont particulièrement nombreuses de 1275 à 1550 environ. Elle provenait d'abord de ce que Lyon attirait beaucoup de marchands anglais ; Lyon célébra de très bonne heure la « Fête normande » de l'Immaculée Conception. Mais il faut ob-

server aussi que, précisément jusqu'au XVI^e siècle, une curieuse superstition se perpétua dans l'ancienne cathédrale Saint-Etienne, qui accolait Saint-Jean. Là régnait Ferrabo. C'était, au dire de Dom Martin (*Relig. des Gaulois*, 1725, tome II, p. 145), « une statue ancienne engagée dans un mur, au coin de la chapelle de la Croix ; elle représentait une femme chargée de fruits et de divers animaux, que le peuple nommait Ferrabo, pour dire Farrago, ou Copia (1). La veille de la Saint-Etienne (2), quelques femmelettes lui offraient des chandelles et y attachaient divers métaux [monnaies], pour obtenir année abondante en toutes sortes de biens. Elles approchaient de la statue à reculons, leur offrande dans le dos (3). La statue fut mise en pièces par Jacques d'Amoncourt, précenteur de l'Eglise de Lyon. D'après des témoins sûrs, cette statue était un reste de paganisme et une figure assez semblable à la Diane d'Ephèse ou à la Déesse de la Terre. »

Paradin, dans ses *Mémoires de l'histoire de Lyon* (1575), donne quelques détails de plus. Saint-Etienne contenait, dit-il, « une image antique de pierre, demi-forgettée [fors-jetée, en haut relief], assez bien faite, que l'on appelait communément Ferrabo. Aucuns citoyens venaient de nuit en chemise retrograde, adorer ladite image et lui offrir des chandelles... Quoi fait, ils avaient certaine espérance de prospérer en biens toute l'année. La dite image portait plusieurs biens, comme agneau, couchon, poules, fruits, bouteilles, et plusieurs autres choses ». Paradin explique que Ferrabo doit être *farrago*, « un mélange de divers blés » pareille statue se voit, dit-il, « à Rome, entre les antiquailles, mais elle a plusieurs mamelles, et disent les antiquaires que c'est la déesse de la Terre. » Il suppose que lorsqu'Alpinus fit bâtir Saint-Etienne, « les maçons, trouvant ce simulacre plaisant, le mirent en cette muraille, sans savoir ce que c'était » ; sur quoi il cite le cas de Saint-Germain-des-Prés, où se voyait une Isis.

(1) Copia fut le premier nom de Lugdunum (Véricel, *Vieux usages lyonnais*, 1893).

(2) C'est-à-dire le jour de Noël et de Mithra.

(3) Cf. l'interdiction faite aux femmes de descendre dans la crypte de Saint-Victor.

Dernier détail, qui n'est pas le moins intéressant : Paradin, dans son gros et sérieux ouvrage, ne mentionne aucune Vierge noire.

Résumons et concluons : jusqu'au XVI^e siècle, les pèlerins montent à Fourvière pour y vénérer saint Thomas de Cantorbéry ; au XVI^e siècle, la statue de Ferrabo est mise en pièces et la chapelle Notre-Dame de Fourvière sort de l'obscurité. Qu'a-t-il pu se produire, sinon quelque assimilation dont nous avons déjà vu des exemples ?

Les Echarmeaux, à quatre lieues à l'ouest de Beaujeu, marquent un noeud de routes à 700 mètres d'altitude. Un peu au sud, à *Grandris*, une Vierge noire a été remplacée en 1836 par une image normale. Elle donnait la pluie, alors que la Vierge des Echarmeaux, N.-D. de Rivolet, donne le beau temps.

Bourgogne. - Le contraste que nous avons noté entre l'Auvergne et le Limousin, l'une si riche, l'autre si pauvre en images noires, nous le constatons encore entre la Bourgogne et deux pays adjacents, le Morvan et la Franche-Comté. Pourtant, ces deux régions montagneuses ont maintenu, au moins aussi fidèlement que la Bourgogne ducal, le souvenir de leur passé religieux le plus lointain. A moins d'invoquer le hasard, ne faut-il pas se reporter au fait que la Bourgogne a toujours été en relations étroites avec le monde méditerranéen ?

Dijon et sa région possédaient quatre Vierges noires; le reste de la province, sept. Celle de *Dijon* occupa d'abord une pauvre chapelle qui dépendait d'une église Saint-Jacques de Trémolois, aujourd'hui disparue. A cause de sa proximité d'un marché (*forum*), on appelait l'image N.-D. du Marché, *Nostra Domina a Foro*, d'où N.-D. de l'Apport, et même N.-D. de Bon Rapport ; peu à peu, à partir de la défaite des Suisses en 1513, elle prit le nom de N.-D. de Bon Espoir; la pauvre chapelle immémoriale avait été enclose dans la ville après 1137, et devint une belle église à partir de 1230. La statue, repeinte à l'époque moderne, et fort mutilée, était dès l'origine brun foncé; pourtant, par tous les détails de l'exécution, elle appartient au XII^e siècle. « Cette Vierge n'a de noir que la figure, dit un guide anonyme de 1822 ; le reste est rougeâtre. »

Nous avons vu le même coloris à Mende. A Dijon, en 1736, fut trouvée une Vénus peinte en rouge (Blanchet, *Figurines de terre cuite de la Gaule*, 1901). Les jacobins détruisirent un Enfant Jésus « d'une sculpture moderne », placé sur les genoux de la Vierge.

Les trois images de la région dijonnaise sont celles d'Arceau, de Lantenay et de Velars-sur-Ouche. L'image d'Arceau fut trouvée par un pâtre vers 1227, près d'une fontaine. Elle a été passée en blanc au XVII^e siècle. Drochon la croit orientale et fait remarquer que Hugues d'Arceau fit pèlerinage aux lieux saints en 1216 ; mais la chapelle et l'hôpital existaient déjà en 1207. Près de Lantenay, au fond des bois, une N.-D. la Noire voyait autrefois venir à elle de nombreux pèlerins ; elle est oubliée aujourd'hui ; nous ne savons rien de son origine ; elle n'est pas mentionnée avant 1732. L'image voisine de Vélars, N.-D. de l'Etang, est bien plus connue ; elle aurait été trouvée le 2 juillet 1435 (jour de la Visitation), par des bergers qui creusèrent un coin de pâturage auquel leurs boeufs s'attardaient obstinément. Son premier miracle fut de rendre la vue à un enfant. On s'est demandé s'il ne s'agissait pas d'une madone des Tans, c'est-à-dire des chênes. Le site fut peut-être sacré : il est au pied du mont Affrique.

Auxerre, qui adora Cybèle, avait, selon Grumppenberg, une N.-D. de Chartres, *Virgo Paritura*. Il est curieux que le nom celtique de la ville, Vellaudunum, ait rappelé le peuple vellave et le Puy-en-Velay, alors que son nom romain, Autricum, était aussi celui de Chartres.

Beaune, autrefois Belena et Belna, était vouée au dieu solaire Bélénus, qui fut assimilé à Bellone, et par conséquent à Mâ, espèce de Cybèle sanguinaire très aimée des soldats romains. Une image de Bélénus fut trouvée à Beaune, en 1767, dans un souterrain voisin des « Degrés d'enfer » (Gandelot). Beaune, comme Dijon, semble une création des Romains, mais la présence d'une source importante, celle de la Bouzaize, donne à penser que quelque dévotion gauloise y précéda les conquérants. Les armes de la ville furent d'abord une Bellone ; puis les Beaunois préférèrent les armes de la collégiale, où figurait, aux bras de la Vierge, l'Enfant Jésus tenant une

grappe de raisin, avec la légende : *Causa nostrae laetitiae*. Les visages sont aujourd'hui de carnation, mais l'oeuvre remonte au moins au XIIe siècle. L'abbé Gandelot fait observer que Beaune adora Dis et que les victimes sacrifiées à ce dieu étaient noires.

Au sud de la province, *Bourg-en-Bresse* possède deux images noires. L'une est une statuette si mal-traitée du temps et des hommes, qu'il a fallu refaire la tête de la Vierge, l'Enfant tout entier, et la main apparente. L'autre est une tête peinte sur un fragment de planche, tout ce qui reste d'un tableau détruit en 1793. La tradition la plus répandue (abbé Colomb, 1807, Jules Baux, 1849, Guichenon, etc.) parle d'une « image », sans plus préciser, trouvée dans un arbre à une époque lointaine, qui fut portée à la paroisse, Saint-Pierre-de-Brou, mais pour laquelle il fallut bâtir, sur le site même de l'invention, une chapelle, puis, en 1505, la présente église de Bourg. Selon une tradition moins générale, l'image était un tableau, l'arbre était un saule, et la statuette fut sculptée dans un morceau du saule miraculeux. Mais la statuette est en bois d'orme (A. Chagny, *Eglise de N.-D. de B.*, 1937). En outre, le panneau est relativement récent, puisqu'il est « dans le goût de l'école de Cologne ». Enfin, nous ne connaissons pas de statuette taillée d'après un tableau. Le but de la légende est évidemment d'assigner l'antériorité au tableau, malgré l'opinion populaire. Or, en 1888 encore (Marion, *La Fête de l'Annonciation à B.*, *Journal de l'Ain*, 1888), statuette et tableau étaient portés ensemble en procession, le jour de l'Annonciation, mais aujourd'hui la statuette a disparu de l'église. Ces faits suggèrent qu'une peinture chrétienne, après une longue lutte, a fini par éliminer une statuette pré-chrétienne.

L'histoire des lieux établit, en effet, qu'une image suspecte pouvait exister ici au moyen âge. Aujourd'hui, Bourg couvre une éminence que domine la prison, et Brou, sur la Reyssouze, n'est plus que son faubourg, célèbre pour une somptueuse église funéraire. En remontant dans le passé, on constate que le site de la prison porta un château des ducs de Savoie au XVIe siècle, un burg au XIe, une tour carrée sous les Romains, et, enfin, à l'aurore de notre histoire, trois à quatre cents mégalithes : Bourg a été un

Carnac, une cité funèbre, avant d'être un lieu fort.

Quant à Brou, il était au contraire « un vicus ouvert, aimable » (Mme Cler-Garçon, *Bull. de la Soc. des Natur. et Archéol. de l'Ain*, 1933), que traversait la chaussée d'Agrippa, et Brovium avait été peuplé avant les Romains : on y a trouvé des céramiques et des monnaies grecques du III^e siècle avant J.-C. L'emplacement Bourg-Brou est d'ailleurs un très important carrefour naturel ; c'est le point de passage obligé entre les Alpes et la Saône.

En résumé, les antécédents des deux images semblent avoir été ceux-ci : dans la forêt qui couvrait l'oppidum, les gens de Brovium adoraient quelque déesse de la nature ou des morts, dont la statuette fut christianisée entre 900 et 1200 et logée dans une chapelle. Les pèlerinages enrichirent le sanctuaire, une bourgade se constitua, en conflit avec Brou ; dès 1342, la chapelle est appelée *opus mirificum*. Au XVI^e siècle, s'élèvent simultanément l'église de Brou que nous admirons aujourd'hui, et une nouvelle église de Bourg, qui fut cathédrale pendant vingt ans. A une époque indéterminée, la statuette étant jugée trop suspecte ou trop usée, un beau tableau fut chargé de la remplacer, mais le peuple voulait sa statuette. Les jacobins n'ont laissé qu'un fragment du tableau ; le temps n'a presque rien laissé de la statuette. Mais il reste deux preuves de l'importance du pèlerinage : une ancienne cathédrale et toute une ville à ses pieds.

Châtillon-sur-Seine est à la fois la porte nord de la Bourgogne et un important carrefour où la vallée de la Seine croise la N. 65, qui joint la Loire à la Lorraine. La nature a désigné l'emplacement par un rocher de cent pieds d'où jaillit la Fontaine de la Douix, l'une des plus abondantes de France. L'église Saint-Vorles remplace à Châtillon une église Saint-Martin, bâtie vers 450 sur une « Grotte des Fées » (Bulliot), que saint Didier avait consacrée à Marie en 264. Le souterrain contenait le palladium de la cité, brûlé en 1793. Legrand, dans son *Histoire sainte de Châtillon* (1651), en parle comme d'une Vierge assise, tenant l'Enfant des deux mains sur son giron, et précise qu'elle avait le visage long, les yeux grands sans excès, le nez long, et que « sa couleur était brune et par l'art et par l'âge ». Saint Bernard était en prière

devant cette image et était arrivé à la phrase : *Monstra te esse matrem*, quand la Madone porta la main à sa poitrine, et fit distiller dans la bouche du saint trois gouttes de lait. Les paroles manquèrent à saint Bernard (1). Au sommet de la montagne qui domine la ville est bâtie une chapelle Saint-Blaise ; c'est là que l'Ource prend naissance.

Au pied de la Côte d'Or, près d'une fontaine miraculeuse, exista jusqu'à la Révolution une chapelle célèbre appelée Notre-Dame du Chemin, car elle était située au bord d'une ancienne route romaine. Le terrain était plein d'ossements et de substructures. La Vierge brune qui occupait le sanctuaire rendait la vie aux enfants morts trop tôt pour être baptisés, et elle facilitait les couches. Des duchesses de Bourgogne vinrent à pied la prier et la remercier. L'ancien nom de la chapelle était au XIIe siècle *Capellam de Tapet*, le « tapis » étant ici une pièce de soie ou d'autre étoffe précieuse qui couvrait la civière funèbre. « Notre petite Brune » occupait le collatéral nord, saint Roch celui du midi. En 1793, la chapelle fut détruite et la statue portée à *Serrigny*, un village tout proche. En 1860, la statue a été dénoircie.

La ville de *Tournus* possède, dans son église Saint-Philibert, une Vierge qui semblait « façonnée dans le luisant ébène ». Elle a été restaurée et dorée en 1860. C'est une oeuvre de pur style auvergnat, exécutée en cèdre au XIIe siècle (fig. 10). Il existe, à Saint-Philibert, qui remonte au début du XIe siècle, une crypte et un puits miraculeux. Le saint était spécialement invoqué par les époux qui désiraient un garçon ; un prince d'Orange, en 1501, un duc de Savoie, en 1547, et d'autres encore, avaient eu recours à lui. D'autre part, un peu en aval, au Villars, le capitaine noir de la Légion thébaine, saint Maurice, avait le pouvoir d'expédier dans l'autre vie les parents gênants (G. Jeanton, *Le folklore tournugeois*, 1919). Le souvenir d'une déesse de la vie et de la mort a donc pu subsister longtemps à Tournus. Mais l'image que nous connaissons pouvait appartenir à la famille auvergnate, parce que les moines qui bâtirent Saint-Philibert pos-

(1) Cet incident célèbre était représenté sur une fresque du couvent de Clairmarais (Pas-de-Calais).

sédaient une abbaye à Saint-Pourçain-sur-Sioule, et que cette abbaye leur était chère. En effet, quand ils avaient fui Noirmoutier pour échapper aux Normands, ils s'étaient d'abord réfugiés près de Grandlieu, mais n'avaient trouvé un peu de sécurité qu'à Saint-Pourçain.

Alsace. -- A faible distance de *Ribeauvillé*, au bord d'un torrent appelé Dusenbach, une Vierge noire fut vénérée depuis le temps des croisades jusqu'à la Révolution. La tradition dit qu'elle fut apportée de Palestine par le comte Egénoïfe de Ribeaupierre ; elle est remplacée aujourd'hui par une *pietà* du XVe siècle, vêtue de telle façon qu'on la prendrait pour une Majesté les têtes émergent seules d'une vaste robe. Egénoïfe avait pris part au siège de Constantinople de 1204. Il installa sa statuette, si l'histoire est vraie, dans un site très pittoresque et qui devait être sacré depuis longtemps ; le nom du torrent rappelle les démons incubes « dusiens », dont parle saint Augustin, et qui ne sont autres que les « duz, duzik » bretons, des nains retirés dans les montagnes et les forêts.

Près de Turkheim existait une Notre-Dame-des-Trois-Epis qui fut détruite par les huguenots et remplacée par une *pietà*. L'image primitive avait été trouvée dans un arbre au XVe siècle. Il y a une soixantaine d'années, les femmes du pays menaçaient encore leurs enfants de la colère de la « Kornmutter » ; elles traduisaient ainsi fort exactement Dè-Mèter et n'avaient pas oublié le caractère redoutable des divinités de la Terre.

M. Siegler, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1932, t. II), a savamment exposé que le thème de la Vierge aux Epis fut très répandu dans l'Allemagne du Sud, en Autriche, en Suisse, et avait pour prototype la Madonna del Coazzone, jadis au Dôme de Milan. Vers le début du XVIe siècle, ce type perdit brusquement sa popularité, mais il remontait très haut. Dès le IIIe siècle, dans le symbolisme de Grégoire le Thaumaturge, d'Ephrem, d'Epiphane et d'autres, Marie est souvent désignée par les expressions métaphoriques de *terra*, *ager*, *area*. L'Occident s'empara de la métaphore, et Adam de Saint-Victor, mort en 1192, écrivait « *Terra non arabilis, quae fructum parturiit.* » Un hymne disait de même: « *Ave Terra,*

quae frumentum Produxisti nutrimentum. » Ainsi, malgré la tradition d'invention, qui est peut-être exacte, il est permis de supposer ici une importation, directe ou non, d'un type noir venu de Lombardie.

La chapelle est située sur une haute colline, d'où elle domine un opulent vignoble; la fête des Trois-Epis ouvre la vendange. Mais pendant longtemps les pèlerins vinrent ici recueillir un peu de poussière qu'ils mêlaient aux semences pour doubler leur récolte.

Max de Ring (*Le pèlerinage des Tr. Epis...* 1862) a montré que, par suite de la précession des équinoxes, le même signe du zodiaque, Virgo, se plaça pour les Egyptiens en mars ou en avril, et signifia le printemps, alors que les Romains voyaient l'entrée du soleil en Virgo au début de la moisson seulement et que pour nous, le soleil ne parvient à Virgo que vers la fin du mois d'août. Ainsi s'expliquerait que l'ancienne patronne des semailles préside aux vendanges.

Lorraine. -- *Avioth* est voisin de Montmédy et de la Meuse. Il a supplanté un village nommé Saint-Brice, aujourd'hui hameau, où un ermite servait une madone à une date antérieure à 1223. La madone s'étant envolée dans la montagne, elle fut retrouvée sous une aubépine en fleurs. Il fallut lui élever une chapelle sur place. Elle donnait aux femmes la fécondité et faisait revivre les enfants morts sans baptême. L'affluence des pèlerins amena la fondation d'un monastère, qui attira la population de Saint-Brice. *Avioth* prospéra si bien qu'en 1350 il avait un atelier monétaire. Nous croyons savoir ce qu'il faut penser de ces fuites d'images, qui veulent être vénérées en tel lieu et non ailleurs. La légende d'*Avioth* signifie probablement que le christianisme établi à Saint-Brice (ces noms de saint annoncent d'habitude un établissement monastique), fut obligé de pactiser avec une dévotion pré-chrétienne.

L'Enfant Jésus a été refait récemment. La statue est aujourd'hui de teint normal, mais sa grande ancienneté n'est pas douteuse. Elle est aussi ancienne que l'était celle de Chartres. Sous l'église jaillit une source miraculeuse. Le site est une vallée paisible jalonnée des ruines de villas romaines du II^e siècle. Le terre-plein qui porte l'église a été un cimetière. Ici comme à N.-D. du Chemin près de Serrigny, le cime-

tière devait servir à inhumer les enfants qui, ressuscités un instant par miracle, quittaient de nouveau la vie. Une chapelle funéraire accueillait soit les petits patients, soit les offrandes : elle porte le nom de « la Recevresse », qui est parfois appliqué à la Vierge. Mais celle-ci est aussi appelée Notre-Dame-de-Vie, vocable dont le vrai sens est Notre-Dame-de-la-Voie (*Nostra Domina de Via*), du Chemin romain, et ce détail aussi nous rappelle Serrigny.

L'église de *Luvigny* (Vosges) a recueilli une statuette noire qui se trouvait jadis au bord du lac de la Maix, dans l'oratoire qu'un ermite y avait construit vers 1090. Nous ignorons l'origine de l'image, mais l'ermite était un ancien moine de Senones, abbaye fondée en 662 par saint Gondebert, archevêque de Sens ; or, nous avons vu Sens mêlé à la légende de Mauriac, et nous le retrouverons à Chartres et à Longpont.

Champagne. -- Nous ne savons rien des origines de la Vierge noire signalée à Joinville par Mme Durand-Lefebvre ; aucun historien n'en parle ; en revanche, Joinville possède une très remarquable chapelle funéraire dédiée à sainte Anne.

Somme-puy (Marne) s'est donné une Vierge noire en 1938. Celle de *Mézières* (Ardennes) a au moins mille ans de plus ; elle est attestée dès 930.

La tradition dit que l'image primitive de Mézières fut trouvée dans les ruines d'une ville romaine voisine, Castrice ; qu'elle resta sans doute fort longtemps à Bertaucourt, qui est un faubourg de Mézières, et qu'elle périt avec Bertaucourt ou fut détruite par les huguenots. L'image actuelle est du XVI^e siècle. Marie est noire de visage, l'Enfant est de carnation ; la mère tient un grand pampre vert qui pend le long de sa robe. Il ne peut pas s'agir ici, comme on pouvait le supposer à Beaune, d'un symbole de la grande industrie régionale ; une des déesses noires, Hécate, était parfois figurée portant un pampre. Le pampre a en effet symbolisé la résurrection. Mézeray rapporte dans sa *Grande Histoire* que l'on trouva dans le sol de Castrice les vestiges d'un ancien temple et une statue jadis adorée par les habitants, qui lui rendaient un culte singulier : « *virgis colebant* », disent

les vieux textes, ce que l'on a traduit par « ils fouettaient l'image » ; mais l'expression peut s'entendre autrement ; on fouettait les jeunes Lacédémoniens devant la statue d'Artémis-Orthia ; la flagellation avait remplacé le sacrifice sanglant. Castrice, comme Lyon, était dominé par un poste romain campé sur la colline de deux cents mètres appelée aujourd'hui le mont Olympe. Mézières elle-même occupe l'emplacement d'un établissement romain.

Il faut remarquer que l'image de Mézières est une frontalière ; celle d'Avioth en est une aussi, et la tradition voit en celle-ci une soeur ou une réplique de la Vierge noire de Walcourt, près Namur. Grande est la différence entre ces statuettes d'Alsace, de Lorraine, de Champagne, disposées parallèlement au Rhin, et le jalonnement nord-sud qui se termine à Châtillon. Celui-ci rappelle la route de l'étain exploitée par Marseille ; celles-là sont des Rhénanes, comme les Vierges de Cologne, de Hal ou de Dordrecht (voir Table IV), et elles appartiennent à la zone de la route primitive du métal. « Il existe, dit M. Clerc, une curieuse lacune entre la vallée de la Seine et la vallée du Rhin. On ne trouve pas de traces de la civilisation de Massilia dans la vallée de la Meuse. Dans la vallée de la Moselle, il n'en existe que sur la rive droite. »

CHAPITRE XIII

DE LA LOIRE A LA MANCHE

Il semblerait indiqué de commencer notre examen du Nord par la région parisienne, mais la suprématie de Paris est récente. Au début du XVII^e siècle, il dépendait encore de l'archevêché de Sens. Et avant Paris, aucun centre n'avait dominé nettement le Nord; le pays chartrain avait régné sur la vie religieuse des Gaules; Reims avait été la capitale militaire; l'Armorique pré-romaine avait fait circuler sa monnaie jusqu'à la Loire et à l'Eure.

De même, les relations extérieures de la région nord ont suivi plusieurs voies, et ses rapports avec l'Orient notamment n'ont pas rayonné d'un centre unique. Les contacts de l'Armorique et de l'Asie avaient eu ce caractère immédiat, presque brutal, que permet seul le trafic maritime. La civilisation méditerranéenne atteignit l'Orléanais par la Bourgogne et par l'Auvergne. Nos envahisseurs germaniques avaient communiqué avec l'Orient par le Rhin et le Danube. Les Normands eux-mêmes nous apportèrent des éléments d'architecture qui leur étaient venus de Constantinople par la Russie.

Il paraît donc sage d'accepter ici le hasard de l'ordre alphabétique.

Anjou. -- L'Anjou est pauvre en métaux (un peu de fer et un peu d'or) et n'a pas de sources minérales. On n'y a trouvé aucun vestige des Grecs. Quelques-unes de ses madones -- Notre-Dame du Marillais, par exemple, ou Notre-Dame du Ronceray -- sont très anciennes, mais toutes sont de couleurs normales. Pourtant, il a vénéré deux ou trois Vierges noires.

On en voyait une à Saint-Pierre d'Angers. Cette très vieille église, détruite par la foudre en 1628, remplaçait une chapelle fondée par saint Défensor dans un

vaste cimetière. La Vierge noire figurait sur une peinture, dont nous savons seulement qu'elle a existé. En outre, le Musée lapidaire contient un panneau du XVe ou du XVIe siècle, représentant une madone au visage rose teinté de gris, pareille à celle de Saint-Savin.

La seule statuette noire de la province était à *Saumur*, dont le puissant oppidum se situe à égale distance entre Orléans et la Bretagne. Mais Notre-Dame de Nantilly, jadis « comme d'ébène très noire » (1), a été « enluminée et habillée en poupée » (2).

Au XVIIe siècle, le peuple disait que l'église de Nantilly avait été un sanctuaire druidique. Ce qui est certain, c'est que sa fondation remonte à une date inconnue, qu'elle fut l'église-mère de Saumur, et resta l'unique paroisse jusqu'à la Révolution. Au côté droit s'ouvrait une très ancienne chapelle souterraine, où l'on disait encore la messe au XVIIe siècle. L'image était dans la nef supérieure, qui possédait une chapelle de Notre-Dame-des-Vifs et une autre de Notre-Dame-des-Morts. La confrérie de cette dernière englobait tout Saumur et de nombreux étrangers, y compris des Anglais. Le 16 août (jour de la Saint-Roch, qui se place au lendemain de l'Assomption comme la Saint-Blaise au lendemain de la Chandeleur), après une messe de requiem pour les frères et soeurs décédés dans l'année, avait lieu un grand repas, parfois trop joyeux. Ces « étranges agapes, d'origine inconnue », dit J. Grandet, remontaient au moins au XIIIe ou au XIIe siècle. Les festins funéraires, les *mourtalios*, comme on disait en Guyenne, doivent remonter en effet à la plus haute antiquité. La statuette de Nantilly rappelait-elle une Cybèle funéraire ? Il est probable qu'elle venait de plus loin encore.

Notre-Dame-de-Nantilly (*de Lintilliaco*) est bâtie en effet entre la Loire et le Thouet, au revers de la colline qui porte le château. Or, sur cette colline existait un lac sacré qui fut comblé par les moines de Saint-Florent, et près du Thouet subsistent trois dolmens. Selon Drochon, il exista ici dès le II siècle, une église Saint-Jean-Baptiste, et c'est seulement au

(1) J. Grandet, vers 1700, *Notre-Dame Angevine* (ms. publié en 1881).

(2) C. Port, Saumur, 1877 ; et Col. Picart, *Bull. de la Soc. des lettres, sciences et arts du Saumurois*, 1922.

VIII^e siècle que la statuette noire fut trouvée « dans un champ de lentilles ».

Artois. -- Le pèlerinage de *Boulogne-sur-Mer* a balancé celui de Chartres ; six rois appartenrent à la confrérie. La crypte avait été consacrée dès l'an 46 et nous avons vu que l'image serait entrée au port sur un vaisseau monté par des anges, en 633. Cette précision est malheureusement insuffisante pour nous. Il est fâcheux que les archives du monastère aient été brûlées par les marins d'Henri VIII. On se demande, en outre, si ce fut bien la même image qui fut enlevée par les Anglais en 1544, rendue par eux en 1560, enlevée par les huguenots en 1567 et retrouvée en 1609, après des aventures surprenantes, pour être brûlée en 1793. Il est vrai que la statuette détruite alors ne se soutenait plus que par des lamelles de métal. De tout temps, la madone boulonnaise a été figurée debout dans une barque, comme les Saintes de Camargue et comme Isis. Selon Leroi (*Histoire de Notre-Dame de Boulogne*), un certain nombre de fidèles étaient rassemblés pour la prière dans un pauvre oratoire couvert de genêts et de joncs marins, quand la Vierge leur apprit l'arrivée de son image et son désir qu'elle fût déposée à l'endroit même où ils étaient réunis, mais dans un sanctuaire plus digne d'elle, dont ils trouveraient les matériaux en fouillant sur place. C'est dire que la basilique et sa vaste crypte ont remplacé un temple païen. Elles occupent, en effet, comme Fourvière à Lyon, une hauteur d'où la garnison romaine de Bononia surveillait la ville indigène de Gesoriacum. Tout ce que nous savons de la vie et de la puissance des images nous engage à croire que la découverte ou la « conversion » de quelque oeuvre de sculpture où figuraient une déesse et une barque, suggérèrent la légende du voyage miraculeux ; la légende expliquait et christianisait. Cette conversion put en effet se placer au VII^e siècle ; mais le pèlerinage ne devint célèbre qu'assez tard ; à partir de 1211, dit Jean d'Ypres ; l'histoire ne nomme aucun pèlerin avant saint Louis. Bononia étant essentiellement un port militaire, et les soldats étant particulièrement attachés aux divinités orientales, il est probable que la déesse adorée au sommet de l'oppidum était Isis Pelagia, patronne des navigateurs. Mais il n'est pas impossible que la gar-

dienne de la nouvelle cité fût la déesse de la Bononia italienne ; or celle-ci, aujourd'hui Bologne, était en

terre celtique, et Rhys (1) a vu dans son nom un dérivé de celui d'Anu, la Cybèle celtique ; de sorte que la madone de Boulogne pourrait être une Sainte-Anne (voir Appendice B).

Bretagne. -- Il existe sur la paroisse de Ploujean, près de Morlaix, une Ferme de la Vierge-Noire qui posséda peut-être une image dont nous ne savons rien. D'après une tradition constante, la Vierge noire de *Josselin* (Morbihan) avait été trouvée sous un roncier en 808, dans les ruines d'une chapelle Saint-Léger, détruite par les Normands. Son premier miracle fut de rendre la vue à un enfant. Nous avons vu que lorsque les Terroristes la jetèrent au feu, elle exhala « une odeur épouvantable », ce qui signifie qu'elle avait été noircie. La colline où elle fut découverte est sise au bord de l'Oust, affluent de la Vilaine, entre les lambeaux de la forêt enchantée de Brocéliande et les anciens gisements d'étain de Villeder.

Guingamp est une création féodale qui ne possède ni eau miraculeuse, ni colline sainte. Mais, jusqu'à la Révolution, on y vénéra dans une crypte une Notre-Dame Sous-Terre, et, dans une chapelle contiguë à l'église, une statuette noire nommée Notre-Dame du Halgoët, mot qui signifie « saulaie » ou « bois creux ». D'après une tradition constante, écrit l'historien de Guingamp, M. Lemonnier (1923), cette statue était venue de Marseille. On ne trouve pourtant à Guingamp aucun souvenir des moines de Saint-Victor. Mais, au XIII^e siècle, cette petite capitale faisait un grand commerce maritime, par Pontrieux et Port-Blanc, avec Bordeaux et l'Espagne. A cette époque, Pierre Mauclerc, comte de Dreux, devenu maître de la Bretagne par la mort de sa femme la duchesse Alix, était aussi comte de Chartres, où il fit bâtir le porche méridional de la cathédrale. M. Lemonnier se demande donc si le Mauclerc ne voulut pas doter son récent héritage de Penthièvre d'un pèlerinage pareil à celui de Chartres.

Mais cette thèse ne paraît pas acceptable. Un homme

(1) *Transactions of the Third International Congress of the History of Religions*, Oxford, 1908. Bologne possède une Vierge noire.

qui aimait Chartres au point de lui donner un porche et des vitraux, lui aurait-il suscité une rivale ? Passe encore si la madone de Guingamp avait porté un vocable qui évoquât Chartres : Guingamp pouvait alors, au lieu de porter atteinte à la popularité de Chartres, être pour Chartres un pèlerinage de secours. Il serait vraisemblable, au contraire, de voir dans l'adoption de la Vierge noire à Guingamp une mesure de défense régionaliste prise par le clergé et les bourgeois de la ville, après la mort de leur duchesse. Chartres attirait trop de monde, absorbait trop d'argent. Pour lui faire pièce, ils utilisèrent une dévotion à la fois célèbre et suffisamment lointaine. Il semble certain que la Vierge de Saint-Victor a été en vogue dans la région Ouest ; un antiquaire de Valognes me disait qu'il trouvait assez souvent des pièces de terre cuite appelées Vierges de Marseille, qui représentent Marie debout, noire de visage, tenant dans ses bras un Jésus au visage blanc, tous deux drapés d'or, accompagnés de deux anges vêtus de rouge et de bleu.

Qu'il y ait eu ou non à Guingamp une intention politique dans l'institution de la Vierge noire, le doute n'est pas permis en ce qui concerne *Lorient*. La Sainte-Anne de Commana, dont nous parlerons, avait été trouvée au pays de Léon en 1622; celle d'Auray avait été découverte en 1625 en pays vannetais. Lorient, équipé en 1665 sur l'ordre de Colbert, pouvait-il le céder comme centre religieux à ces pèlerinages bretonnants ? Il reçut de Paris une réplique de la célèbre Notre-Dame des Grès. Mais l'étrangère eut peu de succès ; bien peu de gens, même à Lorient, savent qu'elle existe encore dans sa chapelle de Karantuech. Une image hypothétique, une image détruite et non remplacée, une Marseillaise et une Parisienne, voilà donc les seules Vierges noires que nous puissions relever dans cette Bretagne si riche en monuments et en traditions !

Cependant, aucun pays de France, plus que celui-ci, n'a le culte des morts et le culte des fontaines, qui nous apparaissent si souvent associés à la Vierge noire. La Bretagne n'aurait-elle pas connu les déesses méditerranéennes ? Tout au contraire, du fait qu'elle est voisine des gisements d'étain anglais et qu'elle-

même était riche en étain, elle fut visitée de très bonne heure par les navigateurs orientaux ; le colonel Balagny établissait en 1936 (*Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes*) que les Phéniciens fréquentaient les rivages de la Loire-Inférieure vers le VIII^e siècle avant notre ère. La Bretagne et l'Espagne étaient déjà en rapports suivis avant l'âge du bronze. C'est la part prise par l'Armorique au commerce de l'étain qui peut expliquer l'importance exceptionnelle de la marine des Vénètes, et l'extension du système monétaire armoricain jusqu'à l'Eure et à la Seine. Les Vénètes connaissaient Massalia; Scipion Emilien profitait de son passage à Marseille pour interroger des marchands de Corbilo (Saint-Nazaire). Mais les invasions des Ve et VI^e siècles bouleversèrent l'évolution de l'Armorique ; elle fut remplie d'immigrants venus de l'archipel britannique, qui avaient de tout autres traditions que sa population ; il est à peu près sûr qu'ils ignoraient la vénération des images, et il est certain qu'ils avaient gardé un vif souvenir des dieux celtiques. Apollon ne leur avait pas fait oublier Bélénus. Cybèle ou Isis n'avaient pas effacé chez eux leur propre Anu (voir Appendice B) ; aussi, quand des statuettes très anciennes ont été trouvées en Bretagne, les Bretons ont pensé à sainte Anne plus souvent qu'à la Sainte Vierge. A Plézidy (Côtes-du-Nord), un menhir porte Jésus en croix, accompagné par sainte Anne ; sainte Anne est la mère par excellence, la mère de la Mère ; en outre, comme nous l'avons vu à Joinville, elle est associée à la mort. Il est à peu près certain que la statue de Sainte-Anne d'Auray détruite à la Révolution était noire et aurait été une Vierge noire ailleurs qu'en Bretagne (voir Appendice A).

Noire, en tout cas, est la Sainte-Anne de *Commana*. Ce village occupe un monticule isolé, au pied du mont Saint-Michel d'Arrée, point culminant du département du Finistère et de la Bretagne. Il avoisine des rivières qui courent vers Saint-Pol-de-Léon et vers Brest; foires et marchés prospèrent à ce carrefour. A une demi-lieue subsistent une allée couverte de treize mètres de long, un menhir, une galerie souterraine. En 1622, en creusant les fondations de l'église, on trouva une statuette de femme tenant un enfant sur ses genoux,

et il fut décidé que c'était une image de sainte Anne.

Cette attribution s'explique uniquement par l'extraordinaire popularité de sainte Anne chez les Bretons. « Entre les dévotions de Bretagne, constatait le Père Hugues en 1634, celle de la glorieuse sainte Anne, ayeule de Jésus-Christ, me semble des plus anciennes. Et à la vérité, cela est remarquable, qu'en toutes les paroisses il y aye des marques d'un autel, ou chapelle dédiée en son honneur. » Or, cette popularité ne pouvait être due à l'amour des Bretons pour leur bonne duchesse, car celle-ci mourut en 1514, et quelque temps déjà avant le temps où écrivait le Père Hugues, « les autels de sainte Anne étaient délaissés, les chapelles ruinées, les images sans vénération »; en un siècle à peine, le culte de sainte Anne n'avait pas eu le temps de conquérir la province et de disparaître.

Une jolie légende nous prouve implicitement qu'il s'agit bien ici d'une dévotion des plus anciennes. Anne et Joachim étaient Bretons et allèrent vivre en Palestine, où ils eurent une fille qu'ils appelèrent Marie et qu'ils marièrent, le temps venu, à un charpentier nommé Joseph; après quoi, ils regagnèrent leur pays... Ce sont des choses qui arrivent tous les jours... Seulement, quiconque n'est pas Breton est tenté de se demander si cette sainte plus ancienne en Bretagne que Marie, cette mère à la fois chrétienne et pré-chrétienne, ne serait pas quelque déesse-mère métamorphosée. Nous avons vu la légende des Saintes-Maries tenter l'opération sans succès, en créant Sara. La tradition de Commana insiste sur le fait que la statuette fut trouvée dans un « coffret de pierre ». Commana signifierait « auge d'Anna ». Mais le village avait porté ce nom avant la découverte du coffret. Nous n'examinerons pas ce point d'étymologie. Contentons-nous de noter que ce coffret (cf. Pradelles, Manosque, etc.) semble annoncer une statuette funéraire

Flandre. -- En l'an 1403, des hommes employés à rebâtir les murailles de *Dunkerque* découvrirent, hors de la ville, près de la mer, à côté d'une source d'eau douce jusqu'alors inconnue, une statuette de Marie enfouie dans le sable. Le dos de l'image était lisse, comme si elle avait été destinée à être appliquée contre un mur, ou à la proue d'un navire. Notre-Damne des

Dunes n'a pas changé depuis, sauf addition d'un socle. Elle a toujours refusé de quitter ce coin du port, où les pêcheurs vont et viennent.

La grande dévotion de *Valenciennes* est aujourd'hui Notre-Dame du Saint Cordon, mais une image qui fut sans doute détruite ou fortement endommagée par les huguenots, Notre-Dame de la Chaussée, avait jadis toute la faveur des pèlerins. Sa chapelle était située sur la voie romaine Famars-Tournai, et datait de 756; la statuette, disait-on, avait été donnée par Pépin. Au XVIIe siècle, le Père Le Sage lui dédiait une thèse de philosophie en ces termes : « *Virgini ex Puteo, ex Pepini dono.* » D'où nous pourrions supposer que la statuette fut trouvée dans quelque puits funéraire ou miraculeux, dont le souvenir s'est perdu.

Cette attribution d'une Vierge noire à l'un de ces Carolingiens qui partirent de Belgique, nous amène à mentionner la Vierge noire de *Bailleul*, bien qu'elle soit entrée chez nous récemment. Elle vient, en effet, de Belgique, comme suffirait à l'attester son vocable Notre-Dame de Hal. Or, ce vocable est très instructif pour nous. Hal, Hel ou Héla (Ela chez les Islandais) était une Perséphone germanique, reine de la terre hivernale et du royaume des morts (1). Elle fut très puissante, et les Francs propagèrent son culte dans tout le nord de la Gaule. Son nom désigne encore la fontaine miraculeuse d'Helleborne, les villages de Helderghel, Hellebecke, Hellèmes, Elesmes, Helfaut (Helfeld) près Saint-Omer, et la grande bouche de la Meuse que Pline appelait Helium et qui est pour les Hollandais Hellevoetslep. La déesse a pris chez nous diverses formes. En Champagne, elle devint le feu follet Allequin, mais en Normandie, assimilée à Diane, elle menait « la chasse Annequin »; en Anjou, on croyait à « la menie Hellequin »; plus à l'ouest, la tradition devient plus vague : la Vendée parlait du « maupiqueux », le Chasseur noir (2).

(1) Krappe, *Mythol. univ.* ; et Baeker *Religions du Nord de la France*, Paris, 1854.

(2) Ainsi, Hel fut masculinisée par les adorateurs de Dis et d'Orcus. D'autre part, Hel, comme Orcus ou Hadès, était un lieu personnifié. L'assimilation Orcus-Hel a pu s'opérer de très bonne heure en terre rhénane. De là sans doute le grand nombre de noms en « ore » trouvés par Longnon en pays germaniques. Les deux divinités se partageaient un territoire inégalement romanisé. Lorsque saint Eloi défendait d'invoquer Oreus, Neptune ou Diane, il parlait en homme instruit, qui romanisait les dieux du Nord (*Spicilegium*, t. V, page 215):

Cette Reine de la Nuit paraissait aux Gallo-Romains du VII^e siècle une autre Diane. Saint Kilian, missionnaire irlandais, fut mis à mort en 689 en Franconie, par ordre de la duchesse Cellane, parce que celle-ci « prétendait toujours servir Diane comme avaient fait ses aïeux, qui s'en étaient bien trouvés » (Grégoire de Tours).

Que les Francs fussent capables de figurer leur Proserpine est plus que vraisemblable. Quand les Francs entrèrent en Gaule, ils connaissaient depuis longtemps la civilisation romaine, et ils pouvaient adorer des images romaines ou des simulacres informes sans être capables de sculpter. Clotilde reprochait à son mari, dit encore Grégoire de Tours, « ses idoles de pierre et de bois ». Grimm voyait en Héla le prototype de toutes les madones noires de Rhénanie et de Belgique. La tradition n'est donc pas irrecevable en soi, qui attribue aux Francs certaines images d'Auvergne (Champagnac, Mauriac), puisqu'ils s'emparèrent de l'Auvergne en un temps où la plupart d'entre eux adoraient encore ce qu'ils avaient promis de brûler.

Ile-de-France. -- Nous retrouvons à Lutèce sous les Romains la même disposition qu'à Lyon ou à Boulogne : des soldats installés sur une hauteur (la montagne Sainte-Genève) surveillant une ville indigène (la Cité) ; la rive droite n'était alors que marécages. Les plus anciennes images noires de *Paris* se trouvaient sur la rive gauche exclusivement ; c'étaient, à Saint-Germain-des-Prés, une Isis de pierre noircie qui fut vénérée par le peuple jusqu'à ce que le cardinal Briçonnet, au XVI^e siècle, la fit mettre en pièces; à Notre-Dame-des-Champs, ancien temple de Cérès, une peinture apportée de Palestine par saint Denis, ou exécutée par lui d'après une vision qu'il avait eue de la Sainte Vierge (cette peinture a disparu au XVI^e siècle); enfin, à Saint-Etienne-des-Grès, au sommet de la butte sacrée, Notre-Dame de Bonne Délivrance.

L'origine de cette dernière nous échappe ; la légende elle-même est muette à son sujet. Son histoire commence le 20 avril 1533; à cette date, une confrérie se fonde autour d'elle, et elle émerge de l'ombre; saint François de Sales viendra prier à ses pieds pendant son temps d'études à Paris, et la confrérie comptera jusqu'à douze mille membres, y compris Louis XIII, le

Grand Condé, et Marie-Thérèse. Quand le percement de la rue Soufflot exigea la démolition de l'église, la statue fut recueillie par les religieuses de Saint-Thomas-de-Villeneuve ; elle les a suivies de la rue de Sèvres à leur maison de Neuilly. Il est pourtant fort improbable que la statue actuelle remonte au delà de la Révolution ; les vieux auteurs parlent en effet d'une oeuvre de pierre, noire, antique, rudement sculptée, peinte très naïvement, et ils insistent sur la grossièreté de l'exécution, y voyant une preuve qu'il y a dans le culte de la Sainte Vierge « quelque chose d'infiniment supérieur à toutes les idées matérielles, et que le calcul humain y est étranger. On sent que l'homme aurait fait mieux ». La madone de Neuilly est d'un type moderne et d'une exécution gracieuse. Nous sommes donc réduits à tout ignorer de cette image autrefois célèbre. Une réplique en fut envoyée à Lorient, mais rien ne nous garantit que cette réplique fût fidèle. Nous sommes obligés de nous rabattre sur le vocable et le site de l'église. Ces « grès », selon Lebeuf, étaient fort probablement des bornes délimitant des censives. D'autres auteurs, et Lebeuf lui-même, donnent à croire que ces blocs de grès provenaient d'un cimetière ; l'emplacement de l'église, au bord d'une voie romaine allant à Orléans, avait servi aux inhumations. Notre-Dame-des-Champs, qui elle aussi possédait un portrait noir, était elle aussi entourée d'un cimetière chrétien superposé à un cimetière païen. Nous avons vu à Marseille, à Arles, et ailleurs, cette association d'une Vierge noire, d'un cimetière et d'une église très ancienne. Ajoutons un dernier rapprochement ; nous avons constaté à Lyon que la disparition d'un culte nettement païen fut suivie par l'apparition de la Vierge noire ; il nous semble assister ici au même phénomène ; le cardinal Briçonnet purge Saint-Germain-des-Prés de la présence d'Isis ; dix-neuf ans plus tard, l'histoire enregistre l'apparition de Notre-Dame-des-Grès.

Il subsiste sur la rive droite de la Seine, dans un autre couvent, celui de Picpus, une autre Vierge noire, Notre-Dame de la Paix ; c'est la reproduction en ébène de la célèbre « Vierge des Joyeuse », détruite en 1793. Il en existe une réplique plus ancienne chez les clarisses de Versailles. Selon le P. Hilarion (1837), l'original

était dans la famille des Joyeuse depuis le XVe siècle, et passait, de génération en génération, au plus dévot. Mais le P. Godefroy de Paris (1935) croit que le modèle de la statuette des clarisses fut exécuté vers 1518, par un élève de Michel Colombe, à la demande de Jean de Joyeuse, qui l'offrit à sa jeune femme Françoise de Voisins. La statuette de Versailles porte en effet l'empreinte de la Renaissance ; c'est, vêtue à la grecque, une réplique d'Effréné portant Ploutos sur son bras gauche, et tenant de la droite un rameau d'olivier. Le rameau d'olivier pouvait signifier que le mariage de 1518 mettait fin à quelque malentendu. Est-ce que la couleur noire imposée à ce visage grec n'était pas elle aussi un symbole de cet accord ? Les deux familles ou les deux époux devaient avoir pareille dévotion à deux Vierges noires. Joyeuse, vieille cité ardéchoise, avoisine des sites significatifs. A trois kilomètres au sud, Lablachère (la chèneaie) réunit un bois plein de dolomites, un groupe mégalithique, et le célèbre pèlerinage de Notre-Dame de Bon Secours. A trois lieues au nord, une antique exploitation minière a dénommé la sous-préfecture de Largentière. A deux lieues à l'est,, passe la route historique du Pont-Saint-Esprit à Roanne, dont le Puy était maître. La filiation est donc possible entre cette fausse Parisienne et quelque divinité orientale, si cette Vierge de Joyeuse venait de l'Ar-dèche. Et si l'oeuvre de 1518 rappelait une Vierge chère aux Voisins, la filiation orientale ne serait pas moins probable, car les Voisins possédaient un château à Couiza, au diocèse d'Alet (Aude), évêché qui devait passer au frère de Jean de Joyeuse, puis à un de ses fils, et nous avons vu près d'Alet la noire « Sibylle » de Limoux.

Certaine chapelle de la rive droite, Sainte-Marie-l'Egyptienne, contenait une image noire (voir Cahier, *Caractères des saints dans l'art populaire*, 1867), mais l'édifice ne datait que du XIVE siècle, et comme la rue « de la Jussienne », où il était situé, s'était appelée rue de l'Egyptienne-de-Blois, il est permis de croire à quelque statuette noire venue de la région chartraine. La figure de Marie l'Egyptienne est très énigmatique. Sa légende vint de Palestine avec les carmes; c'est au mont Carmel qu'elle était allée mourir au Ve siècle. Mais, selon Durant, l'un des historiens du lieu, il exis-

tait au Carmel avant l'ère chrétienne un antique sanctuaire dédié à la Vierge qui devait enfanter ; voilà qui fait penser à Isis, et même à une Isis noire et nue, comme Marie l'Egyptienne. Celle-ci figure sur un vitrail moderne, dans l'église Saint-Merry.

Nous avons vu à La Cellette, Corrèze, une image aujourd'hui enluminée, mais qui était noire lorsque, en 1830, elle fut apportée de Paris par un inconnu (1). Il serait intéressant de rechercher quelle image noire disparut de Paris à cette époque.

Boulogne-sur-Seine s'appelait les Menus de Saint-Cloud lorsque, en 1310, une confrérie parisienne de la madone de l'Artois fit bâtir près de la Seine une réplique de l'église maritime pour y loger une copie de son image. Cette copie a été détruite à la Révolution et sa remplaçante n'est pas noire.

A *Chatou*, ancienne résidence mérovingienne, se voit une belle madone noire, trop belle et trop grande (1 m. 50 au moins) pour être ancienne. L'original, détruit à la Révolution, aurait été un souvenir des Normands. Ils revenaient d'une expédition quand, à la hauteur de Chatou, leurs barques refusèrent d'avancer ; elles ne purent repartir que lorsqu'ils eurent débarqué l'image noire, volée dans quelque abbaye, au port qu'elle avait choisi. Il n'existe à Chatou ni crypte ni puits sacré. L'image semble bien y être venue dans les temps chrétiens. D'autre part, la tradition est analogue à celle d'Honfleur. Il est bien possible que les Vikings aient restitué des images de bois ; c'était mettre quelques chances de leur côté, à peu de frais.

Chenoise, non loin de Provins, était un prieuré des augustins, fondé au XVe siècle seulement. Il s'y trouvait une Vierge de marbre noir de grande taille.

Nous remarquons dans le voisinage Fontenay-Saint-Brice, où une source miraculeuse fait parler les enfants en bas âge, et nous nous rappelons avoir vu saint Brice près d'Avioth, en nous demandant s'il ne continue pas la déesse des sources Briccia.

A quatre lieues de Paris, au pied de Montlhéry, parmi des marais que franchissait une longue chaussée, l'abbaye de *Longpont* fut fondée en 1031. Son image

(1) Communiqué par M. l'abbé Gandon, de Privas.

noire était supposée plus ancienne encore que celle de Chartres. C'était, selon la légende, une *Virgo paritura* que les druides avaient logée dans un chêne; cinquante ans avant notre ère, les Carnutes étaient venus en demander copie. Saint Denis arrivant de Rome, expliqua que cette Isis était Marie préfigurée (1). Nous sommes mieux renseignés sur l'origine possible de l'image par certaines particularités du site. On voyait autrefois, derrière le maître-autel, une vasque surmontée d'une galerie de fer, contenant une eau qui se renouvelait sans cesse et qui passait pour miraculeuse. A petite distance des ruines de l'abbaye, une croix dite Croix Rouge-Fer surmonte une colonne monolithe qui provient d'un ancien temple de Mercure. Le culte de ce dieu est encore rappelé par le nom de la bourgade voisine : Saint-Michel-sur-Orge. Enfin, nous savons que les marais ont plus d'une fois conservé, en les altérant sans doute, quelques-unes de ces statuettes de bois qui figuraient la gardienne des morts. L'abbaye contient aujourd'hui une Notre-Dame de Bonne Garde, de grandeur naturelle, contenant une parcelle de la vieille statuette ; et une Notre-Dame de Bénédiction, petite image noire de 0 m. 30, taillée dans du poirier au XVIIe siècle, qui résidait avant la Révolution dans la chapelle des Filles du Calvaire, à Paris.

Pringy est situé un peu à l'ouest de Melun (2), au point où la route d'Italie (N. 7) s'éloigne de la Seine pour gagner le Loing et Nevers. Nous avons vu que l'image fut trouvée sur un chêne de la route à une date inconnue. Cette route N. 7 rencontre d'autres images noires à Ferrières; à Moulins et à Vichy sur l'Allier; à La Pacaudière et à Vernay sur la Loire; à Lyon; ensuite, les statuettes jalonnent la rive droite du Rhône ; la N. 7, qui suit la rive gauche, ne retrouve de Vierges noires que sur le territoire provençal.

Un seigneur de *Sigy*, originaire d'Auvergne, déposa dans l'église du village une réplique de Notre-Dame du Puy, qu'un de ses descendants emporta en 1477, nous ne savons où. *Sigy* est un peu au sud de Provins.

(1) Indications fournies au pape Pie X en 1912, par le chanoine Nicolas, dans une supplique demandant l'élévation de l'église de Longpont au rang de basilique.

(2) Alcuin, qui vécut à Ferrières, rapporte que de son temps Melun s'appelait encore Iseos ; une Artémis multimamme fut trouvée à Melun en 1861 (*Revue des Etudes anciennes*, 1907).

Maine. -- Le château ruiné de *Ballon* domine un carrefour situé au milieu du triangle Le Mans-Alençon-Bellême. A huit cents mètres existait, en pleine forêt, près d'une fontaine minérale, une chapelle des Trois-Maries qui fut fermée en 1794 et détruite peu après. La madone noire qu'elle abritait fut payée dix livres en assignats par un sieur Cabaret, qui l'offrit à l'église de Ballon ; elle a passé dans la famille du sacristain.

Mais le site des Trois-Maries n'est pas resté désert. On y trouve maintenant le hameau de *Saint-Mars* et une chapelle Notre-Dame des Champs, contenant une nouvelle image noire, de grande taille et de beau style.

Nous n'avons aucun renseignement sur l'origine de la vieille madone. Il est possible que des soldats romains aient amené ici leur Cybèle, puisque le site de Ballon eut jadis une importance stratégique ; mais il peut s'agir d'une déesse-mère gauloise, ou d'un ex-voto trouvé dans la source miraculeuse. Ballon, en effet, est un ancien oppidum dédié à Bélénus ; il s'appelait Bal-Dun, et le même dieu est rappelé à Ballon (Charente-Maritime), à Ballons (Drôme), et par le boulevard de Ballon, à Die ; M. Ch. Forot (*Figaro Illustré*, 24 mars 1927) a trouvé trois masques inédits du dieu Belen au hameau de Balaun en Ardèche. Le vocable « Trois-Maries » prouve que le peuple garda ici le souvenir d'une triade gauloise. Il est intéressant de comparer ce qui a dû se passer ici avec ce que nous avons vu aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Le Maine est d'ailleurs une terre de grande tradition ; Bellême porte le nom de Bélisama, qui était parèdre de Bélénus, c'est-à-dire une Minerve ou une Lune-Mère gauloise.

Le Buret, en Mayenne, est un petit village autrefois appelé Boareto ou Buaret, et situé sur la route Laval-Sablé, à six kilomètres de Grez-en-Bouère. Sa Vierge noire était logée dans un chêne, et c'est à cet arbre que se rendaient les pèlerins depuis deux cents ans, quand, vers 1860, la statuette se brisa et fut enfermée dans une cassette (Ramon, IV, 340). D'après le *Dictionnaire historique* de l'abbé Angot (1903), le Buret possédait autrefois des forges importantes ; « une butte de la Tisonnière, sur son territoire, pleine de cavités remplies de cendres, de terre et d'os calcinés, et quelques

poteries grossières, reste encore à l'état de problème inexpliqué ».

Normandie. -- La madone de *Couterne* (Orne), Notre-Dame de Lignou, est faite d'un mélange de métaux et de terre : d'après son style, elle ne peut pas être antérieure au XVIIe siècle ; la légende dit que l'original était de bois noirci, et l'histoire rapporte que la chapelle fut pillée et incendiée deux fois en 1568. Selon la tradition que rapporte l'abbé Morel (*Notice*, 1930), la statuette primitive était dans l'oratoire du château de Lignou-de-Briouze, un village situé à six lieues au nord, de l'autre côté de la forêt d'Andaine. Elle y était depuis plusieurs générations, quand, sous le règne d'Henri IV, le seigneur fut assassiné, près de Couterne, par son intendant. La victime avait invoqué la Vierge ; la statuette lui était apparue, sous une aubépine ; on voulut inutilement rapporter la statuette au château ; il fallut la laisser sur le lieu du crime, où fut bâtie la chapelle de Lignou-de-Couterne. Cette chapelle occupe une éminence, à quelques minutes de Couterne ; elle était entourée d'un cimetière important ; plusieurs dalles du sanctuaire sont des pierres tombales du XIVe siècle; un des ifs remonte au XIIe ou au XIe siècle. Un peu au nord, les Romains fréquentaient les thermes de Bagnoles-de-l'Orne. Ces faits nous laissent le choix entre plusieurs solutions; il semble permis de conclure à une image pré-chrétienne transformée en gardienne d'un cimetière chrétien.

Le pèlerinage de la *Délivrande* n'est attesté que depuis le XIIe ou le XIIIe siècle. La tradition dit que la statue fut trouvée au XIe siècle, grâce à des moutons, dans les ruines d'une chapelle fondée au VIIe siècle et détruite par les Normands. Il semble que l'image actuelle, une Vierge debout, de grande taille, tenant l'Enfant sur son bras droit, ne puisse pas remonter bien haut. Elle est taillée dans le calcaire du pays, et remplace peut-être une statue de bois. Le site donne les indications suivantes. Le hameau de la Délivrande, un peu au nord de Douvres, est placé à l'endroit où la route de Caen à Langrune croise un chemin parallèle au rivage, qui date des Romains ; la carte au 100.000e montre au bord de cette voie, tout près de la Délivrande, deux camps romains. Au-dessus de la chapelle commence un ruisseau qui débouche à Luc-sur-Mer,

et le nom de « Delivrande », comme nous l'avons vu page 65, prouve que ce ruisseau délimitait le diocèse de Bayeux. Or, on sait que la plupart du temps, les limites des évêchés coïncident avec celles des cités gallo-romaines. Point de crypte ici, ni de cimetière, ni d'eau miraculeuse; rien qu'une frontière et un carrefour. Notons, pour être complet, que sur la rive opposée de l'Orne, au village de Ranville, en 1757, le curé fit ôter de son église une petite statue d'Isis qui s'y trouvait depuis un temps immémorial.

Honfleur doit son nom aux pirates saxons qui le fondèrent au III^e siècle. Conquis par le père de Clovis, il devint normand au Xe siècle. D'après la tradition, une chapelle Notre-Dame de Grâce avait été bâtie à l'ouest de la ville, sur un rocher, par Robert le Magnifique. Mais la tradition ne dit pas expressément que l'image eût été donnée par lui. Nous ne savons pas davantage si la statuette actuelle est antérieure à la Révolution. En 1538, une tempête abattit le rocher et la chapelle, épargnant uniquement la madone et l'autel, et la chapelle ne fut relevée qu'au XVII^e siècle.

Les Romains ne durent même pas connaître le site d'Honfleur, que l'épaisse forêt de Touques recouvrait, ou tout au moins séparait de l'intérieur. Sous ne pouvons guère attribuer l'image noire qu'à l'une des origines suivantes : un simulacre gaulois dans une clairière au bord de la mer ; une bien improbable idole saxonne; un don ou une vente de quelque pèlerin au duc Robert ; ou enfin un prélèvement fait par Robert sur les prises des pillards normands, qui s'étaient acharnés sur les abbayes. Peut-être la statuette provenait-elle tout simplement des ruines de Lillebonne (Juliobona), sur lesquelles Guillaume le Conquérant devait élever une ville forte (1). Peut-être encore le duc Robert avait-il trouvé sa statuette en Orient, car l'Orient fit sur lui une grande impression; c'est d'Orient, et par Robert, que fut apportée chez nous la croyance à l'Immaculée Conception; ce sont les Normands qui la célébrèrent les premiers, et la rendirent populaire en Angleterre avant qu'elle le fût en France.

(1) Mme Durand-Lefebvre (page 156) signale des figurines d'argile noire provenant de Juliobona et déposées aujourd'hui au Musée des amis du vieux Caudebec, sous les numéros 1016 et 306.

De 1863 à 1870, l'abbaye du *Mont-Saint-Michel* fut occupée par des moines de Pontigny ; ils y avaient placé une madone de plâtre noirci qui, après leur départ, fut descendue à l'église paroissiale; comme elle n'attirait pas les pèlerins, elle a été reléguée dans la sacristie de l'abbaye (renseignement de 1936). Cette pauvre statuette mérite mention ici, parce que les religieux espéraient rappeler une très ancienne Notre-Dame du Mont-Tombe, disparue en 1790, qui avait régné dans la crypte des Gros Piliers depuis 1630, date où avait été comblée sa résidence primitive, une crypte inférieure dite « des Trente Cierges » ou « Chapelle Dessous-Terre », le lieu le plus secret du Mont. C'était là, disait-on, que saint Aubert, en 709, avait creusé son oratoire à saint Michel. On y disait la messe tous les jours sur un autel érigé par le saint, une grande dalle de marbre vert disparue en 1630. Les créateurs de la Merveille de l'Occident, l'abbé Hildebert II et le duc Richard II, reposaient dans les ténèbres totales de cette salle voûtée.

De la provenance de l'image, nous ne savons rien. Un moine de l'abbaye, Bernard le Sage, avait parcouru la Terre Sainte en 867 et pouvait en avoir rapporté une Isis convertie. Mais ce qui veut être expliqué, ce n'est pas la simple présence d'une statuette noire au Mont, c'est son installation aux entrailles de la terre, comme à Chartres ou à Marseille. Il nous semble bien retrouver ici cette Notre-Dame des Morts qui était présente à Saumur. Ce que nous savons du sentiment religieux au moyen âge, et ce que nous en devinons, nous permet-il de croire que le duc et l'abbé n'auraient pas choisi pour garder leur dernier sommeil une image aussi ancienne que possible, et dont la puissance fût bien attestée ? Cette double condition aurait été parfaitement remplie par une image funéraire vénérée au Mont depuis un temps indéfini. Or plusieurs faits rendent extrêmement probable l'existence d'une image de ce genre au XI^e siècle.

Le premier nom du site, à notre connaissance, fut Belen; il avait une grotte consacrée à Bélénus, qui devint une chapelle à Marie Etoile de la Mer. Cette consécration à Bélénus le Brillant annonçait la venue de saint Michel. Mais le rocher s'appela ensuite *Mons Tumba*, le mont Tombe; le mot *tombe* est celtique; le

Mons Tumba était un de ces lieux sacrés où les morts dormaient au bruit des marées ; le rocher de Tombelène en est un autre; Chateaubriand suivait une immémoriale tradition de sa race quand il voulut être inhumé dans ce rocher du Grand-Bé, c'est-à-dire du Grand Tombeau, qui est en face de Saint-Malo. Ce cimetière gaulois qu'était le Mont, devait avoir quelque divinité gardienne, et peut-être était-elle là bien avant les Gaulois, puisqu'il existait au sommet du rocher deux mégalithes que saint Aubert fit abattre. Au temps des Romains, le Mont n'était pas entouré d'eau, mais d'arbres. A travers une vaste forêt nommée Sessiacum, des routes convergeaient vers une ville appelée Portus Herculei, dont les ruines ont livré nombre de médailles, de poteries et de mosaïques, et vers un temple que les premiers missionnaires redoutaient. La forêt de Sessiacum fut engloutie par la mer au VI^e siècle (c'est sans doute ce cataclysme qui permit la christianisation du Mont), mais les îles Chausey portent encore son nom; or c'était celui de Sessia, déesse des semailles et gardienne du blé qui germe. Tertullien a parlé de cette Proserpine gauloise.

Selon la tradition, le Mont eut des prêtresses ; elles assuraient une heureuse navigation aux jeunes marins qui leur sacrifiaient leur chasteté ; souvenir dont l'exactitude semble confirmée par une coutume disparue depuis peu : beaucoup de nouveaux mariés en Basse-Bretagne se seraient fait scrupule de remplir leurs devoirs conjugaux avant d'être venus se purifier au Mont (A. Maury, *Observations sur les origines du Mont-Saint-Michel*, 1844).

En résumé, il y eut ici un sanctuaire au vieux couple universel la Terre-Mère et le Soleil, dont Cybèle et Mithra furent chez nous les dernières figures. Sur la colline de Dol, toute pareille au Mont, émergeant comme lui d'une forêt littorale, dotée comme lui d'une fontaine sainte, les ruines d'un temple de Cybèle ont subsisté jusqu'en 1802.

Puisqu'il y eut ici des courtisanes sacrées, telles que tout l'Orient en connut et qu'il en existe dans l'Inde, on peut se demander si l'Orient n'a pas exercé son influence au Mont directement. Avant que les Phocéens eussent fondé Massalia, la vieille route de l'étain passait en face du Mont. Les flottes de l'étain envoyées

par les Phéniciens connaissaient nécessairement le Mont-Saint-Michel de Cornouailles ; le Mont français, magnifique amer, pouvait-il leur être inconnu ? « Près des îles Brétanides, dit Denys Périégète (V, 670), il est un autre groupe d'îlots, et, sur la côte opposée, les femmes des braves Amnites [Namnètes ? Nantes ?] célèbrent les fêtes de Bacchos selon le rite; [...] ni en Thrace, on n'invoque Iraphiotes, ni le long du Gange, les Indiens ne dansent pour Dionysos, comme en cette contrée les femmes crient : Evau ! »

Orléanais. -- Nous avons vu qu'en aval de Vernay sur la Loire, ou de Moulins sur l'Allier, les images noires font défaut jusqu'à Orléans, soit sur un trajet de cinquante lieues. Il n'en irait pas autrement, avons-nous observé, si nos premières statuettes avaient passé d'une seule étape -- en bateau par conséquent -- du pied des montagnes du Centre au plus grand marché du Nord. « Le site d'Orléans, dit Vidal de La Blache (p. 151), par les rapports généraux qui s'y croisent, est une des attaches historiques du sol français... L'importance de ce carrefour et point de passage se manifeste à toutes les époques de notre histoire. » L'ombilic de la Gaule était en Orléanais.

La madone qui se voit aujourd'hui à Saint-Paul d'Orléans est, sous son manteau blanc, une simple gaine de pierre, dont se dégagent deux têtes brunes ; elle remplace une image brûlée en 1562, et qui était donc de bois. Histoire et légende sont muettes sur les origines de la statue primitive. Nous savons que Notre-Dame des Miracles fut remerciée par Jeanne d'Arc en 1429 ; que son pèlerinage était célèbre dès le IXe siècle ; que le peuple la surnommait Sainte Marie l'Egyptienne et disait que Marie s'était hâlee en Egypte (Buzonnière, *Histoire archit. de la ville d'Orléans*, 1849) ; que la paroisse Saint-Paul avait une enceinte et des portes, parce qu'elle avait autrefois constitué une ville nommée Avenum, *oppidulum*, dit Vincent de Beauvais, distincte d'Orléans. On croit que cet Avenum était peuplé surtout de Syriens chrétiens, qui disparurent quand la Syrie, au VIIIe siècle, devint musulmane. Il est certain que l'église Saint-Paul et la chapelle de la Vierge noire étaient deux édifices accolés, qui eurent deux curés jusqu'en 1750. Il est fort probable que cette enceinte d'Avenum, ac-

colée à la ville, fut d'abord le quartier des marchands étrangers ; les Phocéens avaient à Emporiae une *dipolis* toute pareille : à l'intérieur d'un même rempart, Grecs et Ibères étaient séparés par un mur. D'autre part, il est exact que saint Colomban, en route pour l'Angleterre, s'était arrêté à Orléans dans une famille syrienne, et que le roi Gontran, quand il fit son entrée dans Orléans en 588, y fut acclamé par une importante colonie de Syriens chrétiens. La chapelle de la Vierge noire leur était-elle réservée ? L'image était-elle venue avec eux d'Orient, ou bien était-ce tout simplement un ex-voto gallo-romain ? Il a existé tout près d'Orléans une Fontaine de l'Etu-vée qui était utilisée par les Romains, et nous savons comment s'appelait sa déesse : elle portait le nom bien gaulois d'Acionna (voir Bonnard, *Gaule thermale*, 1908).

Il existe à Chartres, dans la crypte de la cathédrale, une Notre-Dame Sous-Terre, oeuvre de 1856, qui ne ressemble que de loin à la célèbre madone brûlée en 1793. Dans la nef se voit la Vierge au Pilier, qui fut faite en 1497, pour dispenser le peuple de descendre à la crypte. Une réplique érigée sur la Porte Drouaise, Notre-Dame de la Brèche, a disparu. Lucé, près de Chartres, possède un tableau représentant l'image ancienne. Les carmélites de Chartres ont conservé une réplique de verre ou d'émail de 0 m. 12 ; enfin, une statuette de chêne de 0 m. 40 existe chez les carmélites de Chartres résidant à Berg-op-Zoom, en Hollande.

La cathédrale fut précédée, au bord du vieil oppidum beauceron, par deux sanctuaires successifs : une basilique du IV^e siècle et une du IX^e, la première appuyée au rempart gallo-romain et qui fut anéantie par le feu en 743, la seconde qui projetait son abside au delà du mur et qui brûla en 1020.

Selon la tradition la plus courante, les druides de Chartres avaient adoré la Vierge longtemps avant sa naissance ; elle était venue de Palestine pour les bénir et leur demander un temple où elle serait toujours présente ; de sorte que saint Savinien et saint Potentien, ou leurs disciples Altin et Edoald, quand ils vinrent de Sens pour évangéliser Chartres, trouvèrent à Chartres une église à Marie et une statue qui portait les mots : *Virgini pariturae*.

Il y a là de fausses précisions qui trahissent l'imagination des clercs. Par exemple, l'expression *Virgini pariturae* ne figura que sur le socle de la statue chartreuse, et très tardivement. La pure tradition populaire était plus près du vraisemblable. Nous la connaissons par un clerc anonyme qui rédigea en 1389, par ordre de l'évêque Jean Lefèvre, un *Tractatum de aliquibus nobilitatem Carnotensis ecclesiae tangentibus*. Son texte a un caractère sacré (1). Il s'intercale, dans le manuscrit de Chartres, entre une liste de miracles et un obituaire. L'objet de l'évêque est de couper court aux légendes et de fixer la tradition. Nous n'avons aucun exposé antérieur, et celui-ci ne se réfère à aucun autre. L'auteur a consulté une des sources de l'histoire, la mémoire du peuple ; il a, dit-il, interrogé les vieilles gens. Ils lui ont dit que l'église de Chartres avait été fondée bien avant le Christ, en l'honneur d'une Vierge qui devait enfanter le Sauveur ; qu'un prince du pays, approuvant cette fondation, avait fait faire pour l'église l'image d'une Vierge tenant un enfant dans son giron, laquelle avait été placée dans le lieu secret de l'église, à côté des idoles, et vénérée aussitôt par toute la région, les « pontifes des idoles » présidant au culte nouveau. Nulle mention des druides; le mot n'apparaîtra que sur un feuillet intercalé dans le manuscrit au XVI^e siècle. Mais le texte de 1389 parle bien d'une dévotion mariale antérieure au christianisme et il avoue que la madone avait coexisté avec les idoles.

Nous avons eu lieu de constater qu'églises et abbayes, ayant intérêt à se vieillir, ne s'en sont pas toujours abstenues; les carmes prétendaient remonter au prophète Elie. Au premier abord, nous aurions donc attribué la célèbre conception de la *Virgo paritura* à l'imaginative des chanoines de Chartres. Mais il suffit de comparer la tradition naïve de 1389 et celle qui finit par se généraliser, pour voir que les clercs, au contraire, voulurent christianiser les réminiscences populaires. Il y avait à Chartres des éléments de culte dont l'origine semblait suspecte aux esprits éclairés et impartiaux. Chartres remontait sûrement

(1) Voir M. Jusselin, *Les traditions bi-millénaires de l'Eglise de Chartres*, Chartres, 1926.

au delà de l'établissement du christianisme en Gaule. Le fait était généralement admis. On ne s'explique pas autrement qu'en 1322 les chapitres de presque toutes les églises de France aient soutenu auprès du pape Jean XXII les prétentions de Chartres à des origines que toute la France devait lui envier. Ces prétentions devaient avoir pour elles des faits et des souvenirs bien puissants, pour que tous les chapitres de France, contre leur intérêts, écrivissent au pape : « *Cum Virgo Beatissima Dei Mater venerabile templum, dum vitam duceret in humanis, elegerit ecclesiam Carnotensem...* » (1).

La tradition, l'histoire, l'archéologie, vont nous livrer une partie de ces faits et de ces souvenirs.

Le « lieu secret » était évidemment la crypte. Les deux merveilles de Chartres étaient la Tunique de la Vierge (sa Chainze), donnée en 861 par Charles le Chauve, et la crypte ; la première, simple relique, merveille toute chrétienne ; la seconde, reliquat du paganisme. Certes, les cryptes ne manquent pas en France, mais celle-ci était incomparable, car on y voyait un puits miraculeux de cent pieds de profondeur, et un caveau appelé Prison de saint Savinien et saint Potentien, séparé du puits par une épaisse muraille percée d'un étroit passage. Dans ce caveau où les fidèles n'entraient pas, régnait, illuminée par des cierges, une petite image noire immémoriale.

Merlet pense que cette arrière-crypte pouvait avoir été le martyrium d'une basilique primitive, renfermant les vestiges de quelque monument gallo-romain. Mais n'avait-elle pas servi à un culte païen ? La tradition de 1389 n'en fait pas mystère. « Il y a de sérieuses raisons de croire, dit encore Merlet, que dans les premiers siècles de notre ère, il exista, à proximité de la source sacrée, un temple dédié à une divinité locale. » Duparc, un historien chartrain du XVI^e siècle, rapporte que de son temps, sous le grand autel de l'église, « s'est trouvé des vestiges des anciens autels des idoles ».

Des deux éléments mystérieux de la crypte, le puits et la statue, le puits était certainement le plus ancien.

(1) « Attendu que la Bienheureuse Vierge, mère de Dieu, avait élu pour temple vénérable, lorsqu'elle vivait parmi les hommes, l'église de Chartres... »

Il fut longtemps le plus puissant. Au XI^e siècle, on l'appelait encore le « Lieu Fort », *Locus Fortis*. Le jour où se fut constituée la légende suivant laquelle des chrétiens avaient été jetés dans ce puits au IX^e siècle (ou au III^e, peu importe), le nom devint le « Puits des Saints-Forts », marquant un recul des souvenirs païens. Au XVII^e siècle, le puits et la « prison » étaient enfin englobés dans l'appellation « les Saints-Lieux-Forts ». Le puits était carré, donc gallo-romain, et il avait été inclus dans un édifice gallo-romain. Mais, jusqu'en 1020, il resta en dehors de l'église ; son orifice mordait seulement dans l'épaisseur de la paroi nord. On a l'impression que le christianisme, ne pouvant pas détruire une dévotion païenne, s'était installé tout à côté. Nous avons vu que le grand Fulbert, guéri du mal des ardents par l'eau du puits, rebâtit l'église et y inclut l'eau miraculeuse. C'est à dater de cet événement que Chartres devint célèbre dans toute la chrétienté. Jusqu'au delà du XIII^e siècle, les malades y affluèrent comme les nôtres affluent à Lourdes ; ils passaient neuf jours étendus dans un couloir voûté qui menait au puits. Et c'est aussi à partir de 1020 que la madone chartraine « devint pour les Français du Nord la Vierge par excellence, distincte de toutes les autres ».

Au début du XVII^e siècle, l'impulsion de la Contre-Réforme fut aussi ferme à Chartres qu'au Mont-Saint-Michel. En 1622, le diocèse chartrain avait été détaché de l'archevêché de Sens et rattaché à celui de Paris, créé à cette date. En 1650, l'image fut transférée dans la crypte antérieure, le puits fut comblé et la prison fut close d'un mur si épais qu'il cachait l'ouverture du puits. La madone noire occupa désormais une niche creusée dans un mur. Mais si le clergé avait cru effacer les souvenirs païens, son attente fut déçue, car le peuple surnomma la niche de la Vierge « Grotte des druides ». Il semble permis d'attribuer au clergé cette arrière-pensée, car on voit en 1791 l'évêque constitutionnel Nicolas Bonnet arracher définitivement l'image souterraine à ses ténèbres et l'installer sur le pilier de la nef, dont la légitime occupante fut jetée dans un coin de la crypte. Ainsi, la crypte n'avait plus aucun mystère. Mais la « Benoïste Dame Souterraine » n'était pas faite pour la lumière ; en 1793, les Terroristes

vinrent la prendre sur son pilier et la jetèrent au feu. Que la statuette anéantie en 1793 fût une réplique d'une image inconnue de nous, mais noire, me paraît établi par la description de Pintard en 1681 : « Son visage, ses mains et ses pieds, qui sont découverts, sont de la couleur de l'ébène grise et luisante ». Elle avait donc été noircie. Que pouvait être le prototype ? Le puits était un puits funéraire, pense le Dr Marcel Baudouin ; on l'appelait le Puits des Saints-Forts parce qu'on y avait trouvé des ossements, et la statuette était une divinité funéraire. Mais nous ne connaissons aucun exemple de puits funéraire dans une forteresse ; le puits de Chartres devait être un puits castral. En outre, il semble qu'une Proserpine, en ce pays de blé surtout, aurait dû être invoquée en faveur des moissons. Or, nous ne voyons pas que la Vierge de Chartres ait jamais été associée à la fertilité de la terre. Et au contraire nous constatons qu'elle a été une guerrière ; elle avait contribué à la victoire de Bouvines ; elle détermina Edouard III à signer la paix de Brétigny ; sa réplique de la Porte Drouaise mit en fuite les huguenots. Ne devons-nous pas supposer qu'à Chartres, comme à Paris, à Lyon, à Boulogne, le soldat romain occupa la hauteur, et que la première image noire de Chartres fut quelque divinité orientale chère à la garnison ? Ainsi s'expliquerait le mieux que le peuple, en 1389, ait parlé d'une grande déesse étrangère venant prendre sa place auprès des divinités indigènes.

Ajoutons que le culte des eaux a été particulièrement vigoureux au pays chartrain. A. Bertrand (*Religion des Gaulois*, 1897) compte 160 sources sacrées dans tout le Limousin, si riche en fontaines, et 44 dans le seul département d'Eure-et-Loir. « Il est bien remarquable, dit-il (page 198), que la majorité des sources du pays chartrain, ancien centre du druidisme, soient situées dans des villages, anciennes dépendances d'abbayes dont les abbés n'auraient pas toléré ces superstitions s'ils ne les avaient pas trouvées à l'état de traditions sacrées... Plusieurs de ces sources devinrent des baptistères ; sur d'autres s'élevèrent des chapelles et des églises. Ici, la source est sous le porche, là sous la chaire, ailleurs sous le maître-autel lui-même. »

Nous ne pouvons pas quitter Chartres sans examiner un moment, au croisillon nord, sous la Rose de France offerte par saint Louis, la verrière de Sainte-Anne. Aucune figure des autres vitraux de la cathédrale n'atteint à cette dimension ; le visage seul a soixante centimètres de haut. Sainte Anne, en effet, était devenue la seconde patronne de Chartres, depuis qu'un fragment important de son crâne avait été envoyé de Constantinople par Louis de Blois. Ce qui nous oblige à nous arrêter à ce vitrail, c'est que sainte Anne y est quasi noire de visage, alors que la petite Marie y est nettement rose, de sorte que nous ne pouvons pas croire à une altération des couleurs.

Le culte, l'iconographie, le folklore de sainte Anne, mériteraient une étude spéciale ; nous avons parlé d'elle à propos de Commana, et renvoyons encore le lecteur à l'Appendice B. Notons seulement ici que le vitrail chartrain appartient au siècle du *Roman de la Rose*, c'est-à-dire à un siècle ivre de symbolisme. Les Vierges noires sollicitaient sa curiosité ; il avait donné à leur couleur toutes sortes de significations allégoriques. Conrad de Würzburg, mort en 1287, appelait Marie la Noire une nouvelle Isis, et faisait allusion à des thèmes brahmanistes. Déjà le XIIe siècle assimilait Maria et Maya ; dans le zodiaque, le signe Virgo était constamment le symbole de la Mère de Jésus. D'autre part, on avait calqué la vie de Marie sur celle de son fils ; elle aussi avait été conçue sans péché, elle aussi était montée au ciel. C'est au XIIIe siècle que saint Bonaventure adapta les psaumes au culte de Marie en substituant *Domina* à *Dominus*.

Or saint Bernard avait mis en garde ses contemporains ; il leur avait remontré que s'ils exemptaient Marie du péché originel, ils seraient obligés, en bonne logique, d'en exempter ses parents, puis les parents de ceux-ci et ainsi de suite, de génération en génération. Sans tomber dans cet excès, le XIIIe siècle avait fait du couple Anne-Joachim le pendant du couple Marie-Joseph. Cela suffisait à rendre applicable à sainte Anne les caractères qui avaient distingué Marie, en particulier la couleur noire avec tout ce qu'elle pouvait signifier pour les docteurs du temps de saint Louis. Le P. Christophe de Véga au XVIIe siècle, Menzel au XIXe, ont parlé du symbolisme de sainte Anne. Elle est, dit

Menzel, protectrice de l'herbe et des foin en Bretagne, ailleurs des naissances ou des mines; des mines dans les régions argentifères surtout, car elle représente l'argent et la lune, comme le Christ est or et soleil. Mais Menzel nous présente là une sainte Anne populaire, celtique, très voisine de Diane, de Proserpine ou d'Hécate. Le symbolisme des clercs et des poètes du XIIIe siècle avait une autre envolée. Le P. de la Véga l'a condensé en quelques parenthèses, comme suit : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre (Joachim et Anne, parents de Marie). Or la terre était informe et vide (Anne était stérile), et les ténèbres (l'affliction et la confusion) étaient sur la face de l'abîme (sur la face d'Anne) et l'Esprit du Seigneur se mouvait sur les eaux (sur les eaux des larmes d'Anna, pour la consoler). Et Dieu dit : « Que la lumière soit (que soit Marie, la Vierge bénie)... Et le rassemblement des eaux (le rassemblement des grâces), Dieu voulut l'appeler *maria*, « les mers » (ou « Marie ») . »

Nous avons déjà vu que le jeu de mots a souvent été créateur de mythe; en voilà un exemple nouveau. Véga écrit en latin, et il explique qu'entre *Maria* « Marie » et *maria* « les mers », il n'y a qu'une différence d'accentuation.

Selon une tradition courante, mais incertaine, la Vierge de *Cléry*, aux pieds de laquelle reposaient Dunois et Louis XI, avait été trouvée par des laboureurs en 1280. Elle avait la beauté d'une oeuvre du XIIIe siècle. Elle fut brûlée en 1562 sur la place du Martroy d'Orléans; sa remplaçante, qui remonte au plus tôt au XVIe siècle, a échappé aux jacobins. De l'origine de l'une ou l'autre image, nous ne savons rien. Cinq religieux vinrent s'établir ici vers 1090; l'ancien nom du site avait été Ucello, d'où le nom d'un village voisin, Saint-André d'Huisseau ; deux voies romaines se croisaient ici, l'une allant de Sens à Valognes, l'autre d'Orléans à Blois. A trois kilomètres, se voit un tumulus gaulois de treize mètres de haut ; non loin de là, le village de Mézières annonce par son nom des ruines antiques.

On peut se demander si, avant 1280, Cléry n'était pas déjà célèbre. Certains chroniqueurs veulent que le pèlerinage remonte au VIe siècle. Il n'y a

rien d'impossible, car Louis XI était, si l'expression est permise, un délicat en matière de pèlerinages, et l'on peut présumer qu'une statue découverte en 1280 ne lui aurait pas inspiré la dévotion exceptionnelle qu'il avait vouée à N.-D. de Cléry.

L'abbaye de *Coulombs*, fondée par des bénédictins en 1026, possédait une Vierge noire, et aussi l'une de ces quarante-quatre sources miraculeuses qui, en Eure-et-Loir, fixèrent les moines. Celle-ci, la Fontaine Saint-Chéron, coulait autrefois sous le choeur même de l'église ; ses eaux sont encore recherchées par les gens du pays, bien que l'abbaye ait péri à la Révolution.

Dom Morin, qui énumérait en 1610 les objets précieux formant le trésor de l'abbaye de *Ferrières*, pillée par les huguenots en 1569, ne parle aucunement d'une statue. « On ne trouve aucune trace dans le passé de la statue de N.-D. de Bethléem, dit l'abbé Jarossay (*Ferrières*, 1898). La première mention qu'on en trouve date de 1670. Il s'agit d'une robe d'étoffe d'argent offerte par une demoiselle de Grandvilliers. La mention suivante est de 1749; un autre bienfaiteur donne à la statuette une robe d'étoffe d'or. C'est tout ce que nous savons. » L'image est de chêne doré, vermoulu en partie; les deux têtes sont noires ; la Vierge porte une sorte de turban, et un corsage ouvert en carré ; l'Enfant est vêtu d'une robe courte. L'ensemble remonte probablement au XVI^e siècle. Mais nous savons que *Ferrières* possédait un tableau dit de saint Luc, qui fut brûlé en 1561 par les reîtres de Condé. La statue actuelle fut-elle exécutée comme remplaçante du tableau ? Il est plus probable que le tableau lui-même avait été précédé par une statuette préchrétienne. Ce vocable de Bethléem, qui se retrouve à Maillane et en Portugal, accompagne en effet de très anciennes effigies, et la légende locale fait remonter très haut la chapelle de *Ferrières*. En l'an onze après l'Ascension, saint Savinien et saint Potentien venaient de construire une chapelle à *Ferrières*, lorsque, le soir de Noël, ils eurent une vision de la crèche de Bethléem ; et c'est seulement après avoir consacré la chapelle que les deux missionnaires se rendirent à Chartres et à Sens. Cette légende hardie, qui donnait à *Ferrières* la primauté sur Sens, était relatée dans une

lettre que l'abbé Loup Servat envoyait au IX^e siècle au roi d'Angleterre Odilufe. Les fouilles pratiquées dans la chapelle ont fait constater, dans l'oratoire primitif, une succession de sols atteignant trois mètres d'épaisseur. A quelque distance au sud, sur le Loing, les anciens thermes de Montbouy ont livré en 1608 une déesse-mère et son enfant (1). Tout près de Ferrières, sur le Loing encore, existe un village de Fontenay. A Ferrières même a longtemps subsisté un bétyle miraculeux dénommé Saint-Greluchon. Selon le *Bulletin monumental* de 1878 (page 283), Ferrières comportait à l'intertransept une coupole octogonale portant sur huit piliers, et « cette sorte de rotonde prêtait à l'édifice une intention de sépulcre, dont les vieilles chroniques fourniraient peut-être une explication ». Pour n'omettre aucune donnée du problème, rappelons que Ferrières fut la résidence des derniers Mérovingiens et des premiers Carolingiens ; c'est à Ferrières, et dans des arènes d'origine peut-être romaine, que Pépin combattit le lion et le taureau. Or nous avons cru pouvoir supposer que les idoles des Francs devinrent quelquefois des images chrétiennes...

Le village de *Villavard* est bâti sur une éminence que contourne un affluent du Loir. Sur la rive opposée s'élève Saint-Rimay. Rimay était un homme noble et riche qui vint de Touraine au VIII^e siècle pour établir un monastère dans la Gâtine ; on croit qu'il disait la messe dans une de ces grottes, si nombreuses dans la région, que les habitants appellent « grottes des druides ». Selon la tradition, la Vierge noire de Villavard aurait été trouvée non loin du village, « autrefois », dans un massif de coudriers. Les habitations troglodytes abondent ici ; Trôô est bâti sur un énorme tumulus gallo-romain, sous lequel on parvient par des excavations qui sillonnent l'intérieur de la colline et qui sont peut-être des carrières abandonnées.

Picardie. -- A *Soissons* et à *Laon* sont vénérées des répliques de l'antique Vierge noire de *Liesse*. Cette dernière a entièrement péri à la Révolution. Mme Durand-Lefebvre croit que la statuette était arrivée en 1234 ; Grumppenberg donne 1150, Drochon 1132 ; en réalité, nous ignorons. Mais, selon Collin de Plancy,

(1) Voir Montbouy, *Aquae Segestae*, Déchelette, VI, page 718.

les femmes qui désiraient obtenir un enfant venaient à Liesse sonner une certaine cloche et boire à un puits miraculeux. La légende raconte que trois Picards, les chevaliers d'Eppes, de Charmaix et de Coucy, étant tombés aux mains du Soudan d'Egypte, avaient converti sa fille Ismérie, et sculpté pour elle une petite Vierge noire ; sur quoi Marie les avait délivrés, et ramenés chez eux avec la princesse et la madone. Légende charmante, mais Ismérie, nécessairement *Arabe*, aurait été choquée par une image noire... Est-ce que cette statuette ne rappelait pas, comme ce nom étrange d'Ismérie, à la fois Isis et Marie ?

Si nous essayons de résumer en quelques mots ce que nous avons appris pendant ce tour de France, nous dirons que nulle part nous n'avons trouvé une certitude, soit dans un texte, soit dans une tradition, quant à l'origine de nos Vierges noires, mais que, presque partout, le site nous a conduit à constater certaines coïncidences ; de sorte que certaines solutions nous ont paru très vraisemblables.

Ces solutions peuvent se formuler comme suit : dans le plus grand nombre des cas, les Vierges noires doivent avoir été primitivement des statuettes de bois, altérées par le temps et l'humidité, qui symbolisaient une source ou veillaient sur des morts. Elles devaient donc être des déesses-mères gauloises, dont les plus anciennes étaient sans doute des déesses funéraires, remontant à l'idole néolithique. Enfin, en général, le culte de ces images a été plus vivace, dans les régions où les Massaliotes avaient fait connaître, cinq cents ans avant les Romains, les mythes méditerranéens et l'art de la sculpture.

C'est là, répétons-le, une impression d'ensemble seulement, une hypothèse qui dessine l'essentiel, sans tenir compte de ces cas de transfert, de duplication, de pèlerinage de remplacement, dont beaucoup nous échappent. Telle qu'elle est, si cette hypothèse nous semblait suffisamment solide, elle suffirait à jeter un nouveau jour sur l'art et la foi de ces siècles si divers que nous appelons indistinctement le moyen âge. Il vaut donc la peine de la rapprocher des hypothèses qui ont eu jusqu'ici la préférence des chercheurs.

CHAPITRE XIV

HYPOTHÈSES

La plupart de ceux qui ont enquêté sur les Vierges noires ont préféré croire qu'elles avaient été façonnées par des chrétiens, et ils ont expliqué leur couleur insolite au moyen de huit hypothèses, dont cinq sont de nature réaliste, et trois allèguent le symbole.

1. *Marie aurait eu le teint basané.* Le docte jésuite Van den Steen (1556-1637) affirme, dans ses *Commentaires de la Bible* : « La Bienheureuse Vierge Marie avait le teint foncé et presque noir (*fusca et subnigra*), comme les Egyptiens et les Palestiniens, qui sont brûlés du soleil. Le fait est prouvé (*id liquet*) par le portrait que peignit saint Luc, et qui est religieusement vénéré à Rome, en la basilique de Sainte-Marie-Majeure. » Cet argument a souvent servi, mais il paraîtra sans doute assez faible. Négligeons le rapprochement « Egyptiens et Palestiniens », qui est un tour de passe-passe, et prenons l'argument lui-même ; il revient à ceci : « Pourquoi certains portraits de Marie sont-ils noirs ? Parce qu'elle était basanée. Comment le savons-nous ? Par certains portraits où elle est noire. » Le chanoine Brugière, en 1897, citait ce passage de Van den Steen à ses confrères de la Société d'Archéologie du Périgord, mais il ajoutait que Marie avait longtemps séjourné en Egypte. Plus prudents encore, Menzel, Laforge, l'abbé Pascal, avaient observé en outre que l'Egypte touche à l'Ethiopie

Revenons aux faits. Nos imagiers connaissaient trop bien l'Orient pour attribuer à une Syrienne le teint d'une fellah, et, d'autre part, la tradition populaire, même en Orient, a toujours voulu que la Vierge fût blonde. Les Pères n'affirment rien sur ce point, et pour cause, ou bien ils se rangent à cette croyance. Saint Augustin déclare (*De Trinitate*, livre VIII, vi, 7), que les portraits supposés de la Vierge Marie existant de

son temps sont trop différents pour être vrais, et il ajoute : « *Neque enim novimus faciem Virginis Mariae* » (1) . Saint Ambroise se tire d'affaire en disant que le visage de la Vierge respirait l'honnêteté (*figura probitatis*). Saint Epiphane, le premier, au début du VI^e siècle, décrit Marie comme la foule voulait la voir : « Teint couleur de froment, cheveux blonds (*colore triticum referente, capillo flauo*), prunelle de la nuance de l'olive mûre, etc. » Déjà, en effet, à Sainte-Praxède, sur une fresque du Ve siècle, la Vierge figurait en matrone romaine, et blonde. Au XI^e siècle, le *Guide de la peinture* du moine Denys, reproduit la formule d'Epiphane, avec cette curieuse addition : « De beaux vêtements. » La tradition est d'ailleurs toujours vivante. Un correspondant de l'*Intermédiaire des curieux et des chercheurs* rapportait en septembre 1897 que sa tante, qui était brune, se trouvant à Lourdes, et demandant à Bernadette si la Sainte Vierge l'était aussi, la petite bergère, qui avait vu Marie dix-huit fois, répondit aussitôt : « Elle était blonde, Madame. »

2. *Les prototypes auraient été exécutés par des artisans basanée.* On sent une tendance à cette explication dans la tradition si répandue des « Vierges de croisade ». Il se pourrait, en effet, que certaines images noires nous fussent venues de régions subtropicales. Au VI^e et au VII^e siècle, l'Orient seul faisait des images. La foire annuelle établie à Jérusalem par les Arabes, le marché qu'y avait fondé Charlemagne, la foire du Calvaire instituée par les Egyptiens après 976, mettaient les pèlerins d'Occident en contact avec tout l'Orient. (C'est même une des raisons pour lesquelles nos imagiers ne pouvaient pas croire qu'une Juive eût le teint noir.) Donc, bien que l'Orient se fût interdit la sculpture au VIII^e siècle, des statuettes antérieures à cette prohibition purent être vendues discrètement par l'éternel marchand syrien à des pèlerins de marque, et certaines de ces oeuvres pouvaient être égyptiennes. Notre art roman doit beaucoup aux Coptes ; nous avons vu que les Arlésiens pèlerinaient en Egypte. Mais nous avons vu aussi avec quelle candeur les artisans coptes christianisaient Isis ; Gayet (*L'art copte*, 1902) précise que d'une Isis debout, ils

 (1) « D'ailleurs, nous ignorons quel visage avait la Vierge Marie. »

faisaient une orante ; que l'épervier sacré, avec un brin d'olivier dans le bec et une croix sous son vol, devenait une Sainte Colombe ; qu'Isis et Horus sortaient de leurs officines sous une inscription chrétienne.

Il se pourrait donc que telle madone noire trouvée dans des ruines en France, et telle autre rapportée des lieux saints, aient été toutes les deux la même déesse Isis.

Quant à l'Inde chrétienne, mettons-la hors de cause. Il y avait bien, au Saint-Sépulcre, « une chapelle desservie par des Indiens, gens fort noirs et difformes » (*Voyage à la Sainte Cité de Hierusalem*, 1480), mais c'étaient des Nestoriens du Malabar, qui ne rendaient de culte ni à Marie ni aux images, ce pourquoi les Portugais devaient les brûler comme hérétiques.

3. *Par hasard, les prototypes auraient été taillés dans une substance noire.* Nous avons vu qu'aucune image noire ancienne n'est d'ébène ou de basalte. Le basalte est très difficile à travailler, et l'ébène ne fut connue en Europe, qu'au XIII^e siècle. Menzel croit que les premières images noires furent de vieux xoana, dont les peintres reproduisirent la couleur, mais cette hypothèse viendra plus loin. Nous ne pouvons pas croire que les prototypes fussent de bronze, car, comme le fait justement observer Mme Durand-Lefebvre (page 108), « la patine du bronze n'est pas uniformément noire dans tous les lieux et nous pourrions nous demander pourquoi il n'y aurait pas eu d'images de la Vierge vertes ou rougeâtres, conformément à certaines modifications du bronze. Une seconde observation à retenir, ajoute Mme Durand-Lefebvre, c'est la rareté des Vierges de bronze [...] Encore de nos jours, les statues de la Vierge sont rarement réalisées par ce moyen. »

4. *Statuettes ou peintures auraient noirci spontanément.* Les agents capables de noircir le bois, le métal ou la peinture, sont : la fumée, l'oxygène, les sels minéraux du sol, l'incendie, l'eau ou certains terrains humides. Nous avons vu (chapitre III) combien l'hypothèse du noircissement spontané est peu satisfaisante, s'il s'agit d'expliquer la teinte d'une statuette romane, c'est-à-dire d'une image d'inspiration chrétienne ;

nous sommes sûrs, au contraire, que très souvent le noircissement a été oeuvre humaine exécutée après coup. Les légendes de Capdropt et de Pringy allèguent l'incendie, mais sans dater, et aucun texte ne les confirme. Capdropt n'a plus sa Vierge ancienne, mais il serait facile de s'assurer à Pringy et ailleurs si la surface est carbonisée. En tout cas, nous savons qu'il n'y aurait là que des exceptions.

5. *Les statuettes reproduiraient des peintures foncées.* L'hypothèse a été souvent émise. Elle est séduisante, parce que nos premiers sculpteurs se sont, en effet, inspirés le plus souvent de motifs peints en Orient, et parce que Byzance a, en effet, disséminé un type brun de la Vierge Marie. Mais cette explication est infirmée par plusieurs faits.

Tout d'abord, nous devons considérer comme hors de jeu les icônes des pays slaves. Non seulement il est à peu près certain qu'elles n'ont jamais influencé nos artistes médiévaux, mais ce ne sont pas des Vierges noires à proprement parler. Elles sont couvertes d'un vernis à l'huile qui fonce assez vite et nécessite des nettoyages périodiques. « Ce sont, dit Réau (*Ikônes russes*), ces couches accumulées de vernis huileux, auquel s'incorpore la fumée des cierges, qui ont donné naissance à la légende de la « tristesse » des icônes russes. » Mais le peuple ne les vénère pas en raison de leur teinte fuligineuse ; il les aime pour leur geste ou leur expression, et il apprécie la variété de leurs couleurs primitives, auxquelles il donne des sens symboliques ; quand un nettoyage fait reparaitre ces couleurs dans leur vivacité, il s'en réjouit, et volontiers y voit un signe de faveur.

Tout différents de ces icônes étaient les portraits attribués à saint Luc, reproductions identiques d'un type sans grâce. « Cette tête de la Vierge, dit Sérroux d'Agincourt (*Histoire de l'art*, 1823), est aussi loin de la beauté qu'il est possible... Un teint absolument noir, des yeux très ouverts et un peu hagards, des lèvres serrées, un nez et des joues d'une longueur démesurée, un menton trop court, des mains longues et étroites, aux doigts effilés, des contours lourds, marqués par un trait grossier. Les couleurs sont entières, noirâtres ou d'un rouge mêlé de jaune. » Voilà qui rappelle singulièrement la statuette du Puy ; ce « rouge mêlé de

jaune » fait penser à la couleur rouge remarquée à Mende et à Dijon. Nous ne pouvons pas exclure, ignorant tant de choses, la possibilité de certaines assimilations. Il n'est pas incroyable, par exemple, que le jour où fut façonnée la statue de procession examinée par Faujas de Saint-Fond, le sculpteur ait subi l'influence d'un panneau venu de Byzance. De même, on pourrait se demander si la mystérieuse statue de Notre-Dame-des-Grès, dont l'histoire ne commence qu'au XVI^e siècle, n'était pas une traduction en ronde-bosse du portrait sur pierre qui avait jusque-là décoré Notre-Dame-des-Champs.

Malheureusement, il n'est pas certain que les portraits de saint Luc soient anciens. Mgr Barbier de Montault en doutait ; H. Leclercq (*Dictionnaire d'Archéol. chrétienne*, au mot *Luc*) se montre tout à fait sceptique sur ce point. « Nicéphore Callixte, écrit-il, a recueilli au XIV^e siècle une tradition d'après laquelle, au témoignage de Théodore le Lecteur, qui vivait au VI^e siècle, l'impératrice Eudocie aurait envoyé à Pulchérie, un portrait de la Mère de Dieu peint par saint Luc. A supposer que ce Théodore ait vécu vers 530, il est postérieur d'un siècle au moins à Eudocie. C'est donc vers le premier quart du VI^e siècle qu'apparaît pour la première fois la mention d'un portrait dont il ne s'est rien conservé, ni copie, ni original, pas plus à Constantinople, lieu de destination, qu'à Jérusalem, lieu d'expédition. Or, ce témoignage de Théodore n'est appuyé par rien, et il est contredit par une affirmation de saint Augustin : « *Neque novimus faciem Virginis Mariae* », et on sait ses relations avec la Palestine. »

Selon Artaud de Montor (*La peinture italienne avant Raphaël*, 1811), un Crétois du XII^e siècle, Rico, fut le premier qui peignit la Vierge avec un visage noir. Selon Lami et Lanzi, le portrait noir fut créé par un peintre florentin du XI^e siècle, nommé Luca, et de ce nom serait sortie l'attribution à saint Luc. Ce qui est certain, c'est que des ateliers crétois installés à Venise exécutèrent, en série, du XIII^e au XVI^e siècle, des Vierges noires dites de saint Luc, dont ils fournissaient surtout les Balkans et la Russie, et que ces images vénitiennes, nombreuses en Italie et à l'est de l'Italie, sont très rares chez nous. L'histoire des images de saint Luc mériterait un volume. Mme Durand-Le-

febvre, après une discussion de plus de dix pages, conclut que ces supposés portraits en buste sont d'un tout autre type que nos Majestés et ne peuvent pas les avoir inspirées.

Mais pouvons-nous affirmer que lorsque les portraits noirs, au XIVe ou au XVe siècle, par exemple, furent de mode en Orient, il n'arriva jamais, en Occident, qu'une Majesté de couleur normale fût noircie par conformité à cette mode ? Le noircissement s'est pratiqué en Orient même. M. le professeur Gabriel Millet a bien voulu me faire part, sur ce point, d'un souvenir personnel. Au cours d'un voyage d'études en compagnie d'un autre historien, M. Hébrard, il a vu, à Saint-Luc en Phocide et à Saint-Georges de Salonique, des mosaïques du Ve siècle qui avaient « l'aspect de négatifs photographiques » : sur un fond clair, les chairs seules de la Vierge étaient noires. Pourtant, le sol était parfaitement sec, et les cubes de marbre qui entouraient le visage étaient de couleurs normales. M. Millet et son confrère constatèrent que les marbres du visage avaient été couverts d'un enduit. Voilà qui nous rappelle le décapage d'Alt Oettingen ou d'Einsiedeln.

Cette réserve faite, nous pouvons rester persuadés que nos premières statuettes noires ne devaient pas leur couleur à la vogue des images de saint Luc, mais que celles-ci dérivait, au contraire, d'antiques statuettes analogues aux nôtres. C'est ici que nous retrouvons et approuvons Menzel. Nous avons dit, en effet, que le peuple, « le pèlerin », n'aime pas l'innovation ; une nouvelle image ou un nouvel aspect ne peuvent lui inspirer confiance que s'ils évoquent une dévotion plus vénérable encore parce que plus ancienne. Or, nous avons vu que Marie, dans l'imagination populaire, même en Orient, était blonde. Si donc le peuple attachait tant de prix à des portraits noirs, ce ne pouvait pas être en raison de leur fidélité, mais parce que leur aspect les vieillissait et, en outre, faisait ressembler Marie à des divinités dont le souvenir était resté cher.

Ces divinités étaient les grandes déesses orientales. Alexandre avait hellénisé l'Orient, et Rome avait maintenu son oeuvre. Mais le déclin de Rome, à partir du IIIe siècle, marqua la revanche de l'Orient. Du IIIe au Ve siècle, l'art oriental se ranima en Mésopotamie, dans le centre de l'Anatolie, en Syrie centrale, et dans la

vallée du Nil (L. Bréhier, *L'art byzantin*, 1924), et c'est de ces forteresses du paganisme que l'art chrétien surgit tout formé. Byzance était d'origine grecque. Son élite n'abdiqua jamais la tradition hellénique. (Voir Ch. Diehl, *Manuel de l'art byzantin*, et *La peinture byzantine*.) Dans un monde inclinant toujours davantage aux vieux mythes et aux vieux thèmes orientaux, cette élite garda fidélité aux pensées claires, au dogme pur, aux formes nettes et aux couleurs justes, mais elle avait contre elle la foule, les femmes et les moines.

Quand Léon l'Isaurien, en 726, lança son premier édit contre les images, il n'obéissait pas seulement au désir de se concilier ses sujets musulmans, il prétendait aussi, en brisant le meilleur moyen d'action des moines, restaurer l'ordre dans l'Eglise et dans la Cité. D'autres empereurs, Adrien par exemple, avaient marqué de l'hostilité aux images. Au VIII^e siècle, les moines étaient un péril public. Par les images et les légendes, ils régnaient sur la foule et sur les femmes. En 726, la foule mit à mort un agent impérial qui avait fait briser des images (1). C'est grâce à deux femmes, Pulchérie et Eudocie, que le premier « portrait » de Marie était entré à Byzance ; ce fut Irène qui rétablit les images en 787, une première fois, et Théodora qui les rétablit définitivement en 843.

Quand les moines et les peintres furent chassés de Byzance en 753, le pape Paul I^{er} leur ouvrit l'Italie ; ils se trouvèrent comme chez eux à Naples et à Venise ; et c'est à Rome, à Naples et à Venise que se trouvent les plus anciennes Vierges noires de l'Italie.

Mais que pouvait bien être cette Marie l'Egyptienne apportée de Byzance ? Byzance devait ses icônes à l'Egypte. Ce portrait noir n'était-il pas une modification d'Isis ? La plus ancienne peinture qui semble représenter la Sainte Vierge se trouve à Rome, au cimetière de Priscille. Elle remonte au II^e ou au III^e siècle. Elle montre une femme brune tenant un enfant sur ses genoux. C'est sans doute une fresque analogue, ou quelque statuette tout aussi foncée, qui inspira le premier « portrait par saint Luc ». Mais

(1) L'ordre impérial était de hausser les images de façon qu'on ne puisse plus les baiser, et de détruire celles qui étaient fixes.

Berteaux estime l'attribution très douteuse (*Rome*, 1913), et l'abbé J.-B. Clément, dans son excellente *Représentation de la Madone à travers les âges* (1909), déclare qu'il s'agit peut-être d'une Isis. « Marie, dit-il, a eu des préfigures païennes ; et il se peut aussi que les premiers chrétiens aient adopté des types païens par prudence. » Ou bien nous pouvons supposer que les Romains du VIII^e siècle virent avec plaisir un prétendu portrait de la divine Mère, analogue, par son teint, à la Cybèle du Palatin. « Celle-ci, dit Graillot (page 330), sous les bijoux, les pendants d'oreille, les colliers magnifiques, sans doute aussi sous les manteaux d'étoffe précieuse, devait avoir l'aspect de nos Vierges noires. »

En résumé, les cinq explications réalistes sont à écarter ; il nous est impossible de croire que des chrétiens aient créé le type noir de la Sainte Vierge pour une raison matérielle ou fortuite. Pouvons-nous croire qu'ils le créèrent avec une intention symbolique ?

6. *Le noir symboliserait-il la mélancolie du moyen âge finissant* ? C'est l'explication que propose Raoul-Rochette « A mesure que le christianisme s'engage dans les ténèbres du moyen âge, la figure céleste de Marie se couvre par degrés des mêmes ombres qui obscurcissent la société. » L'historien anglais Lecky reprend cette thèse : « La Vierge et l'Enfant deviennent de plus en plus mélancoliques, à mesure que les siècles passent, jusqu'aux Vierges toutes noires du moyen âge, par allusion à la description du Cantique des Cantiques. » Cette explication a le malheur de se heurter à des objections insurmontables. Le moyen âge a duré un millier d'années. Devons-nous supposer qu'il a commencé dans l'allégresse pour finir dans un gémissement ? Est-ce que vraiment il souffrait de ses proverbiales ténèbres plus vivement que nous ne souffrons des nôtres ? N'est-il pas vrai, au contraire, que des problèmes insolubles pour lui et pour nous lui semblaient résolus précisément par un sourire de la Madone ? Pouvons-nous croire, avec certains auteurs, que le visage de Marie se rembrunit aux approches et au début du XVI^e siècle, à mesure que grandissait l'hérésie ? Il ne faut pas exagérer la mélancolie du moyen âge finissant. L'époque de Villon est celle du gothique flamboyant. Savonarole reprochait aux Flo-

rentins de vénérer des madones peintes d'après les courtisanes à la mode. Les Tourangeaux, à la même époque, imaginaient une Notre-Dame de Toutes Beautés, composée d'après les plus jolies filles de Tours. Au surplus, les Vierges noires sont bien antérieures à la fin du moyen âge. Elles étaient déjà vénérables au XIII^e siècle, l'âge triomphal de saint Louis. Les plus anciennes remontent à une Europe assurément dramatique, elle aussi, mais surtout plus voisine du paganisme que celle du XV^e siècle. En dernier lieu, ni les peintres byzantins ni nos imagiers médiévaux ne se conformaient à une symbolique des couleurs. Les uns et les autres attribuaient généralement telle couleur au vêtement de tel personnage, mais uniquement pour faciliter au spectateur les identifications, nullement dans une intention symbolique.

Pour cette même raison, nous ne pouvons accueillir sans méfiance les explications 7 et 8 : *La Vierge appartenait à notre race pécheresse; elle fut la Mère des Douleurs*. Cette thèse n'a jamais été mieux défendue que par le chanoine Brugière, en l'occasion rapportée plus haut. Le célèbre texte « *Nigra sum sed formosa* » (1) lui semblait s'appliquer à la Vierge pour la raison déjà dite qu'elle avait eu le teint très foncé, mais bien davantage pour trois considérations morales : Marie était fille d'Adam, dont le péché a souillé le monde; cependant, exemptée de la loi commune, belle de la plénitude de la grâce, elle n'a qu'en apparence cette souillure. (On se demande si une oeuvre comme la tapisserie de Salers, où Joseph est noir comme Marie, alors que l'Enfant est blanc, ne s'inspire pas de cette conception.) En second lieu, Joseph avait cru Marie coupable, bien que, tout au contraire, sa maternité l'élevât au-dessus de toutes les femmes. Enfin, au pied de la croix, elle fut « défigurée et comme noircie par les excès de sa douleur ». C'est à cette dernière explication que s'arrête aussi l'abbé Clément.

Symboliser le péché ou la souffrance par la couleur noire est tout naturel; comparer Marie à la Sulamite n'aurait donc rien d'absurde; le rapprochement était même inévitable pour des gens qui voyaient dans la

(1) « Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem... Ne prenez pas garde à mon teint noir : c'est le soleil qui m'a brûlée. » Cent. 1, 5 et 6.

Sulamite la Reine de Saba, et dans celle-ci une aïeule de la Vierge. Le chanoine Brugière invoquait des textes comme celui du bénédictin Rupert, un des grands exégètes du XIIe siècle : « *B. Virgo nigra visa est cum a Joseph inventa est gravida... sed formosa fuit in veritate, quia concepit obumbrante spiritu sancto.* » (1) Les Pères appliquaient déjà le *Nigra sum* à l'âme et à l'Eglise, et la Vierge a symbolisé l'une et l'autre, de même que la Sulamite a le plus souvent symbolisé Israël. La parole *Nigra sum*... figure deux fois dans le Petit Office de la Vierge, qui remonte au XIIe siècle.

On a parfois déclaré absurde le rapprochement de Marie et de la Sulamite. On a objecté notamment que la Sulamite est une fiancée, alors que les Vierges noires sont en général accompagnées de l'Enfant... Mais la question n'est pas de savoir si le symbole est adéquat ; il suffirait qu'il ait existé et surtout qu'il ait agi. Or, il a existé. Ce n'est pas en qualité de poème d'amour que le *Cantique* a été admis dans le canon hébraïque. Il a semblé si lourd d'allégories que les interprétations rabbiniques de la Sulamite, du IXe au XVIe siècle, s'élevèrent, d'après Salfeld, à cent trente-quatre. La seule femme que le moyen âge ait entourée d'un pareil cortège de symboles est la Vierge Marie, et partie de ces symboles étaient empruntés au *Cantique*. Assimiler Marie, « trône de Salomon », à la Sulamite, amante du même roi, n'était qu'un jeu pour les docteurs et les poètes. Mais cette expression même, que j'emploie à dessein, nous avertit de la différence essentielle entre le culte de la Vierge noire et l'équation Sulamite-Marie. L'équation fut une conception des clercs, savante et tardive; le culte était immémorial et populaire. Si les Vierges noires avaient été exécutées par conformité au texte « *Nigra sum* », est-ce que les manuels des imagiers n'auraient pas indiqué ce thème et donné les recettes pour la préparation d'une madone noire ? Au contraire, nous constatons que les manuels sont muets et, pis encore, que les noircissements eurent un caractère clandestin... Non, tout ce que nous pouvons retenir de la thèse défendue à Périgueux en 1897 (et tant de fois avant et depuis),

(1) « La Bienheureuse Vierge sembla noire quand Joseph découvrit qu'elle était enceinte..., en réalité, elle était belle, puisqu'elle avait conçu à l'ombre des ailes du Saint-Esprit, »

c'est que les images noires de Marie furent mieux accueillies du clergé lorsqu'un texte sacré parut les sanctionner.

Ainsi, des diverses origines chrétiennes imaginées jusqu'ici, les unes sont inadmissibles, et les autres peu vraisemblables. Reste l'explication qui, si souvent, s'est offerte à nous, avec tant de force quelquefois, celle d'une survivance de notre passé pré-chrétien, d'un souvenir obstiné de nos Mères et de leurs images. A propos de telle ou telle énigme, nous avons fait allusion à telle déesse, à telle statuette. La solution proposée deviendra plus claire et plus acceptable, quand nous aurons rappelé brièvement et complété les données éparses au cours des précédents chapitres.

CHAPITRE XV

NOS MÈRES ET LEURS IMAGES

Nos Mères

Depuis le temps où l'éléphant et le rhinocéros habitaient la France, l'homme s'y est maintenu sans interruption, et aucune invasion de notre territoire, autant que nous sachions, n'a fait disparaître toutes les traditions de la population envahie. Deux cultes au moins, celui des Mères et celui des Morts, remontent chez nous jusqu'au paléolithique.

En plusieurs lieux de France, notamment à Brassempuy, à Menton, à Lespugue, ont été trouvées des statuettes statéopyges aux seins monstrueux, auxquelles s'applique exactement ce que dit Glotz à propos des premières idoles égéennes : « Leur modelé indique avec une puissance qui va jusqu'à l'horrible, la divinisation de la maternité. » « Ce culte de la Fécondité, dit Furon (*Manuel de préhistoire*, 1939; pages 134, 136), s'est suivi à travers les âges jusqu'à notre époque, sous des aspects divers... Nous avons à l'Aurignacien les premières ébauches de la Déesse Mère. » Il est vrai que, plus tard, les chasseurs et totémistes du Magdalénien ne semblent avoir exécuté aucune représentation anthropomorphique de leurs divinités. Tous les premiers rôles, dans leurs admirables fresques, sont tenus par des animaux. Leur déesse-mère devait ressembler à l'Artémis brauronienne, à l'Artio bernoise, ou à l'Andarta gauloise, qui étaient des ourses, ou encore à cette lointaine aïeule de Diane chasseresse, que l'Asie Mineure appelait *Potnia Thèrôn*, Notre-Dame des Fauves.

A de longs siècles de chasse et de cueillette succéda l'âge agricole où nous vivons encore. Le pionnier anonyme qui, aux temps néolithiques, dessina nos champs, fonda nos premières villes, traça nos

premières routes, avait reçu d'Orient les céréales, la charrue, la faucille, et surtout le secret merveilleux qui devait bouleverser la vie de l'Occident : « Si tu veux du pain l'an prochain, enterre ton grain cette année, car la vie sort de la mort », axiome fondamental des mystères d'Eleusis et du mystère chrétien. Par conséquent, dès le néolithique, c'est-à-dire il y a cinq ou six mille ans, la France dut connaître la Déesse de la Terre au double aspect. Sa Perséphone d'alors, nous l'avons trouvée taillée dans la craie des grottes funéraires du Petit Morin, gravée dans le granit des statues-menhirs, des Cévennes à la Bretagne. Cette gardienne des nécropoles est caractérisée par des arcades sourcilières et un nez fortement marqués, par quatre lignes de tatouage sur les joues (1), par des colliers, et par des bras minuscules qu'elle ramène sur sa poitrine ponctuée de deux seins. Elle n'a pas de bouche, sans doute parce que les morts ne parlent pas. Cette Perséphone était-elle en même temps Déméter ?

A son entrée chez nous, elle devait l'être, car ces mains ramenées vers les seins rappellent un type fréquent en Orient, qui se rapporte non à la mort, mais à la vie. Toutefois, nous avons des raisons de croire que la fertilité des champs fut demandée à des milliers de divinités locales, figurées par des pierres ou des arbres. « La grossière idole anthropomorphe de l'âge néolithique, déclare Déchelette (*Manuel*, tome II, ch. XIII), semble avoir été bientôt supplantée par de nombreuses divinités indigènes, génies des tribus, des bourgades, des lacs, des cours d'eau, des fontaines et des bois qui, de concert avec quelques grands dieux, composaient alors en Gaule un panthéon aniconique. » Raisonnant sur la religion gauloise, A. Carnoy conclut dans le même sens (*Les Indo-Européens*, Bruxelles, 1921) : « Les âmes des défunts et les fées présidant au sort de l'individu étaient des *matronae*, ainsi que les rivières divinisées (*Matrona* = la Marne). La plupart des *matronae* ont un caractère strictement local et ont une épithète indiquant le lieu qu'elles protègent. Cette circonstance

(1) Le tatouage est le même en Asie Mineure, en Corse, dans le Gard, en Aveyron. Sur une idole égéenne (Déchelette, I, P. 595), les quatre lignes se composent de points rouges appliqués au pinceau.

est un fort argument en faveur de l'origine pré-aryenne de ces cultes, d'autant plus que cette remarque s'applique aux *matronae* honorées dans la partie ouest de la Germanie » (page 67).

Ainsi, quand le premier flot celtique entra en Gaule, soit plus de cinq cents ans avant notre ère, il y avait déjà fort longtemps que la dévotion de nos campagnards allait de préférence à des divinités à la fois maternelles et locales. Partout, leur terre féconde leur semblait une mère divine, mais la variété de ses aspects d'un terroir à l'autre justifiait des vocables divers. La France, avec ses systèmes distincts de vallées innombrables, ses myriades de co-teaux diversement orientés, ses roches de toutes les époques, ses pentes vers quatre mers, excelle à former des individus et des peuples différents et se découpe facilement en régions ; la nature ne l'avait pas prédestinée à l'unité politique ou religieuse. C'est à contre-cœur et tardivement qu'elle s'est éloignée du polythéisme.

A l'âge du bronze, les trafiquants de l'ambre nous initièrent à un grand culte, qui a couru de l'Inde à la Scandinavie, celui du soleil et du cygne. Il n'en est rien resté que des pièces de musée ; il ne répondait pas à notre amour de la terre et des terroirs.

Au contraire, certain roi du monde souterrain, bien qu'il fût établi en Gaule plusieurs siècles avant les Romains, nous semble encore présent parmi nous sous les aspects de saint Blaise ou de saint Roch. César l'assimilait au Dispatèr romain, dieu des morts et des trésors, et il nous dit que les Gaulois considéraient ce Pluton-Plutus comme leur commun ancêtre (1). C'était donc, selon l'expression de Krappe, « une sorte de Terre-Mère du sexe masculin ». Mais c'était surtout un dieu funèbre. Les Gaulois le figuraient par un loup, ou par un homme vêtu d'une

 (1) « Galli se omnes ab Dite patre prognatos praedicant, idque ab druidibus proditum dicunt. Ob eam causam spatia omnia temporis non numero dierum, sed noctium finiunt, dies natales et mensium et annorum initia sic observant, ut noctem dies subsequatur » (B. G. VI, 18). (Les Gaulois ont la prétention d'être tous descendus de Dispatèr ; cette tradition, disent-ils, leur vient des druides. C'est pourquoi ils comptent par nuits et non par jours, et observent les anniversaires, ou le premier du mois, ou le jour de l'an, dès la veille au soir.)

Les Grecs avaient un Zeus souterrain ; Hésiode (*Travaux et Jours*, 1165) l'associe à Déméter : « Priez Zeus infernal et la pure Déméter de rendre lourd de sa maturité le blé sacré. »

peau de loup, armé d'un maillet à longue hampe et accompagné d'un chien. Il devait inspirer plus d'effroi que d'affection. Les autels et les ex-voto associent le nom de Dispatēr à celui d'Aerecura, c'est-à-dire de *Héra Kuria*, Dame Junon, comme pour pallier la cruauté du dieu par la compassion d'une déesse.

Les grands dieux gaulois étaient-ils aimés ? Esus, Taranis, Teutatès étaient sanguinaires, ils exigeaient des sacrifices humains ; aucun des grands dieux ne semble avoir été nourricier ou consolateur, comme l'étaient la plupart des déesses.

Au contact du panthéon gréco-romain, la plupart des dieux gaulois disparurent, mais leurs compagnes devaient leur survivre deux cents ans, de sorte que les inscriptions nous parlent de couples mixtes et associent Mercure à Rosmerta, Apollon à Sirona, Mars à Nemetona. La vitalité des dieux, était si peu comparable à celle des déesses, que tous les dieux furent éclipsés par Cybèle, tandis que la déesse gauloise des chevaux et de la fécondité, Epona, entra dans le cortège des divinités romaines.

On conçoit avec quelle facilité, au second siècle de notre ère, les grandes déesses orientales firent la conquête de la Gaule. Tout comme les humbles *matronae*, Isis et Cybèle étaient des mères et personnifiaient la terre ; en outre, leur caractère universel répondait à l'unification politique de la Gaule opérée par Rome.

Nous avons vu qu'Isis, portée par des marchands, resta peu connue dans nos campagnes. D'ailleurs, pour avoir protégé Cléopâtre, elle déplaisait aux Romains. Mais nos élites, et notamment les femmes pieuses de nos villes, accueillirent avec joie la reine du monde, la rangeant d'enthousiasme bien au-dessus du panthéon gréco-romain (1). Plusieurs éléments de son culte grave et somptueux s'installèrent chez nous pour toujours : il comportait l'eau bénite, l'encens, la lampe perpétuelle, l'élévation, la tonsure des clercs, le costume blanc des officiants, les jeûnes, la pénitence, et les processions avec leurs reposoirs. Isis était Notre-

(1) « Au fond celtique, dit F. Cumont (*Comment la Belgique fut romanisée*. Bruxelles, 1919), Rome superposa non pas des conceptions italiques, mais des conceptions orientales. Il y avait une analogie entre les religions orientales adorant les forces cosmiques, et les cultes naturistes autochtones. Les divinités de l'Asie furent accueillies en Belgique plus facilement que celles de Rome. »

Dame, Etoile de la Mer, Mère terrestre, Rose, Mère de Dieu, Vierge immaculée ; son fils Horus était le Bon Pasteur, l'Agneau de Dieu, le Pain de Vie, la Vérité et la Vie, la Porte de la Vie (voir Cauly, *Apologie chrétienne*).

Cybèle, au second siècle, ne débutait pas chez nous, puisque les Phocéens nous l'avaient fait connaître. Mais sa première carrière avait été obscure. Parvenue cette fois au comble de sa puissance et de sa complexité, elle prit une revanche éclatante. Déesse militaire, son culte fut officiel et occupa toutes nos villes. « Aucun pays, dit Graillot (page 435), n'a fourni plus d'autels tauroboliques [que la France]. Des vallées pyrénéennes jusqu'aux bords du Rhin, des contre-forts des Alpes aux collines du Poitou, on retrouve l'effigie d'Attis. » Cybèle veillait sur les champs et accompagnait les morts au delà de la tombe. Telle était sa popularité qu'au temps de saint Martin, elle avait presque partout supplanté le dieu national, Mercure. Les noms les plus connus de cette triomphante, ceux de Grande Mère et de Mère des Dieux, tout en l'égalant à Isis, l'assimilaient à nos Mères locales. Le paysan lui-même lui voua des sanctuaires. D'ailleurs, elle apportait de son Asie natale des rites sensuels qui ne déplaisaient pas à la foule. Elle était aussi la confidente des femmes et leur disait l'avenir. Son très actif clergé avait eu l'habileté de s'adjoindre le culte tout viril de Mithra et de son taureau. Le christianisme eut donc grand peine à vaincre la coalition formée par l'universelle Cybèle, Attis qui mourait et ressuscitait, et Mithra le médiateur, purifiant les hommes par le sang versé. Les mystes de Cybèle communiaient sous deux espèces : le vin d'immortalité et le *panis divinus* marqué d'une croix. En 390, on taurobolisait encore au Vatican, à la porte de la basilique de Saint-Pierre ; chez nous, vingt ans plus tard, Autun promenait Cybèle en procession sur un char attelé de boeufs. Jean Chrysostome, cependant, avait, dès 401, porté à la Grande Mère un coup fatal en faisant détruire tous ses temples en Phrygie, origine et centre de son culte. Les décisions du concile d'Ephèse, trente ans plus tard, devaient permettre à la Mère de Dieu, la Théotocos, d'occuper tous les sites d'où était exclue Cybèle, la

Mère des Dieux. Quarante-sept de nos villes ont pour gardienne la Vierge, héritière de Cybèle Turrigère.

A la différence de ces deux Orientales, Diane avait parmi nous de vieilles et profondes attaches. Elle avait recueilli la succession de Sirona, de Nansuelta, de Belisama, d'Epona, et sans doute aussi d'Artémis la Massaliote (1). Déesse lunaire, elle réglait les travaux des champs, « faisait la pluie et le beau temps », dispensait la maladie ou la santé, était enfin la reine des villages. Sous la forme d'Hécate la noire, elle était reine de la nuit et des Enfers. Au moment où le christianisme allait la ruiner, elle reçut le renfort de Hel, sa soeur germanique. Au VI^e siècle, les paysans se livraient en son honneur à des orgies nocturnes, auxquelles présidaient les *Dianatici* ; des statuts de l'église du Couserans rédigés au XIII^e et au XIV^e siècle mentionnent « les femmes qui font métier d'aller à cheval la nuit avec Diane » (2).

Diane était à la fois une très grande déesse et une amie de tous les instants ; son culte était bien trop ancien pour ne pas être profondément naturaliste ; elle s'était compromise par sa longue association avec Dis-Dianus (Janus) , que Charlemagne combattait encore ; les Francs l'avaient entraînée aux sinistres chevauchées de leurs Walkyries. Il arriva que, ne pouvant ni disparaître ni se convertir, elle finit misérablement comme reine des sorcières et démon de midi.

Nos déesses anonymes ont eu meilleur destin. Bien antérieures à Diane, elles lui ont survécu ; trop modestes pour entrer dans le panthéon classique, elles ont échappé à sa destruction. Nos légendes les nomment Bonnes Dames, Demoiselles, ou Fées. Le peuple leur a gardé longtemps son affection, en les craignant un peu. Car, étant d'origine chthonienne, il faut bien qu'elles aient deux aspects ; elles peuvent combler de dons un enfant, ou l'enlever ; on en connaît qui sont belles et perfides. Mais jamais elles n'ont trempé, comme Diane, dans la magie noire. Pas une, non plus,

(1) Lorsque les peuplades gauloises apprenaient des Massaliotes l'art de l'écriture et la frappe des monnaies, est-il vraisemblable que le clergé druidique n'ait rien appris des prêtres d'Artémis ? Voir C. Juliau, *Hist. G.*, VI, page 151.

(2) Dom Martin, *Religion des Gaulois*, 1727.

n'est noire. Parfois, elles sont les Dames vertes (1), mais le plus souvent, le peuple, se rappelant le costume des druidesses ou l'une des couleurs de Diane, les appelle les Dames blanches.

Cet aperçu est fort incomplet ; il faudrait parler de Bellone, de Mâ, de Belisama, d'Andarta, des Sulèves, des Proxumes, de la Bonne Déesse, de la Déesse Syrienne, d'Ilithyie, de Vénus, et de bien d'autres encore. Mais entre les nombreuses déesses de la vie, les analogies étaient plus grandes que les dissemblances. « De bonne heure, dit Blanchet, les Gaulois eurent une divinité solaire, Bélénus, et aussi une divinité féminine polymorphe. » Nous ignorons si Minerve était mieux représentée par Andarta, Belisama ou Rosmerta. Avant d'être Diane, Artémis d'Ephèse avait été une hypostase de la Grande Mère; d'autre part, un temple de Phrygie l'assimilait à la Phénicienne Asarté, laquelle fut Tanit, Aphrodite et Vénus, et Tanit devint Virgo, c'est-à-dire Diane. Les attributions sont parfois incertaines ; les fées tirent leur nom de *Fatua*, la Protectrice des champs (*favere*), mais Cybèle aussi était *Fatua*, parce qu'elle faisait parler (*fari*) les enfants, et enfin il est possible que « fée » vienne de *fata*, les destins, les Parques.

Parmi la foule des faits qui se présentent, nous retenons les suivants : chez nous, déesses étrangères et déesses autochtones restèrent sensiblement distinctes ; les cultes orientaux introduits en Gaule sous les Romains ont guidé nos élites vers le monothéisme chrétien; celui-ci n'a pu se concilier nos paysans qu'en se prêtant à leur polythéisme, qui était un régionalisme ; cette assimilation, en raison de notre antique prédilection pour les divinités féminines, a parfois changé des dieux en madones, mais rarement des déesses en saints; enfin, Notre-Dame a surtout remplacé Cybèle.

Leurs images

Un trait singulier, mais bien connu, de notre longue histoire, est notre impuissance, ou notre répugnance, à figurer en ronde-bosse les êtres vivants et en particulier l'homme, pendant tous les siècles qui vont du

(1) Monnier et Vingtrinier, *Croyances... de Franche-Comté*, 1874 ; A. de More. *Coutumes.... des provinces de France*, 1846.

Magdalénien au moyen âge. « On a exagéré cette incapacité », pense le professeur Bréhier ; alors ne serait-ce que répugnance ? « Il y eut toujours un effort », dit M. de Lasteyrie (*Archit. relig. en France*, 1929) ; alors, était-ce incapacité ? Un fait général demeure : notre carence en sculpture. Elle serait suffisamment établie par l'invariable et surprenante dégénérescence des types monétaires grecs sortis des ateliers gaulois. Elle se prouve aussi par le fait que les plus anciennes figurations identifiées de nos déesses-mères datent de l'époque romaine. Il faut noter pourtant qu'elles suivirent des modèles helléniques ; or elles étaient « dans la veine populaire » (L. Bréhier, *L'art en France, des invasions barbares à l'époque romaine*, 1930) ; nos artisans gallo-romains semblent donc avoir reproduit des types que Marseille nous avait déjà rendus familiers avant les Romains.

Nos pères ne s'étaient pourtant pas bornés jusque-là à défier la source elle-même, ou la grotte, ou le champ, ni à personnifier leur déesse du blé ou du foyer uniquement par un nom. Comme la plupart des hommes, ils avaient adoré les forces vives de la nature dans leurs symboles les plus simples : la pierre et l'arbre.

La pierre, bien avant le bois, avait accompli le miracle de lancer l'étincelle. L'aérolithe, ou le caillou projeté par le volcan, confirmait la parenté de la pierre et du feu. Le feu étant mâle, la pierre fut *linga*. Cependant, la roche divine n'était-elle pas aussi un parfait abrégé de la déesse Terre ? Toute pierre naturellement symétrique, toute concrétion rappelant l'organique, parurent vénérables. La pierre sacrée eut donc l'un et l'autre sexes et joua tous les rôles. L'histoire de son culte est infinie. Elle fut chez les Sémites la « maison de Dieu », le *Beth-El* que les Grecs nommaient « bétyle ». Aux Indes, elle est Siva et Vichnou. La Vénus de Paphos était une pierre conique. La Kaaba de la Mecque (voir Appendice D) est un caillou volcanique. Chez nous, la hache de silex qui défendait son maître, tuait sa proie et allumait son feu, était divine, et c'est pourquoi elle fut polie bien plus tard que le reste de l'outillage lithique. Nos statues-menhirs de Rouergue et des Cévennes marquent un stade avancé du culte de la pierre. En Egypte préhistorique, une pierre brute érigée près de la tombe suf-

fisait comme « support » au corps spirituel ; bien des siècles passèrent, avant que cette « pierre animée » (1) fût taillée à l'effigie du mort.

On a souvent attribué à une interdiction des druides la pauvreté de notre statuaire préromaine. Mais il faut tenir compte de la psychologie de tout l'Occident sauf la Grèce. La répugnance à l'anthropomorphisme était très vive chez les Celtes du III^e siècle avant notre ère : Brennus se moquait des images de Delphes parce qu'elles imitaient la forme humaine. Trop défini, le dieu est moins prestigieux. « Tant ajoute aux terreurs de ne pas connaître les dieux que l'on doit redouter », dit Lucain ; et Virgile « Le bois, disaient-ils, cette colline au sommet feuillu, quel dieu l'habite on ne sait : un dieu l'habite » (*En.* VIII, 349). Trop savante, l'image ne peut pas être miraculeuse. « Les plus anciens monuments de l'art, dit Porphyre, quoique travaillés simplement, sont regardés comme divins ; les autres, qui sont achevés avec un art raffiné, on les admire certes, mais ils laissent une moindre idée de la divinité. » Enfin, n'y a-t-il pas illogisme et impiété à donner forme humaine à des êtres surhumains (2) ?

C'est pour ces raisons, entre autres, que César n'aperçut en Gaule que des « simulacres », lesquels pouvaient être des statues-menhirs ou de simples bétyles, puisque le culte du bétyle a persisté chez nous jusqu'à nos jours. La plupart de ces simulacres représentaient Mercure ; mais la pierre déjà nous semblait maternelle, puisqu'elle nous le semble encore. Un peu partout subsistent en France des Pierres aux Fées ou des Peyrefades ; non loin du vieux pèlerinage de Betharram, une pierre appelée Saint-Plouradou guérit les enfants qui pleurent la nuit ; l'église de Hagetmau, dans les Landes, possède deux colonnes de marbre brut qui donnent du lait au nourrices. Grecs et Romains nous ont laissé des bétyles féminins ; celui d'Agde, sous le nom de Genouillade, est le centre d'une église ; on y voit l'empreinte du genou de la Vierge.

Or, le bétyle, qu'il soit silex ou basalte, météorite ou

(1) C'est ainsi que Philon de Byblos nomme les bétyles (*lithoi empsuchoi*).

(2) L'Inde, la Chine, le Japon même, n'eurent pas d'images avant qu'Alexandre eût bouleversé l'Orient. A l'apparition des premières statues, « les lettrés protestèrent », écrit M. de la Mazelière (*Civilisation de L'Inde*) ; les sages s'accordaient ici avec le populaire.

menhir, est presque toujours noir. C'était la couleur des sept pierres d'Orchécé en Chaldée qui figuraient les planètes ; celle de Cybèle et d'Artémis, tombées du ciel ; celle d'Isis qui portait deux pierres de foudre dans sa coiffure ; celle du Baal d'Emèse qu'Héliogabale maria solennellement à Virgo Coelestis, autre bétyle noir ; c'était celle de l'Omphalos de Delphes ; c'est celle de Siva, celle de la Kaaba et de la Genouillade.

L'arbre surpasse en stature et en longévité tous les autres enfants de la Terre ; en outre, il recèle le feu et le nourrit, et il attire la foudre ; chez tous les Indo-Européens, le chêne était dieu du tonnerre. Le culte de l'arbre n'a pas été moins répandu que celui de la pierre. Il serait facile de montrer qu'il n'a jamais cessé chez nous, malgré les conciles et les édits, depuis la forêt tabou décrite dans la *Pharsale* jusqu'à nos innombrables N.-D. du Chêne. Il est plus à propos de rappeler que la pièce de bois aniconique a précédé les « merveilles » de Dédale et qu'elle était noire. Tantôt, en effet, le bétyle étant fixe par destination, l'image de bois qui le remplaçait aux jours de procession et de bain rituel, devait le reproduire jusque dans sa couleur ; tantôt le xoanon était le dernier vestige d'un arbre divin noirci par la foudre ou les siècles ; tantôt il avait été trouvé, dur et noir comme charbon, dans un marécage.

Un jour, cette pièce de bois prenait forme humaine, ou était suppléée par une statuette. Cette évolution presque inévitable explique la similarité entre l'histoire de l'Artémis éphésienne (voir au chapitre XVI, ci-après) et ce que nous font entrevoir les légendes de nos Vierges noires. L'Ephésienne, simple pierre à l'origine, devint une noble statue (voir fig. 4). Même transformation aurait pu s'accomplir chez nous, avec le temps, sans intervention étrangère. Mais les interventions furent trop nombreuses et remontent trop haut, pour que leur part soit négligeable.

Tout d'abord, bien que la certitude nous soit encore refusée sur ce point, il paraît infiniment probable que les Artémis et les Cybèles multipliées sur notre sol par les Massaliotes furent imitées par nous plus d'une fois. C'était l'avis de Camille Jullian « Leurs mains maladroites [celles des Gaulois avant la con-

quête romaine] tardèrent longtemps à façonner des images, et, par respect pour la tradition, elles hésitèrent longtemps à modeler des dieux à la ressemblance des hommes. Mais enfin le désir d'avoir des dieux près de soi fut plus fort que tout, et les Gaulois taillèrent dans des troncs d'arbres leurs premières idoles, ainsi qu'avaient fait les Grecs pour leurs plus lointaines Artémis » (*De la Gaule à la France*, p. 150). En tout cas, nous savons que la Provence préromaine sculptait déjà la pierre (1).

Dans la Gaule romaine, les Syriens abondaient. En trains, dans le Morvan, resta longtemps fermé aux missionnaires. On y fondait des idoles asiatiques, y compris celle du dieu-éléphant Ganesha. On y a trouvé des monnaies égyptiennes, grecques, asiatiques, et même un sicle hébreu. Par toute la Gaule, le trafic levantin était si intense que les grandes invasions ne purent l'interrompre. Au VII^e siècle, au VIII^e, les marchands syriens procuraient à notre clergé non seulement des reliques, des ivoires, des miniatures, des tissus décorés, mais que l'on me passe l'expression -- la manière de s'en servir. La *Légende dorée* est sortie presque entière de leur imagination. L'Orient chrétien nous était d'ailleurs connu directement ; Cassien l'avait parcouru ; saint Abraham, né en Mésopotamie, chassé de sa patrie par les persécutions des rois de Perse, séjourne à Antioche, Carthage, Alexandrie et Rome, puis vient fonder un monastère à Clermont, où il meurt en 476. La foire internationale fondée à Jérusalem par Charlemagne, existait encore au XI^e siècle. « Les pèlerins, écrit saint Jérôme ont porté en été à la Bretagne les nouvelles qu'avaient apprises au printemps les Parthes et les Egyptiens. » Le portail de Charlieu reproduit une fresque de Baouit en Haute-Egypte. « Les influences byzantines et orientales, déclare Jean Ebersolt (*L'Orient et l'Occident pendant les croisades*, 1928), se sont exercées sur nous d'une manière ininterrompue depuis le IV^e jusqu'au XV^e siècle. A aucune époque du moyen âge les arts de l'Orient n'ont été ignorés en France. »

Seulement, dans le flot continu des importations

(1) Espérandieu, *L'art ibéro-celtique en Languedoc et en Provence*, 1930.

orientales, nous faisons notre choix ; ou, si l'on aime mieux ainsi, les marchands importaient surtout ce qui se vendrait le mieux. Si certaines déesses orientales avaient connu chez nous un succès vif et général, c'est en partie parce que leurs images étaient toutes pareilles à celles de nos *matronae* ; en fut-il autrement pour les images de Marie ?

Les Gaulois figuraient généralement les *matronae* par trois femmes assises, qui tenaient des fleurs ou des fruits ; souvent aussi par une femme assise tenant sur ses genoux un ou deux enfants à qui elle donne le sein. Le christianisme adopta la mère accompagnée de son enfant, mais il n'avait pas créé le type. On chercherait en vain, dans l'histoire de l'art chrétien, la variation brusque. Même la Vierge en majesté adoptée par le concile d'Ephèse en 431, malgré quelques traits radicalement nouveaux, ne pouvait pas différer totalement de l'Artémis Kourotrophe (1) adoptée dans les pays non helléniques, ni du groupe Isis-Horus, ni de certaines Mères gauloises. « Non seulement, dit Charles Picard (*La sculpture antique*), un culte féminin trouva à se substituer, dans Ephèse même, à l'ancienne suzeraineté d'Artémis, mais, en ce culte rival, l'aspect de la mère divine fut encore déterminé par le passé... Artémis Parthénos se retrouvait sous les traits de Marie. »

Nous avons parlé au chapitre V de la facilité avec laquelle durent se produire les confusions entre idoles et madones. Voici encore deux faits cités par le P. Delattre (*Culte de la Sainte Vierge en Afrique*). Dans un quartier populaire de Tunis, chez une Maltaise, le père avait remarqué en passant une lampe perpétuelle devant une statuette. Ayant reconnu dans celle-ci une stèle carthaginoise du III^e siècle avant J.-C., il crut devoir avertir la Maltaise. Mais elle lui répondit : « Après tout, je l'ai fait bénir à l'église ; elle est bien chrétienne maintenant. » Une autre Maltaise apporta au P. Delattre une statuette de femme assise, tenant un enfant sur ses genoux ; il y vit une madone, jusqu'à ce que son confère Rossi lui eût prouvé qu'il s'agissait d'un groupe Isis-Horus. On peut imaginer combien les confusions, volontaires ou non, étaient fré-

(1) « Qui nourrit un petit garçon. »

quentes au VI^e siècle, alors que, selon Grégoire de Tours, « plusieurs chrétiens accouraient aux églises et continuaient cependant, chose abominable, à rendre un culte aux démons » (*Lettre à Brunehaut*, 568). Insister serait inutile ; la fréquence des confusions n'est plus à démontrer.

Un dernier trait nous retiendra : la date tardive de l'origine de nos statuettes chrétiennes. Il s'écoula plus de six cents ans entre la conversion de la Gaule et la création d'une madone par un artiste français. Ce fait surprenant est attribuable en partie à la disparition de nos arts et de nos métiers à la suite des invasions, au peu de goût des nouveaux maîtres pour la statuaire, à la prépondérance des thèmes décoratifs dans les ouvrages que nous expédiait l'Orient, mais surtout à la sévérité qui fut imposée à notre clergé par la situation religieuse.

L'Eglise avait préféré les Francs aux Wisigoths et aux Burgondes, parce que ceux-ci étaient des Ariens, alors que les Francs étaient de purs païens : on écrit plus clairement sur une page blanche. Mais la prédominance des Francs favorisa par toute la Gaule un regain de paganisme. Ainsi avons-nous eu notre querelle des images, et qui fut plus longue que celle de Byzance. Nous nous trouvions rejetés à la situation des premiers chrétiens d'Orient ou de Rome, qui voyaient dans les images, même chrétiennes, un péril pour les catéchumènes, habitués à associer les images au polythéisme.

Les Carolingiens réparèrent de leur mieux la négligence de leurs prédécesseurs, en combattant non seulement le culte des fontaines, des pierres, des arbres, mais aussi celui des images. Par exemple, comme nous l'avons vu (page 59), certain concile convoqué à Paris par Louis le Pieux osa blâmer Rome d'avoir approuvé le culte des images. L'énergie de cette réaction prouve la grandeur du péril. Deux groupes se heurtaient chez nous comme à Byzance ; d'une part, une élite clairvoyante, qui s'efforçait de placer le christianisme sur un terrain net, et que renforçaient des rigoristes de tempérament (1) ; d'autre part, la foule.

(1) Car le puritanisme est de tous les temps ; Vigilance, un Pyrénéen qui mourut en 410, ayant visité la Terre Sainte, fut indigné d'y voir vénérer des images ; c'est en vain que saint Jérôme essaya de lui faire entendre raison.

Et puis, il y avait encore autre chose : l'opposition entre le Nord barbarisé et le Midi toujours imprégné de souvenirs antiques. Nous avons vu Bernard et son ami, au XI^e siècle, scandalisés par « l'idolâtrie » du Midi, et Bernard spécifie que la coutume de sculpter des images est « très ancienne et répandue en Auvergne, en Rouergue et dans le pays toulousain ».

Pourtant, même dans le Midi, les images alors n'étaient que tolérées. La statue n'avait pu sortir que lentement, et comme timidement, du reliquaire. Les reliques jouaient un rôle primordial dans la vie du moyen âge, puisque l'ordre social reposait tout entier sur le serment, et que celui-ci n'était pleinement valable que si les contractants « touchaient les reliques ». Elles avaient d'abord été enfermées dans de petits sarcophages ; ceux-ci étaient devenus des saintes-chapelles, vêtues de métal repoussé ; enfin ils avaient pris le relief et les couleurs du fragment miraculeux. Ainsi était né à Aurillac ce Chef de Saint-Géraud qui avait tant offusqué Bernard : il contenait le crâne et reproduisait les traits du grand abbé. Allant plus loin, les orfèvres avaient façonné des statues complètes pour y loger un débris d'os, une pincée de cheveux : dans une âme de bois revêtue de feuilles d'or était aménagée une cavité où la relique était visible à travers un cabochon (*botricum*) de verre. Tel était cet autre objet de scandale pour Bernard, la statue de Sainte-Foy, qui existe encore à Conques. La merveilleuse succession de nos madones allait se dérouler désormais. Et elles allaient rendre inutiles ces découvertes providentielles de statuette dans des arbres, des tas de pierres, des marais ou des puits, dont nous parle la tradition des Vierges noires. Ces madones faites par nous, ouvertement, selon des règles édictées par le clergé, elles allaient orner toutes nos églises. Mais nous avons montré qu'elles ne firent pas oublier les vieilles figurines noires qui avaient « refusé » d'être portées à la paroisse...

Il est évident que les Cybèles de marbre noir et les Isis de bronze vénérées dans nos grandes villes avaient été mises en pièces, soit par les premiers missionnaires, soit par les envahisseurs, alors qu'au fond des campagnes, les statues de bois avaient subsisté ; nous en avons retrouvé que les *rustici* avaient coupable-

ment enfouies à côté des fontaines dont le christianisme avait cru les chasser. Ce n'est donc pas un hasard si presque toutes les Vierges noires furent de bois à l'origine. Ce n'est pas davantage par hasard qu'elles sont plus nombreuses et plus anciennes en Provence et en Auvergne. Ces deux régions, où les souvenirs classiques ne s'éteignirent jamais, avaient gardé un goût si vif de la ronde-bosse qu'elles réussirent les premières à en retrouver la technique ; en attendant que cette technique fût retrouvée, leur appétit de sculpture fut apaisé par d'opportunes trouvailles de statuettes anciennes...

Ces faits très sûrs, très simples, suffisent amplement à expliquer l'apparition de nos Vierges noires, et seuls peuvent expliquer qu'elles soient entourées de tant de mystère et de tant d'amour.

Nous condamnons aujourd'hui à la poussière de nos musées des oeuvres qui, au moyen âge, sous le nom de Marie, auraient fait la joie, l'orgueil et la fortune d'une province. Je n'en veux pour preuve que la statuette envoyée au musée de la Roche-sur-Yon par l'abbé Baudry (1)..

L'abbé F. Baudry, nommé curé du Bernard, Vendée, en 1858, apprit que certaine colline de Troussepoil (= trois puits, trois buttes) contenait des antiquités romaines. Il fit des fouilles, et découvrit en vingt ans plus de vingt puits remplis de cendres, d'ossements et de poteries. C'étaient des puits funéraires, comme on en a trouvé bien d'autres depuis. Deux fois, l'abbé découvrit une déesse-mère. L'une était de terre blanche, comme les statuettes de Toulon-sur-Allier ; l'autre était de chêne. Celle de chêne émergea du vingtième puits, le 16 septembre 1871, à onze heures (voir figures 9 et 16). Elle y dormait depuis la fin du second siècle de notre ère, à la profondeur de treize mètres, sous un couvercle de blocage de quatre mètres d'épaisseur. C'était une femme assise sur un fauteuil, voilée, drapée, tenant sur son genou gauche un enfant que le pic du terrassier avait brisé. Les siècles qu'elle avait passés en contact avec la terre, avaient altéré le chêne ; elle était noire. Son apparition fit événement

(1) F. Baudry (Abbé), *Puits funéraires gallo-romains*, La Roche-sur-Yon, 1873; A. Dureau, *Note sur les sépultures en forme de puits*, Angers, 1873; Baudouin (Dr M.), *Nécropole de Troussepoil*, Paris, 1909.

et, comme le dit le Dr Marcel Baudouin, « valut bien des ennuis » au pauvre abbé.

Depuis lors, le temps a fait son oeuvre. L'abbé n'aurait plus d'ennuis aujourd'hui. Nous avons vu que l'abbé Clément admet sans difficulté, comme le moyen âge, que la Vierge ait été préfigurée par Isis. A propos des Vierges noires, un prêtre me disait : « Nous avons gardé le corps, mais nous avons changé l'âme. » C'est la vérité même. Les Vierges noires sont parmi les plus beaux trophées de l'Eglise. A l'ombre de la croix, elles rappellent par leur couleur insolite une floraison païenne qui a couvert notre sol plusieurs fois, et l'une des conceptions les plus générales des religions dites naturelles.

CHAPITRE XVI

LA VIERGE ET LES TÉNÉBRES

Le lecteur se rappelle sans doute les termes surprenants de Raoul-Rochette, cités plus haut à la page 50 : « Nos Vierges noires ressemblent trait pour trait à la Diane d'Ephèse, par la matière, par le style, et par les circonstances mêmes de leur invention. » Maintenant que les images noires françaises nous sont mieux connues, il nous est possible de vérifier cette assertion. Elle est de 1834, mais si nous interrogeons des ouvrages récents, comme celui de Hogarth, *The archaic Artemisia* (Londres, 1908) ou *Les origines du polythéisme hellénique*, de Charles Picard (Paris, 1930), nous constatons qu'après un siècle, le parallèle est confirmé. La fameuse Artémis d'Ephèse était tombée du ciel. Était-ce un aérolithe ? M. Picard croit plutôt à une céraunie ou un autoglyphe. Les Amazones l'avaient trouvée dans un marais (1) et l'avaient posée sur un socle, à l'endroit même de l'invention (2), c'est-à-dire sur le rivage, en dehors de la ville. Puis elles dressèrent un autel devant la pierre et tracèrent autour un espace sacré.

La pierre représentait alors une vieille divinité orientale de la nature, Oupis ou Opis, qui devint l'Ops romaine. Suivit une période de dendrolâtrie : un chêne ou un hêtre abrita la déesse (3), et elle devait rester l'esprit du cyprès. Un xoanon la représenta (4). C'est lui que les colons venus d'Attique allèrent vénérer, lorsque, au XI^e siècle avant notre ère, ils s'établirent dans ce coin d'Asie.

(1) Cf. Saumur, Bourisp, Laghet, Toulouse, etc.

(2) C'est bien déjà le thème du « retour ».

(3) Cf. Trois-Epis, Err, etc.

(4) L'image de procession de Cybèle était de bois ; même dédoublement à Troie ; son palladium tombé du ciel avait un double en bois qui fut emporté par Ulysse ; l'original fut découvert dans les ruines d'Ilion, du temps de Cicéron.

Au VIII^e siècle, les Grecs avaient humanisé le simulacre ; il était logé dans un temple et son nom était Artémis. Oupis, de pierre ou de bois, subsistait, mais elle n'était plus, à la fin du Ve siècle, que la nourrice ou la servante d'Artémis (1).

Strabon vit de ses yeux le vénérable xoanon dont une réplique était partie six cents ans plus tôt pour le delta du Rhône. Pline ne peut dire s'il était de cèdre ou d'ébène (2) ; Vitruve dit : de cèdre. En tout cas, le bois était très noir, affirme Pline, à force d'être huilé (3). On ne voyait d'ailleurs que le visage, les mains et les pieds, car le reste était voilé sous une robe splendide (4).

Les copies vendues aux pèlerins étaient des statuettes d'électron, d'ambre ou d'ivoire (5). Pour en avoir une de cyprès, Xénophon dut la commander.

L'immense extension du culte d'Artémis et le progrès général des idées religieuses enrichirent son mythe et compliquèrent ses images. Le type courant était une gaine d'où sortait un torse couvert d'écailles, car la déesse avait été patronne de la navigation, Etoile de la mer, comme Astarté et Isis (6). Mais ces écailles devinrent les multiples mamelles d'une Mère universelle. Sur la gaine, diverses figures d'animaux symbolisaient la vie inférieure. Aux côtés d'Artémis, se voyaient le soleil, la lune, une torche et deux biches (7), Ephèse, port international et débouché de l'Asie, était ville de refuge ; aussi la déesse était-elle l'Ikésia, l'Exorable (Notre-Dame-de-Bon-Secours, dit M. Picard). Ses bras étaient tendus pour accueillir les suppliants.

Ce simulacre encore barbare donna naissance à deux types classiques : la Grèce créa une femme debout (8), dont le visage, les mains et les pieds, émergeaient,

(1) Cf. sainte Anne et la Sura des Saintes-Maries.

(2) On ne le laissa pas approcher, Cf. page 88, ligne 14.

(3) Cf, Dijon, etc. ; voir page 32.

(4) Déjà quelque chose comme la « robe à l'espagnole ».

(5) Telles étaient les cinquante statuettes trouvées en 1919, dans les ruines du temple du VII^e siècle ; pas une n'était de bois, ni noire. Il fallait que la statue miraculeuse restât unique. De même on trouve bien rarement, dans le commerce des répliques exactes des Vierges noires. Leur couleur même est rarement reproduite.

(6) Cf. Orcival, Rocamadour, si éloignées de la mer pourtant.

(7) Pour ces trois sources de lumière. cf. ci-après page 241 ; quant aux biches, elles accompagnent aussi le noir Siva. Faudrait-il parler de faons, dont le pelage tacheté de blanc, rappelle la nuit étoilée ? La nébride des bacchantes était une peau de faon.

(8) Analogue, par conséquent, à nos solitaires.

seuls noirs, d'un vêtement de marbre ou d'or. Mais la Syrie, la Chaldée, l'Egypte préférèrent une mère tenant un enfant sur ses genoux (1).

*
* *

Ces ressemblances entre nos images et l'image asiatique, ces analogies entre les légendes de celles-là et la légende de celle-ci, ne peuvent pas être dues au hasard ; nous ne pouvons pas davantage les attribuer à un clergé aussi savant que pervers. Nous avons affaire à des dévotions populaires. Une seule cause est possible : la persistance obscure, chez notre peuple, d'un mythe immémorial et peut-être universel, d'où avait déjà procédé le culte éphésien.

Au cours de la perpétuelle méditation de l'homme sur l'univers et sur lui-même, deux symboles l'ont hanté de bonne heure et en bien des lieux : celui de la vierge et celui des ténèbres. Et ces deux symboles tendent à se confondre.

Ne pouvant prendre conscience de lui-même et du monde que par l'action, qui le persuade de sa propre unité, l'homme croit volontiers que le monde aussi est animé d'une volonté diffuse, un *numen*, un *mana*. Il le supposa peut-être dès qu'il sut dire le mot « je ». Un monothéisme plus ou moins explicite est à la base de la plupart des religions, sinon de toutes. Les missionnaires en distinguent des éléments chez les peuples les plus arriérés. S'il est parfois malaisé à déceler dans le passé, c'est que l'Etre premier, étant inconcevable, n'a jamais eu que fort peu d'autels. Les Juifs eux-mêmes lui préférèrent souvent « les faux dieux ». Dans l'Inde entière, Brahma n'a qu'un seul temple.

Les Premières croyances qui régnèrent sur des groupes d'hommes assez fortement pour les faire agir en commun, furent donc inspirées par les divers aspects du monde sensible.

Mais, alors qu'il suffit d'un éclair d'introspection pour entrevoir la possibilité d'un Grand Esprit, il fallut un long effort pour s'élever du spectacle varié du monde, à l'idée d'une cause seconde universelle. D'abord, l'homme se contenta de déifier tous les aspects de

(1) Analogue à la Théotocos de 431 et aux Majestés auvergnates.

la *Natura naturata* ; il fut fétichiste, totémiste ; tout objet animé ou inanimé, y compris lui-même, eut son *mana* ou son *numen*. Puis le sentiment d'unité que nous portons en nous organisa cette anarchie. Un objet naturel l'emportait infiniment sur les autres : la terre, centre, support et abrégé de l'univers sensible. Le ciel même, les aérolithes le prouvaient, n'était qu'une roche enflammée. La Terre fut la grande déesse, mère des dieux, reine des morts et des moissons. Un jour, au-dessus de toutes les formes, une force régulatrice se laissa deviner : l'homme conçut une *Natura naturans*. Il fut conduit enfin à imaginer, au-dessous de toutes les réalités formelles, la matière amorphe, *Materia paritura*.

Cette dernière étape n'a pas été atteinte par tous les peuples, mais les plus anciennes ont existé partout et subsistent dans les civilisations éclairées. En Europe s'observent encore, par exemple, la crainte du mauvais oeil ou la foi dans les porte-bonheur. A mesure que l'homme construit de nouvelles explications du monde, il se forge de nouvelles armes, mais il ne renonce pas volontiers aux anciennes; d'où l'incohérence des mythologies et la complexité des symboles anciens, qui se chargent de sens nouveaux sans perdre tout à fait leur sens premier.

Or, longtemps avant que la Terre divine fût symbolisée par la femme, celle-ci avait été sacrée, parce que la maternité fut d'abord un mystère. Pour les aborigènes australiens, l'instant de la conception est celui où la femme sent remuer son flanc pour la première fois ; l'être qui la féconde est un esprit logé dans un arbre voisin, dans un rocher, dans le vent qui souffle, et l'enfant portera son nom. Ainsi, primitivement, la femme parut toute proche des dieux. Cette tradition n'est pas éteinte : nous avons plus de voyantes que de « fakirs ». Elle était très vigoureuse chez les Germains de Tacite. Annibal, quand il fit un pacte avec les habitants de notre Roussillon, dut promettre que les excès de ses soldats seraient jugés par les femmes du pays ; c'est en elles que résidait la sagesse.

Les plus vieilles idoles furent donc des mères. « En Crète, dit Glotz (*La civilisation égéenne*), le modelé des idoles statéopyges indique avec une puissance qui va jusqu'à l'horrible la divinisation de la maternité. »

Les plus anciennes sont accroupies (posture de l'accouchement chez bien des peuples), puis la mère est debout, puis les jambes se détachent. Mais toujours les statuettes expriment « violemment » la puissance génératrice.

Or, le mâle un jour fit cette découverte, que lui aussi était fécond. Alors naquirent les solennels cultes phalliques. En Orient, en Proche-Orient, la Terre-Mère eut un époux semblable à elle, et qui était nécessairement son fils. Les parèdres attestaient leur égalité tantôt en assumant les mêmes fonctions, tantôt en échangeant leurs attributs. Chez les Grecs, Hadès et Perséphone régnèrent simultanément aux enfers (toutefois Hadès n'était qu'une ombre, alors que Perséphone était une puissance) ; Hermès et Aphrodite habitèrent le même corps ; les Romains eurent une Vénus barbue et un Jupiter mammé.

Par l'abolition du matriarcat, le père était devenu chef et prêtre du foyer. La couvade, qui fut universelle, l'associait à l'accouchement. Si toutes les femmes avaient été jadis fécondées par les esprits, les hommes désormais furent parfois aimés des déesses. L'homme féconda la terre par des mariages sacrés (*Loisy, Mystères païens*). Le héros et le demi-dieu entrèrent en action, purgèrent la terre de monstres, c'est-à-dire la sauvèrent d'elle-même en la soumettant aux nobles desseins du ciel. Hercule, Krishna, Apollon, Mithra, sont à la fois médiateurs et vengeurs.

La notion de la Mère va donc s'exalter à son tour. En Asie comme en Egypte, un temps vient où elle lève la main pour bénir : la simple fécondité est devenue tendresse. La Mère montera plus haut encore : le Prométhée d'Eschyle sauve et instruit les hommes pour faire triompher sa mère, qui est la Justice, c'est-à-dire cette Astrée réfugiée dans la constellation Virgo, dont Virgile annoncera le retour.

Cet ennoblissement du rôle de la Mère était dû en partie à l'intensité croissante des communications entre Méditerranéens. Les comparaisons avaient fait apparaître des doubles emplois et des supériorités. Des noms séculaires avaient pâli. Celles qui avaient été Mâ en Tauride, Amma en Phrygie, Nana, Nina et Innanna en Chaldée, Ops à Rome, Anaïtis en Egypte et Anaïta en Arabie, Rhéa ou Héra, Ghè ou Gaia, Tel-

lus, Vesta, Vénus, Danaé, et cent autres, abdiquèrent en faveur de Diane, Isis et Cybèle, qui frayèrent les voies à Marie.

La transition était d'autant plus facile que Diane, Isis et Cybèle étaient vierges. Pourtant elles étaient mères, et fécondes inépuisablement, comme la nature. Mais précisément parce qu'elles représentaient la nature, il fallait qu'elles fussent vierges. La nature semblait statique et on la savait inconnue. Statique, toujours jeune, puisque les générations semblent se transmettre des formes et des foi ces invariables (l'écoulement universel des anciens n'était pas notre dégradation de l'énergie ; les coureurs se succédaient, mais la flamme ne faiblissait pas). Inconnue en outre, et même inconnaissable, parce que les dieux jaloux défendent ses mystères (1).

Donc, alors que le populaire honorait Cybèle par des rites orgiaques odieux aux chrétiens, l'empereur Julien la qualifiait de Parthénos. Pallas était vierge, bien que le serpent à ses côtés fût la preuve de son caractère chthonien. La Tanit de Carthage, fille de la voluptueuse Astarté assyrienne, est emmenée captive à Rome en 140 avant notre ère, et y devient Virgo Coelestis. Chez les Perses, la constellation Virgo ne fut d'abord que l'Epi ; le jour vint où ils y situèrent une vierge ailée portant un enfant dans ses bras. La similitude n'est donc pas fortuite, sans doute, entre la célèbre inscription de Saïs : « Nul mortel n'a levé mon voile », et le cri de l'amant royal, dans le *Cantique de Salomon* : « O ma soeur, ma fiancée, tu es un jardin fermé, une source bien close, une fontaine scellée. »

Aussi simple que celui-là, et non moins net, est le symbole des ténèbres. Le jour sort de la nuit, et l'été de l'hiver ; le grain doit mourir pour renaître ; l'homme doit passer par la mort pour accéder à des formes plus hautes de la vie. L'Attique semait du blé sur les

(1) « Charles Nicolle, directeur de l'Institut Pasteur de Tunis, était arrivé, après un demi-siècle de travail, à cette conclusion que le génie de la nature demeure étranger à l'intelligence humaine, que la raison... ne saurait nous permettre d'expliquer tous les phénomènes de la vie. » (G. Duhamel, *Figaro*, 3 mars 1936.) Tout philosophe sait cela d'avance. « A priori, dit Jeans (*L'Univers*, 1927, ch. VI), l'artiste est le seul qui puisse comprendre le tableau qu'il a créé, et cette connaissance échappera toujours aux quelques touches de peinture sur la toile... »

tombes. Le rythme est inéluctable. La terre, comme Saturne, dévore ses enfants, elle est cruelle et maternelle, les divinités chthoniennes ont deux aspects. De ce dualisme naquit rapprochement entre la terre et la lune, la lune étant tour à tour claire et obscure, de sorte qu'Artémis et Isis étaient déesses lunaires aussi bien que chthoniennes. Mais, sauf cette déviation, les déesses noires ou voilées symbolisèrent surtout, comme les déesses vierges, l'univers en tant que mystère, et par conséquent la matière encore plongée dans le chaos, la Nuit de Parménide, *Materia paritura* (voir Zielinski, *La religion de la Grèce antique*, 1926, pp. 122 et 135).

A cet égard, la symbolique des couleurs a été logique. L'invisible Créateur est la lumière pure, « dont le soleil n'est qu'une ombre ». Il est absence de couleur par plénitude de lumière. La *Genèse* fait de la lumière la première création seulement, mais saint Jean transpose : le monde a été créé par la Lumière, qui était le Verbe ; car la lumière est aussi la vérité.

Mais l'homme ignore la vérité. Le monde des formes où il est emprisonné est celui des demi-vérités, c'est-à-dire des couleurs. Alors que le vêtement d'Osiris était d'une seule couleur, Osiris étant la lumière immuable (1), la robe d'Isis était bigarrée. Les couleurs sont à la fois saintes et imparfaites, puisque chacune d'elles est une « fraction » de la lumière pure. D'où le mot de Goethe : « La couleur est la souffrance de la lumière ».

Enfin, le noir symbolisa la matière primordiale. Il est absence de couleur comme le pur esprit, mais par absence totale de lumière. « Au commencement, dit Manou, fut la nuit insondable. Alors se manifesta le Très-Haut, qui a son origine en lui-même ; il créa l'eau et y jeta la semence ; celle-ci produisit l'oeuf d'or, d'où naquit Brahma, créateur des mondes. » Ce mythe des ténèbres primitives se retrouve en cent lieux de la terre, parfois sous une forme étrange. Par exemple, selon les Polynésiens, le soleil autrefois traversait le ciel si rapidement que la vie des hommes était une longue nuit avec des éclairs de jour ; il fallut

(1) Mais les initiés savaient qu'Osiris, frère d'Isis, était un dieu noir, comme cet autre dieu solaire, Krishna.

que le héros Mani, usant de sa massue magique, contraignit l'astre à modérer sa course (Krappe, *Myth. univ.*, p. 386). Chez nous, les Cathares albigeois, et presque sûrement aussi les Templiers, partagèrent les conceptions manichéennes, qui donnaient à l'équivalence matière=ténèbres un sens particulier : Dieu, Père de la Grandeur, avait tiré de son sein la Mère de la Vie, de qui était né le premier homme, destiné à lutter contre le mal. Car, à la partie inférieure de l'univers, le Prince mauvais habite un monde ténébreux qui s'oppose, élément pour élément, au monde du bien, et prétend le conquérir. Les ténèbres n'étaient donc pas ici le chaos que Dieu organise, mais une irréductible négation du seul monde créé par Dieu, du monde supérieur dont l'homme est le fils et le champion : elles étaient le monde visible et le mal.

Selon la Kabbale, le *Cantique résume l'oeuvre de la Création*, et la noire Sulamite serait la matière primordiale. « On a cru que pour les rabbins, dit Dom Pernéty dans ses *Fables égyptiennes et grecques* (1758), il y avait eu une matière primitive, qui était moins un corps qu'une ombre immense... un fantôme ténébreux de l'Etre, une nuit très noire, et la retraite et le centre des ténèbres... De ce dernier principe Dieu aurait tiré un abîme ténébreux. »

La symbolique chrétienne se contente d'appliquer à l'âme ce que les cosmogonies appliquaient à la matière : l'absence de Dieu est « la nuit du péché » ; le diable est noir. « Le noir, dit Huysmans dans sa *Cathédrale*, teinte de l'erreur et du néant, seing de la mort ».

Hugo, initié à la Kabbale, résume en un seul vers les variations de ce thème :

Le mal, c'est la matière. Arbre noir, fatal fruit (1).

Cette définition aurait été pleinement comprise par les docteurs du moyen âge, tel Thomas d'Aquin, qui connaissaient non seulement la Kabbale, mais Platon et l'alchimie. Ils ne doutaient pas de l'effort de la matière vers la lumière, la liberté, la rédemption. Saint Paul avait beaucoup lu ; n'avait-il pas dit : « La création attend, avec un ardent désir, que les enfants de

(1) *Contemplations*, II. Ce que dit la bouche d'ombre.

Dieu soient manifestés... Elle espère qu'elle sera délivrée de la servitude... Toute la création gémit, et elle est comme en travail » (1) ? Or, la « création » de saint Paul, c'était la « Nature » de Platon, lequel exposait, dans son *Timée*, écho de la science égyptienne, que tous les corps se composaient d'une substance unique, diversement modelée. Quant à l'alchimie, née en Egypte, elle comptait parmi ses axiomes que la matière primordiale est noire (2).

Sans doute, cette dernière signification des déesses noires ne fut jamais connue que d'une élite, et bien des images furent noires longtemps avant que leur couleur reçût cette interprétation. Isis avait été d'abord, selon les uns, la terre noire du delta, puis l'Egypte entière ; selon les autres, le nuage noir qui féconde les champs. La première Déméter évoqua seulement l'humus et la tombe. Diane avait été la terre d'hiver ou la lune en occultation, et fut d'abord représentée, comme Cybèle ou Astarté, par un simple bétyle. Mais s'il nous faut une preuve que jadis, pour les initiés, les déesses noires ont pu symboliser la matière primitive, l'Inde actuelle nous la fournira.

Le nom le plus populaire de sa déesse la plus puissante est Kâli, « la Noire ». A en juger par ses images, cette parèdre du noir Siva ne serait qu'un monstre. Dans le vieux sanctuaire de Kâlighat qui a donné son nom à Calcutta, les pèlerins s'inclinent devant une négresse hydrocéphale, gesticulante, dont le visage difforme -- large bouche d'où le sang ruisselle, langue pendant sur le menton -- est éclairé de trois yeux. Elle porte au cou un chapelet de crânes, aux oreilles des cadavres, et dans ses deux mains gauches un sabre et une tête. Devant elle, des sacrificateurs immolent des chevreaux et des pigeons. Le sang tapisse le sol d'une laque rouge. Avant les Anglais, Kâli obtenait du sang humain ; au siècle dernier, elle était la patronne des étrangleurs Thugs. Il semble d'abord impossible d'assimiler ce fétiche atroce aux sereines déesses-mères de l'antiquité, à cette Isis surtout, dont Beauregard disait à bon droit qu'elle « serait par ses perfections une copie exacte et fidèle de la Vierge Marie,

(1) *Romains*, VIII.

(2) Comme ce sujet ne touche pas directement à notre enquête, je prie le lecteur de vouloir bien se reporter à l'Appendice C.

si celle-ci était venue la première ». Et cependant Kâli, « reine des charniers et des larmes », fut maternelle jadis. Aujourd'hui encore, ses deux mains droites accueillent et bénissent. Sous le nom de Bhavâni elle préside aux naissances, comme Diane. Comme Cybèle, elle est « la Montagnarde », Parvati, accompagnée de lions, et elle invite ses fidèles à des mystères orgiaques. Elle est Kalama la Terrible, Dourgâ l'Inaccessible, mais aussi Ellamma la Bienveillante. L'analogie est complète entre elle et les grandes Méditerranéennes.

Or, voici comment il est parlé d'elle dans le *Mahânirvana Tantra* (traduction anglaise Avalon, 1913) : « De même que le blanc, le jaune et les autres couleurs, se perdent dans le noir à la tombée de la nuit, de même, ô Shailaja ! tous les êtres se perdent en Kâli. C'est pourquoi il est dit par ceux qui ont atteint la connaissance des moyens de la libération finale [les initiés, les yoghisj , que Kâlashakti [la divinité noire], sans attributs, sans forme, et bienfaisante, est revêtue de la couleur noire... Comme l'univers entier, qui est le produit du Temps [Kâla, Saturne], est visible grâce au soleil, à la lune et au feu, Kâli est pourvue de trois yeux... Comme elle dévore tous les êtres et les mâche entre ses dents cruelles, une masse de sang figure le vêtement que portera la Reine des dieux lors de la dissolution universelle... Comme elle protège sans cesse du danger tous les êtres et les dirige dans les sentiers du devoir, elle a des mains pour punir, des mains aussi pour bénir et accueillir ».

Ces passages se trouvent au chapitre XIII ; nous trouvons au chapitre IV « Tu es l'image de tout, et au-dessus de tout, tu es la mère de tout... Avant le commencement des choses, tu existais sous la forme d'une Obscurité qui est au delà de la parole et de la pensée, et de toi, par le désir créateur du Brahma suprême, est né l'univers entier... A la dissolution des choses, c'est Kâla qui dévorera tout, c'est pourquoi il est appelé Mahâ Kâla (le Grand Noir), et parce que tu dévoreras Mahâ Kâla lui-même, c'est toi qui es la suprême Kâlîka Primordiale... Parce que tu dévores Kâla, tu es Kâli, la forme première de toutes choses... Reprenant après la dissolution ta propre forme ténébreuse et sans forme (*thine own form dark and*

formless), tu restes l'Unique, l'Ineffable, l'Inconcevable ». Elle a le droit, en effet, de prendre les aspects et les noms de toutes les épouses de Brahma. L'énumération de ses titres égalerait en longueur le célèbre passage d'Apulée parlant d'Isis. Rappelons seulement que nous avons vu le soleil, la lune et la torche figurer près de l'Artémis d'Ephèse, et qu'à Ephèse commençait une route vers l'Inde. Et notons que le symbole des trois yeux peut avoir un autre sens, car Siva ou Kâla a lui aussi trois yeux comme Zeus Triopas, or il est le Temps : Kâli et lui possèdent le passé, le présent et l'avenir. Isis déclarait : « Je suis tout ce qui fut, ce qui est et ce qui sera ».

La pauvre femme hindoue qui, drapée dans son plus beau sâri, prend l'autobus sur l'Esplanade de Calcutta pour aller offrir un pigeon à Kâli et lui présenter son enfant, ne se doute guère que les pandits aient écrit toutes ces belles choses. Elle sait seulement que sa mère autrefois l'a recommandée elle aussi à Bhavâni, et que la Bonne Déesse exauce les coeurs sincères. Elle doit être bien puissante, elle est bien lointaine, pour être si étrangement noire. La petite Hindoue serre son bébé contre elle. Elle tremble, elle prie, elle espère.

Comestor n'avait raison qu'à moitié en disant que les peintures sont les livres des ignorants. L'image est plus et moins que le mot. Le mot est exactement situé dans le temps et dans l'espace. Mais l'image qui l'accompagne aujourd'hui peut lui survivre indéfiniment, en prenant des sens nouveaux. Plus elle est simple, plus elle est souple, de même que le jouet rudimentaire est aussi le jouet inépuisable (voir Appendice D). D'ailleurs, les idées représentées ici sont elles aussi très simples ; elles sont classiques et semblent immortelles. Les Hindous disent que l'univers sort de la nuit quand Brahma expire son souffle, qu'il y rentre quand Brahma aspire, et que, à chaque aspiration, une période de décadence, appelée âge de Kâli, annonce la dissolution des êtres. N'est-ce pas ce rythme que Nietzsche appelait le retour éternel ?

La nuit primitive, vierge féconde, nous la retrouvons chez un autre Allemand, le poète mystique Novalis : « Sous les auspices d'une planète où le fluide vital ne circule plus, la Vierge écrase sous son pied le serpent de la connaissance... La Vierge est la mère du

monde, la Bien-Aimée à qui rien ne résiste, la Nuit impérieuse qui gagne l'univers à sa cause. La Vierge cosmique se reflète dans chaque vierge terrestre, et nous comprenons que la recherche de l'amour est une adhésion à l'envahissement de la Nuit. L'amour est *aveugle* ; il apporte à l'homme l'intuition d'une synthèse universelle. L'acquiescement sans réserve aux ordres de l'amour représente le triomphe de la Nuit sur le plan moral... Toute amante est un piège ouvert sur la Nuit... La domination du terrestre ne prendra-t-elle jamais fin ? Une activité funeste retarde l'arrivée céleste de la Nuit. »

Même nostalgie de la nuit primitive dans le cri de Leconte de Lisle :

Tu te tairas, ô voix sinistre des vivants !

et son invocation au néant :

*Et toi, divine Mort, où tout rentre et s'efface,
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé;
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
Et rends-nous le repos que la vie a troublé.*

L'imagination hardie mais toute chrétienne de Charles Péguy met dans la bouche de Dieu un appel à la nuit c'est l'hymne qui termine son plus beau livre, le *Porche du Mystère de la Deuxième Vertu* ; nous ne pouvons en citer que des fragments :

*Ainsi ma fille tu es ancienne et tu es en retard
Car dans ce règne d'inquiétude tu rappelles, tu commé-
[mores, tu rétablis presque,
Tu fais presque recommencer la Quiétude antérieure
Quand mon esprit planait sur les eaux...
O belle nuit, nuit au grand manteau, ma fille au manteau
[étoilé,
Tu me rappelles, à moi-même tu me rappelles ce grand si-
[lence qu'il y avait
Avant que j'eusse ouvert les écluses d'ingratitude.
Et tu m'annonces, à moi-même tu m'annonces ce grand si-
[lence qu'il y aura
Quand je les aurai fermées.
O douce, ô grande, ô sainte, ô belle nuit, peut-être la plus
sainte de mes filles, nuit à la grande robe, à la robe
étoilée,
Tu me rappelles ce grand silence qu'il y avait dans le
[monde*

*Avant le commencement du règne de l'homme.
Tu m'annonces ce grand silence qu'il y aura
Après la fin du règne de l'homme, quand j'aurai repris mon
sceptre.*

*Et j'y pense quelquefois d'avance, car cet homme fait vrai-
[ment beaucoup de bruit.*

Mais surtout, Nuit, tu me rappelles cette nuit.

Et je me la rappellerai éternellement...

Et Dieu raconte comment, le soir de la Passion, les Ténèbres secourables ont enseveli son Fils dans un grand linceul.

Nous voyons ici combien un thème simple peut se prêter à des interprétations différentes. De Péguy à Leconte de Lisle la distance est plus grande que de Notre-Dame de Chartres à la déesse de Kâlîghat. Tout pouvait sortir de la « Quiétude antérieure : rien, d'une « divine Mort ». Péguy croyait avec le moyen âge que « toutes choses sont de Dieu », et que le mal lui-même n'est pas un problème, mais un mystère, l'autre face du mystère du salut. Fulbert à Chartres, ou tel chanoine alchimiste, au Puy ou ailleurs, pouvait discerner dans la Vierge noire un symbole de la matière universelle, sans désirer pour autant que le monde retombe au chaos. Fulbert a bâti Chartres ; l'alchimiste travaillait au grand oeuvre. Les hommes d'alors estimaient que la matière était dangereuse, mais non pas méprisable : Dieu s'en était revêtu, il s'en revêtait tous les jours. Les plus humbles métiers avaient leur saint patron, leurs fêtes, leur dignité. La pierre des cathédrales proclamait les possibilités de l'homme et de la matière, le triomphe de l'amour sur la fatalité. Vie, travail, nature, avaient un sens, parce que, un jour entre les jours, « la nouvelle Cybèle », comme disaient parfois les premiers chrétiens, avait enfanté le Messie. En ce temps-là, quand une foule française voulait exprimer sa joie, elle criait : « Noël ! »

APPENDICE A

INVENTION D'UNE IMAGE

L'invention, entourée de circonstances merveilleuses, figure si souvent à l'origine de nos Vierges noires qu'il n'est pas inutile de résumer ici le récit d'une invention à la fois miraculeuse et soigneusement authentifiée, celle d'une statue de sainte Anne, près d'Auray, en 1625. J'utilise deux versions qui se complètent sans s'opposer jamais, l'*Histoire de la célèbre et miraculeuse dévotion de sainte Anne de Bretagne*, publiée à Paris, en 1634, par Hugues de saint François, premier prieur des carmes à Auray, et la *Gloire de Sainte-Anne-d'Auray*, publiée à Vannes, en 1691, par un père de la Compagnie de Jésus.

Dans un village situé à deux lieues d'Auray, vivait un paysan nommé Nicolazic. En 1623, lui et son beau-frère avaient aperçu près d'une source une femme majestueuse vêtue de lin blanc. Or, cette femme était sainte Anne. Nicolazic eut deux autres visions d'elle; la dernière, en 1625, dura trois heures. La sainte voulait que fût rebâtie certaine chapelle construite en son honneur neuf cent vingt-quatre ans auparavant, dans un champ appelé Bocenno. C'est là que les deux hommes l'avaient aperçue d'abord. Nicolazic y retrouverait son image.

Quelle tradition Nicolazic avait-il recueillie ? Quelle part avaient dans ses inspirations les carmes qui l'encourageaient, alors que ses voisins et son recteur le raillaient ? En tout cas, le village s'appelait depuis toujours Keranna (maison ou ville d'Anna) ; Bocenno contenait une source miraculeuse, et près de cette source dormaient sous terre des ruines sur lesquelles Nicolazic avait deux fois ébréché sa charrue.

Muni de quatre témoins (s'était-il avisé tout seul de cette précaution ?) Nicolazic fouilla le coin désigné. En peu d'instants, dit le narrateur de 1691, les bêches dégagèrent « une pièce de bois si défigurée par la pourriture qu'ils ne purent juger sur l'heure ce que c'était; et ainsi, l'ayant appuyée contre le prochain fossé, ils l'y laissèrent cette nuit (7-8 mars 1625). Sitôt qu'il fit jour, retournant la voir avec d'autres, ils n'y aperçurent que quelques ombres de couleurs et quelques traits grossiers pour marque de ce qu'elle avait été, assez formée toutefois pour juger que c'était une ancienne statue de sainte Anne. A raison de quoi, les pères capucins la firent, quelque temps après, retailler et peindre. Mais comme cela ne fut fait que

grossièrement, le père Hugues de Saint-François; premier prieur des carmes en ce lieu, la fit tailler derechef. » De trois pieds de hauteur à l'origine, elle se trouva réduite à deux.

Même si la statue n'avait pas été anéantie en 1790, nous ne saurions donc nullement quel pouvait être l'aspect de la « pièce de bois » exhumée en 1625. Pourquoi fallait-il que ce fût une sainte Anne ? Pour trois raisons puissantes, mais dont aucune n'était fournie par l'image elle-même, puisqu'il fallut la retailler deux fois avant qu'elle répondît à sa destination. Une de ces raisons était que le village de Nicolazic semblait voué à sainte Anne. Une autre fut la rivalité régionale : Nicolazic eut sa première vision un an après la découverte de la statuette de Commana. Pour la raison, enfin, que le nom de sainte Anne éveillait chez les Bretons des souvenirs bien plus anciens et, par conséquent, plus puissants que celui de Marie. (Voir ci-après, Appendice B.)

Keranna est d'ailleurs un nom très ancien. Le village a succédé à une station romaine très importante, attestée par de nombreux débris.

APPENDICE B

SAINTE ANNE

Examiner l'origine et le développement du culte de sainte Anne serait sortir de notre sujet. Il suffit de rappeler qu'il est né et qu'il a grandi avec la croyance à l'immaculée Conception. Mais nous devons chercher pourquoi il s'installa en Bretagne un culte de sainte Anne beaucoup plus tôt que dans le reste de la France.

Il existait chez les Celtes une grande déesse nommée Dana ou Danu. Selon Mac Culloch (*The Religion of the ancient Celts*, Edinburgh, 1911), elle donna son nom à tout le groupe de divinités celtiques, et elle est appelée leur mère. Elle était parente de la déesse Ana ou Anou, que Cormac qualifie de *Mater deorum hibernensium*. Cormac associe d'ailleurs le nom *Anou* et le mot *ana*, « abondance ». Deux collines du Kerry sont appelées *the Paps of Anou*, « les Tétons d'Anou ». Impossible de ne pas songer ici à la déesse nourricière des Romains, Anna Perenna, qui elle-même était, l'Anna Purna du brahmanisme. Si le celtique *ana* signifie abondance, le sanscrit *arma* signifie nourriture. L'Ana ou Dana celtique (*dé* signifie « de la déesse ») est donc une soeur de toutes ces déesses-mères portant un nom analogue à notre « marna »; un des noms

de Cybèle était Nanna, et chez les Germains, la belle Nanna était la femme du dieu Balder.

Le Kerry forme la pointe sud-ouest de l'Irlande. Toujours dans la « frange celtique » de l'archipel, nous retrouvons Dana en Ecosse et dans l'île de Man, où son jour, le 1er février, est encore célébré par des rites qui rappellent ceux des Thesmophories athéniennes (Krappe, 227). « Nous avons évidemment affaire, dit Krappe, à une ancienne terre-mère. » Comme déesse chthonienne, Dana était gardienne des morts et devait exiger des sacrifices humains. Il existe, dans le folklore du Leicestershire, une « Black Annis » anthropophage, qui habite une caverne, comme la Cérès de Phigalie (Hastings, III, 285).

Puisque la civilisation celtique a couvert la France, toute la France a dû adorer Ana. Elle dut l'être en Haute-Saône, à Annegray. A Magny-Lambert, non loin de Châtillon-sur-Seine, l'abbé Denizot signale une Fontaine de Cou-Anne (Creux d'Anne), où la coutume était de jeter du pain, et qui, dit-il, avait été sacrée à Néhanne ou Anne (*Pèlerinage à Notre-Dame d'Etang*, Dijon, 1843). Selon Bigame, la même divinité a été trouvée près d'Aignay-le-Duc; Thiollier indique, en pays éduen, près d'un ancien bois sacré, une Fontaine de Marianne qui donne du lait aux nourrices. A Mesvrin, la Dame-du-Mont-Dru, aînée de trois soeurs, était Anne-Marianne. A Cunfin (Aube), aux confins de la Champagne et de la Bourgogne, sainte Anne a une image qui sue, donne la pluie et guérit la fièvre. A Saint-Sulpice (Dordogne), une Fontaine Sainte-Anne fait pleuvoir. Vence la provençale, où Cybèle avait un temple, possède une chapelle où les femmes enceintes viennent de loin prier sainte Anne. Près de Briançon, la sainte est établie à Font-Christiane, et Briançon lui-même porte le nom de Brigantia, qui est une autre forme d'Ana.

Mais ces souvenirs de l'Ana celtique sont disséminés et rares; en Bretagne, au contraire, Anne est chez elle, pour deux raisons l'Armorique, au VI^e siècle, connaissait beaucoup moins bien que le reste de la Gaule les divinités méditerranéennes; or, elle fut alors envahie par des Celtes insulaires à qui ces divinités étaient inconnues. Et ces réfugiés ne se gênaient guère pour christianiser leurs dieux. Par exemple, le Neptune irlandais, surnommé Barr-Find, « Tête Blanche », en gallois Barrind, était devenu saint Barri, de même que Brigantia s'était muée en sainte Brigitte.

Nous avons reconnu la Cybèle celtique près des sources miraculeuses de Bourgogne; en Bretagne, elle est gardienne des morts; sept ossuaires bretons sont dédiés à sainte Anne, et le peuple immense des âmes en peine s'appelle l'Anaon.

L'abbé Lallemand, historien de Sainte-Anne d'Auray et breton, estime que le culte de sainte Anne doit remonter en Bretagne au VI^e siècle. D'après une tradition que rapporte l'abbé Abgrall (*Monuments du culte de sainte Anne du diocèse de Quimper*, Vannes, 1902), Sainte-Anne de la Palud aurait remplacé au Ve siècle une Mater Casta. Rien

d'impossible à cela, pourvu qu'il s'agisse de la déesse celtique reprenant ses droits sur les Celtes en se christianisant, car au VI^e siècle l'Occident ignorait encore comment s'appelait la mère de la Vierge. Ni les Ecritures, ni les Pères des trois premiers siècles, ne nomment sainte Anne. En 550, Justinien élève une église à sainte Anne à Constantinople, mais au VI^e siècle, dit Moreri, on n'assurait pas encore, même en Orient, que la mère de la Vierge s'appelât sainte Anne. Elle n'est pleinement identifiée qu'au VIII^e siècle. Chez nous, son culte ne progressa que lentement. C'est seulement en 1382 qu'elle figura au calendrier, et sa fête ne fut fixée qu'en 1584; jusqu'au XVI^e siècle, même en Bretagne, aucune paroisse de France ne lui avait été dédiée.

Ces quelques faits effleurent seulement un vaste sujet, puisqu'il y eut certainement des confusions entre l'Anna ou la Dana des Celtes et la Di-ana des Romains.

APPENDICE C

ALCHIMIE ET MAÇONNERIE

Un des grands textes de l'Occident est assurément le *Timée* de Platon. Aristote y voyait l'oeuvre caractéristique de son maître, Epicure consacra un livre à le réfuter, le moyen âge en fit son étude, et c'est lui que Raphaël a mis aux mains de Platon dans son *Ecole d'Athènes*. C'est pourtant un ouvrage obscur, mais son obscurité tient à son sujet et à l'insuffisance du vocabulaire philosophique du temps. Platon, par les pythagoriciens et par l'Egypte, connaissait la pensée de l'Orient sur l'origine et la substance du monde; c'est cette pensée qui inspire le *Timée*. Elle pourrait se résumer dans une image : tous les objets, tous les êtres accessibles à nos sens, ne sont que des *épithètes*; le *substantif* nous reste inconnu, bien que partout présent (Platon emploie des termes très approchants; voir la traduction Rivaud, Collection Budé, 49 c et 49 d) Refusons, dit à peu près Platon, toute réalité au feu, à l'eau, à tout ce qui naît et meurt; seul est réel ce quelque chose qui devient feu et eau, « ce en quoi chacune de ces qualités vient apparaître, pour disparaître ensuite... Supposons que quelque'un modèle avec de l'or toutes les figures possibles et ne cesse pas un instant de transformer chacune d'elles en toutes les autres absolument. Supposons qu'à cet artiste on montre une de ces figures et qu'on lui demande : « Qu'est ceci ? » La réponse de beaucoup la plus véritable serait : « C'est de l'or. » Quant à la figure triangulaire et à toutes

les autres figures qui ont pu naître de cet or, on ne peut jamais les désigner comme des êtres, puisqu'elles se transforment dans l'instant même où on les pose ». En résumé, il y a trois sortes d'êtres : il y a des modèles, intelligibles, immuables, éternels; puis, des copies accessibles aux sens et sujettes à naître et à mourir; enfin, il y a la matière qui est le « porte-empreinte » des modèles, « le support, la nourrice » des copies. « Les figures sont des images des êtres éternels, que ceux-ci impriment en elle [la matière], d'une manière difficile à exprimer et merveilleuse... Il convient de comparer le réceptacle à une mère, le modèle à un père, et la nature intermédiaire entre les deux à un enfant. »

Ces propositions n'intéressaient pas que les théologiens. Elles donnaient une base à la science suprême, à l'alchimie. Aussi, l'Ecole de Chartres, qui fut la plus savante d'Europe au XI^e siècle (1) s'efforçait de concilier le *Timée* et la *Genèse*. Elle y parvenait, puisque Moïse, à qui la *Genèse* était attribuée, avait été « instruit dans toute la sagesse des Egyptiens » (*Actes*, VII, 22). Jean de Salisbury, élève de Chartres, expliquera en vers que Dieu le Père avait créé la matière, que le Fils, la Sagesse, l'avait organisée, et que l'Esprit avait été la vertu opératrice. « Platon, écrit-il, enseigne qu'il y a un Dieu, distingue le temps de l'éternité, applique les idées, modèle la matière. » (2).

Or, dès qu'il existait un élément primordial, pourquoi ne pas essayer d'ajouter à la création en agissant sur lui ?

L'alchimie ramenait toutes les substances connues à un petit nombre de « métaux », et professait qu'en retirant à un métal quelconque ses attributs distinctifs : fluidité, flexibilité, fusibilité, etc., on devait nécessairement obtenir ce « réceptacle » que Platon comparait à une mère. Alors en imprimant à la matière telle qualité appropriée, on devait obtenir non seulement des métaux précieux, mais des corps tout nouveaux, y compris des remèdes merveilleux, comme l'or potable ou le *lignum vitae*.

La première opération du Grand Oeuvre consistait donc à dépouiller de toutes ses caractéristiques un métal convenablement choisi; le plus commode était le mercure; on tirait de lui très rapidement une matière appelée « tête de corbeau », ou « le léton qu'il faut blanchir » (Salmon, *Dictionnaire hermétique*, 1697). Crosset de la Haumerie, dans ses *Secrets les plus cachés des anciens* (1722), expose qu'il y a en alchimie sept opérations : calcination, putréfaction, solution, etc., et que la seconde donne « le noir plus noir que le noir », d'où s'obtient le blanc, puis le citrin, puis le rouge, et il ajoute: « La robe de dessus d'Isis était noire; en dessous paraissait une robe blanche, une citrine et une rouge. »

Le *Dictionnaire mytho-hermétique* de Dom Pernéty,

(1) Reims l'avait emporté au Xe, Paris devait l'emporter au XIIe.

(2) Voir Parent, *Doctrine de la Création dans les écoles de Chartres*, Ottawa, 1938; Clerval, *Les écoles de Chartres du Ve au XVIe siècle*, Paris 1895.

bénédictin de Saint-Maur (1758), dit que cette matière primordiale « porte des noms multiples, tant pour égarer les profanes, que parce qu'elle contient en puissance toutes les qualités et propriétés des choses élémentaires. Elle a donc droit, comme Isis, à une foule de noms ». De ces noms, le savant bénédictin ne nous donne que six cents, mais nous y relevons : Airain noir, Bain de Diane, Cendre noire, Chaos, Corbeau, Corps noir, Epouse, Femelle, Femme, Fils du Nil, Fleur d'airain, Hylè, Léton, Matière de la matière, Mort, Mort amère, Nature, Noir plus noir que le noir (*Niger nigrius nigro*), Nuit, Ombre, Père, Pierre animale (1), Pierre non pierre, Prostituée, Taureau, Ténèbres, Terre (sous onze qualificatifs), Tête de More, Vaisseau scellé, Vesta ténébreuse, Vierges.

Le « léton qu'il faut blanchir » doit son nom à Létô ou Latone, l'obscurité, mère de la blanche Diane et du blond Apollon. Il a nommé notre laiton, car nous devons bien plus que nous ne croyons aux recherches passionnées des lecteurs du *Timée*. Ce nom de Latone couvre un très riche secret. Gladstone, le rigide ministre de Victoria, l'homme, du monde le moins enclin aux chimères, mais bon helléniste, découvrit un jour, sans y prendre garde, pourquoi Létô ou Latone tenait tant de place dans l'Art Majeur. « Latone, dit Gladstone dans *Homer and the Homeric age* (Oxford, 1858, 2, p. 183), est une bien étrange figure; son nom signifie l'Obscure, l'Oubliée, ou la Nuit; elle n'a aucun attribut. Son seul rôle est de mettre au monde deux enfants divins. Or, son fils n'était pas, à l'origine, un dieu solaire, mais un dieu sauveur, un Messie annoncé par Hésiode, Homère, Virgile et Horace. » Sans paraître soupçonner seulement les traditions secrètes du moyen âge, Gladstone, raisonnant uniquement sur les classiques et la Bible, concluait que Latone fut une préfiguration de la Vierge Marie.

Or, les alchimistes n'ignoraient pas cette seconde signification de leur Latone. « Les philosophes, dit dom Pernéty, disent que lorsque la blancheur survient à la matière, la vie a vaincu la mort, leur roi est ressuscité, la terre et l'eau sont devenus air, leur Enfant est né, la Terre et le Ciel sont mariés. »

L'alchimie venait de fort loin. Nous l'avions apprise des Arabes, qui la tenaient eux-mêmes des Alexandrins. C'est à Cordoue, auprès des Arabes, que s'était instruit Gerbert, l'ancien petit berger d'Aurillac, qui devint un grand pape et passa pour sorcier, en raison de sa science fabuleuse. L'alchimie fut étudiée par l'Allemand Albert le Grand, l'Espagnol Raymond Lulle, l'Italien saint Thomas d'Aquin, chez nous par Alain de Lille, Arnaud de Villeneuve, Pic de la Mirandole, Vincent de Beauvais, en Angleterre par Roger Bacon et le Bacon élizabéthain. C'est probablement l'Angleterre qui s'en occupa le plus longtemps. Newton la pratiqua très assidûment, mais en secret, jusqu'à la fin de sa vie. Elle

(1) C'est le *lithos empsychos* de Philon de Byblos (voir page 221).

n'était pas pour lui, a-t-il affirmé dans des lettres que ses descendants ont longtemps tenues cachées, une simple diversion à ses véritables activités, mais sa préoccupation maîtresse, la source et la clé de toute son oeuvre de savant.

Or. Newton était en correspondance suivie avec des hommes épris de science et de raison, comme John Locke, alchimiste lui aussi à ses heures. Et ce furent des esprits de cette famille qui, au XVIIIe siècle, fondèrent ou rénovèrent la franc-maçonnerie anglaise. Notre propre franc-maçonnerie nous vint d'Angleterre, deux ans avant la mort de Newton.

Le langage maçonnique l'appelle à la fois celui des alchimistes et celui des constructeurs gothiques. « L'oeuvre » était la pierre philosophale ou la cathédrale; elle est devenue en maçonnerie « l'homme parfait ». « L'apprenti » maçon, c'est la pierre brute, et aussi la matière primordiale. Y avait-il fraternité entre alchimistes et architectes médiévaux ? Les occultistes le croient. « Les Vierges noires toujours installées dans la crypte, affirme M. Fulcanelli, dans *Le mystère des cathédrales* (Paris, 1926), y représentaient la matière sur laquelle devaient travailler les alchimistes. »

M. Fulcanelli ne nous donne pas de preuves de cette affirmation. Que devons-nous en penser ? Il est probable, d'après ce que nous venons de lire, que pour les adeptes du Grand Art les Vierges noires avaient un sens ignoré de la foule. Les alchimistes sont-ils allés jusqu'à en installer dans les cryptes ? Ce n'est qu'une possibilité. On imagine plus volontiers qu'ici ou là, chez un alchimiste, une image normale ait été noircie.

APPENDICE D

LES BÉTYLES DE LA MECQUE ET DE LONDRES

Le monde islamique a pour palladium un caillou noir; le fétiche de l'Empire britannique est un grès rougeâtre. Avec quelle aisance les symboles simples triomphent des siècles ! Rien de plus simple qu'une pierre non taillée. Son mutisme consent. Elle semble approuver tous les bouleversements politiques ou religieux. Le bétyle musulman et le bétyle anglais ont pourtant chacun leur signification. Celui de Londres est un gage de stabilité politique, alors que la pierre de la Mecque est symbole de fécondité et de fertilité.

La plus ancienne idole du Hedjaz était une pierre noire, volcanique ou météorique, dite la Kaaba, c'est-à-dire la Nubile (1). Elle est insérée depuis des siècles dans l'un des angles extérieurs d'un temple jadis dédié, croit-on, à Saturne. Quand le Prophète parut, le temple et le bétyle étaient entourés de pierres et d'images sacrées représentant les trois cent soixante tribus, et l'une des images était une madone byzantine, car il existait alors des Arabes chrétiens; ils étaient même nombreux, et c'est chez eux qu'était né le culte de Marie.

Les écrivains de Byzance s'accordent à dire que la pierre représentait Anâhita, c'est-à-dire Astarté, l'Étoile du matin, Aphrodite.

Quand Mahomet fit disparaître les images, il n'osa pas toucher à cette doyenne. Son jour, celui de Vénus, resta sacré. Elle rendait hommage au prophète quand il passait. Ce fut elle, aux premiers temps de l'Islam, qui, par des oscillations et par « une voix », désigna les imans successeurs de Hoseïn.

Aujourd'hui, de la Chine au Maroc, des millions d'hommes sont persuadés que la pierre de la Mecque fut apportée à Abraham par l'ange Gabriel. Le patriarche voulant bâtir sa maison, cette pierre lui servit d'échafaudage: à mesure que les murs montaient, le bétyle soulevait Abraham à la hauteur voulue. Selon une tradition arabe, la Kaaba était blanche autrefois, sa couleur actuelle est due aux péchés des croyants (cf. pages 19 et 213). Le temple est tendu d'un voile noir que les pèlerins se partagent.

Hélas ! les pèlerins échangent aussi force microbes infectieux; et la science pastorienne doit tous les ans prévenir de son mieux les méfaits de l'ancienne Anâhita.

A l'abbaye de Westminster repose depuis sept cents ans une grosse pierre au-dessus de laquelle s'asseyent les rois d'Angleterre le jour de leur couronnement. Il faut dire « au-dessus », car le bétyle est logé sous la cathèdre d'Edouard le Confesseur. Voici l'histoire de ce fétiche, et sa légende.

Jacob avait vu en songe le ciel ouvert; il fit un autel de la pierre où il avait posé sa tête, et il l'appela Béthel. Une ville entoura le bétyle et porta son nom. Quand cette ville disparut, la pierre alla servir de support à l'arche de l'alliance dans le second temple de Jérusalem. A la destruction de Jérusalem, Jérémie, accompagné de la fille du roi Sédécias, s'enfuit en Irlande. Ils emportaient la pierre avec eux. La fille de Sédécias ayant épousé un roi du pays, la pierre devint le palladium de la dynastie, sous le nom de Lia Fail, Pierre du Destin. Plantée sur la colline sacrée de Tara, elle figurait nécessairement au sacre, sa possession légitimait le roi. Au VIII^e siècle, l'Ecossais Fergus vainquit l'Irlande et emporta son palladium dans l'île sainte d'Iona, où

(1) Littéralement, selon Biochet (*Le culte d'Aphrodite-Andhita chez les Arabes du paganisme*, 1902) « La fille aux seins bien développés ».

subsistent, sous la terre, des pierres analogues, sur lesquelles se jurèrent alliances et allégeances.

De Zona, un autre roi écossais transporta la pierre à l'abbaye de Scone, où furent couronnés plusieurs rois d'Ecosse, dont Macbeth. En 1296, Edouard I^{er}, vainqueur de l'Ecosse, emporta la « Stone of Power » en Angleterre. Elle y est restée. Un de ses successeurs, pour se concilier les Ecossais, avait songé à la restituer, mais le peuple de Londres s'y opposa.

Lorsque les Puritains détruisirent les « images papistes », ils ne songèrent pas à sévir contre cette pierre informe, ou ils ne l'osèrent pas. Leur conduite en cette occasion rappelle étrangement celle de Mahomet.

Aujourd'hui, la Pierre du Pouvoir est témoin du serment de fidélité que vassaux et alliés de la couronne anglaise jurent au nouveau roi. Il arrive ainsi que les princes de l'Inde engagent leur foi à leur empereur blanc sur une pierre qui, si la légende était vraie, pourrait être un ancien Siva, « roi du serment ». Car les Phéniciens connaissaient l'Irlande il y a cinq mille ans, et, si nous en croyons M. Ch. Autran, les Phéniciens venaient du Malabar, pays des palmes et du linga.

En fait, selon W. Johnson (*Folk-Memory*, Oxford, 1908), la pierre de Westminster est un bloc erratique des Hautes-Terres d'Ecosse, et il existe une autre pierre de couronnement, anglaise celle-ci, à Kingston-on-Thames. La pierre noire d'Iona, la Lia Fall de Tara en Irlande, seraient distinctes du bétyle de Londres.

APPENDICE E

A PROPOS DE LA FIGURE 3

Cette femme qui monte dans une barque, portant sur son épaule une statue emmaillotée, rappelle d'abord les innombrables voyages auxquels furent astreintes les divinités antiques, représentant des diverses métropoles dans chacune de leurs colonies.

La figure nous intéresse encore à d'autres titres. Elle est tirée d'une brochure : *Marseille depuis trois mille ans*, publiée à Draguignan par I. Gilles en 1876. A cette époque, le marbre qu'elle représente ornait la salle des Sciences de l'Académie de Marseille. Il avait en effet été trouvé au XVIII^e siècle, près des Martigues, dans les démolitions d'une maison de capucins, et l'on avait naïvement supposé que cette voyageuse était la noble Ephésienne Aristarkè, sur le point de traverser, avec sa déesse, les lagunes des Mar-

tigues. Les Marseillais aimaient cette interprétation; c'est Aristarkè qui avait déclaré que la déesse approuvait le site de Massilia; sans le sens pratique et le tact d'Aristarkè, qui sait jusqu'où les Phocéens auraient navigué ? Il était agréable à Marseille de posséder un portrait de sa fondatrice...

Mais, en 1923, le professeur Marcel Clerc établit que le marbre était un fragment de sarcophage et que les sarcophages figuraient souvent Iphigénie s'enfuyant de Tauride. Iphigénie, au moment d'être sacrifiée sur la plage d'Aulis, avait été miraculeusement transférée en Tauride (Crimée) avec la statue d'Artémis, et elle y avait instauré le culte de cette déesse. C'est en Tauride que son frère Oreste, en expiation de son crime, vint chercher la statue pour l'emporter en Grèce. Il y allait de sa vie, parce que les Taures immolaient à la déesse tous les étrangers. Un artifice permit à Iphigénie de fuir avec la statue et avec Oreste. C'est ce départ qui décorait si souvent les sarcophages.

Nous avons donc ici un nouvel exemple de la « polyvalence » des images. Exemple rare, car déjà les sculpteurs de sarcophages se trompaient. Pourquoi la fuite d'Iphigénie serait-elle devenue un de leurs motifs préférés, s'ils n'avaient pas pris Oreste pour Caron, Iphigénie pour quelque déesse funéraire, et la statue pour l'âme du défunt, à laquelle la déesse devait faciliter le grand passage ?

TABLE I

Essai de répertoire par départements des

lieux de France qui possèdent, ou ont

possédé +, une statuette dite Vierge noire.

Les noms de lieu en italique distinguent les sites d'emprunt (images transférées ou hivernantes), les sites modernes (dévotions instituées depuis le XVI^e siècle), enfin les sites de répliques de statuettes françaises (les répliques d'images étrangères sont données aux Tables II et IV).

Abréviations. -- Ass. : Vierge assise ; *Deb.* : V. debout ; *Enf. manque* : la V. ne porte pas ou ne porte plus l'Enfant Jésus ; 60, 70, etc. : hauteur de 60, 70 centimètres ; XII, XIX : au, ou, du XII^e, XIX^e siècle ; R. : réplique ou remplaçante de ; I L : image locale ; D : détruite ou disparue ; H, J : par les huguenots ou par les jacobins ; tr. : trouvée ; bov. : par un bovidé ; Eau : source ou puits miraculeux ; SD : site désigné par l'image (thème du retour).

AIN. BOURG-EN-BRESSE, N.-D.-de-Bourg. Deb., 80, bois, XIII ; tr. dans un arbre.

AISNE. *Laon*. Ass., 150, bois, 1848.

LIESSE, de Liesse. Ass., bois, XIX, R I L D J. Eau.

Soissons. de Liesse. Bois, XIX.

ALLIER. ARFEUILLES. Deb., 95, bois, XII.

Bourbon-l'Archambault, voir *Vernouillet*.

CHAPPES. Ass., 95, XII, dorée récemment.

-- Ass., bois, XII, épais enduit brun-rougeâtre.

COULANDON 1. Transférée à Moulins.

CUSSET. Ass., bois, XIII, D J, sauf tête et les bras.

--- V. N. art rural XII, don de M. Monicat.

MONTLUÇON. Deb., bois, IX, dorée XIX,

MONTPÉROUX. Signalée par M. Mitton (*Revue d'Auvergne*).

MOULINS. Ass., 50, bois très dur. D.

MOULINS. Ass., 80, bois, XI, marouflée XV ; à la cathédrale.

--- V. N. de Vouroux et des Chartreux, au Musée.

--- V. N. de Coulandon, au Grand Séminaire.

TOULON-SUR-ALLIER. Signalée par M. Mitton.

VERNOUILLET t Majesté, XII ; transf. à Bourbon-l'Arch.

VICHY. des Malades ou de Saint-Blaise. Deb., sans enf. ;

n'a que la tête de l'I L D J.

VOUROUT t. Majesté, XII, passée à Moulins.

ALPES (BASSES). MANOSQUE. du Bomigier. Ass., 70, bois inconnu, VI. Tr. bov., X, Enf. ajouté XII.

ALPES (HAUTES). Néant.

ALPES-MARITIMES. LAGHET. du Petit Lac. Bois ? stuc ? Tr. dans un lac.

St-Martin-Vésubie. de Fenêtre. Cèdre. R I L D.

SAINT-PAUL. Deb., XIII.

ARDEGHE. Près SAINT-ROMAIN-D'AY. N.-D. d'Ay. Ass., 76, cèdre, XII.

-- près CORNAS, N.-D.-de-la-Mûre. Majesté, 70, bois.

ARDENNES. MÉZIÈRES. de l'Espérance. Bois, XVII.

R I L D H tr. dans des ruines, vénérée dès 930. Enf. de carnation.

ARIEGE. *Bastide (La)* N.-D. la Noire. Deb., 100, plâtre, XIX.

OUST. du: Pouech. Ass., bois, X ; et une réplique XIII.

TARASCON. de Sabart ou de la Victoire. Bronze. Eau ; crypte. Tr. bov.

AUBE. Néant.

AUDE. Limoux. de Marceille. Deb., 50, bois, XVII, R I L D.

Eau et sommet. Tr. bov.

AVEYRON. ESPALION. la Négrette. Deb., 40, bois. Pleureuse.

BELFORT (TERRITOIRE DE). Néant.

BOUCHES-DU-RHONE. Aix, à la Seds, N.-D.-de-la-Seds, D. XVI.

Aix, à la cathédrale St-Sauveur, N.-D.-d'Espérance, ass., 80, pierre ; exécutée 1521, d'après la précédente.

Aix, à la Madeleine,, N.-D.-de-Grâce. Deb., 115, bois, XII ; venue d'Italie, 1274.

ARLES t. de Grâce. Ass., pierre, XIX, disparue XX, R I L D H.

ARLES. N.-D.-des-Alyscamps. Vierge allaitant, albâtre grisâtre tirant sur le noir ; disparue XVI.

Barbegal. de Barbegal ; serait la précédente, achetée vers 1880.

CARRY-LE-ROUET +. du Rouet. Tr. sous terre, D H.

MAILLANE. de Grâce. Ass., noyer, XII.

MARSEILLE. de Confession (à St-Victor). Ass., 78, bois, XV, R I L. Crypte, eau.

MARSEILLE de l'Huveaune. Ass., 34, bois, XI.

-- de la Garde ou la Brune. Bois, XIII.

NOVES. de Vacquières ou des Oeufs. Deb., 40, bois nu, XIX.

R I L D en 1920, tr. bov. Eau, sommet.

SAINT-ETIENNE-DU-GRÈS. du Château ou la Belle Briançonne ou la Vénérade.

CALVADOS. LA DÉLIVRANDE. de la Délivrande. Deb., 100, calcaire local; tr. moutons, XI. S. D.

HONFLEUR t. de Grâces. Bois, XI, D J.

CANTAL. AURILLAC. aux Neiges, jadis d'Aureinques. Ass., bois, XVH, R I L D H.

AUZERS. du Mas. Deb., 75, bois, XVII. Enfant de carnation. R I L D H.

LA FONT-SAINTe et *Saint-Hippolyte* +. D H.

LAURIE. du Carmel, Ass., bois, XI. Eau. Blanchie 1833.

MAURIAC. des Miracles. Deb., 114, bois, XVII, R I L tr. VI. Enfant rapporté.

MOLOMPIZE. Ass., 60, XVI, stuc sur âme de bois.

MURAT. des Oliviers. Deb., 83, bois, XIV.

SAINT-CHRISTOPHE. du Château. Ass., 80, bois. Mains de carnation. Donnée 1098:

VERNOLS +. Majesté badigeonnée. Transf. à Clermont.

VILLEDIEU +. Ass., 45, bois. XIII, D J ; tr. boy. ; S D ; eau.

VOLCLAIR. Ass., 60, bois, XII, tr. en forêt, S D.

CHARENTE. Néant.

CHARENTE-MARITIME. Néant.

CHER. Néant,

CORREZE. *Cellette (La)*. Venue de Paris en 1830.

MEYMAC. Ass., bois, XII.

CORSE. Néant.

COTE-D'OR. ARCEAU. Ass., 60, bois, XIII, blanchie XVII, tr. bov.

BEAUNE. Deb., bois, XII, enf. porte un pampre ; blanchie.

-- Une autre signalée 1878 dans collec. baron Pichon.

CHATILLON-SUR-SEINE +. de Toutes Grâces. Ass., bois, XII, D J ; eau, crypte.

DIJON. du Bon Espoir, Ass., 80, bois, enf. XII.

LANTENAY. la Noire. Ass., 80, bois, XII, don d'un croisé, enf. manque.

Serrigny. N.-D.-du-Chemin. Dénoircie ; venue d'une chapelle voisine disparue.

VELARS-SUR-OUCHÉ. d'Estang ou des Tans. Ass., 20, pierre, tr. bov., 1435, S D.

COTES-DU-NORD. *Guingamp*. de Bon-Secours. Deb., bois, brûlée en 1793, sauf la tête, datait du XVII, R I L D ou usée.

CREUSE. *Bourganeuf*. du Puy. XII.

SAINT-QUENTIN. de Sous-Terre. Deb., 125, bois, XVII, R I D H. Crypte XI.

DORDOGNE. CAPDROPT t. La Noire. Deb., R I L D H. Eau.

CAPELOU. de Capelou. Piéta, 31, XV, R I L de pierre noire, D J, tr. bov.; SD; eau.

PÉRIGUEUX +. à St-Front. La Noire. D J.

-- à St-Etienne. Inscrit. *Virgo Paritura*. subsistait en 1878.

Tocane-St-Apre, de Perdux. Dévotion instituée au restaurée vers 1880.

TURSAC. de Fontpeyrine. Deb., tête voilée, enf. manque,
60, pierre, XV. Eau. R I L D, tr. bov., S D.

DOUBS. Néant.

DROME. SÉDERON. N.-D.-la-Brune.

EURE. *Villiers-en-Désœuvre*. Deb., 60, bois, noircie en 1930.

EURE-ET-LOIR. CHARTRES (Cathédrale). de Sous-Terre.
Ass., 80, bois, 1856, R I L D J, crypte.

CHARTRES (Cathédrale). du Pilier. Ass., 60. bois, XIV.

--- (aux Carmélites). Réplique 12 centim.

verre ou émail.

COULOMBS t. Ass., pierre, XIV, transf. au Louvre.

FINISTERE. Néant.

GARD. ROCHEFORT-DU-GARD. Sainte Brune. Deb., 40, bois,
XVII, R I L D H, don de Charlemagne.

GARONNE (HAUTE). ASPET. de Méijo-Coste. Type de Char-
tres.

Montréjeau, voir Polignan.

POLIGNAN t. Ass., 80, bois, XIV. Transf. à Montréjeau.

SAINT-BÉAT. d'Espérance. Bois noirci, XIII.

TOULOUSE. La Noire ou de la Daurade. Buste, bois, 1806,
R buste bois noir D J.

TOULOUSE. du Palais. Pierre ; transf. chez jésuites.

GER. *Gaudonville*. Voir Tudet.

TUDET +. de Protection. Pierre, 50, XII ; transf. Gaudon-
ville.

GIRONDE. Soulac +. Crypte, eau.

HERAULT. LAROQUE. Deb., 70, bois, XVII, R I L blanchie.

MONTPELLIER t. des Tables ou la Nègre. Deb., 83, bois
parfumé, D J.

MONTPELLIER. Réplique argent. XIV. D. J.

PÉZENAS. de Bethléem. Ass., 60, cèdre, XII.

SAINT-GUIRAUD. La Noire. Ass., bois, XII ; pèler. dès 996.

ILLE-ET-VILAINE. Néant.

INDRE. Néant.

INDRE-ET-LOIRE. Néant.

ISERE. GRANDE-CHARTREUSE. Olivier.

GRENOBLE. de la Tronche. Deb., 50, pierre, XVIII, R I L
bois ; eau, nécropole.

SAINT-GERVAIS t. d'Armien. Marbre noir, D. J.

JURA. Néant.

LANDES. Néant.

LOIR-ET-CHER. VH.LAVARD. Deb., 75, bois, XIII ; très réparée 1860.

LOIRE. *Champdieu*. Voir Sauvain.

LA CULA. de Pitié. Pietà, 70, plâtre, R I L D J.

LA PACAUDIÈRE. de Tourzy. Deb., 70, pierre inconnue ; tr. avant XI.

SAINT-DENIS-DE CABANNE. Bois, 1870, R I L D J.

SAINT-GERMAIN-LAVAL. de Laval. Deb., 68, bois ; comprend éléments d'I L D assise, âge incertain.

SAUVAIN t. Bois exotique, surface jaunie ; transférée à Champdieu, 1715.

VALFLEURY. Ass., 130, bois, XII, R I L tr. arbre VIII ; S D ; eau.

VALFLEURY. Réplique noire.

VERNAY. Ass., bois XVII, R I L D H.

LOIRE (HAUTE). BRIOUDE t. Transf. musée de Rouen.

CHAMPELS. des Tours. Majesté, 60, bois XI ; tr. bov. ; S D.

CHAPELLE-GENESTE (LA). 70, bois ; dévotion immémoriale.

CRAPONNE t. Ass., 30, bois ; collec. partic.

LEMPDES. de Bonne-Nouvelle. XIX, R I L D J.

LUPIAT. Romane auvergnate signalée par M. Bréhier.

MONISTROL D'ALLIER. Signalée par M. Mitton.

PRADELLES. Ass., bois ; tr. dans le sol, XVI.

PUY (LE). Ass., 70, bois, XIV, R I L D J.

SAINT-JULIEN-DES-CHAZES. Signalée par M. le Dr Cany.

SAINTE-MARIE-DES-CIAZES. Bois, XII.

SAUGUES. Ass., bois, 70. XIII ; barbouillée.

LOIRE-INFERIEURE. Néant.

LOIRET. CLÉRY. de Cléry. Deb., 107, bois, XVI ; R I L D H, tr. bov. XIII.

FERRIÈRES. de Bethléem. 35, bois, XV, R I L D J ; grotte.

ORLÉANS. des Miracles ou Sainte-Marie-l'Egyptienne. Deb., 100, pierre, XVI, RILD H.

LOT. ROCAMADOUR. Ass., 66, bois, XII.

LOT-ET-GARONNE. *Villeneuve-sur-Lot*. Liesse.

LOZERE. MARVEJOLS. de la Carce. Deb., bois ; tr. X.

MENDE. Bois, RILDJ ; à la cathédrale.

--- Bois, 30, au mur d'une maison.

QUÉZAC t. Bois ; tr. dans le sol par boy. XI, D H. Eau. S D.

SERVERETTE (d'après l'abbé Costecalde).

MAINE-ET-LOIRE +, SAUMUR ; dénoircie XIX ; de Nantilly. Deb., 100, bois XIX ; R I L D J tr. champ VIII.

MANCHE. MONT-SAINT-MICHEL. du Mont-Tombe. D J.

MARNE. *Sommepuy*. Statue de 1938.

MARNE (HAUTE). Néant.

MAYENNE. LE BURET. de la Ducaie. XII.

MEURTHE-ET-MOSELLE. Néant.

MEUSE. AVIOTH. de l'Epine. Deb., 88, bois ; blanchie, enf. récent. Eau, hauteur, frontière, S D.

MORBIHAN. JOSSELIN t. du Roncier. Bois ; tr. 808, D J ; S D.

Lorient. de Bonne Délivrance. Deb., 135, carton romain XVII; réplique de l'image parisienne.

MOSELLE. Néant.

NIEVRE. Néant.

NORD. DUNKERQUE. des Dunes. Tr. dans les dunes, XV. S D.
VALENCIENNES. de la Chaussée ou du Puits. Oratoire créé 756.

OISE. Néant.

ORNE. COUTERNE. de Lignou. Deb., 80, terre, XVII ou XIX, R I L D; bois noirci; tr. dans aubépine, S D.

PAS-DE-CALAIS. BOULOGNE. des Anges. Deb., 100, bois, 1823. R I L, venue par mer VI, D J. Crypte.
BOULOGNE. du Sang +. Vénérée dès 1104, D J.

PUY-DE-DOME. AUTHEZAT. Bois dur fort pesant, IX.

Besse. Voir Vassivière.

CHAURIAT. du Clocher. Majesté auvergnate, 67, bois marouflé, XII; enf. manque; enduit de couleur chocolat; crypte, eau.

CLERMONT-FERRAND. du Port. Ass., 29, bois, XVIII OU XIX.

Eau. RILDJ trouvée dans le puits. VI.

CLERMONT-F. Musée Lecocq : une V. N. ass., 30, bois, XII; une autre, 50, bois, XII, venue de Vernols (Cantal).

Latour-d'Auvergne. Voir Saint-Pardoux.

MAILHAT. de Montgie. Ass. bois, XII ; et une réplique.

MARSAT. 80. bois bardé de cuivre, XII.

MAYRES. de la Roche. Deb., pierre, XIV.

MONTVIANEIX f. Ass., 70, bois, XII ; transf. coll., partic.

MOZAC. Signalée par M. Milton. Bois, XII.

ORCIVAL. des Fers. Ass., 70, bois, XII, bardée d'argent ; crypte, eau, dolmen ; rite funéraire.

RIOM. du Marthuret. Ass.. 60, bois, XVII ou XVIII, R I L D tr. bov.

RONZIÈRES. Ass., 60, bois, XIII ; R I L D, tr. bov., XI.

SAINT-GERVAZY. Ass., 77, bois, XI.

SAINT-PARDOUX. de Natzy. Ass. bois ; tr. bov. ; hiverne à Latour ; eau ; détourne la foudre.

SAINT-SATURNIN. de Pitié. Ass. ; crypte.

SAULZET-LE-FROID +. Bois, XII ; collet. partic.

VASSIVIERE. Ass., bois, X, R I L usée ; eau.

VERGHEAS.

PYRENEES (BASSES). SARRANCE t. de la Pierre ou la Sarra-sine. Pierre noire, tr. boy. VIII, détr. par usure XIX. S D.

PYRENEES (HAUTES). *Bagnères-de-Bigorre*. Signalée par
Mme Durand-Lefebvre.
BOURISP. Deb., 150. XIII ; eau ; tr. bov. S D.
HUAS. de Héas. Bois, XV.
SAINT-SAVIN. Ass., 40, bois, XII.

PYRENEES-ORIENTALES. BANYULS. des Abeilles. Ass., 100,
bois.
CASES-DE-PÊNE. 80, bois, eau ; tr. bov.
Corneilla. Voir Saint-Michel-de-Cuxa.
DORRES. de Belloch. Bois, XIII ; eau.
ERR. Tr, bov.
EYNE. Ass., XIII; crypte.
FONT-ROMEUE. Deb., 66, bois, XII ; eau ; tr. bov. ; hiverne
à Odeillo.
Hix +. Transf. à Puigcerda en 1648.
LLO. Ass., bois, XIII.
ODEILLO. Majesté, bois, XIII. Voir Font-Romeu. Possède
aussi réplique noire à demeure.
PRATS-DE-MOLLO, del Coral. Fragment.
RODÈS. de Doma-Nova. Deb., 81, bois.
SAINT-MICHEL-DE-CUXA (Abbaye) +. del Pésébré, de la
Crèche ou Maureneta. Ass., 70, sapin, XII, transf. à
Corneilla.
THUIR. de la Victoire. Ass. 54, étain et plomb.
Villefranche. de Vie. Deb., 60, pierre XVII.

RHIN (HAUT-). RIBEAUVILLÉ. de Dusenbach. Pietà XV,
R I L D J.
TROIS-EPIS. des Trois-Epis. Pietà XV, R I L D J.

RHONE. ECHARMEAUX (Les). Signalée par Mme Durand-
Lefebvre.
GRANDRIS +. de Rivolet. Disparue 1836.
LYON. de Fourvière. Deb., 100, bois, XVII, R I L D.

SAONE (HAUTE). Néant.

SAONE-ET-LOIRE. TOURNUS. la Brune. Ass., 73, cèdre, XII;
dorée XIX ; crypte. eau.

SARTHE. BALLON +. des Champs. Terre, XV ; eau. collect.
partic.
Saint-Mars-sous-Ballon. des Champs. Deb., 150, bois, XIX,
remplace la précédente.

SAVOIE. MODANE. du Charmaix. 50, marbre, S D.
MYANS. Ass., 50, bois, crypte.
PEISEY. des Vernettes. Deb., 60, plâtre, eau, enf. manque.

SAVOIE (HAUTE). BOËGE. des Voirons ou Petite Maure. 50,
cèdre ; eau.

SEINE. *Boulogne* +. de Boulogne-sur-Mer. Faite 1319, D J.
Neuilly. de Bonne Délivrance. Venue de Paris.
PARIS. des Grès ou de Bonne Délivrance. Deb., pierre,
probabl. D J ; réplique transf. à Neuilly.

- de la Paix. Ass., 29, ébène. XIX, R.I D J.
- de Bénédiction. Transf. à Longpont.
- au Louvre, l'image de Coulombs, (Eure-et-Loir).

SEINE-ET-MARNE. CHENOISE. de la Merci. Marbre noir.
PRINGY. 80, bois, eau, tr. arbre.

Sigy. +. N.-D.-du-Puy. Offerte par Antoine de Roux, XV,
emportée par un descendant en 1477.

SEINE-ET-OISE. *Chatou*. Deb., 150, plâtre, XIX, R I L D J.

LONGPONT. de Bonne Garde, Deb., 200, .bois, XIX, RI L D J.
-- de Bénédiction. Ass., 30, bois, XVII ; venue des Filles
du-Calvaire de Paris.

SEINE-INFERIEURE. ROUEN, au Musée : image de Brioude.

SEVRES (DEUX). Néant.

SOMME, Néant.

TARN. ROUMÉGOUX. La Brune. Ass., 35, bois, R I L, pierre,
D H, tr. par moutons.

TARN-ET-GARONNE. Néant.

VAR. PIGNANS. des Anges. Enf. manque ; Eau et Sommet. tr.
par un chien VI. S D.

VAUCLUSE. AVIGNON t . La Brune, D J.

BARROUX (LE). La Brune. Cèdre.

BOLLÈNE. du Plan. Bois étranger au pays. XIII ; R I L tr.
bov. D H.

GOULT. de Lumières ou la Santo Vierge Negro. Buste, 38,
bois, XVII ; tr. XVII ; RILD H. Crypte, eau ; enf. rap-
porté.

MALAUCE. de Consolation ou la Brune. XI, eau, hauteur.

MAZAN. La Brune ou la Sarcleuse. Bois ; tr. IX ; S D.

VENDEE. Néant,

Vienne. Néant.

Vienne (HAUTE). Néant.

VOSGES. LUVIGNY. de la Maix ou de la Mer.

YONNE. Auxerre +. N.-D.-de-Chartres ; disparue.

RÉCAPITULATION DE LA TABLE I

N ombre des statuettes existant vers 1550, par provinces

ALSACE (Bas-Rhin 0, Haut-Rhin 2, Territ. de Belfort 0)	2
ANGOUMOIS (Charente)	0
ANJOU (Maine-et-Loire)	1
ARTOIS (Pas-de-Calais)	2
AUNIS et SAINTONGE (Char.-Mar.)	0
AUVERGNE (Cantal 11, Puy-de-Dôme 18)	29
BÉARN et BIGORRE (Basses-Pyr. 1, Hautes-Pyr. 3) . .	4
BERRY (Cher, Indre)	0
BOURBONNAIS (Allier)	12
BOURGOGNE (Ain 1, Côte-d'Or 8, Saône-et-Loire 1, Yonne 1)	11
BRETAGNE (Côtes-du-Nord 1, Finist. 0, Ille-et-V. 0, Loire-Inf, 0, Morbihan 1)	2
CHAMPAGNE (Ardennes 1, Aube 0, Marne 0, Haute- Marne 0)	1
CORSE	0
DAUPHINÉ (Htes-Alpes 0, Drôme 1, Isère 3)	4
FLANDRE (Nord) 2	2
Foix, Comté de (Ariège)	3
FRANCHE-COMTÉ (Doubs, jura, Haute-Saône)	0
GUYENNE et GASCOGNE (Aveyron 1, Dordogne 5, Gers 1, Gironde 1, Landes 0, Lot 1, Lot-et-Gar. 0, Tarn-et- Garonne 0)	9
ILE-DE-FRANCE (Seine 3, S.-et-Marne, 2, S.-et-Oise 2)	7
LANGUEDOC (Ardèche 2, Aude 1, Gard 1, Hte-Garonne 5, Hérault 5, Etc-Loire 12, Lozère 5, Tarn 1) . . .	32
LIMOUSIN et MARCHE (Corrèze 1, Creuse 2, Hte- Vienne 0)	3
LORRAINE (Meurthe-et-Mos. 0, Meuse 1, Moselle 0, Vosges 1)	2
LYONNAIS et FOREZ (Loire 8, Rhône 3)	11
MAINE (Mayenne 1, Sarthe 1)	2
NIVERNAIS (Nièvre)	0
NORMANDIE (Calvados 2, Eure 0, Manche 1, Orne 1, Seine-Inf. 0)	4
ORLÉANAIS (Eure-et-Loir 3, Loir-et-Cher 1, Loiret 3)	7
PICARDIE (Aisne 1, Oise, Somme)	1
POITOU (Deux-Sèvres, Vendée, Vienne)	0
PROVENCE et COMTATS (Alpes-Mar. 3., Basses-Alpes 1, B.-du-Rhône, 11, Var 1, Vaucluse 6)	22
ROUSSILLON (Pyr.-Orientales)	13
SAVOIE (Savoie 3, Hte-Savoie 1)	4
TOURAIN (Indre-et-Loire)	0

Pertes et gains depuis 1550 environ

Détruites par les huguenots : 25 ; par les jacobins : 46 (48 de ces images ont été remplacées par des statuettes noires, mais même celles-ci, à d'autres égards, sont des répliques infidèles).

Usées ou défigurées de vétusté : *Maillane, Prats, Sarance*, etc.

Disparues : *Arles, Grandris, Marseille-Huveaune*, etc.

Blanchies : *Arceau, Avioth, Beaune, Laurie, Saumur, Serrigny*.

Dorées : *C.happes, Montluçon, Tournus*.

Sortie de France : *Hix*.

Dévotions nouvelles : *La Bastide, La Cellette, Laon, Lorient, Soissons, Sommepey, Tocane, Villefranche-de-Conflent, Villeneuve-sur-Lot* ; outre les dévotions venues de l'étranger (voir Table IV).

Pour mémoire. -- Transferts d'une paroisse à une autre (*Tudet à Gondonville*, etc.), 9 à des musées, 5 ; à des collections particulières, 5.

TABLE II

Peintures, vitraux, etc.,
figurant une Vierge noire

Agde (Hérault). N.-D.-du-Grau, image de st Luc, disparue.

Aurillac (Cantal). Copie disparue d'une image de st Luc, appelée N.-D.-du-Coeur ou du Choeur.

Angers (Maine-et-Loire). L'église St-Martin, aujourd'hui disparue, avait un tableau figurant la V. N. Il en existe un au Musée lapidaire ; la Vierge y est représentée blonde, la tête et les épaules couvertes d'un voile noir, le visage gris et rose. L'enfant lui caresse le menton. Le fond de l'image est d'or. Non antérieur au xve siècle.

Bourg (Ain). Tableau miraculeux d'un bois très léger (45 cm. x 30 cm.), détruit à la Révolution, sauf le visage de la Vierge; le sujet est une Annonciation dans le style de l'école de Cologne.

Cambrai (Nord), N.-D.-des-Grâces. Tableau de 35X26, apporté d'Italie ou de Constantinople en 1440.

Clairmarais (Pas-de-Calais). Dans l'abbaye aujourd'hui disparue, une fresque représentait saint Bernard invoquant la Vierge de Châtillon-sur-Seine.

Embrun (Hautes-Alpes). Sous le porche de la cathédrale, peinture sur pierre de l'Adoration, détruite en 1585.

Ferrières (Loiret). Portrait de la Vierge par saint Luc, détruit en 1561.

Gisors (Eure). Vitrail : N.-D.-de-Liesse noire ; enfant rosé.

Ligny (Meuse). N.-D.-des-Vertus, peinture sur soie du moyen âge, d'après Santa Maria Major de Rome.

Lucé (Eure-et-Loir). Peinture à l'huile, sur toile, de N.-D.-de-Chartres, couleur « d'ébène grise luisante » (Cochard).

Mailhoc (Tarn). Tableau dit N.-D.-la-Noire, figurant N.-D.-de-Guadalupe, apporté du Sénégal au XVIIIe siècle.

Manosque (Basses-Alpes). Cathédrale : deux vitraux figurant la statuette locale.

Palau (Pyrénées-Orientales). Tableau, par J. Serra (Catalan, XVe siècle).

Paris. A N.-D.-des-Champs exista jusqu'à la Révolution un portrait exécuté ou apporté par saint Denis. Il y en avait copie sur une petite pierre carrée encastrée à l'extérieur du mur nord. Sur cette copie fut faite une statuette qui se voyait à Notre-Dame (*Triple couronne*, II, page 428.)

Rocamadour (Lot). Vierge figurée noire sur une fresque extérieure.

Salers (Cantal). Tapisserie du XVI^e siècle, figurant Marie et Joseph noirs, alors que l'enfant est blanc. (*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 20 octobre 1898.)

TABLE III

**Autres personnages sacrés figurés noirs
au moyen âge
ou désignés aujourd'hui comme noirs**

Le Christ, dans certaines enluminures, est noir quand il descend aux enfers. Saint-Flour possède un christ de grande taille, en chêne nu, du XVe siècle. Nous avons eu des christs au visage très foncé, dits Vaudeluques, parce qu'ils reproduisaient un christ au visage noir miraculeusement arrivé à Lucques en 782, et que visage en italien se dit *volto*, dont nous avons tiré « voût », puis « vou » et « van ». (Ces Vaudeluques étaient richement habillés, ce qui donna au peuple l'épithète de godelureau.)

Sainte Anne est figurée noire à Chartres, vitrail du transept nord; à Champagnac et à Commana. Elle l'était peut-être à Joinville. A Chartres, la petite Marie est rosée.

Sainte Catherine était particulièrement invoquée en temps de peste. Elle est noire sur une fresque de Montmorillon.

Sainte Marie l'Egyptienne, *Sara l'Egyptienne*, *la reine de Saba*, *saint Maurice* et sa légion thébaine (dont faisaient partie saint Victor et saint Ours), l'un des trois rois mages, le bourreau de saint Jean-Baptiste, sont régulièrement représentés noirs.

Par suite d'altérations chimiques probablement, quelques fresques donnent la couleur noire à d'autres personnages : saint Christophe, sainte Elisabeth, à Rocamadour; la Sainte Famille et les rois mages, à Saint-Pierre-les-Eglises (Vienne); tous les personnages d'une grande fresque à l'église Notre-Dame, à Montmorillon; treize personnages sur dix-sept, dans une chapelle funéraire de Jouhé (Vienne).

TABLE IV

Principales dévotions à la Vierge noire
hors de France

Allemagne et Autriche. -- Alt Ettingen (près Salzburg), Cologne, Friedrichshafen, Hildesheim, Kevelaer, Mannheim, Mariaeck, Maria-Zell, Neumünster, Nieder-Ranna (près Ratisbonne), Nuremberg, Offenbourg, Würzburg.

Belgique, Luxembourg, Pays-Bas. -- Affighem, Dinant, Dordrecht, Hal (1), Hasque (près Hasselt), Lierre, Louvain (N.-D.-de-Sichem) (2), Tongres (3), Tournai, Verviers, Walcourt (4).

Espagne. -- Avila, Caceres, Cadix, Ciudad, Rodrigo (N.-D.* de-Rocamadour), Covadonga (?), Estrella (N.-D.-du-Puy), Fontarabie, Guadalupe (5), Madrid, Montserrat (près Barcelone) (6), Nuria, Panzano, Puigcerda, Salamanque, Santiago de Compostella, Saragosse, Sesa, Tolède, Valence, Veruela, Vich.

Hongrie. -- Szekes-Fejervar.

Iles Britanniques. -- N.-D.-de-Lorette, à Glastonbury et à Walsingham (du XVIe au XVIIe s. seulement). Aujourd'hui N.-D. de Hal, à Londres.

Italie. -- Avellino, Biella (7), Florence, Lorette (8), Milan, Milazzo (Sicile), Naples, Rome, Tindaro (Sicile), Torcello (Ile de), Venise.

Mexique. -- N.-D.-de-Guadalupe a officiellement détrôné le Dispatex mexicain, qui était une pierre noire polie.

Pérou. -- Christ noir à Cuzco.

Pologne. -- Czenstochowo.

Portugal. -- Pedernera (Pierre-Noire !), Lisbonne, Porto, Lamego, Moncorvo.

Roumanie. -- Bucarest.

Suisse. -- Einsiedeln (9), Fribourg, Singen.

Tchécoslovaquie. -- Prague.

-
- (1) Répliques à Bailleul, Condé, Crespin, Ghissignies (Nord).
 (2) Répliques à Gray et Jussey (Haute-Saône), à Miège et à Montciel (Jura), à Ornans (Doubs).
 (3) Répliques à Lille (Hôpital), à Troisvilles (Nord).
 (4) Réplique possible à Avioth (Meuse).
 (5) Réplique à Carcarès (Landes), et tableau à Mailhoc (Tarn).
 (6) Répliques à Draguignan (disparue), Arbois (Jura), Font-Romeu (à côté de l'image locale) ; à Lourdes (égl. paroissiale).
 (7) Réplique possible à Peisey.
 (8) Répliques à Arcachon, Conliège (Jura), Murbach. (Bas-Rhin), Salers (Cantal), Saint-Michel-Lapujade (Gironde).
 (9) Répliques à Metz (Moselle), Montant (Gers), Hubach (Bas-Rhin), et à Cerneux, Cornabey, Le Barboux, Plaimbois, Pontarlier (Doubs).

INDEX

PRINCIPAUX AUTEURS CITÉS

- A
- Ajalbert (J.), 10, 139.
 Albe (Abbé), 148.
 Angot (Abbé), 189.
 Artaud de Montor, 209.
 Augustin (St), 14, 174, 205, 209.
- B
- Backer (L. de), 183.
 Barbier de Montault (Mgr), 25, 209.
 Bâtissier, 49, 50.
 Baudoin (Dr M.), 199, 231.
 Baudry (Abbé F.), 230.
 Beissel, 10, 29, 35.
 Benoît (F.), 127.
 Berge (F.), 129.
 Bernard d'Angers, 60, 229.
 Bernard (St), 200.
 Bertrand (A.), 65, 199.
 Beugnot, 68.
 Blanchet (A.), 43, 136, 168, 222.
 Bloch (G.), 44.
 Bonnard (L.), 146, 195.
 Borafull (A. de), 10, 29.
 Boudant (Abbé), 36.
 Brehier (L.), 11, 32, 211, 223.
 Brugière (Chanoine), 205, 213, 214.
 Bulliot et Thiollier, 59, 115, 170.
 Buzonnière, 194.
- C
- Carnoy, 217.
 Cazalis de Fondouce, 121.
 César, 134, 218, 224.
 Chabanel (J. de), 99.
 Chagny (A.), 169.
 Chapelain (Baron de), 37.
 Clerc (M.), 42, 111, 118, 175.
 Cler-Garçon (Mme), 170.
 Collignon, 32.
 Collin de Plancy, 24, 136, 203.
 Colomb (Abbé), 113, 169.
 Costecalde (Abbé), 148.
 Courajod, 27.
 Crégut (Chanoine), 72.
 Cumont (F.), 219.
- D
- Déchelette, 41, 45, 57, 71, 150, 217.
 Delattre (R. P.), 55, 104, 123, 227.
 Denys Périégète, 194.
 221, 225.
 Déramond (Chanoine), 101.
 Deribier, 140.
 Desfontaines, 149.
 Diehl (Ch.), 211.
 Dolet (Et.), 100.
 Drochon, 20, 23, 37, 103, 112, 115,
 168, 203.
 Duchesne (Mgr), 59.
 Duparc, 197.
 Durand-Lefebvre (Mine), 131, 174,
 191, 203, 207, 209 et Table I.
 Durant, 186.
- E
- Ebersolt (J.), 226.
 Entraygues (Chanoine d'), 132.
 Espérandieu, 48, 226 et illustr.
- F
- Faujas de Saint-Fond, 86-91.
 Fayolle (Mis de), 10, 31.
 Ferradou (Abbé), 99.
 Fodéré (R. P.), 27, 163.
 Fortier-Beaulieu, 81.
 Fouret (F.), 106.
- G
- Gandelot, 168.
 Gariel, 107, 109.
 Gayet, 55, 206.
 Gerbet (Mgr), 57.
 Geyman (R. P.), 160.
 Gissey (R. P. Odo de), 15, 85, 92,
 155.
 Glotz, 235.
 Godard (A.), 146.
 Godefroy de Paris (R. P.), 136.
 Goethe, 238.
 Gostling (Mrs.), 137, 140, 143, 152.
 Graillot, 45, 66, 98, 146, 212, 220.
 Grandet (J.), 177.
 Grégoire de Tours, 53, 228.
 Grégoire le Grand, 15.
 Grimm, 184.
 Grobel (Abbé), 162.
 Grosson, 11.4.
 Grumppenberg (R. P.), 14, 39, 96,
 98, 156, 168, 203.
 Guichenon, 169.
- H
- Hamon (Abbé), 37, 130, 137, 189.
 Hastings, 129.
 Hilarion (R. P.), 185.
 Hogarth, 232.
 Hourticq (L.), 33.
 Hugues (R. P.), 182, 246.
- J
- Jarossay (Abbé), 202.
 Jaubert (Dom), 114.
 Jeanton (G.), 171.
 Jérôme (St), 68, 226, 228.
 Jessé-Charleval, 26, 118.
 Jullian (C.), 42, 43, 63, 97, 134, 165,
 Jusselin, 196.
- K
- Krappe, 70, 99, 183, 218, 239.
- L
- Laborde (Comte de), 54.
 Lacroix-Novaro, 46.
 La Faye de l'Hospiral, 32.
 Laforgue, 10, 22, 205.
 Laforgue (Abbé), 97.
 Lagrèze, 57.

Lassalle (R. P.), 22, 96.
 Lasteyrie (A. de), 223.
 Lebeuf (Abbé), 185.
 Le Blant, 55.
 Lecky, 212.
 Leclercq (Dom), 209.
 Legrand, 170.
 Lemonnier, 179.
 Leroi, 178.
 Longnon, 143, 153.

M

Mâle (F.), 33, 53, 54, 62, 134.
 Manteyer (G. de), 118.
 Marbot (Abbé), 112, 120.
 Marchetti, 116.
 Martin (Dom), 56, 166, 221.
 Martin (J.-S.), 164.
 Martin du Gard, 10.
 Maury (A.), 193.
 Mazel (Chanoine), 126.
 Mazon (A.), 159.
 Médan (Chanoine L.), 97.
 Menzel, 15, 201, 205, 207, 210.
 Merlet (R.), 26, 60, 61, 197.
 Mézeray, 174.
 Michelet, 101.
 Mistral, 119, 121, 122, 125.
 Monnier, 222.
 Monteil, 154.
 Morin (Dom), 202.

N

Nore (A. de), 117, 222.
 Nork, 35.
 Paradin, 166.
 Pernéty (Dom), 239, App. C.
 Picard (Ch.), 45, 227, 232.
 Pîlot, 161.
 Pintard, 199.
 Platon, 67, App. C.

PRINCIPAUX SUJETS

Agde, 106, 224.
 Aix-en-Provence, 77, 111-113.
 Alchimie, 240 et App. C.
 Alet, 106, 186.
 Anjou, 176.
 Arcachon, 19, 30, 132.
 Arceau, 168.
 Ardèche, 44, 159, 186.
 Arfeuilles, 78, 81, 145.
 Arles, 37, 40, 46, 70, 119, 157.
 Aspet, 98.
 Aurillac, 60, 139, 162, 229.
 Authézat, 70, 137.
 Auvergne, 43, 41, 131, 159, 229, 230.
 Auxerre, 24, 168.
 Auzers, 30.
 Avignon, 120.
 Avioth, 24, 58, 173.

B

Bagnères-de-Bigorre, 97.
 Bailleul, 24, 183.

Porée (Ch.), 148.
 Porphyre., 67, 224.
 Port (C.), 177.

Q

Quirielle (B. de), 144.

R

Randanne (Abbé), 136.
 Raoul-Rochette, 49, 212, 232.
 Réau, 208.
 Benet, 149.
 Rhys, 179.
 Ring (M. de), 173.
 Rocher (Ch.), 97.
 Rohault de Fleury, 10, 30, 53, 144,
 148, 156, 162.
 Rougé (J.-M.), 59.
 Rous (Abbé), 101.
 Rupert, 214.
 Rupin, 151.

S

Saintyves, 67.
 Sébilot, 31, 70.
 Séroux d'Agincourt, 208.
 Siegler, 172.
 Sievert (A.), 165.
 Strabon, 133.
 Taylor (Baron), 64.
 Thiers (.I.-P.), 105.
 Toutain, 69.

V

Valon (L. de), 152.
 Van den Steen (R. P.), 14, 205.
 Van Gennep, 9, 163.
 Véga (P. de la), 200.
 Véricel, 166.
 Vidal de la Blache, 133, 139, 194.
 Villeneuve, 112.
 Vitré, 153.

Z

Zielinski, 238.

Ballon, 23, 78, 189.
 Banyuls, 77, 104.
 Barbegal, 22, 120.
 Barroux (Le), 22, 120.
 Beaujolais, 164.
 Beaune, 78, 160, 168, 174.
 Belliard (Le), 20.
 Bernard (Le), 234.
 Besse, 20.
 Boège, 71, 162.
 Bois sacrés, 15, 68, 72, 104, 109, 120,
 144, 151, 162, 190 (Luc-sur-Mer),
 225.
 Bollène, 44, 81, 120.
 Bologne, 179.
Bonne Dame (La), 140.
Bonnes Dames, 221.
 Boulogne-sur-Mer, 43, 52, 53, 178.
 Boulogne-sur-Seine, 187.
 Bourbon-l'Archambault, 78.
 Bourg, 49, 169.
 Bourgameuf, 150.
 Bourgogne, 167-172.
 Bourisp, 21, 30, 97.

Bovidé (thème du), 56-57, 96, 97,
103, 104, 120, 123, 139, 141,
143, 151, 168, 220.

Bredons, 142.

Bretagne, 51, 179, 181, 217.

Breuilaufa, 135.

Buret (Le), 189.

Byzance, 30, 34, 211, 226.

C

Cantal, 139.

Cantiques des Cantiques, 212 et suiv.

Capdropt, 22, 151., 208.

Capelou, 151.

Carry-le-Rouet, 64, 117, 120.

Cases-de-Pène, 104.

Cassianites, 97, 114, 119, 121, 123,
143, 167, 179.

Cassien, 117.

Cèdre, 22, 84, 90.

Genette (La), 149, 187.

Cévennes, 146, 217, 223.

Châines, 97, 151.

Champagnae, 54, 140, 184.

Champagne, 174.

Chandeleur, 81, 116, 121.

Chappes, 38, 72.

Chartres, 9, 24, 26, 31, 34, 53; 59-
62, 64, 70, 78, 180, 195-201.

Chasse Annequin, Chasseur noir, 183.

Châtillon-sur-Seine, 64, 81, 170, 175.

Chatou, 187.

Chauriat, 137.

Chenoise, 187.

Christ noirs, 18, 28, 29.

Cimetières, 82, 113, 114, 119, 121,
123, 129, 139, 148, 150, 161, 173,
185, 190.

Clairmarais, 171.

Clercs et Pèlerins, 12, 34, 35, 36,
72, 107-110, 111, 118, 155, 157,
158-159, 169, 180, 196, 198, 210,
214, 228.

Clermont-Ferrand, 32, 64, 72, 79,
135-137.

Cléry, 201.

Cologne, 35, 175.

Commana, 71, 181.

Conques, 60, 61, 229.

Cornas, 160.

Corneille, 22, 37, 103.

Corse, 47-48, 217.

Coulombs, 22, 202.

Couterne, 190.

Creuse, 150.

Croisades., 92, 140, 142, 152, 153,
162, 168, 172, 204.

Cryptes, 64., 114, 127, 129, 132, 137,
138, 139, 142, 144, 148, 150, 163,
164, 165, 178, 179, 192, 197.

Cula (Là), 23, 27, 147.

Cultes de l'arbre, 153, 173, 188, 189,
225, 226 (et *Bois sacrés*) ; *du*
cheval, 100 ; *des eaux*, 64, 99,
101, 130; 153, 180, 188, 199, 230,
(et *Fontaines, Puits, Sources*) ;
des images, 53, 58, 91, 206, 207,
211, 224, 228 ; *des Mères*, 216 et
suiv. *des morts*, 117, 156, 180
(et *cimetières, nécropoles, sar-*
cophages, lombes) ; *des pierres*,
96, 203, 223, 224, 240 et A.pp. D.;
du soleil, 47, 75, 218 (et *Bélénus*

Mithra) ; *de la terre*, 57, 63, 71.

119, 128, 156, 218, 235, etc.

Cusset, 145.

D

Délivrance (La), 22, 64, 190.

DIEUX ET DÉESSES. Abellio, 77;

Adibon, 155 ; Ana, App. B. ;

Anâhita, App. D. ; Andarta., 78,

101, 216 ; Anna Perenna, Anna

Tourna, App. ; Annis, 156,

App. B ; Anou, 97 ; Ana, 179 ;

Apollon, 77 ; Aphrodite Mélaï-

nis, 27 ; Ardenne, 160 ; Artémis,

42, 43, 56, 77, 106, 126, 129, 174,

216, 221 ; Artio, 216 ; Attis, 76,

79 ; Bélénus, 47, 75, 78, 160, 168,

189, 192, 222 ; Bellone, 168 ;

Belona, 145 ; Bonne Déesse, 149,

242 ; Borvo, 78, 144 ; Briccia, 187;

Brigantia, 125 ; Cérès, 67, 71, 81,

115, 116, 184 ; Copia, 166 ; Cybèle,

45, 48, 49, 57, 65, 71 (clavigère),

72, 74, 76, 83, 97, 98, 101, 106, 111,

112 (turrigère), 116, 119, 126, 127 ;

145, 147, 150, 153, 156, 161, 165,

171, 193 ; 212, 219, 220, 221

(turrigère), 224 ; Dana, 125, App.

B. ; Déesses-Mères, 112, 144,

203, 204, 230 ; Déméter, 68, 69,

116, 172, 217, 218, 240 ; Diane,

48, 53, 71., 77, 115, 119, 120, 140,

142, 160, 184, 221 ; Diane

d'Ephèse, 49, 166, 232 et suiv. ;

Dianus, 47, 77 ; Dispaten, 78, 80,

81, 169, 183, 218 ; Dourgâ, voir.

Kâli ; Epona, 100, 219 ; Ferrabo,

166 ; Grande- Mère, 67, 71, 99,

100, 220 ; Graselos, 65 ; Hadès,

183, 236 ; Hécate, 48, 79, 124,

174, 221 ; Hel, 140, 183, 221; Hêla

184 ; Hercule, 56, 105, 116, 120,

192 ; Hermès, 122 ; Hertha, 128 ;

Horus, 75, 220 ; Idaea, 153, 161 ;

Isis, 48, 55, 56, 57, 75, 76, 90, 116,

117, 126, 127, 146, 147, 156, 161,

178, 187, 191, 200, 211, 219-220,

231, 240 ; Janus, 77, 221 ; Junon,

127, 219 ; Jupiter infernal, 80,

218 ; Kâli, 130, 240 et suiv. ;

Krishna, 18, 236 ; Latone, App.

C. ; Mâ, 168 ; Main, 122 ; Matro-

nae, 217, 227 ; Mercure, 47, 76.,

82, 150, 188, 220, 224 ; Mères

gauloises, 59, 126, 127, 146, 149,

217 ; Mithra, 69, 76, 78, 111, 122;

146, 165, 166, 220 ; Orcus, 79.,

80, 82, 138, 183 ; Osiris, 75, 82,

238 ; Oupis, 232 ; Pallas, 99, 146,

153, 237 ; Parques, 115, 152,

222 ; Perséphone, 115, 117, 122,

217 ; Pluton, 59, 67, 80, 109, 218 ;

Plutus, 67, 186 ; Proserpine, 67,

81, 116, 146 ; Râ, 126 ; Rhéa-

Héra, 66, 68 ; Roth, 56 ; Sessia,

193; Siva, 223, 225, 242 ; Soulivia,

152.; Teutatès, 47, 83 ; Tezcatli-

puca, 18 ; Vasso, 139 ; Vesta,

71, 109 ; Victoire, 24, 78, 98,

101, 199.

Dijon, 9, 31, 64, 167,

Dorres, 64, 102,

Draguignan, 19, 77.

Dunkerque, 182.

Dusenbach, 172.

E

Echarmeaux (Les), 167.

Egliseneuve-d'Entraigue, 139.

Eglises rondes, 71, 139, 203.

Egypte, 55, 157, 206, 223, 226, 234, 240, etc.

Einsiedeln, 19, 35, 43, 54, 58.

Embrun, 161.

Emporiae, 43, 105, 106, 153, 195.

Ephèse, 34, 55, 68, 91, 118, 220, 227.

Err, 102.

Espalion, 24, 38, 153.

Estivantes, 130, 139, 140.

Etain, 42, 43, 45, 126, 149, 156, 179, 181, 193 (et *Mines*, *Routes*).

Eyne, 102.

F

Fées, 57, 58, 69, 79, 102, 146, 170, 221, 222, 224.

Ferrières, 188, 202

Fontaine du Bardon, 145 ; des Deux-Jumeaux, 150 ; de la Douix, 170 ; de l'Etuve, 195 ; du Roulier, 140 ; Saint-Chéron, 202 ; Sainte-Marie, 100 ; de Saint-Pélegrin, 102 ; de Saint-Ploto, 59 ; de Sainte-Teigne, 143 ; Sainte-Véronique, 133 ; de la Veirge, 143.

Fontpeyryne, 151.

Font-Romeu, 19, 31, 102.

Font-Sainte (La), 139, 140, 142.

Forez, 146.

Frontières, 64, 147, 160, 174.

G

Gévaudan, 147.

Goult-Lumières, 37, 64, 71, 121.

Grande-Chartreuse, 22, 162.

Grandris, 21, 167.

Grenoble, 161.

Grottes, 66-70, 101, 121, 136, 152, 156, 170, 217.

Guingamp, 23, 26, 64, 179.

H

Hauteurs, 82, 97, 98, 101, 106, 108, 123, 124, 142, 144, 150, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 173, 174, 177, 178, 179, 181, 181, 193, 199.

Havre (Le), 17.

Réas, 97.

Hérault, 106-110.

Hivernages, 102, 130, 139.

Hix, 21, 64, 102, 105.

Honfleur, 191.

Hyères, 56.

I

Îcônes, 30, 34, 208.

Ile-Barbe, 120, 164, 165.

Ile-de-France, 184.

Inde, 126, 136, 162, 193, 207, 224, 234.

Inventions, 52-56 ; passim, 225, 229, 232 ; App. A.

J

Jérémie, 86, 91.

Joinville, 174.

Josselin, 35, 55, 58, 179, 196.

Jouhé-sur-G., 29.

Joyeuse, 186.

K

Kaaba, 223 ; App. D.

Kabbale, 239.

L

Lacs, 70, 99, 122, 168, 172, 174, 177.

Laghet (Le), 71, 122.

Laideur, 10, 33, 123, 135, 150, 185, 208.

Lantenay, 168.

Laon, 203.

Laroque, 107.

Latour d'Auvergne, 20, 139.

Laurie, 37, 64, 140.

Légion thébaine, 118, 171.

Liesse, 203.

Limousin, 149, 199.

Limoux, 106, 115, 186.

Llo, 102.

Lombardie, 161, 173.

Longpont, 24, 64, 188.

Lorient, 180, 185.

Loup, chien, etc., 74, 79, 218.

Lourdes, 19, 22, 85, 206.

Lupiat, 135.

Luvigny, 174.

Lyon, 64, 120, 160, 164..

M

Magie sympathique, 100, note 1.

Mailhat, 19.

Mailhoc, 144.

Maillane, 22, 37, 122.

Majestés, 109, 134, 144, 157, 234.

Malaucène, 64, 78, 120, 122.

Manosque, 13, 22, 32, 54, 71, 123.

Maquillages, 10-11, 31, 35, 102, 103, 135, 113, 154, 161, 169, 171, 174, 179, 210, 124.

Marsat, 135.

Marseille, Massalia, Massaliotes, 22, 26, 27, 42-47, 64, 69, 73, 81, 100, 106, 113-120, 137, 146, 156, 159, 175, 179, 223, 225.

Marthuret, Martrois, 71.

Marjevols, 149.

Massif Central, 47, 133.

Mauriac, 54, 140, 185.

Mazan, 123.

Mégalithes 138, 144, 151, 155, 156, 162, 169, 177, 186, 193.

Meillers, 30.

Mémoire du peuple, 13, 34, 37, 41, 57, 58, 59, 69, 96, 121, 127, 155, 158-159, 189, 198, 202, 221, 229, 234.

Mende, 37, 73, 147.

Metz, 19, 56, 71.

Meymac, 135, 149.

Mézières, 9, 54, 64, 174.

Mines, 43, 101, 102, 105, 138, 144, 146, 147, 149, 154, 163, 176, 179, 201.

Modane, 22, 30, 162.

Molompize, 141.

Monnaies, 43-45, 100, 106, 140, 153, 156, 159, 170.

Montmorillon, 29.

Montpellier, 22, 46, 54, 78, 81, 107-110.

Mont-Saint-Michel, 64, 71, 78, 83, 192.

Montserrat, 19, 40, 54, 94, 97, 102, 104.

Montvianeix, 11, 32.

- Morvan, 115, 162, 226.
Moulins, 54, 82, 134, 144, 188.
Murat, 22, 141.
Myans, 64, 163.
- N
- Nécropoles, 140, 145, 146, 160, 171, 217.
Neuilly-sur-S., 185.
Nigra sum..., 213.
Nogent-sur-S., 24.
Normandie, 190.
NOTRE-DAME. - des Abeilles, 77, 104 ; des Anges, 124 ; de l'Appart, 167 ; d'Ay, 159 ; de-Belloch, 102 ; de Bénédiction, 188 ; de Bétélen, 10, 37, 122 ; de Bethléem, 99, 202 ; de Bon-Espoir, 167 ; de Bonne-Délivrance, 184 ; de Bonne-Garde, 188 ; de Bon-Rapport, 167 ; de la Brèche, 195 ; de la Bune, 122, 123 ; de Buglose, 19 ; de la Garce, 149 ; des Champs, 83, 94, 184, 185, 189, 209 ; du Charmaix, 162 ; du Château, 124, 143 ; de la Chaussée, 183 ; du Chemin, 171 ; des Clefs, 71 ; du Clocher, 137 ; de Confession, 114, 180 ; del Coral, 103 ; de Covagonda, 69 ; de la Daurade, 98 ; des Dunes, 183 ; de l'Etang, 168 ; de Fenestre, 130 ; de Férétr, 131 ; de la Font-de-Verquières, 123 ; de la Garde, 114 ; de Grâce 111, 119, 122, 165, 191 ; des Grès, 180 ; du Grozel, 66 ; de Guadelupe, 18, 54, 132, 144 ; de Hal, 19, 175, 183 ; du Halgoët, 26, 179 ; de l'Huveaune, 113 ; de Laval, 147 ; de Lignou, 190 ; de Lorette, 9, 19, 51, 52, 132, 142, 143 ; des Lumières, 115, 121 ; de Marceille, 106 ; du Marché, 167 ; du Marthuret, 71, 138 ; de la Mer, 126 ; des Miracles, 194 ; du Mont-Carmel, 140 ; de Montserrat, 29 ; du Mont-Tombe, 71, 192 ; des Morts, 177, 192 ; de la Mûre, 160 ; de Myans, 9, 163 ; de Nantilly, 177 ; de Natzy, 139 ; de Nouilhan, 57 ; des Oeufs, 123 ; des Oliviers, 141 ; de Oropa, 43, 162, 163 ; de la Paix, 185 ; du Palais, 98 ; de la Pierre, 96 ; du Plan, 120, 165 ; du. Port, 40, 72, 135, 149 ; du Puy, 107, 188 (voir Le Puy) ; de Ratis, 126 ; de Rivolet, 167 ; du Romigier, 123 ; du Ronceray, 19 ; du Roncier, 144 ; de la Ronde, 71 ; du Rozanet, 143 ; de Sabart, 65, 101 ; de la Seds, 112 ; de Sous-Terre, 69 ; des Tables, 107 ; de Tendresse, 135 ; de Toutes Beautés, 213 ; de Touzy, 147 ; des Trois-Epis, 172 ; de Vacquière, 123 ; de Verdélais, 19 ; des Verquettes, 163 ; de la Victoire, 101, 104 ; de Vie, 174 ; des Vifs, 177 ; la Belle-Briançonne, 124 ; la Brûlée, 19 ; la Brune, 114, 120, 162 ; la Nègre, 108 ; la Négrette, 154 ; la Noire, 98, 107, 168 ; la Recevresse, 174 ; la Trouvée, 31 la Vérénade, 124 ; Sous-Terre, 150, 179, 195. Voir aussi à la Table I.
- Noves, 28, 64, 79, 123.
- O
- Odeillo, 30, 31, 102.
Ogre, 79.
Or, 48, 105, 134, 135, 149.
Orcival, 32, 64, 79, 135, 138.
Orléans, 10, 54, 134, 194.
Oust., 19, 101.
- P
- Pacaudière (La), 22, 147, 188.
Palladiums, 65, 142, 170, App. D.
Paris, 18-4.
Peisey, 24, 163.
Périgueux, 49, 150, 214.
Pézenas, 22, 81, 99, 107.
Phéniciens, 42, 47, 181, 194.
Phocéens, 44, 56, 77, 97, 105, 156.
Pignans, 24, 54, 56, 64, 124.
Ploujean, 179.
Poitiers, 71, note 1.
Polignan, 97.
Polythéisme gaulois : surtout 126, 155, 189, 217, 222.
Pouvoir sur la fécondité, 100, 127, 145, 171, 173, 204 ; *la fertilité*, 96, 128, 173, 217 ; *la foudre*, 102, 116, 141 ; *la grêle*, 120 ; *l'incendie*, 102, etc. ; *la maladie*, 37, 122 ; *la mer*, 124, 193, 233 ; la mort, 145, 173 ; *la pluie*, 99, 100, 107, 120, 123, 153, 167 ; *la vue*, 106, 115, 127, 139, 147, 166, 168, 179.
Pradelles, 160.
Prats-de-Mollo, 103.
Pringy, 23, 53, 188, 208.
Provence, 41, 46, 111-131, 226, 230.
Puits 69, 106, 127, 129, 132, 136, 143, 171, 197, 204.
Puits funéraires, 183, 199, 230 et suiv.
Puy (Le), 30, 31, 35, 44, 53, 73, 84, 95, 97, 132, 134, 141, 150, 152, 154-159, 160, 208.
Puy-de-Dôme, 135, 139.
Pyrène, 43, 105.
- Q
- Quézac (Cantal), 19.
Quézac (Lozère), 58, 94, 149.
- R
- Retour (thème du)*, 57-59, 97, 120, 123, 125, 143, 144, 145, 149, 173, 229, 232.
Rhode, 43, 105, 153.
Ribeauvillé, 24, 172.
Riom, 71, 76, 138.
Rocamadour, 9, 12, 32, 53, 70, 78, 81, 94, 133, 151-153.
Rocheft-du-Gard, 24, 146.
Rodés, 103, 105.
Rouergue, 153, 217, 223, 229.
Rouge (couleur symb.), 136, 148, 154, 167, 168, 208.
Roumégoux, 144.
Roussillon, 41, 102-104, 235.

ROUTES : *anciennes*, 42, 44, 97, 123, 125, 140, 145, 147, 149, 160, 163, 167, 170, 171, 181, 183, 189, 190, 193, 201; *d'Hercule*, 105, 107, 109, 123 ; *des métaux*, 44, 45, 49, 97, 100, 126, 133, 138, 139, 156, 175, 181 ; *nationales* (N 7), 147, 188 ; (N 9), 142 ; (N 65), 170 ; (N 107), 149 ; (N 109), 107 ; (N 116), 104 ; (N 117), 97, 104 ; (N 176), 146.

S

SAINTS ET SAINTES (*leurs personnes*). - Abraham, 226 ; Agathe, 115, 122, 124 ; Amadour, 132, 152 ; Anne, 24, 156, 174, 181, 182, 200, 233 ; App. B. ; Bernard, 24, 171 ; Blaise, 76, 79-81, 110, 115, 142, 218 ; Brice, 187 ; Brigitte, 125 ; Brune, 24, 27, 36, 146, 171 ; Catherine, 29 ; Denis, 94, 184, 188 ; Gilles, 65 ; Jean-Baptiste, 65, 77, 110, 161 ; Jeanne d'Arc, 9, 85, 194 ; Joseph, 29, 143, 213 ; Luc (images de St), 34, 53, 94, 113, 138, 151, 164, 202, 205, 208 ; Lucie, 70, 148, 149 ; Marie l'Egyptienne, 186 ; Martial, 132 ; Martin, 51, 53, 65 ; Maurice, 171 ; Michel, 82, 110, 192 ; Mitre, 77, 111, 129 ; Onuphre, 76 ; Ours, 79 ; Rade-gonde, 24, 25 ; Roch, 18, 110, 149, 171, 218 ; Sarclouse, 123 ; Vénier, 76 ; Véronique, 132, 152 ; Victor, 78, 79, 117.

SAINT, etc. (*villes, églises*, etc.). -- Sainte-Anne, 54, 140, 179, 200 ; Sainte-Anne d'Auray, 181, 245 ; Saint-Béat, 98 ; Saint-Blaise, 81, 107, 146, 148, 171 ; Saint-Bonnet, 75, 145 ; Saint-Christau, 96 ; Saint-Christophe, 143 ; Saint-Denis de Cabanne, 147 ; Saint-Etienne-des-Grès (à Paris), 184 ; Saint-Etienne-du-Grés (13.-du-R.), 124 ; Saint-Flour, 18, 28, 100, 143 ; Saint-Germain-des-Prés, 56, 76, 166, 184 ; Saint-Germain-Laval, 22, 147 ; Saint-Gervais, 22 ; Saint-Greluchon, 203 ; Saint-Guiraud, 107 ; Saint-Hippolyte, 20, 140 ; Saint-Jean-Baptiste, 117, 145, 148, 177 ; Sainte-Marie-l'Egyptienne, 194 ; Saintes-Maries (Les), 116, 125-130, 132 ; Saint-Mars, 189 ; Saint-Martin-Vesubie, 130 ; Saint-Michel, 98, 121, 125, 130, 148, 155 (voir *Mont-Saint-Michel*) ; Saint-Michel d'Arrée, 181 ; Saint-Michel-de-Cuxa, 103 ; Saint-Michel-du-Puy, 90 ; Saint-Michel-Mont-Mercure, 83 ; Saint-Michel sur-Orge, 188 ; Saint-Nectaire, 30 ; Saint-Ours, 79, 138 ; Saint-Pari-doux, 139 ; Saint-Paul, 131 ; Saint-Plouradou, 224 ; Saint-Quentin, 150 ; Saint-Roch, 100, 177 ; Saint-Romain-d'Ay, 22, 30, 159 ; Saint-Saturnin, 139 ; Saint-Savin, 27, 31, 32, 35, 96 ; Saint-

Seine, 19 ; Saint-Trophime, 40
Sainte-Victoire, 78 ; Saint-Victor, 70, 114, 143.
Salers, 31, 143, 213.
Sara l'Egyptienne, 125, 129, 233.
Saragosse, 96, 97.
Sarcophages, 123, 160, 182.
Sarrance, 22, 96.
Saumur, 54, 55, 177.
Sauvain, 147.
Savoie, 162-163.
Sculpture, 53, 61, -222 et suiv.
Séderon, 162.

Sedes Sapientiae, 34, 91, 214.
Sens, 141, 174, 176, 195, 202.
Serrigny, 171.
Serverette, 149.
Sigy, 188.
Soissons, 203.
Sommepey, 174.
Soulac, 132, 152.
Sources, 49, 63, 97, 100, 101, 102, 104, 106, 111, 123, 124, 127, 130, 132, 136, 137, 138, 140, 145, 147, 149, 151, 162, 163, 168, 170, 171, 173, 176, 187, 189, 190, 202, 203.
Souterraine (La), 150.

T

Tarascon-sur-Ariège, 22, 101.
Technique, 22, 134-135, 141, 157, 213.
Thuir, 22, 58, 104, 105.
Tocane Saint-Apre, 37.
Tombes, 70-72, 112.
Toulon-sur-Allier, 70, 230.

Toulouse

9, 40, 71, 78, 92, 98, 130, 153, 229.
Tournus, 22, 38, 171.
Trois-Épis, 172.
Tursac, 24, 151.
Types, 23-25, 36, 180, 210, 216, 223, 227.

V

Valenciennes, 183.
Valfleury, 21, 58, 147.
Vassivière, 94, 139.
Vauclaire, 144.
Vélars-sur-Ouche, 21, 168.
Velay, 44, 154, 159.
Vernay, 44, 134, 147.
Vernols, 135, 143.
Vichy, 24, 81, 146.
Villavard., 203.
Villedieu, 64, 143.
Villefranche-de-Conflent, 103.
Villiers-en-Desmuvre, 12.
Virgo, 173, 222, 236, 237.
Virgo paritura, 24, 59, 150, 168, 187, 188, 196.
Vivaraïs, 159.
Volclair, 144.
Wilrzbourg, 18, 70, 200.

Y

Yvois, 53.
Yzeure, 82, 145.

Z

Zachée, 132, 151.

@



1 et 2. Réplique rustique de l'image du Puy, venue de Craponne (Haute-Loire).

Collection particulière.



MARTIGUES
Aristarké traversant les lagunes.

Iphigénie s'enfuit de Tauride, en emportant l'image d'Artémis. Pour la légende " MARTIGUES ", etc. , voir appendice E.



4. Artémis. Recueillie à Ephèse en 1904 dans les ruines du quatrième temple bâti par le roi Crésus vers 550 avant notre ère.



5. Déesse-mère gallo-romaine. Bloc scellé dans le mur de Saintes ; au musée de Saintes depuis 1815 (Espérandieu, 1326).



6. Non pas saint Roch, mais Dispat ou Sucellos, le dieu au maillet. Autel trouvé à Nîmes vers 1850. (Espérandieu, 436).



7. La « Négrette » d'Espalion, couronnée en 1895.



8. Notre-Dame de Polignan. (Photo Breffeyte).

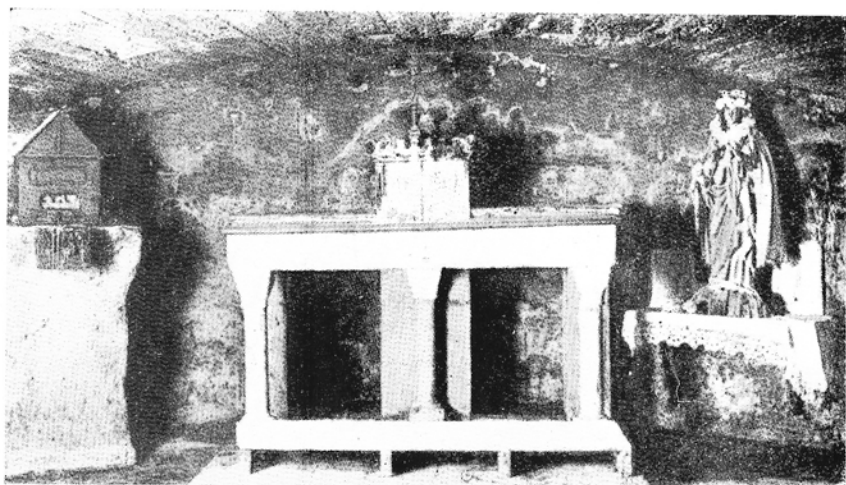
@



9. Déesse-mère du III^e siècle de notre ère, trouvée près du Bernard, Vendée, au fond d'un puits funéraire figuré plus loin. L'enfant fut brisé par le pic du puisatier.



10. Notre-Dame de Tournus. Type auvergnat, XII^e siècle. Jésus enseigne c'est un adulte et un clerc. Noter la grandeur des mains de Marie, signe de son pouvoir surhumain.



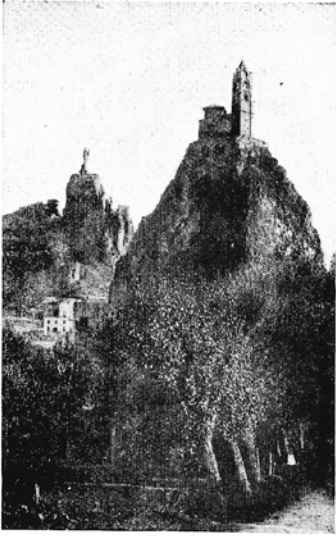
Autel païen.

Autel chrétien (III^e siècle).

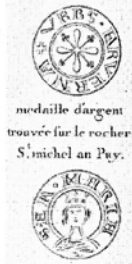
Statue de sainte Sara.

La crypte de l'église des Saintes-Maries-de-la-Mer

11. Illustr. des *Notes sur la Camargue et les Saintes-Maries-de-la-Mer*. de M. le chanoine A. Mazel, Marseille, 1935,



12. Le site unique du Puy. Au premier plan, le dyke d'Aiguilhe et la chapelle Saint-Michel; au fond, le rocher Cornaille, surmonté par une colossale Vierge de bronze.



medaille d'argent
trouvée sur le rocher
S. Michel au Puy.

13. La statuette de Notre-Dame du Puy dessinée sous les yeux de Faujas de Saint-Fond en 1778, brûlée à la Révolution.

@



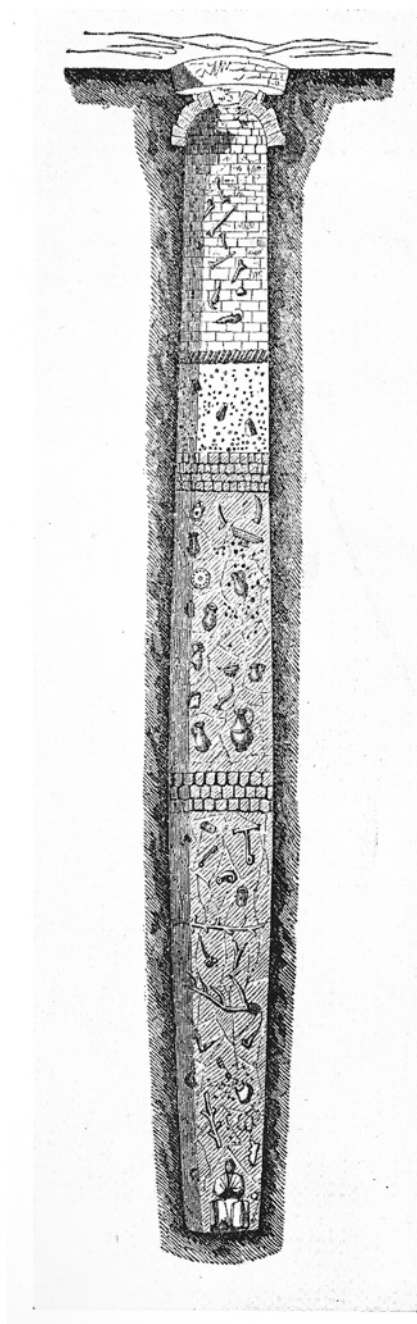
14. Notre-Dame de Rocamadour, Reine de France.
Statue reliquaire du XIIe siècle, état actuel.



*La véritable Representation de l'ancienne
Image de la Sainte Vierge, qui est recrée
dans les Grottes de l'Eglise Cathédrale de
Chartres.*

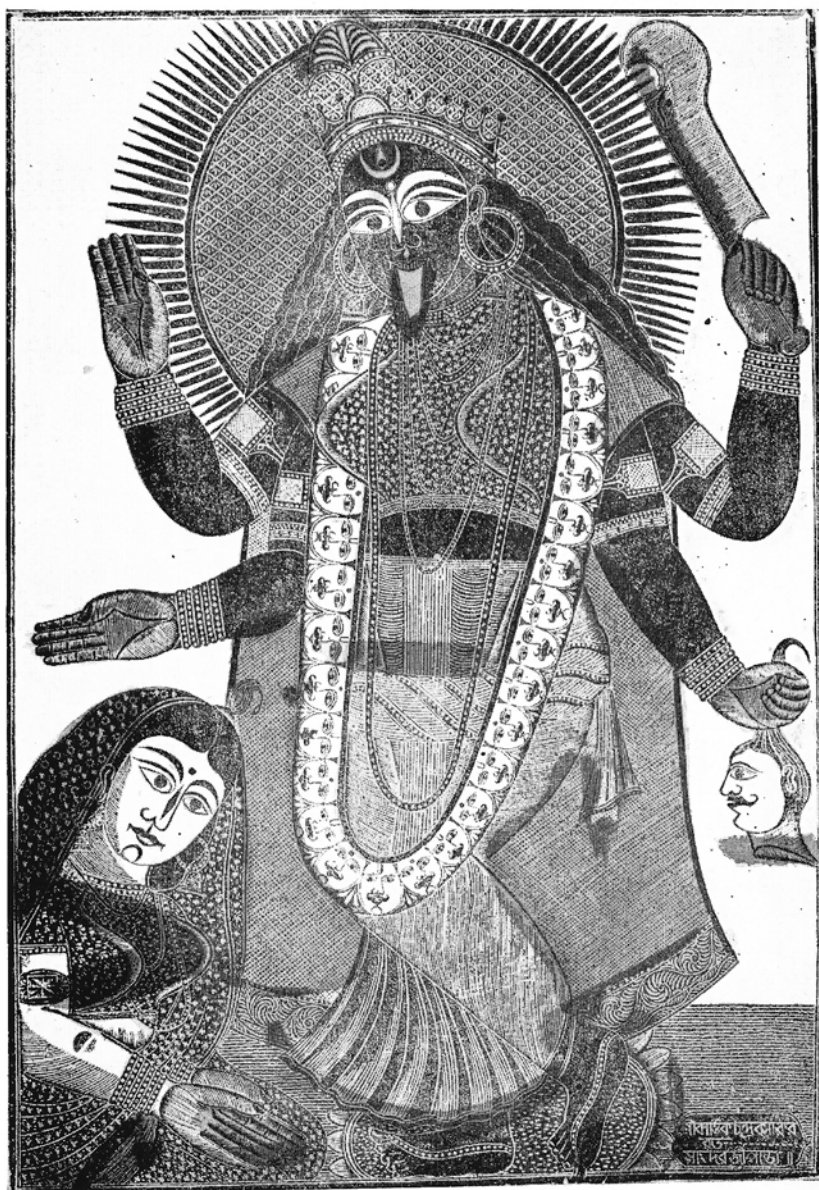
*Reduite sur les proportions de 28. pouces 9.
lignes de hauteur, & d'un pied de largeur.*

15. Eau-forte du XVIIe siècle. Cabinet des Estampes,



16. Coupe d'un puits funéraire (le puits n° 20) situé sur la commune du Bernard (Vendée), découvert et exploré en 1811 par l'abbé Baudry. Sous la colonne de cendres et de débris, une déesse-mère, gardienne des morts. Illustr. de *Puits funéraires gallo-romains...*, par l'abbé F. Baudry, La Roche-sur-Yon, 1873.

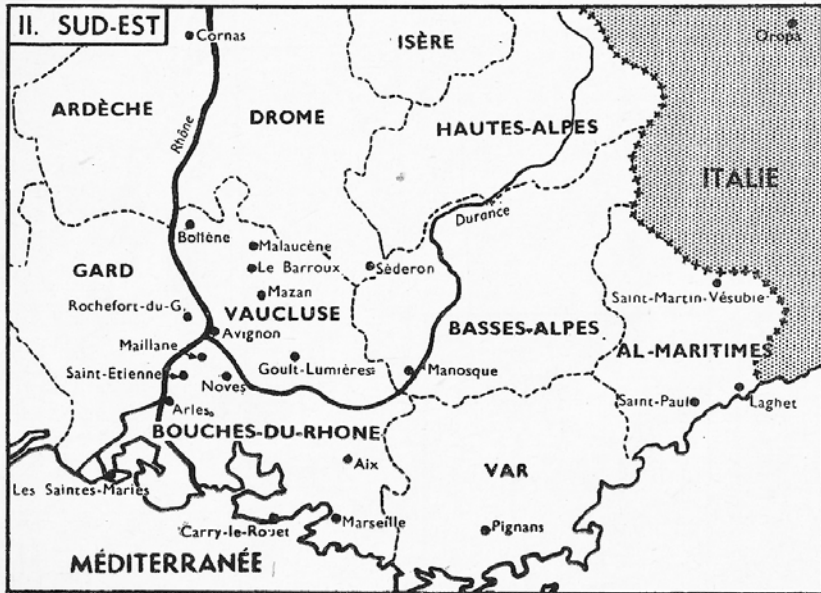
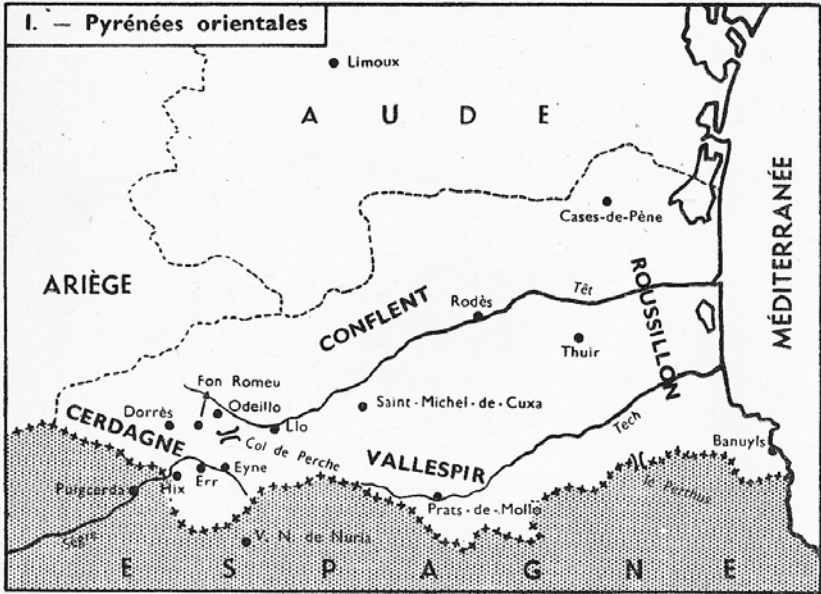
@



17. La déesse Kâli (la noire).
Gravure sur bois grossièrement coloriée. Calcutta, XXe siècle.

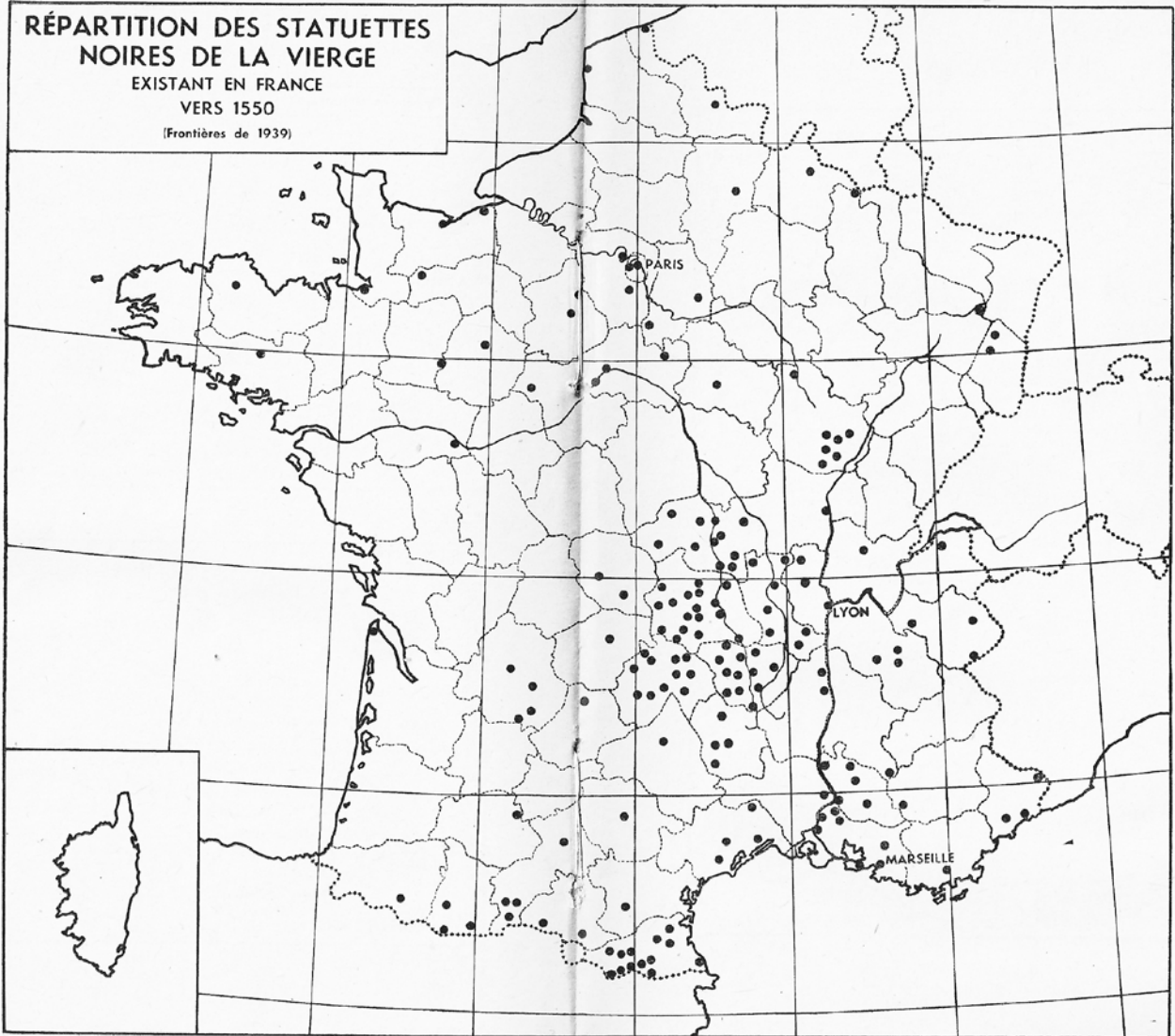
TABLE DES MATIERES

PRÉFACE	7
CHAPITRES	
I. -- Le Problème	9
II. -- Recensement	17
III. -- Couleur et ancienneté	27
IV. -- Répartition	39
V. -- Sites et traditions	51
VI. -- La Source, la Grotte et la Tombe ...	63
VII. -- Sites et traditions. Les compagnons ..	75
VIII. -- Vierges des Croisades. Le Puy	84
IX. -- De Bayonne à Montpellier	96
X. -- Provence	111
XI. -- Centre	132
XII. -- De la Durance aux Ardennes	161
XIII. -- De la Loire à la Manche	176
XIV. -- Hypothèses	205
XV. -- Nos Mères et leurs Images	216
XVI. -- La Vierge et les Ténèbres	232
APPENDICE. -- Invention d'une image	245
Sainte-Anne	246
Alchimie et Maçonnerie	248
Les Bétyles de La Mecque et de Londres	251
A propos de la figure 3	253
TABLE I.	255
Récapitulation de la Table I	263
TABLE II	265
TABLE III	267
TABLE IV	268
INDEX	269

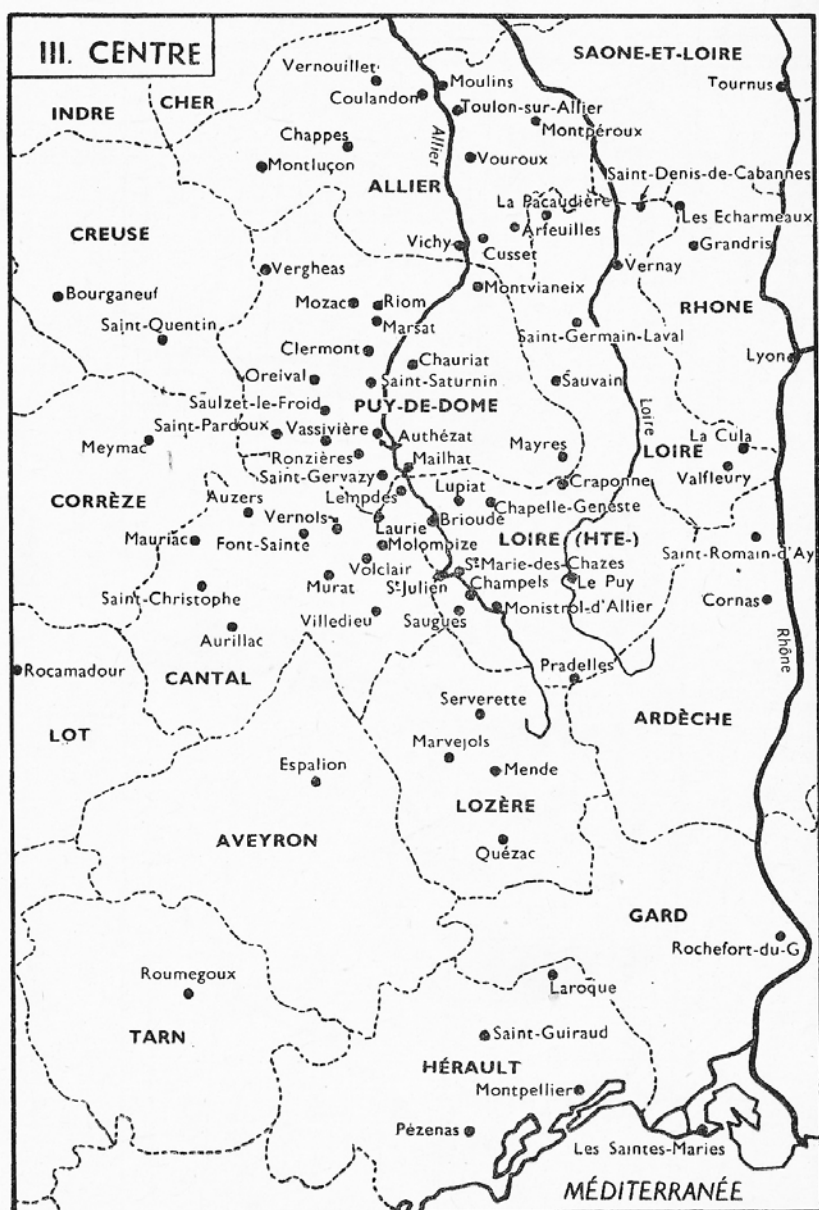


@

**RÉPARTITION DES STATUETTES
NOIRES DE LA VIERGE**
EXISTANT EN FRANCE
VERS 1550
(Frontières de 1939)



@



@

CET OUVRAGE, LE PREMIER DE
LA COLLECTION « CONNAISSANCE
DE L'HOMME », PUBLIÉE SOUS LA
DIRECTION DE CHARLES CHASSÉ
ET PIERRE ANGEL, A ÉTÉ ACHEVÉ
D'IMPRIMER, LE 30 AVRIL 1945,
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIME-
RIE CURIAL-ARCHEREAU, PARIS,
O. P. L. 30.0132, POUR LES ÉDI-
TIONS UNIVERSELLES, 140, BOUL.
St-GERMAIN, PARIS. DÉPOT LÉGAL
2^e TRIMESTRE 1945, ÉDITEUR
N° 15, IMPRIMEUR N° A 85
AUTORISATION N° 2.206